BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
8
29 G
19
ROMA

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

8.3.17.
4
27

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

8. 29. G. 19

SERMONS

SUR TOUS LES SUJETS DE LA MORALE CHRE'TIENNE.

SIXIE'ME PARTIE.

CONTENANT

LES PANEGYRIQUES DES SAINTS.

TOME TROISIE'ME.

Omnia facio propter Evangelium ut particeps ejus efficiar. 1. C. 9. 23.

A PARIS,

Chez { JEAN BOUDOT, Imprimeur du Roy, & de l'Academie Royale des Sciences, au Soleil d'or. / LOÜIS COIGNARD, & GUILLAUME VANDIVE, à l'Aigle d'Or, & au Dauphin couronné. } rue S. Jacques

M. DCCII.

AVEC PRIVILEGE ET APPROBATION.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES PANEGYRIQUES

Contenus en ce troiſiéme Tome.

I. PANEGYR. *DE S. Ignace de Loyola*, Pag. 1.

II. PANEGYR. *De S. Dominique*, 38

III. PANEGYR. *De S. Bernard*, 60

IV. PANEGYR. *De S. Loüis, Roy de France*, 103

V. PANEGYR. *De S. Auguſtin*, 141

VI. PANEGYR. *De l'Ange Gardien*, 171

VII. PANEGYR. *De S. François d'Aſſiſe*, 205

VIII. PANEGYR. *De S. François de Borgia*, 237

IX. PANEGYR. *De Sainte The-*

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S^T IGNACE DE LOYOLA.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, & laudem ejus annunciabit Ecclesia. *Eccli.* 39.

Toutes les Nations de la terre publieront sa sagesse, & l'Eglise chantera ses loüanges. En l'Ecclesiastique, Chap. 39.

SI chaque Saint a son caractere propre & particulier, qui non seulement l'a distingué des autres, mais encore qui l'a rendu le plus semblable à celuy qui est le modele de tous les Saints: Je ne doute point, Messieurs, que vous ne reconnoissiez déja le grand S. Ignace, aux seules paroles que j'ay prises pour sujet de son éloge, puis-

que c'eſt par une ſageſſe toute celeſte, & par une prudence plus qu'humaine qu'il s'eſt particulierement fait connoître. C'eſt ſous ce titre que tant de peuples, qui luy ſont redevables de leur ſalut, le reſpectent encore aujourd'huy ; & c'eſt par cet endroit que toute l'Egliſe le loüera dans les ſiecles à venir, comme l'un des Saints les plus éclairez des lumieres de la Sageſſe divine, qui ait jamais paru : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, & laudem ejus annunciabit Eccleſia.* Auſſi a-t-elle grand interêt, cette Egliſe, dans l'éloge que j'entreprend de l'incomparable ſageſſe d'Ignace ; puiſqu'elle n'eut jamais plus de beſoin d'un Saint de ce caractere, pour ſoûtenir les colomnes du Temple, & défendre les portes du Sanctuaire contre les ennemis de Dieu, qui ſe ſont efforcez de les renverſer par l'erreur, & qui ont mis en œuvre tous les artifices d'une prudence mondaine, ou plûtôt d'une politique diabolique pour venir à leurs fins.

L'Eſpagne a vû briller les premieres lumieres d'une ſageſſe ſi extraordinaire, la France en a vu le progrés, l'Italie en a vû le ſuccés, & tout le monde en ſuite en a reſſenty les heureux effets. Ce ſeroit à la verité une conſequence aſſez juſte, de conclure que le grand Ignace a été ſage, puiſqu'il s'eſt fait Saint ; car ſans cela qu'eſt-ce que toute la ſageſſe du monde, qu'une pure folie devant Dieu ? mais c'eſt ce qui luy a été commun avec une infinité d'autres : Dire auſſi qu'il a été éclairé d'une ſageſſe extraordinaire, parce qu'il a pris pour regle de ſa

conduite les maximes éternelles ; ce n'eſt pas un éloge qui luy ſoit ſingulier, puiſque tous les veritables Chrêtiens y doivent avoir part. Mais comme la ſageſſe & la prudence, ſelon l'idée que l'on nous donne de cette vertu qui regle toutes les autres, & qui fait le caractere d'un grand homme, conſiſte à ſe propoſer une fin noble, & à concevoir de grands deſſeins ; enſuite à faire le choix des moyens les plus propres pour y réüſſir ; & enfin à prendre ſi bien ſes meſures, que le ſuccés réponde à nos ſoins & à nos travaux : vous concevez, je m'aſſûre, par ces traits, que je ne puis vous faire un portrait plus reſſemblant au Saint dont j'entreprens le Panegyrique, que de vous le repreſenter comme un modele achevé de la prudence chrêtienne, qui a conçû le plus noble deſſein qu'on puiſſe s'imaginer ; ſçavoir de procurer la plus grande gloire de Dieu, parce que ç'a été ſa fin unique, ſa deviſe, & le motif de toutes ſes actions. Enſuite qui a ſçû employer les moyens les plus efficaces pour l'execution de ce grand projet ; & qui a réüſſi enfin dans cette glorieuſe entrepriſe, malgré les plus grands obſtacles, & toutes les contradictions imaginables. Voila en peu de mots l'eſprit de ce grand homme, le caractere de ſa ſainteté, & l'éloge abregé de ſes glorieux travaux : Nous tâcherons ſeulement de luy donner une plus juſte étenduë, aprés avoir imploré les lumieres du même Eſprit qui l'a conduit dans toutes ſes vûës, & cela par l'interceſſion de celle que l'Egliſe appelle la plus ſainte & la

plus prudente de toutes les pures creatures,

Ave Maria.

ON ne le peut nier, Messieurs, c'est la sagesse & la prudence qui fait les grands hommes, lors qu'elle a pour objet la conduite d'un Etat, le gouvernement des peuples, la gloire & le bonheur des Royaumes de la terre: mais vous conviendrez aussi, je m'assûre, que c'est cette même sagesse, qui fait les grands Saints, quand elle a pour fin le bien & l'interêt de celuy qui a tout créé pour sa gloire, qu'il exige ensuite de toutes ses creatures, comme l'hommage, & le tribut le plus juste qui est dû à sa grandeur. Je sçay bien que dans l'établissement de l'Eglise, en quoy il a davantage fait éclater cette gloire, dont il est infiniment jaloux, il n'a point voulu se servir des sages du monde; de crainte, dit l'Apôtre, que ces sages & ces grands genies ne s'attribuassent l'honneur qu'il ne veut partager avec personne, & qu'il ne peut soufrir que personne usurpe. Mais je sçay aussi que dans la suite des temps, il a changé de conduite; & que pour reparer sa gloire, que les pechez des hommes luy ravissent; pour l'avancer, & pour l'étendre, en procurant la conversion des pecheurs, le salut des peuples, & la reformation des mœurs, il a choisi des personnes d'une prudence consommée, qu'il a luy-même éclairé des plus hautes lumieres de sa sagesse, & remply de son esprit, pour faire dans son Eglise ce que les Intelligences du premier

ordre sont dans le Ciel ; c'est-à-dire, pour refléchir sur les autres les lumieres qu'ils ont reçûës plus immediatement de Dieu, afin de le faire connoître & aimer du reste des hommes, en quoy consiste toute la gloire qu'ils peuvent luy rendre.

Grand Ignace ! dois-je balancer un seul moment à vous mettre dans cet illustre rang, ayant pour garant l'oracle de l'Eglise, qui a rendu un témoignage public, que le zele de la gloire de Dieu, dont vôtre nom même étoit un heureux présage, a été soûtenu d'une prudence toute divine, qui vous a fait trouver les moyens de l'étendre par tout. Semblable en cela au Fils de Dieu même, qui étoit la sagesse increée, & qui n'a point eu d'autre vûë, ny d'autre dessein en venant sur la terre, que de réparer la gloire de son Pere, en procurant le salut de tous les hommes. Voyons donc, Chrêtiens, sans differer davantage, une copie de ce divin modele, dans le grand S. Ignace, qui a travaillé sur le même dessein, qui y a employé les mêmes moyens, & qui a eu à proportion le même succés. Ce seront les trois Parties de son éloge.

PREMIE PARTI

QUoy qu'il semble, Messieurs, qu'il n'y ait rien de plus opposé à ce noble dessein d'avancer la gloire de Dieu, que la passion avec laquelle naissent tous les grands hommes pour la gloire du monde ; parce que l'une demande un cœur vuide de soy-même, & que l'autre n'a pour objet que ses propres interêts ; il est constant neanmoins, & l'ex-

perience l'a fait voir dans tous les siecles, qu'il n'y a rien de plus propre à entreprendre quelque chose de grand pour la gloire de cette divine Majesté, qu'un cœur noble & genereux, picqué du desir de se faire une belle reputation dans le monde, & d'y acquerir de la gloire, qu'un Ancien appelloit l'ame de tous les Heros, qui ne peuvent luy survivre un moment, & qui ne semblent vivre que pour elle. Tel étoit le naturel de nôtre Ignace, telle étoit la passion dominante de son cœur, qui servit comme de fond aux grand desseins que Dieu avoit sur luy. C'est pourquoy la Sagesse divine, qui sçait proportionner les moyens à leur fin, ne détruisit pas en luy ce naturel ambitieux; mais elle y accommoda sa grace, en luy faisant changer d'objet, & en luy inspirant la même ardeur pour la gloire de Dieu, qu'il avoit euë pour celle du monde. Elle fit même que tout contribua à ce grand & noble projet: la noblesse de son sang, qui ne le portoit qu'aux grandes choses, son grand courage, qui ne pouvoit s'abaisser à rien qui fût indigne de luy: la solidité de son esprit qui étoit naturellement doux & sincere, sa pénétration accompagnée d'un grand sens, pour discerner en toutes choses le vray d'avec le faux, & pour raisonner juste sur tout, ne furent pas d'un petit secours pour luy faire tourner ses vûës & ses pensées vers les biens solides & éternels. Ainsi Ignace élevé dans le faste, enflé par l'esperance d'une grande fortune, flatté par la fausse douceur de la Cour, où il s'attendoit de passer ses jours avec éclat,

plein de mille projets ambitieux, & encore plus plein de luy-même, est choisi de Dieu pour travailler à sa gloire, & pour l'étendre par tout le monde.

Ce fut au Siege de Pampelune, capitale de la Navarre, que le Dieu des armées fit cette illustre conquête, & où l'on vit en même temps deux places fortes attaquées, & deux sieges formez. Car pendant que les François, animez par leur propre courage, & par la justice de leurs armes, emportent la ville d'assaut; Dieu de son côté attaque le cœur d'Ignace, qui s'étoit jetté dans la Citadelle, pour la deffendre, avec tout ce qu'il avoit pû ramasser de braves; il l'abbat, comme un autre S. Paul, pour le relever plus glorieusement, & pour en faire un vase choisi, propre à porter sa gloire par toutes les Nations. L'éclat d'une pierre, qu'un coup de canon détacha de la muraille lors qu'Ignace étoit sur la bréche, luy blessa une jambe, & le boulet même, quoy que repoussé & rallenty, luy cassa l'autre, & le mit hors de combat. Cet accident, Messieurs, semble un coup du hazard, à en juger par les vûës de la prudence humaine; mais Dieu, qui avoit ses desseins, porta par là un coup mortel à l'heresie, renversa les Mosquées des Mahometans en une infinité d'endroits, rétablit la foy en mille autres, détruisit le libertinage, & affermit la pieté & la Religion. Ce nouveau S. Paul frappé ainsi de la main de Dieu, plûtôt que de celle de ses ennemis, fut aussi-tôt conduit au lieu que la Providence avoit marqué pour y être

guery de l'aveuglement où il étoit, plûtôt que des playes qu'il avoit reçûës dans le combat. Là, reduit en un état, auquel on deſeſperoit de ſa vie, il eſt miraculeuſement guery par le Prince des Apôtres ; comme celuy qui devoit d'oreſnavant conſacrer ſa vie & celle des ſiens pour la défenſe de l'Egliſe ; mais ſon aveuglement continua juſqu'à ce qu'il fût éclairé des lumieres d'enhaut, qui d'un ſage du ſiecle en firent cet homme ſi éclairé dans les choſes de Dieu, & d'un eſclave de la gloire du monde, un Saint capable des plus grandes entrepriſes pour la gloire de celuy qui vouloit le retirer du ſervice des Princes de la terre, pour l'attacher uniquement à ſes interêts.

A peine eſt-il guery de ſes premieres bleſſures, qu'une fole vanité le fait réſoudre à en ſouffrir d'autres, plûtôt que de ſouffrir la moindre difformité dans ſa perſonne ; car il ſe fit faire une douloureuſe inciſion pour remettre l'os d'une jambe qui étoit hors de ſa place : & alors ſe voyant priſonnier de guerre, ſans habitude, & ſans commerce avec ſes amis, obligé de garder le lit, & un regime de vie bien contraire à ſon naturel ; il cherche du moins à charmer ſa douleur & ſon ennuy, par la lecture de ces livres divertiſſans, qui luy remplirent l'eſprit des exploits & des avantures de quelque Heros fabuleux, & qui par de feintes intrigues, par des combats imaginaires, & par de folles paſſions ne font que trop ſouvent de veritables & de fâcheuſes impreſſions ſur le cœur. C'eſt icy, Chrêtiens, où Dieu l'attend ; on

Digitized by Google

ne trouve point d'autres livres que la vie du Sauveur, & un recueil de quelques vies des Saints, qu'il semble que la Providence eut ménagé exprés; il les parcourt d'abord par amusement: il est ensuite touché de ce qu'il lit; & enfin celuy, qui ne cherchoit qu'à charmer son ennuy, est charmé luy-même du courage des Martyrs, & des veritables combats qu'ont soûtenu tant de Saints, pour emporter le Ciel. Il ressent là-dessus de puissantes émotions de la grace, il est confus de se voir si éloigné de la force & de la generosité de ceux, dont il lit les victoires & les grandes actions; déja il se reproche sa lâcheté, & se demande à luy-méme, si ces Heros du Christianisme étoient d'une autre nature que luy? & pourquoy il ne pourroit pas mettre en pratique ce qu'il lit? *Tu non poteris quod isti & ista?*

Le fruit d'une lecture si salutaire, à laquelle la grace du Ciel se joignit si à propos, & dans une conjoncture si favorable, ne tarda pas long-temps à paroître: car pendant que mille considerations humaines l'arrêtent & le retiennent, & que mille pensées confuses qu'il ne peut encore bien démêler, luy viennent en foule dans l'esprit; touché plus vivement des exemples de vertu qu'il a lûs, il se sent rebuté du faux éclat de la grandeur humaine; l'idée des plaisirs de la terre s'efface à mesure que la grace luy en retrace une autre de ceux qu'il peut esperer dans le Ciel; il fait de serieuses réflexions sur la vie qu'il a menée jusqu'alors, sur la fin pour laquelle il étoit au monde, sur l'inutilité des

ſoins & des travaux qu'il a pris, & ſur tous les mouvemens qu'il s'eſt donné pour acquerir une fumée d'honneur ; il appelle auſſi-tôt au conſeil toutes les lumieres de ſa prudence naturelle, dans une déliberation où il s'agit de ſon bonheur éternel ; & enfin éclairé des lumieres céleſtes, & fortifié d'une vertu divine, aprés les agitations d'un eſprit inquiet, irreſolu, & chancelant dans ſes deſſeins, il ſe rend à la voix de Dieu qui l'appelle, & prend une réſolution digne de ſon grand courage, qui fut de faire à l'avenir pour la gloire de Dieu, ce qu'il avoit fait pour la gloire du monde.

Dans cette vûë, & dans ce deſſein, qui eſt l'effet d'une ſageſſe divinement éclairée ; à peine eſt-il en état de marcher, qu'il abandonne biens, parens, amis, & renonce à toutes les eſperances de la fortune ; & aprés avoir paſſé en prieres, dans l'Egliſe de Monſerrat, toute la nuit de cet heureux jour conſacré à la memoire de l'Incarnation du Verbe éternel, pénetré de la penſée de cet auguſte myſtere, il conçût ce grand deſſein, d'imiter celuy qui ſe faiſoit homme pour réparer la gloire de ſon Pere ; & s'il m'eſt permis de m'exprimer par les paroles de Tertullien, pour être à l'avenir un fidele ouvrier de ſa gloire, *Operarius gloriæ Dei*. Il ſe pare auſſi-tôt des livrées de ce nouveau Maître ; en ſe dépoüillant de ſes habits, & de tout l'appareil d'un guerrier, pour ſe revêtir d'un ſac & d'un cilice, & pour s'offrir en ce nouvel équipage au ſervice du Roy du Ciel. Certes ſi une noble entrepriſe, ou une noble fin eſt le

premier effet, ou plûtôt la premiere partie de la prudence chrêtienne, y en eut-il jamais, y en peut-il même avoir une plus excellente que celle que se propose ce grand Saint? puisque Dieu même n'en peut avoir une plus grande dans tous ses ouvrages, que sa propre gloire, qu'il a toujours en vûë?

Ce dessein pourtant n'est encore qu'ébauché; car Ignace ne sçait comment s'y prendre, ny par où commencer; il conçoit seulement qu'il faut se dépoüiller du vieil homme, avant que de se revêtir du nouveau, & réparer le mal qu'il a fait, avant que d'entreprendre le bien que Dieu luy inspire. Dans cette vûë il se retire dans une grote proche de la ville de Manreze, pour y mener une vie penitente, ne croyant rien encore de plus grand, ny de plus agreable à Dieu, que de dompter son corps par les jeûnes & par les plus surprenantes austeritez; afin de venger sur luy-même l'injure qu'il avoit faite à la divine Majesté, & de réparer la gloire qu'il luy avoit ravie par une vie peu chrêtienne, & peu reglée qu'il avoit menée jusqu'alors; quoy qu'il n'eût jamais donné dans un libertinage déclaré, ny dans ces débauches outrées ausquelles s'abandonnent tant de personnes de son âge, & de sa profession; & qu'il eût toujours gardé les mesures, & les bienseeances d'une personne engagée dans le monde, à qui la reputation d'honnête homme, est necessaire pour parvenir à quelque illustre employ. Mais pour réparer le mal qu'il a fait de ne s'être pas

donné plûtôt à Dieu, il ne garde presque point de mesures dans sa penitence.

Solitude de Monserrat ! grote de Manreze! consacrez par le sang de ce penitent, vous fûtes les témoins de ses larmes, & de ses gemissemens! vous le fûtes de l'amertume de son cœur, & des saintes rigueurs qu'il exerça dessors plûtôt par le motif de la gloire de Dieu, & par le desir de porter sur luy-même la mortification de Jesus-Christ, que dans le dessein de satisfaire pour ses desordres passez, & d'éviter par là les peines qu'il avoit merité de souffrir dans l'autre vie.

J'avouë que sa prudence luy manqua souvent en ce point, & que ses premieres ferveurs le porterent à des excés, qu'il a conseillé depuis luy-même de moderer, dans la vûë de reserver ses forces, & sa vie pour quelque chose de plus grand & de plus parfait. On le vit cet homme nourry auparavant dans les délices se contenter d'un morceau de pain mandié de porte en porte, & passer quelquefois des semaines entieres sans manger; on le vit se déchirer impitoyablement le corps trois fois le jour, avec des chaînes de fer. On vît ce Cavalier si soigneux autrefois de se mettre proprement, si négligé qu'il en devint affreux; on vît ce Courtisan si poly affecter des airs grossiers, pour cacher ce qu'il y avoit de noble & de majestueux dans son port, & dans son visage: on vit cet homme de qualité servir les pauvres & les malades dans les Hôpitaux. Ce Gentilhomme si ambitieux auparavant, & si sensible sur le point d'honneur souffrir

avec joye les railleries, & les outrages les plus sanglans, & n'avoir de ressentiment que pour ceux qu'on faisoit à Dieu, dont il avoit uniquement la gloire à cœur. On vit enfin ce Capitaine adonné aux exercices de la guerre employer sept heures chaque jour en prieres, uniquement occupé à dompter ses passions, & à combattre ses inclinations les plus naturelles; parce qu'il les regardoit comme autant d'obstacles à la gloire qu'il vouloit tâcher de procurer à son Dieu.

Ajoûteray-je, Messieurs, que c'est dans cette même retraite, où Dieu, qui veut le disposer aux grands desseins qu'il a sur luy, permet, pour éprouver sa fidelité, qu'il soit agité & tourmenté des plus fâcheuses tentations. Car l'enfer qui tremble à la vûë des projets qu'il médite, fait tous ses efforts pour les arrêter & pour étouffer cette vertu naissante; craintes & frayeurs sur son salut, dégoûts de son nouvel état! ausquels se mêlent des pensées de desespoir, à quelle épreuve le reduisistes-vous? il sembla que le Ciel, l'eût abandonné pour un temps à luy-même, afin qu'il apprît, qu'il ne pouvoit rien faire s'il n'étoit soûtenu de la grace & du secours du Ciel: mais le calme revint aprés de si furieuses tempêtes; & ce fut alors, que dans les communications intimes qu'il eut avec Dieu, dans ces raviſſemens frequens, dont quelques-uns durerent huit jours entiers, qu'il fût instruit plus en détail des desseins de Dieu sur luy. De maniere que comme Dieu promit autrefois à Moyse de le mettre dans l'ouverture d'un rocher, afin de luy fai-

Digitized by Google

Exod. 33. re voir ſa gloire en paſſant, *Cum tranſibit gloria mea, ponam te in foraminibus petræ.* Il ſemble de même que voyant Ignace renfermé dans cette caverne, il luy découvre en quoy conſiſte ſa gloire, & ce qu'il doit faire pour la luy procurer. Car il luy fait connoître que toutes les creatures n'étant faites que pour le glorifier, elles ne peuvent avoir de plus noble fin, que de s'immoler & ſe conſumer pour ce ſujet. Dés-lors donc comme ſi ce devoir & cette obligation l'euſſent regardé ſeul en particulier, il en fait ſa deviſe, *Ad majorem Dei gloriam*, tout à la plus grande gloire de Dieu : C'eſt le principe general d'où il tire toutes ſes concluſions pour la conduite de ſa vie ; il ne connoît plus d'autre nobleſſe que de ſervir Dieu, ny de plus noble fin que Dieu même qui a tout fait pour ſa gloire. Glorieux deſſein ! genereuſe reſolution ! auſſi n'eſt-ce pas l'effet de la prudence humaine ; la ſageſſe divine y a eu la meilleure part, comme vous voyez ; & comme c'eſt à elle de ſuggerer ces grands deſſeins, c'eſt elle auſſi qui ſuggere les moyens de les executer. C'eſt ce que nous allons voir dans la ſeconde Partie de l'éloge de nôtre Saint.

SECONDE PARTIE.

CE n'eſt pas aſſez, Meſſieurs, pour être ſage & prudent, d'avoir devant les yeux une fin noble & excellente, à laquelle on tende, ſi l'on ne fait encore choix des moyens les plus propres pour y parvenir: C'eſt pourquoy ce ſeroit peu de choſe de vous avoir montré que S. Ignace à conçû le plus glorieux deſſein qui ait jamais été, puiſque c'eſt

Digitized by Google

celuy même qu'a eu le Fils de Dieu en venant sur la terre; si je ne vous faisois voir qu'il s'est encore pris de la même maniere pour l'executer, en s'efforçant de procurer le salut de tous les hommes, que ce même Homme-Dieu a toujours envisagé comme la fin de ses travaux. Ainsi aprés avoir présuppose avec l'Ange de l'Ecole, que Dieu, dans l'œconomie de nôtre salut, n'agit pas toujours tout seul, mais que pour sauver les hommes, il se sert des hommes mêmes, que S. Paul appelle pour ce sujet, ses aides & ses associez dans cette grande affaire; Je dis qu'Ignace a mis en œuvre pour cela, tous les mêmes moyens: En voicy les principaux qui semblent avoir plus de raport à ceux qu'a pris la Sageſſe increée pour venir à ses fins. *Adjutores Dei.*

Premierement, il unit les sciences humaines aux grandes connoissances qu'il avoit reçûës du Ciel, sur l'exemple du Sauveur du monde, en qui, comme parle l'Apôtre, étoient renfermez tous les trésors de la sageſſe & de la science; premier moyen qu'Ignace employe pour procurer la plus grande gloire de Dieu, en procurant le salut des ames. C'est même l'un des endroits de sa vie, en quoy sa prudence a davantage éclaté; parce que comme l'heresie qui s'étoit répanduë par tous les Royaumes de la Chrétienté, & qui s'y maintenoit par l'ignorance du siecle, étoit le plus puissant obstacle au desir ardent qu'avoit nôtre Saint de porter le nom & la gloire du Sauveur par tout le monde; il vit bien que pour empêcher le progrés de l'erreur, pour la combattre, & pour la détrui-

Digitized by Google

re, il falloit luy opposer les mêmes armes, dont elle se servoit pour s'établir. Ce fut ce qui luy fit changer la premiere resolution qu'il avoit prise de demeurer en Jerusalem, où il étoit allé, pour suivre pas à pas le Sauveur, & travailler à sa gloire dans le lieu même où il avoit souffert les plus humilians affrons. Il quitte donc ce premier projet, pour venir au secours de l'Eglise combattuë & presque opprimée. Mais comment fera cet homme qui n'a pas seulement la premiere teinture des lettres humaines ? Mais plûtôt qu'y a-t-il d'impossible à un cœur qui ne respire que la gloire de Dieu, & qui est embrasé du desir de l'étendre par tout ?

Un Cavalier, Messieurs, à l'âge de trente-trois ans, qu'il a passez partie dans le bruit des armes, & partie dans le luxe, & dans la molleſſe de la Cour, se résout à devenir enfant, & à n'avoir plus de commerce qu'avec ses compagnons d'école; celuy qu'on a vû à la tête de ses troupes défendre & assieger les villes, se ranger sous la discipline d'un Maître, pour apprendre les élemens de la Grammaire; & sans que le desir de la gloire du monde, pour laquelle il avoit été si passionné, se rallume dans son cœur, préferer la pouſſiere des classes à celle d'une campagne, & borner là toutes les belles espérances de sa maison ? vous jugerez de cette resolution ce qu'il vous plaira; mais pour moy, quand je considere avec quel courage il devore toutes les difficultez & tous les assujettissemens d'un exercice si ennuyeux, la constance avec

laquelle il s'applique à apprendre ces menus préceptes : Comme rien ne le rebute dans une entrepriſe, où l'âge ſeul luy devoit faire trouver cent dégoûts ; que n'ayant pas réuſſi d'abord, pour avoir trop entrepris, il recommence ſes études une & deux fois, qu'il parcourt tous les Colleges & toutes les Univerſitez, de Barcelone, d'Alcala, de Salamanque, de Paris ; & cela, dans la vûë que la ſcience ſeroit un moyen neceſſaire pour travailler avec plus de ſuccés à la gloire de Dieu, & au ſalut du prochain. Pour moy, dis-je, je ne ſçay lequel admirer davantage, ou ſon courage heroïque à paſſer par deſſus tous les obſtacles qui s'oppoſent à un ſi genereux deſſein, ou ſa prudence, d'avoir trouvé un moyen ſi propre à le faire réüſſir, & d'avoir prévû le grand fruit qu'il retireroit d'un ſi ennuyeux travail.

La prudence humaine tourna en ridicule une ſi penible entrepriſe, on n'en peut douter, mais l'évenement fit voir que c'étoit l'effet d'une ſageſſe plus qu'humaine. L'eſprit de tenebres luy repreſenta cent fois cette occupation comme un amuſement d'enfant, qui conſumeroit à apprendre, le temps qu'il devoit employer à agir. Tantôt il luy fait enviſager l'étude comme un travail ingrat & infructueux, qui ne convenoit ny à ſon âge, ny à la grandeur de ſon deſſein ; tantôt il s'éforçe de luy perſuader, qu'un homme d'oraiſon comme luy, & accoûtumé aux douceurs de la contemplation, ne pouroit s'accommoder d'un exercice qui deſſeiche le cœur, & qui fait une trop grande diverſion

de l'application d'esprit qu'il devoit donner à la pieté ; & tantôt enfin il tâche de l'en détourner, & de luy faire prendre le change, par les goûts extraordinaires qu'il ressentoit à la priere. Mais Ignace par sa prudence, découvre le piege qu'on luy tend, démêle l'artifice, & bien loin de donner dans cette illusion si subtile, il se plaint amoureusement à Dieu, de ce qu'il semble qu'il l'appelle & qu'il le renvoye en même temps, qu'il veut qu'il acquiere de la science comme un moyen d'avancer sa gloire, & qu'il y met luy-même obstacle, en remplissant son esprit de tant de douceurs & de consolations, qu'au lieu de faire une étude il se trouve souvent qu'il fait une oraison. Quelles furent grand Saint ! les lumieres de la sagesse qui vous fit juger que comme la science seule, sans le zele de la charité, ne sert qu'à nourrir l'orgueil ; le zele de même sans la science est plus capable de détruire que d'édifier : mais que l'union de ces deux choses est le veritable moyen d'avancer la gloire de Dieu ; que c'est ce qui fait les Predicateurs, lesquels portent les paroles de vie & de salut ; que les Docteurs, qui sont la lumiere du monde, ainsi que parle le Sauveur, ne deviennent tels que par les belles connoissances qu'ils acquierent par une longue étude ; que les doctes écrits par lesquels on défend la foy, & l'on refute les erreurs, ne se peuvent composer sans une science profonde ; & que le saint Esprit même voulut être le maître des Apôtres, qui étoient grossiers & ignorans, & les remplir de science & de sagesse, avant que de les ap-

pliquer aux fonctions de l'Apostolat, pour les rendre capables de dissiper les tenebres de l'idolâtrie, de confondre la sagesse orgueilleuse des Philosophes, & de porter par tout le nom & la connoissance du vray Dieu; ainsi ce ne fut ny l'ambition, ny l'interêt, ny la curiosité, ny aucune consideration humaine, mais le seul zele de procurer la plus grande gloire de Dieu qui fit résoudre ce Saint à employer un moyen si difficile, mais si necessaire pour réussir dans ce noble dessein.

Ce ne fut pas cependant le moyen seul, quelque efficace qu'il luy parût, car éclairé de cette même prudence qui le conduisoit dans cette glorieuse entrepriſe, ayant fait reflexion que tout ce qu'il pourroit faire seroit toujours fort peu de chose, eu égard au desir embrasé qu'il avoit de la gloire de Dieu. Voicy une seconde voye qu'il tenta pour en venir plus facilement à bout. Comme le Sauveur choisit pour cet effet quelques Disciples, & quelques Apôtres qu'il forma de sa main, afin de les envoyer ensuite par toute la terre porter son nom & la connoissance du vray Dieu; Vous me prévenez sans doute, Messieurs, & vous voyez bien que je veux dire, qu'Ignace ne pouvoit prendre de plus justes mesures pour l'execution de son dessein, qui étoit le même que celuy du Fils de Dieu, que d'assembler à peu prés le même nombre de personnes Apostoliques, afin de les disperser de la même maniere, aprés les avoir engagez, par un vœu exprés, de travailler sur le même projet? Ce fut pour cela

qu'il donna à cette societé de personnes réünies dans ce glorieux dessein, le nom de Compagnie de Jesus, pour la faire souvenir qu'elle ne s'est rangée sous cet illustre étendart que pour imiter de plus prés le Sauveur des hommes, pour continuër ses travaux & ses conquêtes, & pour entrer dans le même esprit. Il jetta les premiers fondemens de cet ouvrage à Paris, sur cette montagne où est le tombeau de l'Apôtre de nôtre France, & qui fut autrefois arrosée du sang de tant de Martyrs, dont elle a pris le nom : c'est là où ils puiserent la force des Martyrs, & le zele des Apôtres, comme porte encore l'inscription qui se voit au même lieu, *Siste spectator, & in hoc martyrum sepulchro, probati ordinis cunas lege, Societas Jesu hic nata est.*

Je les considere donc ces disciples, & ces premiers associez d'Ignace animez du même Esprit que luy, & embrasez du même zele de la gloire de Dieu, je les considere, dis-je, sortant de ce lieu saint pour se disperser par toutes les nations de la terre, & il me semble
Isaïe 18. que je puis leur dire ces paroles du Prophete, *Ite Angeli veloces*, allez Anges & Apôtres ! puisque vous devez joindre la vîtesse des uns avec l'ardeur & le zele des autres, allez, & ne tardez pas davantage, & où ? *ad gentem convulsam & dilaceratam*, tantôt au Levant, où le Christianisme croûle par terre, depuis qu'il n'est plus appuyé sur la pierre ferme, sur laquelle le Fils de Dieu a établi son Eglise. *Ad gentem dilaceratam*, tantôt aux païs Septentrionnaux où le schisme & l'heresie a déchiré tant de florissans Royaumes en au-

Digitized by Google

tant de factions, qu'il y a de sentimens differens qui les partagent, *Ad populum terribilem*, parmy des Peuples dont le seul nom effraye les autres, & dont la cruauté peut faire trembler les plus fermes & les plus courageux. *Ad populum, post quem non est alius.* Il faut que ceux-cy traversent les mers, & penetrent jusqu'aux extrémitez de la terre, pour y découvrir de nouveaux païs, & pour y étendre la gloire de Dieu. *Ad gentem expectantem, & conculcatam*, & ceux-là doivent être prêts d'aller tantôt aux Nations qui nous tendent les bras, & tantôt à celles où l'on renouvelle les plus sanglantes persecutions de l'Eglise. Il faut en un mot, instruire & éclairer tous les peuples sans difference, & sans acception des personnes: *Non patiamur aliquem in ignorantiæ tenebris vivere*, dit S: Cyrille d'Alexandrie. Ne pas souffrir que personne vive dans l'ignorance des choses de son salut, ny que le Soleil éclaire des nations, où l'on ne porte le flambeau de l'Evangile. Que cette entreprise marque de grandeur de courage! mais que ce moyen que prend Ignace pour l'executer, fait voir de sagesse & de prudence!

Examinons, je vous prie, plus en particulier, les proportions de ce moyen avec la fin qu'il a euë devant les yeux; vous verrez que pour rendre éternel & irrevocable ce zele de travailler à la gloire du Seigneur. Il s'oblige luy & ses enfans par un vœu exprés, d'obéïr au Chef de l'Eglise, pour être employez à toutes les necessitez les plus pressantes; afin qu'il n'y ait jamais faute de personnes. Apo-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſtoliques; qui par état, & par profeſſion, ſoient toujours prêts de ſacrifier leur vie pour le ſalut du prochain. Quelle prudence! de s'être précautionné contre tout ce qui pourroit cauſer la ruïne de ſon ouvrage, & rendre inutile un moyen ſi bien imaginé, en éloignant d'un côté l'ambition, & obligeant les principaux membres de cette compagnie, par un autre vœu tout particulier, de n'accepter jamais aucune dignité dans l'Egliſe, ſans y être contraints par l'autorité de celuy qui y tient la place du Fils de Dieu: afin que pendant que les Prélats & les Paſteurs gouverneroient cette Egliſe, & en ſeroient comme les yeux pour la conduire, ſes enfans en fuſſent comme les bras pour la défendre, *Brachium ſedis Apoſtolicæ.* C'eſt le nom que leur a donné un ſouverain Pontife dans la Bulle de la confirmation de cet Ordre; d'un autre côté, il n'en a pas moins écarté l'interêt qui ſe mêle quelquefois parmy les meilleurs deſſeins pour les gâter & les corrompre, ne voulant pas que pour quelque fonction que ce ſoit, on puiſſe exiger la moindre recompenſe du monde, afin d'avoir uniquement en vûë la gloire de Dieu, & de s'y employer avec le plus parfait deſintereſſement.

Quoy de mieux concerté que de n'avoir point borné leurs occupations ny leurs emplois? mais d'avoir voulu qu'ils les embraſſaſſent tous, l'oraiſon, la prédication de la parole de Dieu, les Miſſions Apoſtoliques, la direction des conſciences, l'adminiſtration des Sacremens, l'inſtruction de la jeuneſſe, tout eſt mis en œuvre pour cette glo-

Digitized by Google

rieuſe fin. Quoy enfin de mieux imaginé, que d'avoir voulu que la ſcience & la vertu fuſſent comme les deux pôles ſur leſquels ſon Ordre fut appuyé ? afin que comme toute la perfection du Chrêtien conſiſte à bien croire & bien faire, il pût gagner l'un par la pureté de la doctrine, & l'autre par la pieté & le bon exemple ; & qu'ainſi on s'employât de corps & d'eſprit à procurer la plus grande gloire de Dieu, & qu'appliquant chacun ſelon ſon talent, on fit ſervir la grace & la nature à ce même deſſein. C'eſt pour cette même raiſon qu'il a embraſſé une vie commune à l'exterieur, comme celle du Fils de Dieu pendant qu'il vivoit parmy les hommes ; afin qu'on pût, à ſon exemple, donner plus d'accés à tout le monde, & que n'étant point gênez ny par l'habit, ny par tout ce qui paroît au dehors, on pût être toujours prêts pour l'execution de ce grand ouvrage. Je m'aſſûre que quiconque voudra refléchir ſur la maniere dont il s'eſt pris pour éterniſer ſon zele, entrera dans le ſentiment d'un des plus grands, & des plus ſages politiques que la France ait peut-être jamais eu, qu'il n'y a rien de mieux entendu, ny de plus ſagement établi, & que c'eſt le doigt de Dieu qui y paroît viſiblement, *Digitus Dei eſt hic.* *Exod. 8.*

Ajoûtez, Meſſieurs, à ces deux moyens ſi ſagement inventez, un troiſiéme, que ce grand Saint a toujours enviſagé comme le plus infaillible pour réüſſir dans ſes deſſeins ; c'eſt les ſouffrances & les perſecutions, dont la Sageſſe éternelle a toujours ſçû tirer ſa plus grande gloire, depuis qu'il a choiſi la

Croix pour être l'instrument du salut des hommes. Ce moyen, à la verité, comme témoigne l'Apôtre, a passé pour une folie dans l'esprit des Gentils, & a été aux Juifs une occasion de scandale; mais ce même Apôtre nous assûre que c'est en cela que la puissance & la sagesse de Dieu a davantage éclaté; d'avoir sçû réparer sa gloire par une voye si opposée à la sagesse du monde, qui regarde les contradictions des hommes comme le plus grand obstacle à ses desseins. Ainsi nôtre Ignace auroit donné injustement le nom de Jesus à sa Compagnie, & luy-même n'auroit pas suivy ses traces, si ayant entrepris de travailler sur le même projet, il n'avoit eu part à ses souffrances, & à ses persecutions. C'est pourquoy ce grand Saint les a toujours envisagées, comme le plus sur moyen d'avancer la gloire de Dieu, depuis que le Sauveur portant sa Croix luy eût apparu, lorsqu'il alloit à Rome pour faire approuver son Ordre du saint Siege, & qu'il luy eût promis d'être favorable à ses desseins; il regarda les tradictions & les Croix, comme un augure certain de l'heureuse issuë de ses entrepriſes & de ses travaux: comme s'il eût vû écrit autour de ce glorieux étendart, ces paroles qu'y vit autrefois le grand & Religieux Empereur Constantin, *in hoc signo vince.* Toutes les persecutions qui s'élevoient contre luy, ne servoient qu'à relever son courage, & à affermir davantage ses esperances.

Aussi, Chrêtiens, comme il y a peu de Saints qui ayent entrepris de plus grandes choses pour la gloire de Dieu, il y en a peu qui

qui ayent essuyé de plus grandes persecutions, & qui les ayent soûtenus avec plus de courage. A peine eût-il commencé à travailler au salut du prochain, qu'il fut poursuivy, & laissé pour mort à Barcelone pour avoir empêché un scandale public ; les libertins ont attenté trois ou quatre fois sur sa vie ; tous les Heretiques luy ont déclaré une guerre irreconciliable, jusques-là que Melancthon, ce fameux disciple de Luther sollicitoit tous les Princes d'Allemagne de prendre les armes pour l'exterminer avec sa compagnie ; & l'on peut dire qu'il a éprouvé aussi bien que le Prophete, tout ce que peut la haine & la fureur des ennemis de la gloire de son Dieu, à mesure qu'il s'est efforcé de la procurer, & de l'étendre. On se souvient encore grand Saint, que vous avez été noircy des calomnies les plus atroces : que vous avez été exposé en bute à la contradiction de toutes les puissances de la terre, que les chaînes, & les prisons les plus affreuses n'ont pû arrêter vôtre courage ; que tout l'Enfer s'est élevé contre vous, & ne vous a point ébranlé : mais aussi je veux faire ressouvenir ceux qui m'écoûtent, & qui sçavent le détail de vos persecutions, que c'est alors que Dieu a été le plus favorable aux desseins que vous aviez pour sa gloire, & que comme l'Eglise n'a jamais été plus florissante, que lors qu'elle a été le plus persecutée, jamais Ignace & sa compagnie n'ont fait de plus grandes choses pour Dieu, & pour sa gloire, que lors qu'ils ont souffert de plus rudes contradictions ; que ce grand Saint a laissées à ses enfans

comme le gage assuré de la protection du Ciel, & comme la marque que Dieu daignera encore se servir d'eux pour le même dessein. C'est pourquoy au lieu de nous plaindre d'un heritage si précieux, nous avons bien plus de sujet de craindre que Dieu ne retire ses benedictions, en même temps qu'il retirera son bras, & qu'il permettra qu'on nous laisse joüir d'un calme trop tranquille. Mais aprés avoir vû la sagesse de ce grand Saint, dans le grand dessein qu'il a conçû de réparer & d'avancer la gloire du Seigneur, & dans le choix des moyens qu'il a pris pour l'executer; il nous reste de voir en peu de mots, l'heureux succés de cette glorieuse entrepriſe, qui a réüssi, avec quelque proportion, comme celle du Fils de Dieu dans l'établissement de son Egliſe. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

III. PARTIE.

QUoy que ce ne soit, Messieurs, ny une marque, ny un effet de la prudence, de garantir le succés de nos entrepriſes, parce qu'elles peuvent manquer par les endroits mêmes ausquels nous croyons avoir le plus surement pourvû; comme c'est cependant par l'évenement qu'on en juge d'ordinaire, je ne vous aurois pas fait un portrait achevé d'une sainte prudence, si je ne vous donnois du moins quelque idée du succés des desseins d'Ignace, & de tant de moyens qu'il a mis en œuvre pour les executer: je dis quelque idée en general; car pour le voir en détail, il faudroit vous faire une peinture exacte de l'état déplorable où étoit reduite alors l'E-

Digitized by Google

gliſe & la Religion, laquelle, comme parle Paul III dans la Bulle de la convocation du Concile de Trente, étoit accablée & preſque opprimée ſous la multitude de ſes maux; & puis vous montrer le remede que ce grand Saint apporta à tous ces deſordres par ſes ſoins & par ſes travaux. Luther ſoûleve toute l'Allemagne, l'Angleterre éclate par un ſchiſme d'autant plus dangereux qu'il eſt formé par un Prince, qui avoit ſoûtenu par ſes écrits les interêts de la Religion: la France commence à ſuivre l'hereſie de Calvin, on ne voit par tout que de foibles traces de cet ancien zele, qui animoit autrefois les Paſteurs à ſoûtenir la ſainteté de leur miniſtere: le Clergé eſt dans un déreglement qui donne pretexte & occaſion à ce renverſement univerſel; les Ordres Religieux ſont ou dans le relâchement, ou empêchez par leur ſolitude, & par leurs obſervances de venir au ſecours, & de s'oppoſer au furieux débordement de tant d'hereſies qui ſont venu fondre tout d'un coup. Quelle digue aſſez forte pour arrêter ce torrent? où trouver le remede à tant de maux, & comment tarir la ſource de tant de malheurs? il falloit un ſecond Moïſe pour tirer les peuples de la captivité, un ſecond Joſué afin de combattre pour la gloire du Seigneur, un homme animé du zele de la maiſon de Dieu pour ſe déclarer comme Elie contre le vice. Or cet homme fut Ignace, en qui Dieu ramaſſa toutes les vertus de ces grands hommes, pour rétablir la maiſon d'Iſraël, & pour ſoûtenir l'Egliſe ébranlée juſque dans ſes fondemens.

particulier ; je m'imagine que dans le dessein, & dans le desir ardent qu'il avoit d'avancer par toutes sortes de voyes la gloire de Dieu, & de l'étendre par tout : je m'imagine, dis-je, qu'autant d'états & de conditions qu'il y a dans le monde se presenterent à son esprit, pour luy dire comme ce Phantôme, ou cet Ange tutelaire des Nations, lequel apparut à S. Paul, dans son sommeil ; *Transiens in Macedoniam adjuva nos.* Grand Apôtre ! secourez-nous, & ne nous abandonnez pas : la jeunesse, dont l'instruction est d'une si grande importance, luy tend les bras, & luy dit, *adjuva nos.* Et Ignace établit des Colleges dans toutes les Villes, pour l'instruire dans les lettres & dans la pieté ; parce que comme autrefois toute la rage de l'Enfer, & la cruauté des Tyrans ne pût rien inventer de plus propre pour renverser les fondemens du Christianisme, que de fermer les Ecoles publiques à la jeunesse chrêtienne ; nôtre Saint au contraire crut qu'il ne les pouvoit affermir plus inébranlablement, que par la bonne éducation de cet âge, d'où dépend toute la suite de la vie, & le bonheur de tous les Etats. *Adjuva nos.* Il y a un nouveau monde découvert, & l'idolâtrie n'en est pas encore bannie : Grand Saint ! on implore pour cela vôtre secours. Il a pourvû Messieurs, à ce pressant besoin ; car il a institué des Missions, dont le fruit dure encore aujourd'huy ; & l'on peut dire qu'il n'y a point de Nation si éloignée, ny si barbare, où ses enfans n'ayent penetré, *Adjuva nos.* Les ames saintes & spirituelles ont besoin de lumieres pour leur

Act. 16.

l'esprit, qui anime tout, & qui tient tout en état; il n'y a point d'action de charité, où il n'entre point d'occasion de glorifier Dieu, qu'il n'embrasse point de sainte entreprise où il n'ait part, & dont il ne soit le principal ressort; & pendant qu'il se tient à Rome comme dans le centre du Christianisme, il fait sentir sa vertu par toute la circonference de la terre. Mais quelque chose qu'il fît pour glorifier Dieu, & quelque succés que pussent avoir ses travaux, ce n'étoit rien, eu égard à l'immensité de son zele, & à ce qu'il eût souhaité de faire.

On le voyoit quelquefois dans la ferveur de ses oraisons, les yeux colez au Ciel, les bras étendus, & le visage tout en feu, & on l'entendoit pousser ces paroles entrecoupées de soûpirs & de larmes, ô mon Dieu! si les hommes vous connoissoient! ô mon Sauveur! pourquoy vous connoît-on si peu? Il eût voulu être par tout pour le faire connoître, & n'étant qu'un seul homme, il eût souhaité se pouvoir multiplier, ou se partager à tous les hommes. C'est pourquoy quand il envoyoit ses enfans prêcher l'Evangile en quelque lieu, il ne leur disoit que ces trois paroles pour toute instruction, *Ite*, *incendite*, *inflammate*, allez, & embrasez tout le monde du feu de l'amour de Dieu. Ces paroles partant d'un zele tout enflâmé faisoient une impression si vive sur leurs esprits, & allumoient une telle ardeur dans leurs cœurs, qu'un seul suffisoit souvent dans une Province, & dans un Royaume tout entier, pour luy faire changer de face, & pour y faire

revivre la foy, les bonnes mœurs, & la pieté.

Conclusion. Faut-il s'étonner aprés cela, Messieurs, si Dieu, qui se plaît à rendre glorieux ceux qui travaillent pour sa gloire, semble avoir pris à tâche de le glorifier luy-même sur la terre, aussi bien que dans le Ciel. C'est pour cela que tous les grands hommes de son siecle n'en parlent qu'avec admiration; S. Philippe de Nery, & le grand S. Charles Borromée le reconnoissent pour leur Maître; Saint François Xavier, par respect, ne luy écrivoit jamais qu'à genoux: Sainte Therese en parle en des termes que la modestie m'empêche de raporter; le sçavant & pieux Loüis de Grenade l'appelloit un Geant en matiere de saintetè. Les souverains Pontifes & les Cardinaux qui l'ont connu, l'ont traité de Saint, même durant sa vie. Mais sur tout celuy qu'il avoit choisi pour son Confesseur, & qui étoit un saint homme, auquel il avoit découvert le fond de sa conscience, demandoit à Dieu de survivre seulement deux heures à S. Ignace, afin de découvrir des choses, disoit-il, qui donneroient de l'étonnement à tout le monde; mais les prieres d'Ignace furent plus puissantes que les siennes; puisqu'il obtint qu'il mourût trois jours devant luy, comme si l'humilité de nôtre Saint luy eût donné le coup de la mort.

Mais encore, à vôtre avis, qu'eût pû dire ce grand serviteur de Dieu, pour rendre ce Saint plus glorieux? quoy? des miracles surprenans? nous en avons de toutes les especes; morts ressuscitez, obsedez délivrez, pe-

Digitized by Google

cheurs convertis dans le plus fort de leur aveuglement ; le seul procés de sa canonization en raporte jusqu'à deux cent de compte fait. Quoy donc, des austeritez & des mortifications extraordinaires ? Quel prodige plus étonnant ? je ne sçay si je dois dire dans la grace ou dans la nature, que d'avoir changé son temperament & sa constitution, & d'avoir passé pour un homme phlegmatique, quoy qu'il fût d'un naturel ardent & tout de feu. Ne seroit-ce point quelques sentimens de pieté extraordinaire, quelque onction de la grace dont Dieu adouciſſoit ses croix & ses travaux ? Mais qu'auroit-il pû ajoûter à ce qu'on a sçû d'ailleurs, & dont tant de personnes ont été les témoins ? Qu'il a été en danger de perdre les yeux à force de pleurer de tendresse de devotion ? & ces paroles si celebres qu'il avoit si souvent en la bouche, ne marquent-elles pas les sentimens de son cœur, *Quàm sordet tellus, cùm Cœlum aspicio !* ah ! que ce que la terre & le monde a de plus brillant & de plus pompeux me paroît peu de chose quand je leve les yeux au Ciel ! Peut-être seroit-ce le mépris qu'il faiſoit de luy-même, & le peu d'estime qu'il avoit de son merite, de sa vertu, & de toutes ses actions ? Mais que nous auroit-il appris de plus singulier sur cet article, que ce qu'il s'est vû luy-même obligé d'avoüer, que les quinze dernieres années de sa vie, il n'a eu seulement la moindre pensée de vaine gloire ? C'est cependant le dernier vice qu'on a coûtume de vaincre, & qui naît souvent de la victoire de tous les autres. Je m'imagine

que ce pourroit être quelques actions heroïques de charité envers le prochain : car c'eſt ce que nôtre Saint tâchoit de dérober aux yeux des hommes, pour en laiſſer la connoiſſance à Dieu ſeul : mais ce qu'on en ſçait nous répond & nous fait juger de ce que l'autre n'a pas oſé nous apprendre en cette matiere, puiſqu'on l'a vû ſe jetter dans un étang demy glacé au cœur de l'Hyver, pour arrêter un libertin qui alloit en un lieu de débauches, & pour détourner le coup de la vengeance de Dieu, de deſſus la tête de ce malheureux. Peut être s'imaginera-t-on que ce ſont des revelations particulieres, ou des viſions celeſtes dont Dieu a voulu le gratifier ; mais tout ce qu'il auroit pû dire ſur ce ſujet approche-t-il de ce que nôtre Saint a laiſſé par écrit ſur le myſtere adorable de la Trinité ? ou à ce qu'il a ſouvent témoigné, que quand il n'y auroit eu ny Ecriture ſainte, ny autres preuves de la verité de nôtre foy, il auroit été prêt de la défendre au prix de ſa vie & de ſon ſang, ſur les ſeules lumieres que Dieu luy en avoit données dans ſa retraite de Manreze. Ne ſeroit-ce point enfin le zele ardent qu'il avoit du ſalut des ames & de celuy de tout le monde en general ? Mais outre ce que nous avons déja dit ſur ce Chapitre, qu'auroit-il pû ajoûter à ce que ce grand Saint a ſouvent proteſté luy-même, que ſi Dieu luy eût laiſſé le choix de joüir du bonheur du Ciel, ou de demeurer ſur la terre avec incertitude de ſon ſalut, mais avec aſſurance de contribuer quelque choſe au ſalut d'une ſeule ame, il eût mille fois pré-

Digitized by Google

feré la terre au Ciel, & d'un autre côté, que s'il eût été du nombre de ces malheureuſes victimes de la juſtice de Dieu dans les Enfers, ny les flâmes devorantes, ny les autres ſupplices de ce lieu infortuné ne luy auroient pas été à beaucoup prés ſi inſupportables que d'y entendre les blaſphêmes de ces malheureux, & de voir que Dieu n'y ſeroit jamais aimé.

Je ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que ce fidele dépoſitaire de la conſcience de nôtre Saint ne nous eût déclaré des choſes peut-être plus particulieres; mais je ne puis croire qu'il nous eût pû rien dire de plus glorieux, qu'en laiſſant ſon témoignage à la poſterité, qu'Ignace a été éclairé des lumieres d'une ſageſſe toute celeſte, & qu'il s'eſt conduit par une prudence toute ſainte; puiſqu'il a toujours eu devant les yeux la plus noble fin qui puiſſe être, qui eſt la plus grande gloire de Dieu, qu'il y a employé les plus propres & les plus puiſſans moyens pour l'avancer; & qu'enfin le ſuccés a répondu à la grandeur de ſes deſſeins & de ſes travaux.

C'eſt, mes chers Auditeurs, l'unique choſe que je vous laiſſe à imiter dans ce grand Saint, parce que c'eſt ce qui l'a élevé à un ſi haut point de ſainteté, d'avoir toujours devant les yeux, & dans toutes vos actions ce motif de la gloire de Dieu, qui les releve toutes, & qui les rend d'un prix ineſtimable; en ſorte que les moindres choſes égalent & ſurpaſſent les entrepriſes les plus nobles, & les plus éclatantes actions faites par d'autres vûës. Si Dieu ne vous a pas appellez aux mi-

niſteres de ceux qui travaillent au ſalut du prochain, & qui par leurs glorieux emplois procurent la plus grande gloire de Dieu, vous pouvez le glorifier avantageuſement, en travaillant à vôtre propre ſalut & à vôtre ſanctification; c'eſt proprement en cela que conſiſte la veritable prudence, & la ſageſſe d'un Chrêtien; puiſque c'eſt pour cela que nous ſommes créez; tout le reſte eſt inutile ſans cela; & comme parle le Prophete, c'eſt en vain que nous avons reçû nôtre ame, ſi nous ne nous appliquons uniquement à cela; parce que travailler en vûë de toute autre fin, n'eſt que ſageſſe du ſiecle, & une prudence de la chair, comme l'exprime S. Paul, laquelle ne peut aboutir qu'à un malheur éternel.

Ce n'eſt pas cependant aſſez d'avoir cette fin devant les yeux, ſi l'on n'employe encore les moyens propres pour y parvenir, ſur l'exemple de nôtre Saint: Helas! que ne fait-on point pour un leger interêt, pour pouſſer ſa fortune, & pour faire quelque établiſſement dans le monde? il n'y a rien qu'on ne mette en œuvre; mais quand il s'agit d'avancer la gloire de Dieu, à laquelle la nôtre eſt attachée, & enſuite nôtre ſouverain bonheur, quels moyens y employons-nous? qu'avons-nous fait juſqu'à preſent? Pouvons-nous dire que nous agiſſons par les lumieres d'une prudence chrêtienne, en penſant ſi peu à cette noble fin, & en faiſant ſi peu pour y arriver? Obtenez-nous, grand Saint, quelque étincelle de ce feu ſacré dont vous étiez tout embrazé, & que vous vous êtes

Digitized by Google

tant efforcé d'allumer ſur la terre ; employez-vous auprés de Dieu pour nous inſpirer ce ſaint zele de la gloire de Dieu, afin qu'aprés vous avoir imité dans cette vie, nous participions dans l'autre à la gloire que vous vous êtes acquiſe par ce moyen, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE.

Fuit vir potens opere & sermone, Coram Deo, & omni populo: *Luc.* 24.

C'a été un homme puissant en œuvres & en paroles devant Dieu, & devant les hommes. En S. Luc, Chap. 24.

CE fut, Messieurs, l'Eloge que deux Disciples du Sauveur du monde firent de leur Maître, la premiere fois qu'il leur apparut, aprés sa Resurrection; & par cet éloge, quelque chancelante & demy éteinte que fût leur foy, ils ne laisserent pas de marquer qu'ils avoient une haute idée de sa personne. C'étoit un homme, luy disoient-ils à luy-même, déguisé sous la forme & sous l'habit d'un Pelerin; c'étoit un homme puissant en œuvres & en paroles; un homme qui faisoit des prodiges inouys, & qui ravissoit

out le monde par les charmes de ſes diſ-
ours ; un homme enfin , qui poſſedant en
minence ces deux grandes qualitez , a paſſé
army nous comme le Meſſie , envoyé de
Dieu pour le ſalut du peuple d'Iſraël. Si ces
eux Diſciples euſſent bien conçû ce qu'ils
iſoient , remarque un ſaint Pere , ils ne pou-
oient faire un Panegyrique ny plus juſte, ny
lus avantageux de leur Maître , ny un ca-
actere plus achevé de ce Dieu homme, deſ-
endu ſur la terre pour le ſalut de tous les
ommes, que de dire qu'il avoit joint l'exem-
le à la parole , & l'éclat de ſes actions à la
orce de ſes diſcours , pour convaincre les
ommes de ſa divinité , & pour leur enſei-
ner les voyes de ſalut.

Cet éloge ſi illuſtre & ſi glorieux n'eſt pas
ourtant tellement propre de cet Homme-
Dieu , qu'il n'ait été quelquefois communi-
ué aux hommes qu'il a appellé au miniſte-
e de la parole , pour être les Prédicateurs
e ſon Evangile , qu'ils ont fait voir en pra-
ique, & qu'ils ont en quelque maniere au-
horiſé par leurs actions. C'eſt , Chrêtiens
uditeurs , ce que je prétens juſtifier aujour-
l'huy de l'admirable S. Dominique , qui
ans l'employ tout divin de prêcher la paro-
e de Dieu , peut ſervir de modele à tous ceux
ui ſont appellez & envoyez pour l'annoncer:
uiſque ç'a été le Predicateur par excellen-
ce , l'Inſtituteur d'un Ordre qui en porte le
nom , & qui en remplit encore les fonctions
avec tant de fruit & tant d'éclat ; mais j'oſe
dire, que ce nom , & cette qualité, à laquelle
tant de perſonnes prétendent avoir part , ne

distingueroient pas assez cet illustre Fondateur, si luy-même n'en avoit remply admirablement les devoirs, & s'il n'avoit soûtenu ce glorieux ministere par la force de ses paroles, & par l'exemple de ses actions. C'est par ce moyen qu'il a honoré un ministere si illustre, ainsi que parle S. Paul, & que reciproquement cet illustre ministere l'a honoré, puisqu'il en a fait le destructeur de l'heresie, le soûtien de la Religion, & le restaurateur de la pieté; parce qu'il a été également puissant en œuvres & en paroles, *Vir potens opere & sermone.* Pour donner à cet Eloge tout le jour qui est necessaire, implorons les lumieres du divin Esprit dont ce Saint a été remply, & n'oublions pas d'employer pour cela le credit de la Mere de Dieu, par la Priere que S. Dominique a rendu si commune, & qui est la même par laquelle l'Ange la salüe.

Ave Maria.

ETre un grand & un digne Ministre de la parole de Dieu, ce n'est pas seulement, Messieurs, comme l'on pourroit peut-être s'imaginer, être un excellent Orateur, qui sçait donner de la force à ses paroles, & de l'agrément à son discours, pour remüer les passions de l'ame, & exciter de puissans mouvemens dans le cœur. Car enfin, quoy que dans l'idée d'un grand Predicateur on ait de coûtume d'y faire entrer un grand fond de science, la politesse du langage, un beau feu d'imagination, & sur tout un genie élevé, & une heureuse facilité de s'expri-

ner ; & quoy que S. Domiuique n'ait peut-
tre cedé à perſonne de ſon ſiecle, dans cet
ſſemblage de perfections & de talens, qui font
ivre & admirer un Orateur ; Ce n'eſt pas
ependant par cet endroit, que je prétens
ire l'Eloge de ce grand Saint, qui a tiré
oute la force qu'il avoit de convertir les
mes, du zele ardent dont ſon cœur étoit
nbraſé : de maniere que par ce titre de Pre-
icateur, dont je veux vous donner aujour-
'huy ce Saint pour modele ; par ce titre,
s-je, que l'on peut confondre avec celuy
Apôtre, on entend un homme envoyé de
ieu pour porter ſa parole aux peuples, pour
ur annoncer les volontez divines, pour les
ſtruire des maximes de l'Evangile, pour les
ppeller par ce moyen de leur égarement,
: les remettre dans les voyes de ſalut. Ce
redicateur par conſequent eſt, dit S. Paul,
Ambaſſadeur du Fils de Dieu, le dépoſitai-
: de ſes ſecrets, ſon miniſtre, ou ſon agent,
u pour mieux dire, ſon aſſocié dans le deſ-
in de convertir les ames, qui eſt la fin qu'il
oit uniquement avoir en vûë.

Or, Chrêtiens auditeurs, il s'enſuit de là
ue dans ce miniſtere ſi ſublime, qui eſt com-
unément confondu avec celuy de l'Apoſto-
t, il y a particulierement deux choſes à
onſiderer. La premiere eſt, la perſonne du
redicateur, qui doit être animé de l'Eſprit
e Dieu, pour ſoûtenir cette haute dignité ;
omme nous voyons que les Apôtres, qui
nt été les premiers Predicateurs de l'Evan-
ile, receurent d'enhaut le S. Eſprit, qui les
:mplit de ſainteté, de lumieres, & de chari-

Digitized by Google

té, pour les rendre capables d'accomplir les devoirs attachez à cette illustre fonction. La seconde chose qu'il faut considerer dans ce même ministere, c'est le grand fruit que peut faire cette divine parole dans la bouche d'un Predicateur animé de l'Esprit de Dieu ; puisque c'est à cette parole que la Religion Chrétienne doit son établissement, & tout le monde sa conversion. C'est pourquoy ce seront ces deux choses qui feront le sujet & le partage de l'Eloge de ce grand Saint. C'est un Predicateur, qui par un zele saintement reglé, soûtenu d'une science profonde, comme le demande S. Paul, & d'une charité genereuse & desinteressée, a honoré le ministere que Dieu luy a confié, ce sera la premiere Partie ; & nous verrons dans la seconde comme ce ministere si dignement remply l'a honoré luy-même par le fruit incomparable qu'il y a fait, & qui a répondu à ses glorieux travaux. C'est de cette maniere qu'il a été puissant en œuvres & en paroles, honorez-moy d'une favorable attention.

PREMIERE PARTIE. POur s'acquiter dignement d'un ministere aussi saint & aussi divin qu'est celuy de gagner des ames à Dieu, je ne crois pas, Messieurs, qu'il soit necessaire de vous persuader par de fortes raisons, que le zele du Predicateur destiné à cet employ, doit être soûtenu de l'exemple & de la sainteté de sa vie. Cette verité est trop claire pour avoir besoin de preuves, parceque la grace ayant plus de part à ce sublime ministere que tous les talens naturels & acquis, Dieu n'a pas

Digitized by Google

coûtume de se servir d'instrumens, qui n'ont nul raport à la fin qu'il en attend, qui est la conversion des pecheurs, l'instruction des peuples, & la reformation des mœurs : de maniere qu'un Predicateur qui ne fait pas ce qu'il dit, ou qui ne prêche pas d'exemple, aussi bien que de paroles, est un Predicateur equivoque, dont le zele est mal reglé, puisque dans l'ordre que Dieu a établi dans la charité, on doit commencer par soy même, & travailler à sa propre sainteté si l'on veut se rendre capable de sanctifier les autres. Peut-être pourroit-on même ajoûter qu'il ne réussit dans ce noble & ce divin employ qu'à mesure qu'il se rend plus saint & plus parfait en toutes sortes de vertus. Si cette regle est juste, Messieurs, qui s'étonnera que S. Dominique ait été puissant en paroles, aprés avoir commencé par se rendre puissant en œuvres, c'est-à-dire, à se faire Saint presqu'aussi-tôt qu'il a commencé à vivre. On ne peut pas dire à la verité qu'il ait été sanctifié dés le ventre de sa mere, comme un autre Jean-Baptiste, ou comme un autre Jeremie, pour avoir été destiné au même ministere que ces deux grands Prophetes ; mais du moins avant qu'il fût né sa mere eut un pronostique de ce qu'il devoit être un jour, & de l'employ qu'il devoit exercer avant qu'elle l'eût mis au monde, par un symbole mysterieux, qui luy representa celuy qu'elle portoit dans son sein, avec un flambeau à la bouche dont il embrasoit tout le monde. Mais elle ne conçût le sens & l'explication de ce Jeroglyphe, que

quand elle remarqua dans cet enfant un fond de pieté qui promettoit quelque chose de grand, un naturel porté au bien, & de saintes inclinations, qui étoient pour aller bien loin en matiere de vertu, puisque dés l'âge de sept ans il étoit déja uny à Dieu par continuelle oraison; que dans un corps encore foible, il n'y avoit point de si rudes austeritez qu'il ne commençât à pratiquer, qu'il se levoit de son lit pour coucher sur la terre dure, & pour passer en prieres une partie de la nuit.

Certes si l'on peut juger par les inclinations des enfans qui n'agissent que par instinct, des grands desseins que la Providence a sur eux, & de l'employ auquel elle les destine, comme S. Athanase fit connoître qu'il seroit un grand Prelat, lorsqu'on vit qu'il faisoit l'Evêque parmy les autres enfans de son âge; on peut dire le même de S. Dominique, qui fit juger dés ses plus tendres années à quel ministere Dieu l'appelloit, par les prédications proportionnées à son âge & à sa capacité qu'il faisoit à ses compagnons; & par le plaisir qu'il prenoit à annoncer la parole de Dieu. La raison, qui dans la suite découvrit la grandeur & la dignité de ce saint Minisstre, luy fit aussi chercher & employer les moyens de s'en rendre digne; & pour cela, quelque soin qu'il eût de se rendre habile & consommé dans les sciences divines & humaines, son premier soin, & sa principale occupation fut de se rendre Saint, & de pratiquer le premier ce qu'il devoit enseigner aux autres, sur l'exemple de celuy

même dont il devoit prêcher la loy & les maximes, lequel commença par faire, avant que d'enseigner. Il sçavoit bien que ce sont les actions qui donnent du poids aux paroles, & que sans cela, la voix du Predicateur est un son qui se perd en l'air, & le Predicateur même, dit S. Paul, est un airain qui retentît, ou un tymbale qui fait du bruit quand il est frappé. Nôtre Saint étoit bien persuadé qu'il falloit pour ce divin employ, d'autres qualitez que celles qu'apportent communément ceux qui s'y destinent eux-mêmes, & qui n'ayant point d'autres vûës que de s'y faire valoir, & d'y acquerir de la gloire, croyent que c'est s'y disposer, que de cultiver leur talent, lire les livres qui peuvent être d'un plus grand secours, d'écouter avec assiduité ceux à qui le merite a donné la vogue, se fournir de remarques & de recueils, comme autant d'armes, avec lesquelles ils se croyent assez forts pour attaquer tous les desordres, & qui ensuite mesurent le succés qu'ils ont dans ce ministere, plûtôt par la foule de ceux qui les suivent, que par le nombre de ceux qu'ils convertissent.

Comme Dominique a bien d'autres vûës, il prend aussi d'autres moyens; il tâche de se rendre digne de cet employ, avant que de s'en rendre capable; car, Messieurs, ce sont deux choses bien differentes; il ne néglige pas l'une, nous le verrons tantôt, mais il fait son affaire de l'autre: & d'abord, pour inspirer aux hommes de l'horreur des maximes du monde, il en évite la corruption, & consacre au service de Dieu tous les avan-

tages qu'il a reçû de la nature. C'eſt pourquoy je ne fais point entrer dans ſon éloge toute la grandeur mondaine, pour laquelle il ſemble qu'il fût né, que pour l'avoir mépriſée; la nobleſſe de ſon ſang eſt aſſez connuë; puiſqu'il étoit allié à toutes les couronnes de l'Europe, & le nom de Guſman dont les plus illuſtres maiſons d'Eſpagne ſe font encore honneur aujourd'huy, luy eût fait tenir un rang conſiderable dans le monde, pour peu qu'il eût eu de merite pour ſoûtenir la gloire de ſes Ancêtres: mais tout l'avantage qu'il a tiré d'une naiſſance ſi diſtinguée, c'eſt de s'être ſervy des nobles inclinations qu'elle luy inſpiroit, pour ne rien faire qui fût indigne de cette grandeur d'ame, que tous ceux de ſon nom avoient fait paroître. Or la premiere preuve qu'il en donne fut de renoncer genereuſement à toute cette grandeur mondaine, à tous les établiſſemens, & à toutes les eſperances de la fortune, pour choiſir un état de vie où il pût mettre ſon ſalut en aſſurance avant que de travailler à celuy des autres. C'eſt ce que j'ay appellé un zele ſaintement réglé, qui commence par ſoy-même, parce que ſans garder cet ordre & cette régle, non ſeulement on eſt en danger de ſe perdre ſoy-même, mais encore de ſe rendre incapable de travailler au ſalut d'autruy.

C'eſt en cette vûë, que Dominique paſſe les premieres années de ſa vie dans la retraite & dans la penitence, & par ce moyen conſerve juſqu'à la mort la pureté de ſon corps & de ſon ame, ſans donner dans ce funeſte écueil

lu libertinage qui fait faire d'abord naufrage le l'une & de l'autre. La mortification des ens & les auſteritez qu'il pratique ſont afreuſes ; il jeûne tous les Carêmes au pain & à l'eau, & le reſte du temps il s'interdit l'uſage du vin, des viandes, & de tout ce qui peut flater le goût ; il ajoûte au jeûne, des veilles continuelles, la terre dure ou le marchepied de l'Autel luy ſert de lit, aprés ſes prieres continuées bien avant dans la nuit; il va nuds pieds en toutes ſortes de ſaiſons, ce qu'il continua toujours depuis dans les longs & penibles voyages qu'il fut obligé d'entreprendre ; il ſe déchire impitoyablement le corps de chaînes de fer, trois fois chaque nuit, & lorſqu'il en avoit tiré aſſez de ſang, c'étoit ſa coûtume de s'offrir à Dieu pour la converſion des pecheurs ; & afin que ſa mortification fût continüelle, & qu'il la portât par tout autour de luy, ſelon le conſeil de l'Apôtre : *Mortificationem Jeſu in corpore noſtro circonferentes*, Il ſe ceignit d'une groſſe chaîne, qu'il porta durant toute ſa vie, & qu'il ne quitta pas même dans la derniere maladie dont il mourut, comme s'il fût entré dans le ſentiment du même S. Paul, dont il ſuivit l'exemple auſſi bien que le conſeil : *Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne forte cum aliis prædicavero, ipſe reprobus efficiar*, il châtioit ſon corps, & le tenoit ſoumis avec une impitoyable rigueur, de crainte qu'aprés avoir prêché aux autres la penitence, & leur avoir montré le chemin du Ciel, il n'en fut luy-même exclus. Quelle merveille aprés cela, Chrêtiens, qu'un Predicateur de ce

2. *Ad Corinth.* 4.

1. *Ad Corinth.* 9.

caractere soit devenu dans la suite si puissant en paroles, aprés l'avoir été en œuvres, & en saintes actions ? Mais dans quelle illusion sont ceux qui parmy les dispositions necessaires à ce saint ministere, ne comptent point la sainteté de celuy qui l'exerce, ou qui s'ingere de l'exercer ? à qui Dieu semble adresser les paroles qu'il dit autrefois par son Prophete, *Peccatori autem dixit Deus, quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum?* quelle temerité est la vôtre, d'annoncer des veritez que vous ne pratiquez pas ? & qui vous donne cette hardiesse, de publier avec une bouche toute prophane, une loy si sainte que vous ne vous êtes jamais mis en peine d'observer ? Le Sauveur même n'avoit point de reproches plus sanglans à faire au zele mal reglé des Pharisiens, que de leur faire entendre qu'ils ne faisoient pas ce qu'ils disoient, *Dicunt & non faciunt.* Non, ces personnes ne voyent pas la liaison secrete, mais necessaire qu'il y a entre nôtre conversion propre, & celle des autres ; & ils n'ont jamais fait reflexion sur cette constante maxime du Fils de Dieu, qu'il faut sçavoir faire, pour sçavoir bien parler, & enfin qu'on ne devient puissant en paroles, qu'aprés qu'on l'est devenu en œuvres, & en actions.

Psal. 49.

Matth. 23.

Ce n'est pas neanmoins assez que le zele d'un Predicateur soit authorisé & soûtenu par l'exemple de sa vie, & par la sainteté de ses mœurs : si de plus il n'est éclairé & accompagné de science pour dissiper les tenebres de l'erreur & du vice, & pour enseigner la

a voye de Dieu dans la verité, ainſi que diſoient autrefois les Docteurs de la Loy au ſauveur du monde, *Magiſter ſcimus quia verax es, & viam Dei in veritate doces*, parce ue la fin, auſſi bien que le miniſtere du Preicateur, étant d'inſtruire & d'enſeigner, de oppoſer à l'erreur & à la ſeduction que uſent l'hereſie, & les fauſſes maximes du bertinage; & en un mot, pour défenre l'Egliſe, & maintenir la Religion; ſi le redicateur ne joint la ſcience à la charité, la lumiere à l'ardeur du zele qui l'anime, : ſera-t-il pas plus propre à faire de nouilles errreurs qu'à combattre les anciennes, à détruire qu'à édifier? De là vient que Paul donne pour premiere inſtruction à n diſciple Timothée, qu'il formoit de ſa ain au miniſtere de la parole de Dieu, de iller ſur luy-même, & ſur la doctrine 'il devoit prêcher, *Attende tibi & doctri-*, *ſic enim ſalvum facies temet-ipſum, & alios.* omme s'il luy diſoit, prêchez de telle ſor-, que ceux qui vous écoûtent vous regarnt comme un homme d'exemple, qu'ils ivent imiter, & comme un homme ſçant & éclairé qu'ils doivent croire.

Matth. 22.

1. Ad Thim. 4.

C'eſt, Meſſieurs, la ſage conduite que tint Dominique, qui ſçavoit que comme la ence ſans la charité eſt ſujette à l'orgueil, ſi la charité & un zele ardent ſans la ence neceſſaire, peut ſouvent exciter grands troubles; il s'appliqua dans cette te vûë à ſe rendre capable du miniſtere quel Dieu l'avoit deſtiné, aprés s'en être du digne par une éminente ſainteté; afin

que joignant l'un avec l'autre, il pût remplir un employ que l'on peut deshonorer manque de capacité, auſſi bien que de zele & de vertu. Je ne vous diray rien pourtant de particulier ſur ce ſujet, ſinon que pour juger à quel degré de ſcience il étoit parvenu par ſon étude & par ſon travail; c'eſt aſſez de ſçavoir qu'il a été le premier qui a enſeigné publiquement la Theologie, laquelle ne s'apprenoit auparavant, que dans les livres, ſans le ſecours des Maîtres, & par conſequent fort imparfaitement; ainſi ce fut luy qui commença cette loüable coûtume, qui a depuis fait fleurir cette reine des ſciences, d'où tant de ſaints Docteurs prennent des armes pour défendre l'Egliſe & la Religion: & je ne doute point que ce ne ſoit par une particuliere benediction du Ciel ſur ce grand Saint, que cet art s'eſt perfectionné, & a trouvé ſes plus grands maîtres dans ſon Ordre. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt par ces armes que Dominique a combattu les erreurs, dont la France & les païs voiſins étoient alors infectez, & qui commençoient à s'étendre par tout. Ce qui donna lieu à cette celebre viſion d'Innocent III. qui trouva d'abord quelque difficulté à approuver l'Ordre que ce Saint avoit inſtitué; mais qui connut de quel ſecours & de quelle utilité il devoit être à toute la Chrêtienté, lorſque Dieu luy eût fait voir en ſonge l'Egliſe de S. Jean de Latran prête à tomber par terre, ſans que S. Dominique la ſoûtenoit d'un côté, & S. François de l'autre.

En effet, comme c'étoit l'hereſie & le vice

qui menaçoient de renverſer l'Egliſe, Dieu qui luy a promis ſon aſſiſtance juſqu'à la fin des ſiecles, ſuſcita cet homme tout divin, animé d'un zele également ardent & éclairé, pour s'oppoſer à ſa ruïne. L'ignorance, qui étoit la cauſe des plus grãds deſordres, y étoit univerſelle, & le vice étoit devenu ſi public, que perſonne n'en avoit plus de confuſion; il falloit une puiſſante digue pour arrêter ces débordemens furieux; il falloit un homme ſaint & ſçavant pour défendre l'Egliſe attaquée dans ſes meurs & dans ſa doctrine, & qui pût s'oppoſer comme un mur pour Iſraël. C'eſt à quoy S. Dominique s'eſt diſpoſé par l'union de la ſcience & de la ſainteté; union qui l'a rendu puiſſant en œuvres & en paroles, afin de confondre le libertinage & l'hereſie; car combien falloit-il que ſon zele fût éclairé pour ſçavoir démêler la verité d'avec l'erreur, pour convaincre les eſprits les plus rebelles & les plus opiniâtres? combien devoit-il être ardent, pour toucher & convertir les cœurs les plus endurcis?

Mais quand je dis, Meſſieurs, qu'il falloit un zele éclairé, je ne prétens pas dire qu'il ait tiré toutes ſes lumieres des ſciences humaines; mais ſeulement que pour ſe rendre capable de ſon employ, il joignoit celles qu'il avoit acquiſes avec celles qu'il puiſoit dans l'oraiſon, que celles-cy rectifioient celles-là. Car comme le Predicateur n'eſt à proprement parler, que l'inſtrument dont Dieu ſe ſert pour la converſion, & pour le ſalut des hommes, & que l'inſtrument ne peut rien de luy-même,

s'il n'eſt uny à la cauſe principale qui l'applique, & qui le remuë; ce fut particulierement dans les entretiens avec Dieu qu'il apprit à parler aux hommes. Auſſi ſortoit-il ordinairement de l'oraiſon, comme un autre Moyſe, qui ſortoit de l'entretien qu'il avoit eu avec la divine Majeſté, le viſage tout brillant de lumieres, & l'ardeur dont ſon cœur étoit embraſé, paroiſſoit au dehors par des paroles toutes de feu; & comme parle l'Apôtre, plus penetrantes qu'un glaive à double tranchant. De maniere que dans l'exercice de la predication, les veritez qu'il annonçoit aux peuples étoient celles qu'il avoit meditées dans l'oraiſon, partageant ainſi ſon temps entre Dieu & les hommes, apprenant de l'un ce qu'il devoit dire aux autres, ou plûtôt il étoit toujours occupé de Dieu avec le prochain, & toujours occupé du prochain auprés de Dieu, le priant de l'inſtruire de ce qu'il vouloit qu'il enſeignât; Certes un homme de ce caractere étoit un homme appellé de Dieu au miniſtere de ſa parole, à quoy il s'étoit diſpoſé par un zele non ſeulement reglé, & accompagné de la ſcience, & de la capacité neceſſaire; mais encore par un zele genereux & deſintereſſé, qui n'a jamais eu en vûë que le ſalut des ames, & la converſion des pecheurs.

Tel a encore été le zele de S. Dominique, zele qui l'a toujours fait agir par les mouvemens d'une pure charité, & qui a rendu la parole de Dieu puiſſante en ſa bouche; parce qu'elle prenoit ſa force du motif qui l'animoit. Cet homme en effet ſi détaché des cho-

ſes de la terre étoit ſi éloigné de chercher un ſordide interêt dans un miniſtere ſi ſaint, qu'il ne voulut jamais vivre que d'aumône, qu'il recevoit à genoux de ceux qui la luy preſentoient ; & avant qu'il eût fait profeſſion de pauvreté volontaire en embraſſant l'état religieux, il étoit ſi peu ſenſible aux avantages de la fortune, que ſa naiſſance luy donnoit droit d'eſperer, qu'il refuſa genereuſement un riche heritage qu'on luy offrit pour ſubſiſter avec éclat dans le monde ; mais d'ailleurs il étoit ſi touché des miſeres du prochain, que dans une calamité publique, il vendit juſqu'à ſes Livres pour le ſecourir, aimant mieux acquerir moins de ſcience, que de manquer de charité. Mais Dieu, qui ne ſe peut laiſſer vaincre, ſuppléa au défaut de ſa bibliotheque, en luy faiſant acquerir dans l'exercice de la charité chrêtienne de plus hautes & de plus nobles connoiſſances, qu'il n'eût fait par l'étude de pluſieurs années, & par la lecture des plus excellens Livres : de maniere que quand on luy demanda où il avoit puiſé tant de ſcience, & des connoiſſances ſi admirables dont ſes auditeurs étoient charmez, il répondit, *in libro charitatis*. C'eſt dans le livre de la charité, où celuy qui y étudie devient bien-tôt ſçavant. Mais quel exemple plus rare & plus heroïque de ce zele genereux & deſintereſſé, que de voir qu'aprés avoir diſtribué tous ſes biens aux pauvres, il ſe donne luy-même, ou du moins il s'offre à une pauvre femme, qui le conjuroit, les larmes aux yeux, de luy fournir de quoy rachepter ſon frere, qui étoit tombé

entre les mains des Mores : il s'offre, dis-je, pour être esclave en la place de cet infortuné captif, & se tient heureux de pouvoir donner pour ce sujet sa liberté & sa vie. Ah ! Messieurs, s'il pousse son zele jusques-là, pour délivrer un miserable de la captivité du corps, jusqu'où ne le portera-t-il point, pour délivrer tant de malheureux esclaves, que le peché a assujettis sous la servitude du demon ?

Pour concevoir encore plus en détail jusqu'où est arrivé ce desintéressement ; ne croyez pas qu'aprés avoir renoncé si genereusement aux charges & aux dignitez ausquelles sa naissance luy donnoit lieu d'aspirer, une secrete ambition luy ait fait rechercher dans l'état Ecclesiastique, ce qu'il avoit mépriſé dans le monde ; non, vûës humaines ! interêt d'honneur ! vous n'avez point eu de part au zele de Dominique ; il a veritablement quitté le monde, non pour changer d'ambition, mais pour chercher uniquement la gloire de son Dieu, en procurant le salut de son prochain. Trois Evêchez qu'on luy a offerts en differentes occasions, & qu'on l'a pressé d'accepter avec toutes les instances imaginables, en sont une preuve incontestable, puisqu'il ne fut point ébloüy par l'éclat de ce haut rang, il ne couvrit point une vanité secrete du specieux pretexte d'autoriser son ministere ; il se contenta de l'employ des Apôtres, sans affecter l'authorité qui les rend respectables : bien éloigné des vûës ambitieuses de ceux qui n'embrassent cet employ, que pour se faire par là une voye ho-

Digitized by Google

norable à cette ſublime dignité, en faiſant voir qu'ils ont aſſez de merite pour la ſoûtenir.

Ajoûteray-je enfin, que quoy que l'employ d'annoncer la parole de Dieu ſoit de luy-même ſi éclatant, quelque ſuccés qui y eût ce Saint, il ne fut jamais touché de ce ſentiment de vaine gloire, qui eſt l'écueil le plus à craindre dans cette illuſtre fonction; & pour marque qu'il n'y cherchoit que Dieu par le plus parfait deſintereſſement qu'on puiſſe s'imaginer, il fuyoit les villes & les lieux, où il étoit reſpecté & écouté comme un oracle, pour aller avec joye dans ceux où l'on avoit marqué du mépris pour ſa perſonne: & comme Dieu honoroit ſouvent ſon miniſtere par des miracles ſurprenans, qui luy attiroient la veneration des peuples, & des Grands de la terre; on peut dire que l'humble Dominique fuyoit avec autant de ſoin la gloire qui le ſuivoit par tout, que les autres la recherchent & la pourſuivent avec ardeur, Juſque-là qu'un jour ayant reſſuſcité, par un ſigne de Croix, un enfant mort, qu'on avoit expoſé à ſes pieds, le bruit en vint juſqu'aux oreilles du ſouverain Pontife, qui s'étant aſſuré de la verité d'un fait auſſi étonnant qu'il étoit inconteſtable, ordonna qu'il fût publié dans Rome, pour en rendre ſolennellement graces à Dieu; mais Dominique s'oppoſa à cette publication, voyant bien qu'on ne manqueroit pas de publier en même temps qu'il étoit l'auteur de ce miracle, & proteſta publiquement que ſi on luy faiſoit cette violence, il

ne paroîtroit jamais dans ce lieu ; ce qui arrêta l'ordre que le Pape avoit donné.

Voilà, Messieurs, les heureuses dispositions que S. Dominique a apportées au ministere de la parole de Dieu ; un zele saintement reglé, qui a commencé par se sanctifier luy-même, pour se rendre digne de cet employ ; un zele éclairé par l'étude des sciences & par les lumieres qu'il a attirées du Ciel, pour se rendre capable d'instruire & d'éclairer les autres ; un zele desinteressé, qui n'a cherché que Dieu, & qui a fait paroître un genereux mépris de tout le reste. Aprés cela, je crois que vous serez moins surpris d'apprendre le succés de la parole de Dieu dans la bouche de cet admirable Predicateur, & qu'il ait été également puissant en œuvres & en paroles. C'est ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE. C'Est, Messieurs, une verité qui ne souffre nulle contestation, que la parole de Dieu est capable de fructifier par elle-même, indépendemment des qualitez du Predicateur, ou de l'Apôtre qui est employé pour l'annoncer. C'est pour cela que le Fils de Dieu la compare dans l'Evangile à une divine semence, qui produit son fruit indépendemment de celuy qui la jette en terre ; & le grand Apôtre même, qui nous en a si bien exprimé la force & la vertu, ne nous avertit-il pas, que ce n'est ny celuy qui plante, ny celuy qui arrose, qui fait venir le fruit à maturité ; mais Dieu qui parle au cœur, & qui se peut servir des instrumens qui ont

le moins de rapport aux grands effets qu'il en attend. Mais auſſi il faut convenir que c'eſt l'ordre de la ſageſſe de Dieu, dans les ouvrages de la grace, de proportionner les moyens aux effets ; & ainſi pour la converſion des pecheurs, pour le rétabliſſement de la religion, & pour les autres ſurprenantes merveilles de ſa puiſſance, il ne ſe ſert ordinairement que des perſonnes ſaintes & qui s'y ſont diſpoſez, par les vertus & par les qualitez neceſſaires qu'ils ſe ſont efforcez d'acquerir.

Par ce principe, établi ſur l'exemple des Apôtres & des Predicateurs Apoſtoliques, qui ont été dans tous les ſiecles, quel fruit, Meſſieurs, penſez-vous que S. Dominique ait été capable de faire dans la predication de la parole Dieu, aprés avoir vû les grandes & admirables qualitez du Predicateur ? Tel inſtrument entre les mains de Dieu pouvoit-il rien faire que de grand ? & quels ſont enfin les ſuccés que nous devons en attendre ? Saint Auguſtin les a heureuſement exprimez en ces trois paroles qui renferment les principaux devoirs du Predicateur Evangelique, *Tollat errorem, inferat veritatem, nutriat charitatem*, qu'il ôte l'erreur des eſprits ſeduits & infectez, qu'il défende la verité, c'eſt-à-dire la foy & la religion, & qu'il tâche de les affermir ; & enfin qu'il nourriſſe & fomente la charité, c'eſt-à-dire les bonnes mœurs, en portant tout le monde aux bonnes œuvres & de ſaintes actions. C'eſt à quoy ſe réduit le fruit que peut faire la parole de Dieu, & je m'aſſure que ce ſeul plan vous rappelle

l'idée du ſuccés qu'ont eu les predications vives & animées de S. Dominique, je ne fais que vous en retracer le ſouvenir.

L'erreur bannie, & l'hereſie détruite dans une grande partie de la France, fut le plus grand & le plus conſiderable effet de la parole de Dieu dans la bouche de ce grand Saint, c'eſt pourquoy je le mets tout le premier. En effet, aprés l'Arrianiſme, jamais l'Egliſe n'avoit été plus vivement attaquée, ny plus fortement ébranlée que par la fureur des Albigeois, qui alloit à en renverſer les fondemens, ſelon la viſion d'Innocent III. dont nous avons parlé. Si S. Dominique ne l'eût ſoûtenuë ſur le panchant de ſa ruine, par ſes predications Apoſtoliques. Deux ſectes abominables d'Heretiques s'étoient élevées depuis quelque temps, differente à la verité dans leurs Autheurs, & dans leurs ſentimens, mais qui s'étant réünies & confonduës dans la ſuite, avoient fait des ravages & des progrés, que les armes de trois puiſſans Rois n'avoient pû arrêter. La premiere, fut celle des Vaudois, dont l'autheur étoit un Fanatique, qui par un faux zele, ſans ſcience & ſans miſſion s'ingera de prêcher la pauvreté Evangelique qu'il avoit luy-même embraſſée; mais ayant avancé d'abord quelques erreurs, ſon orgueil & ſa préſomption les luy fit défendre & ſoûtenir avec opiniâtreté; les Paſteurs & les Evêques voulurent l'empêcher d'exercer un miniſtere qui étoit au deſſus de ſa capacité; il ne le put ſouffrir, il éclata, il ſe fit des diſciples, & voulut faire paſſer ſes viſions pour des veritez de foy,

qu'il répandit dans Lion, & ensuite dans le Languedoc & dans les Provinces voisines; où cette heresie se confondit avec celle des Manichéens, & de ce mélange affreux se forma une troisiéme secte, sous le nom d'Albigeois, que les peuples embrasserent avec ardeur; parce qu'elle établissoit la communauté des biens, l'indépendance qui les affranchissoit du joug des Souverains, & l'égalité parmy tous les hommes. Les libertins y trouvoient leur compte; parce qu'outre les erreurs du Calvinisme, qui tirent de là leur origine, elle rejettoit l'ancien Testament, & retranchoit du nouveau tout ce qui n'étoit pas de son goût, ou qui ne donnoit pas dans son sens; elle n'admettoit ny Enfer ny Purgatoire, ny Sacremens, ny même la naissance ny la mort du Sauveur, en ne luy donnant qu'un corps phantastique; & enfin renversoit jusqu'aux premiers fondemens du Christianisme, si Dieu, qui veille sur son Eglise, ne l'eût pourveuë d'un défenseur capable de s'opposer à tous les efforts des Heretiques soûtenus de toute la puissance d'un grand Roy, qui jusqu'alors avoit signalé ses armes par la défaite des Sarasins pour la défense de la foy; mais qui poussé d'une passion de vengeance contre le saint Siege, se fit le chef & le protecteur des ennemis de l'Eglise, & parut tout à coup à la tête de plus de cent mille hommes. Quelle terreur! quelle consternation dans toute la Chrêtienté! quelles forces & quelles digues oppose-t-on à ce furieux débordement d'heretiques resolus d'emporter par les armes, ce

qu'ils ne pouvoient gagner par preuves, & par raiſon ?

Dominique, Meſſieurs, eſt cet homme ſuſcité de Dieu pour défendre le ſanctuaire ; ce fut luy qui joignant l'exemple d'une vie ſainte à un zele genereux & deſintereſſé, deſabuſa les eſprits ſeduits d'abord par les vertus apparentes des Vaudois, & qui, par la ſcience qu'il avoit acquiſe, & par les lumieres qu'il avoit reçûës du Ciel, ſçût débroüiller & diſſiper ce chaos d'erreurs des Manicheens confondus avec les Albigeois. Ah ! combien falloit-il que ce Saint fût puiſſant en paroles pour convaincre des gens entêtez & opiniâtres juſqu'à la fureur ? quelles lumieres ne fit-il point briller à leurs yeux durant ſept ans entiers qu'il fût aux priſes avec eux, allant de ville en ville, & de bourgade en bourgade, tantôt les refutant en public, & tantôt les convaincant en particulier ? icy il accepte le défi qu'ils luy font d'éclaircir la verité dans une diſpute reglée ; là, il réfute par écrit leurs raiſons. Il ne refuſe pas même l'épreuve des miracles : Car comme ils luy eurent propoſé un jour de jetter de part & d'autre leurs écrits dans le feu, à condition que ceux que les flâmes épargneroient, ſeroient cenſez contenir les veritables ſentimens de la Religion : la condition acceptée, Dominique retira les ſiens entiers aprés un aſſez long eſpace de temps, & les autres furent reduits en cendres en un inſtant. Dieu authoriſant par ce prodige le zele de ſon Apôtre & de ſon Predicateur, qui en convertit autant par ſes puiſſans diſcours,

Digitized by Google

que les Princes Chrêtiens, croiſez pour arrêter le cours de ces erreurs, en défirent par les armes. Ce fut, Meſſieurs, en cette rencontre qu'on vit deux prodiges également ſurprenans, l'un de valeur dans le Comté de Monfort, qui avec une poignée de gens tailla en pieces cent mille hommes, par le ſecours tout viſible du Dieu des armées; mais l'autre ne fut pas moins admirable, de voir Dominique ſeul, attaquer, confondre, deſarmer, & convertir tant d'heretiques, que le nombre en fut encore plus grand que de ceux qui furent défaits dans cette ſanglante journée. Diſons, Meſſieurs, que dans cette occaſion, l'un fut le Joſué qui combatit les ennemis du nom de Dieu, & l'autre le Moyſe, qui levoit les bras au Ciel durant la mêlée, il excita les Princes à donner la bataille, il répondit du ſuccés, il anima les ſoldats au combat; & ainſi ceux que ce grand Saint n'avoit pû convertir par ſes raiſons & par ſes exemples, furent vaincus & défaits par ſes prieres, de maniere que Dominique eſt également puiſſant en œuvres & en paroles, ſoit qu'il prêche, ſoit qu'il prie, ſoit qu'il exhorte à défendre la cauſe du Seigneur; & c'eſt à ſon zele que l'Egliſe eſt redevable de la deſtruction de cette hydre qui ſembloit renaître de temps en temps, & dont la victoire entiere eſt proprement le triomphe de la parole de Dieu dans la bouche de cet admirable Predicateur.

Ce n'en fut pas cependant le ſeul fruit, puiſque le ſecond devoir attaché à ce divin miniſtere, c'eſt, comme nous avons dit,

d'établir & d'affermir la verité aprés avoir détruit l'erreur, *Tollat errorem, inserat veritatem.* C'eſt ce qui n'a pas moins coûté de peines & de fatigues à ce grand homme, à qui l'on peut dire comme d'un autre Jeremie, que Dieu avoit mis ſes paroles en la bouche, premierement, pour arracher & pour détruire, & enſuite pour édifier & pour planter : *Ecce dedi verba mea in ore tuo, ecce conſtitui te ſuper gentes & ſuper regna, ut evellas, & deſtruas, & edifices & plantes.* Auſſi, Meſſieurs, ce n'a pas été une choſe moins glorieuſe au grand S. Dominique d'avoir remply ce ſecond devoir du Predicateur Apoſtolique, que le ſecond, puiſque l'Egliſe n'en a pas retiré moins de fruit. Il en fit l'eſſay n'étant encore que Chanoine regulier & Archidiacre, car ce fut le genre de vie qu'il embraſſa d'abord par l'ordre de ſon Evêque, qui voulut s'en ſervir pour l'inſtruction de ſon Dioceſe, & pour prêcher l'Evangile à ſon peuple. Ce Saint s'acquita de cette commiſſion avec tout le fruit qu'on devoit attendre de ſes ſoins, & de ſa fidelité dans ce miniſtere de la parole de Dieu : Ce fut avec une incroyable ſatisfaction de ſon Evêque, qui le jugeant dés-lors capable des plus grands & des plus importans emplois, le voulut avoir pour compagnon de ſes Ambaſſades en France, & en Italie. Ce qui fournit à nôtre Saint les occaſions d'exercer ſon zele, allant de ville en ville, & de Province en Province ; prêchant aux unes les maximes de l'Evangile, & préſervant les autres de la contagion des erreurs qui commençoient à s'y gliſſer,

Ferem. 1.

& faisant par tout fleurir la Religion dans l'Italie, dans l'Allemagne, & dans l'Espagne, mais particulierement dans la France, qui semble avoir été le principal champ de sa mission.

Qui pourroit icy vous exprimer, Messieurs, le fruit qu'il recueillit de ses travaux? il y rétablit l'usage des Sacremens, l'observation des jeûnes de l'Eglise, dont la coûtume s'étoit presque perduë, il répara les Eglises & les Autels détruits & démolis. Et comme par tous les païs où l'heresie s'étoit établie, elle y avoit laissé de fâcheux restes, un levain empesté, & un fond de corruption, qui eût bien-tôt fait sentir sa malignité, il fallut commencer de nouveau à les instruire des premieres veritez de la foy, & les affermir dans la creance qu'ils avoient reçûë de leurs peres. Ce fut en cet exercice si saint, & si utile à l'Eglise, que S. Dominique parut puissant en œuvres aussi bien qu'en paroles: parce que Dieu authorisoit sa mission par une infinité de miracles, & entr'autres trois morts ressuscitez en differentes occasions donnerent tant d'éclat à la parole de Dieu qu'il prêchoit, qu'on s'en servoit comme d'un motif de credibilité de toutes les veritez qu'il annonçoit; & l'on en tiroit cette juste consequence. Cet homme aussi puissant en œuvres qu'en paroles, pourroit-il annoncer autre chose que la verité? & Dieu authoriseroit-il ses paroles par des miracles si surprenans, s'il ne parloit de sa part? Ce fut encore, Messieurs, dans cette vûë qu'il institua son Ordre, dont la fin & l'employ est de prêcher

la parole de Dieu, qui eſt le canal par lequel les veritez entrent dans l'eſprit, & ſans laquelle le monde retourneroit bien-tôt dans les premieres tenebres, dont cette divine parole l'a tiré, & bien-tôt il ne connoîtroit plus les voyes de ſalut, qu'il n'a appriſes que par ſon moyen.

Ne nous étendons pas davantage ſur ce ſujet : diſons ſeulement que l'un des moyens qu'il employa pour amener tout le monde à la connoiſſance de la verité, ou du moins pour l'y affermir, fut le culte de la bienheureuſe Mere de Dieu, parce qu'elle eſt le canal par où Dieu répand toutes ſes graces & toutes ſes lumieres. Or rien n'a jamais plus contribué à établir ce culte, que je puis appeller la ſource de toutes les benedictions, & de tout le fruit que fit cette divine parole par l'organe de ce grand Saint, que la devotion du Roſaire, de laquelle il eſt le premier autheur ; devotion dont le fruit dure encore, & durera autant que l'Egliſe même. Il ſçavoit bien que c'eſt par Marie que l'on va à Dieu, & ce fut à elle qu'il s'adreſſa pour y attirer tout le monde. Certes quand il n'auroit point recueilly d'autre fruit de ſes travaux que l'établiſſement d'une devotion ſi ſainte, ſi ſalutaire, & ſi univerſellement reçûë, l'Egliſe luy ſeroit toujours infiniment obligée d'avoir gagné une infinité d'ames à Dieu, & entr'autres deux puiſſans Rois dans l'Eſpagne, l'un du Royaume de Leon, & l'autre de Galice, & d'avoir obtenu par là, le modele de nos Rois, l'incomparable ſaint Loüis: car ce fut pour le bonheur de la Fran-

ce, que le Ciel accorda ce grand Prince aux vœux & aux prieres de la Reine sa mere, comme S. Dominique luy promit de la part de Dieu, aprés qu'elle se fût engagée d'être fidele à s'acquiter de cette pratique de devotion.

Diray-je enfin, Messieurs, pour achever de vous representer le fruit incomparable qu'a produit la parole de Dieu par le ministere de nôtre Saint, qu'il n'a pas seulement arraché l'erreur & enseigné la verité, mais encore nourry & entretenu la charité, qui est l'un des devoirs du Predicateur, *nutriat charitatem*. Et par ce mot de charité, dont S. Augustin se sert ordinairement pour exprimer une vie chrêtienne, & la saintetè des meurs, il faut dire que le grand fruit que S. Dominique a fait dans l'Eglise, a été de la faire en quelque maniere changer de face, en déracinant les vices & les desordres, & portant tout le monde à une vie plus sainte, plus reglée, & plus chrêtienne: Or quand ce Saint ne seroit recommandable que par cet endroit; on pourroit toujours dire qu'il est le modele de ceux que Dieu appelle à cet employ; puisque la conversion des pecheurs, le changement de vie, le progrés de la charité & de la perfection chrêtienne sont le fruit qu'un zelé Ministre de la parole de Dieu doit avoir principalement en vûë. Mais qui pourroit dire le fruit que S. Dominique a fait en ce point? dans un siecle où la corruption étoit devenuë generale, par le refroidissement de la charité? Je ne crains point d'avancer que ce Saint eût besoin de faire un Christianisme

Digitized by Google

tout nouveau ; puis qu'on n'y remarquoit presque aucune trace de celuy qui étoit dans la primitive Eglise ; car pour exprimer le nombre des personnes qu'il a portées à changer de vie, & dans le cœur desquelles il a rallumé le feu de la charité, que le Fils de Dieu a apporté sur la terre, c'est ce qui n'est connu que de Dieu seul.

Ce que l'on peut assûrer en general, c'est qu'il n'y a point de genre de vie, ny de profession qui n'ait ressenty l'ardeur de son zele. Les Cours de trois ou quatre Rois, les Ecclesiastiques de tous les Ordres, les Magistrats de tous les rangs, les Artisans de tous les metiers, & les citoyens de toutes les conditions : on l'a vû se mêler parmy les soldats le Crucifix à la main pour les animer à combattre pour la religion ; il a representé aux Magistrats les devoirs de leurs charges, il se faisoit luy-même un devoir de visiter les maisons & les familles des particuliers, pour y entretenir l'union & la concorde, & pour les obliger à déposer leurs haines & leurs inimitiez. Ce fruit, Messieurs, de la parole de Dieu annoncée de la sorte en particulier est peut-être le plus solide, quoy que ce soit celuy qui ait le moins d'éclat devant les hommes, & c'est peut-être en quoy S. Dominique a recueilly une plus abondante moisson. On a tenu un compte assez exact des heretiques qu'il a convertis à la foy, & l'on croit qu'il est monté à plus de cent mille ; mais on n'a pû tenir un registre fidele de ceux en qui il a fait revivre la charité, ny même des familles qu'il a portées à mener une vie plus sain-

Digitized by Google

te & plus reglée. Boulongne, Veniſe, Salamanque & Paris, & tant d'autres lieux où il a ſignalé ſa charité en cette maniere, en ont conſervé le fruit & le ſouvenir pendant des ſiecles entiers. Mais faut-il s'étonner ſi celuy qui brûloit d'un feu ſi ardent ait été capable de l'allumer ainſi par tout. Que ſi nous jugions tantôt par la qualité du zele de ce Predicateur quel devoit être le fruit qu'on en pouvoit attendre, jugez maintenant quel devoit être le zele, qui a rallumé la charité preſque éteinte dans le cœur des Chrêtiens? les calomnies les plus atroces, dont on a noircy ſa reputation, n'ont pû l'arrêter, & il les a ſouffertes avec une tranquilité d'eſprit admirable; il n'a point été épouventé des menaces qu'on luy a faites, ny des embûches qu'on luy a dreſſées; & quand on luy repreſentoit que les libertins & les heretiques attentoient ſur ſa vie, alors il faiſoit éclater l'ardeur de ſon zele; en ſoûpirant aprés le martyre; & un jour ayant évité, comme par miracle, une embuſcade qu'on luy avoit dreſſée, quelqu'un des aſſaſſins qui l'attendoient étant depuis converty, & luy ayant demandé ce qu'il eût fait s'il fût tombé entre leurs mains? Je vous aurois conjuré, luy répondit ce Saint, de ne me point épargner, de me faire mourir d'une mort lente & crüelle, de me couper en morceaux, & de m'arracher les yeux tous les derniers, pour avoir le plaiſir de me voir mourir, & de ne conſommer mon ſacrifice qu'aprés que vous autiez épuiſé ſur moy tous les tourmens que vôtre fureur vous auroit ſuggerez.

Digitized by Google

Il regreta depuis durant toute sa vie, l'occasion qu'il avoit perduë de la sacrifier pour la gloire de son Dieu ; mais grand Saint ! vous n'y avez rien perdu ; puisque les Saints comparent les sueurs des Predicateurs au sang des Martyrs, & y trouvent des raports, & même des avantages si singuliers, qu'ils ne sçavent ausquels donner la preference. Si vous n'avez pas eu l'honneur de verser vôtre sang pour celuy qui a le premier versé le sien pour vous ; ce qui ne vous est pas moins glorieux, vous avez appliqué le fruit du sang d'un Dieu à des millions de personnes : si vous n'avez pas donné vôtre vie, comme vous le souhaitiez avec tant d'ardeur, vous l'avez consumée en mille travaux, & en mille dangers de mort pour le salut des ames, pour lesquelles le Fils de Dieu a donné la sienne ; si vous ne vous êtes pas si-tôt ouvert le Ciel par le même fer, qui eût tranché le cours de vos jours, en recompense vous y en avez envoyé d'autres devant & aprés vous. Et sur tout vous avez établi un Ordre également celebre par sa sainteté & par sa profonde érudition, puissant en œuvres & en paroles, auquel vous avez communiqué vôtre esprit, pour éterniser vôtre zele dans le ministere de la parole de Dieu ; & c'est par ce moyen, Messieurs, que Dieu peut dire à ce saint Fondateur d'un Ordre qui a pour fin & pour employ la predication, ces paroles d'un Prophete, *Spiritus meus qui est in te, & verba mea quæ posui in ore tuo, non deficient de ore tuo, & de ore seminis tui, amodò jusque in sempiternum*, Mon esprit qui est en vous, & Isaïe 59.

mes paroles que j'ay miſes en vôtre bouche ne tariront point en celle de vos enfans. Car où a-t-on vû de plus fameux Predicateurs qu'un S. Vincent Ferrier ? de plus grands Docteurs qu'un S. Thomas ? des Taumaturges plus admirables qu'un S. Hiacinthe ? de plus devots Panegyriſtes du Verbe incarné & de la bienheureuſe Mere de Dieu, que le B. Henry Suſo ? ſans parler d'un nombre infiny de perſonnes illuſtres en ſainteté & en ſcience, de Papes, de Cardinaux, de Prélats, de Docteurs qui ont été les lumieres de l'Egliſe ?

Mais comme ce Saint Fondateur n'eſt pas ſeulement un modele pour ſes enfans, mais encore pour tons les fideles, il faut, Chrêtienne compagnie, que nous nous efforcions d'imiter ſon zele, en nous rendant comme luy, puiſſans en œuvres & en paroles. Dieu n'appelle pas tout le monde au miniſtere de la predication ; mais ſi nous ne pouvons pas convertir les Heretiques, & les Infideles par nos diſcours, nous pouvons y travailler par l'exemple de nôtre vie : car j'oſe dire qu'un homme de bien, & d'une vie exemplaire dans une Ville eſt un Predicateur puiſſant en œuvres, s'il ne l'eſt en paroles, & même que ſa pieté, ſa patience dans les afflictions, ſes aumônes, & ſes charitez ſont autant de diſcours éloquens, qui convainquent & qui perſuadent, & qui font une plus vive impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur, que toutes les paroles & que toutes les predications. C'eſt par ce moyen, dit S. Ambroiſe, que chacun peut être Apôtre dans ſon domeſti-

PANEGYRIQUE DE ST BERNARD.

Tu autem ô homo Dei. 1. *ad Timoth.* 6.

Pour vous homme de Dieu. En la premiere à Timothée, Chap. 6.

IL n'y a rien, Messieurs, qui puisse rendre un homme plus grand devant Dieu & devant les hommes tout à la fois, que ce titre illustre, & cette glorieuse qualité d'être l'homme de Dieu : car comme on doit entendre par ce nom, un homme choisi & étably de Dieu même pour être mediateur entre luy & les hommes, & qu'il doit ménager les interêts de ces deux partis : il doit d'un côté être élevé au dessus du reste des hommes, pour les pouvoir aider de son credit & de son authorité auprés de Dieu ; & de l'autre il doit approcher de plus prés du souverain Seigneur, pour ménager tellement ses droits, qu'il le porte neanmoins

d'abord dans le fond d'un desert, de là appliqué à la conduite d'un saint Ordre, qui a renouvellé l'ancienne ferveur du Christianisme, ensuite employé dans les plus importantes affaires de l'Eglise, & enfin consumé dans les travaux d'une vie Apostolique, j'ay recours au Saint Esprit, qui l'a conduit dans tous ces differens états: & comme il n'est devenu l'homme de Dieu, qu'aprés avoir été enfant de Marie d'une maniere speciale, elle prend trop de part à l'Eloge que j'entreprens de faire de son cher nourrisson, pour nous refuser son credit & sa faveur, que je luy demande en la saluant.

Ave Maria.

SI parmy les hommes, la noblesse d'un serviteur se prend de la dignité du maître qui l'employe, & de la qualité des emplois, dans lesquels il luy rend service; vous concevez sans peine, Messieurs, que c'est quelque chose de grand & de considerable dans nôtre idée, que d'être l'homme du Roy, ou d'un Souverain, parce qu'il n'y a point de maîtres plus grands que ceux que Dieu a élevez sur la tête de tous les autres hommes. Pour juger donc sur ce pied-là, du merite & de la gloire du grand S. Bernard, que nous devons considerer comme l'homme de Dieu, je vous prie de remarquer, que ce nom & cet Eloge, qui n'est pas moins mysterieux qu'il est illustre, se peut prendre en differentes manieres, par raport à ceux que nous avons coûtume d'appeller hommes des Princes, & des Souverains de la Terre. Premierement, on appelle des hommes de Dieu,

vices, & les desordres de son temps. Nous considererons donc ce grand Saint dans son Monastere, mort au monde pour ne vivre plus qu'à Dieu, & être entierement à luy; Nous le considererons ensuite dans l'Eglise, où il décide des importantes affaires, avec une authorité qui ne pouvoit venir que de Dieu. Dans le monde enfin corrompu par l'erreur, par le vice, & par le libertinage, nous le considererons combattre & detruire les ennemis de Dieu; c'est ce qui fera le sujet de son Eloge, & le partage de ce Discours.

PREMIERE PARTIE.

QUand je fais reflexion d'abord, Messieurs, sur la maniere dont ce Saint s'est consacré à Dieu dans l'état Religieux, je suis pleinement convaincu, qu'il étoit déja un homme de Dieu, lorsqu'il prît la genereuse resolution de se dévoüer entierement à son service dans cet état; mais quand je considere ce qu'il y a fait, & comme il y a vécu, je ne feray nulle difficulté de l'appeller l'homme de Dieu, donné & envoyé de sa part, pour faire voir avec quelle ferveur on doit le servir, & pour rappeller cet état même à la perfection de son origine, & de sa premiere institution. En effet, ce qu'il y a de particulier & de surprenant dans cette vocation, est que comme s'il eût cru donner peu de chose que de se donner seul à Dieu, il inspira le même dessein à ceux-là même, qui firent les plus grands efforts pour l'en détourner, & qui sembloient avoir le plus d'interêt à le retenir. Il gagna ses freres, ses proches, & tous ceux de sa famille qu'il jugea propres à

un genre de vie si parfait ; il y attira ensuite ses amis par son exemple ; en sorte que sa retraite du monde eut plus l'air d'une conquête que d'une fuite ; puisqu'il entra dans ce desert aprés avoir dépoüillé l'Egypte, pour y faire un sacrifice à Dieu, non seulement de luy-même, mais encore de tous les siens ; non en les abandonnant, comme les autres ont coûtume de faire ; mais en les emmenant avec luy, & en se mettant à la tête de ce nombreux troupeau de victimes qui vont entierement être immolées à Dieu.

A peine est-il entré dans l'Ordre de Citeaux, que la premiere régle qu'il s'imposa, fut de mourir entierement à luy-même, afin de ne vivre plus qu'à Dieu, & de faire vivre uniquement Dieu en luy. C'est en ces termes qu'il déclara son genereux dessein. *Hoc mihi tecum pactum erit*, dit-il en parlant à Dieu, *plane moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas, totus intra me silebo, ut tu solus loquaris in me.* Comme jamais personne ne fut destiné à de plus grandes entrepriſes, Dieu, qui l'avoit appellé dans ce desert, l'y alla trouver comme un autre Moyse, pour en faire l'instrument de sa puissance, & le dépositaire de son authorité ; mais il voulut l'y éprouver quelque temps, & attendre qu'il fût entierement mort à tous les sentimens de la nature, selon sa genereuse resolution, & qu'il eût absolument renoncé à sa volonté propre, afin d'être en état de n'apporter jamais aucune resistance à celle de Dieu. Ce fut dans ce lieu, où tout ce que l'austerité d'un Ordre naissant a de plus rigoureux, tout ce qu'un

grand courage animé d'une sainte ferveur, & pouſſé d'un ardent deſir de plaire à Dieu, peut inventer de mortification, tout ce que la haine de ſoy-même peut exercer de ſainte cruauté ſur ſon corps innocent, fut ce que ce Saint embraſſa d'abord, ſans penſer aux grands deſſeins que Dieu avoit ſur luy; n'en ayant point d'autre alors luy-même, que d'être tout à Dieu, par un parfait renoncement à tout le reſte. C'eſt dans cette vûë qu'il ſe diſoit ſouvent ces paroles, *Bernarde ad quid veniſti?* qu'es-tu venu faire Bernard en ce lieu? & à quel deſſein y es-tu entré? n'eſt-ce pas pour y mourir au monde, n'eſt-ce pas pour y être tout à Dieu? Ce qu'il avoit coûtume de dire enſuite à tous ceux qui ſe mettoient ſous ſa conduite, qu'ils devoient quitter à la porte de ſon Monaſtere leur corps, & leur volonté propre qu'ils avoient apporté du monde, pour n'y faire entrer qu'un eſprit docile, & ſoûmis à toutes les volontez d'autruy.

De plus, comme il ſçavoit que c'eſt ordinairement le corps qui eſt la ſource des plus dangereuſes paſſions, & qui apporte le plus de reſiſtance aux mouvemens de l'Eſprit de Dieu: Ce Saint commença, ſelon le precepte de l'Apôtre, à porter la mortification de Jeſus-Chriſt dans tous ſes membres & dans tous ſes ſens, à l'égard de tous les objets, & dans toutes ſortes d'occaſions; il la porte dans ſes yeux, dont il ne ſe ſervoit preſque que pour pleurer, en les fermant à tous les objets de la terre; ou bien on eût dit qu'il eût fait un pacte avec eux, ainſi qu'avoit

fait le ſaint homme Job, pour ne regarder jamais aucun objet qui pût ſoüiller ſon cœur ; mais avec quelle fidelité, & avec quelle rigueur ? puiſque pour les avoir arrêtez trop curieuſement ſur une perſonne du ſexe, lors qu'il étoit encore dans le monde, il ſe jetta dans un étang demy-glacé, pour éteindre l'ardeur que cette étincelle de feu pouvoit allumer dans ſon cœur. Mais étant dans la religion, il ſembloit qu'il ſe fût condamné à un aveuglement volontaire ; car non ſeulement il ferme ſes yeux à tous les objets criminels, il ne les ouvre pas même aux plus innocens : de maniere qu'aprés une année entiere, il ne ſçavoit ſi le lieu où il demeuroit étoit voûté, ny comment il étoit couvert ; & aprés avoir marché durant tout un jour ſur le bord d'un grand lac, il ne l'avoit pas ſeulement apperçû. L'abſtinence & le jeûne, dont il s'étoit fait une habitude, n'avoient pas ſeulement ruiné ſon temperament, mais ils luy avoient entierement fait perdre le goût, & le plaiſir que les autres reſſentent dans les alimens : auſſi ne diſtingue-t-il plus ce qu'il mange ny ce qu'il boit ; il prend de l'huile pour de l'eau, & ne ſçait aprés le repas ce qu'il a mangé : & ſi la qualité des choſes qu'il prend ne ſemble pas être la nourriture d'un homme, le peu qu'il en prend doit plûtôt paſſer pour un prodige, que pour un jeûne. Aprés un repas ſi frugal, il ne trouve pas un repos plus doux & plus délicieux ; il paſſe les nuits entieres en oraiſon, & lorſque la laſſitude, ou plûtôt l'accablement du travail, l'oblige à prendre un peu de ſommeil, c'eſt le

temps dont il regrette la perte le plus amerement ; & avoit coûtume de dire, que ſi les autres tâchoient de retarder l'heure de leur mort tant qu'ils pouvoient; pour luy, il ne ſçavoit point d'autre moyen de prolonger ſa vie, que de retrancher tout ce qu'il pouvoit de ſon ſommeil, qu'il appelloit une eſpece de mort. Le vêtement; qui eſt à la plûpart des hommes un ſujet de délicateſſe & de vanité, eſt pour ce grand Saint un moyen de couvrir une mortification plus ſecrete & plus contiuuelle, par les pointes d'un cilice picquant, qu'il ne quitte jamais que pour en prendre un plus rude, aprés que le premier eſt uſé. Sa celule enfin eſt un tombeau, où il s'enſevelît tout vivant, pour mourir à toutes les choſes du monde, & ne vivre plus qu'à Dieu. C'étoit l'état où il avoit reſolu d'en venir : *Planè moriar mihi ipſi, ut tu ſolus in me vivas.* Voilà, Chrêtiens, ce que j'appelle un homme de Dieu.

Il luy en coûta beaucoup, n'en doutez pas, Meſſieurs, pour arriver à cet état, il luy fallut livrer bien des combats, & remporter bien des victoires ; mais qu'il en fût avantageuſement recompenſé ! parce que Dieu rempliſſoit ſon cœur à meſure qu'il ſe vuidoit de luy-même ; & comme il ſe donne tout entier à celuy qui quitte tout pour ſon amour, jamais cœur n'a été comblé de plus de joye, & n'a goûté de plus pures délices, que le cœur de Bernard. Comme ce Saint eſt l'homme de Dieu, Dieu eſt reciproquement le Dieu de ce grand Saint, il ſembloit qu'il le poſſedât déja ; extaſes, raviſſemens, ſuſpen-

sion des facultez de son ame toute abîmée en Dieu, cela luy étoit si ordinaire qu'on n'en étoit plus surpris ? Dieu y ajoûtoit des caresses & des faveurs si singulieres, qu'en demeurant sur la terre, & dans cette valée de larmes, il sembloit disputer avec les habitans du Ciel, du bonheur de son état : elles furent en effet si particulieres, qu'on tient pour constant que la bienheureuse Mere de Dieu luy distilla un jour sur les lévres quelques gouttes de cette sacrée liqueur, dont elle avoit alaité le Verbe incarné dans son berceau ; & l'on ajoûte, qu'étant un jour à genoux au pied d'un Crucifix, & fondant en larmes, l'image du Sauveur attaché à la Croix se détacha pour l'embrasser tendrement. De là venoit cette tendresse de devotion envers le Fils & la Mere, & qui paroissoit jusque sur son visage, & dans ses discours, & qui paroît encore dans ses écrits.

Devotion qui adouciſſoit tous ses travaux, & qui luy rempliſſoit le cœur d'une joye & d'une consolation si sensible, qu'il avoit coûtume de répondre à ceux qui admiroient comment il pouvoit vivre dans une si grande austerité, & supporter les rigueurs d'une si rude penitence : *Crucem vident, onctionem non vident*, ces gens là voyent bien la croix que nous portons ; mais ils ne voyent pas l'onction qui l'adoucit, & qui y fait trouver des délices inexplicables. Il en rend ensuite la raison, que ce fut dans un desert que le peuple de Dieu dépourvû de tous les secours humains, aprés avoir quitté les vian-

Digitized by Google

des grossieres de l'Egypte, reçût la manne du Ciel ; & que Dieu en sa faveur tira des sources d'eau vive des rochers les plus durs & les plus secs ; que dans une autre occasion, il adoucit encore les eaux dont ce peuple ne pouvoit souffrir l'amertume, & que par la même vertu, qu'il avoit fait sortir les unes d'un rocher, il changea la qualité des autres. Mais c'est toujours le même effet de la puissance & de la bonté de Dieu, qui comble de douceurs & de consolations ceux qui veulent être tout à luy, & qu'on doit considerer comme des personnes extraordinaires, parce que ce sont des hommes de Dieu.

Mais Dieu n'avoit pas appellé ce grand Saint à la vie religieuse pour y joüir des douceurs de la contemplation dans la solitude ; il est assez avancé dans la voye de la perfection, pour y conduire les autres. Dieu le tire de sa retraite pour aller enseigner à ceux qui en étoient sortis, à y rentrer ; je veux dire que Dieu s'en sert pour rétablir l'esprit de solitude dans l'Ordre de Citeaux, & y remettre en sa premiere vigueur la regle de S. Robert son Fondateur. Dans cette vûë, & pour cette sainte entrepriſe, Bernard est choisi pour premier Abbé de Clairvaux, qui fut la premiere Colonie de ce grand Ordre, qui s'est depuis multiplié par tout le monde. Ce fut dans ce nouvel établissement, où ce grand Saint, de disciple qu'il étoit, devint en peu de temps plus éclairé que tous ses Maîtres dans la science des Saints ; une foule de disciples vinrent aussi-tôt se ranger sous sa conduite, il leur parle de Dieu, & des avan-

tages que l'on trouve à son service, avec une éloquence si forte, & si engageante, qu'il y attache tous ceux qui viennent pour le voir, & pour l'entendre ; de maniere qu'au lieu qu'on dit que l'éloquence humaine a autrefois retiré les hommes des bois & des deserts, où ils menoient une vie sauvage, pour les civiliser, les rendre sociables, & leur apprendre à vivre en commerce, à bâtir des Villes, & établir des loix ; celle de Bernard tout au contraire fait quitter les Villes, & les Cours des Princes, pour peupler les forêts ; & lorsqu'il fuit la conversation des hommes, c'est alors que les hommes attirez par l'éclat de sa sainteté, & comme enchantez par les charmes de son éloquence toute divine, le suivent par tout, comme un homme de Dieu, que l'on vient consulter de tous côtez pour apprendre de lui comme il faut aimer & servir Dieu. Toutes ses paroles sont autant d'oracles, toutes ses actions autant d'exemples, & toutes ses instructions autant de preceptes, ou du moins autant de leçons que Dieu fait par sa bouche : à peu près comme lorsque Dieu instruisoit son peuple par ses Prophetes dans l'ancienne Loy, rien d'important ne s'entreprenoit, rien n'étoit arrêté, ny n'avoit force de loy qu'on n'eût consulté celuy qui étoit reconnu en ce temps-là pour l'homme de Dieu ; ce qui s'appelloit consulter Dieu même, parce que cet homme étoit l'oracle & le dépositaire des volontez de Dieu.

Ce fut, Messieurs, le premier ouvrage, & le premier dessein, pour lequel Dieu voulut se servir de S. Bernard ; de renouveller

l'esprit des anciens Solitaires, & des Cenobites, en attirant une multitude incroyable de saints Religieux, dont il remplit plusieurs Monasteres fondez sur la pauvreté Evangelique, & dont la vie a fait l'admiration, aussi bien que l'ornement de toute l'Eglise; ouvrage qui n'est pas le moins considerable de tous ceux auſquels Dieu a voulu employer ce grand Saint. Car enfin si un seul homme parfait procure plus de gloire à Dieu, que des milliers de personnes d'une vertu commune; que sera-ce de tant de personnes qui embrassent la plus grande perfection du Christianisme? & qu'est-ce autre chose de s'appliquer à les y former, que d'établir autant d'écoles de sainteté, bâtir autant de Temples, où s'offrent tous les jours milles victimes consumées par le feu d'une ardente charité. Et si autrefois, au raport de S. Jerôme, ce fut un prodige qui attira l'admiration de tout le monde, de voir les solitudes & les deserts peuplez de saints Religieux, qui menoient une vie d'Anges sur la terre; c'est à mon avis quelque chose d'aussi surprenant, de voir que S. Bernard en ait peuplé les Villes & les Royaumes? s'il faut être pouſſé de l'Esprit de Dieu pour porter les hommes à quitter les vices, quel feu, & quelles lumieres ne faut-il pas avoir, pour leur inspirer l'amour de la sainteté, & la plus haute perfection du Christianisme? C'est ce que je pourrois appeller un Apostolat plus élevé & plus éminent, que de donner simplement des Chrêtiens à l'Eglise.

Voicy cependant quelque chose encore de

plus surprenant, & qui au jugement de ce Saint même, doit passer pour un ouvrage de la main de Dieu, c'est non seulement d'avoir porté tant de personnes à embrasser la plus haute perfection de l'Evangile; mais de plus d'avoir remis la premiere ferveur de leur vocation parmy celles, qui en avoient entierement perdu le premier esprit, par le relâchement de la discipline religieuse qui s'étoit glissé dans une infinité de Monasteres & par l'inobservation de leurs regles. Entrepriſe difficile! ſuccés où le doigt de Dieu a manifestement paru! Car par où s'y prendre pour ramener les choſes de ſi loin à la pureté de leur origine? & pour remettre un Ordre dans les voyes de la perfection; aprés que les traces en ſont entierement perduës? Il en eſt, Chrêtiens, de ceux qui ſont dans le relâchement, comme de ceux qui ont quitté les voyes de la juſtice, aprés les avoir ſuivies: il vaudroit mieux, dit l'Apôtre S. Pierre, qu'ils ne les euſſent jamais connuës, que de les abandonner aprés avoir heureuſement commencé', *Melius erat ei non agnoſcere viam juſtitiæ, quàm poſt agnitionem retrorsùm converti.* Quelles allarmes! quels murmures! quelles contradictions ne faut-il point eſſuyer à quiconque entreprend une telle reformation? Ceux qui gouvernent ſe pleignent qu'on en veut à leur authorité, & qu'on les veut reduire dans l'ordre; les autres ſe recrient qu'on attente ſur leur liberté, parce qu'on veut arrêter le cours de leur libertinage; les autres accoûtumez à une vie peu réguliere, regardent les obſervances auſquelles on les

2. Petri 2.

veut obliger, comme un joug qu'ils ont secoüé depuis long-temps, & que ny eux ny leurs peres n'ont pû porter ; & les autres enfin se trouvant en possession des privileges & des exemptions qu'ils ont usurpées, les défendent ensuite avec toute l'ardeur imaginable, & ne mettent plus de difference entre un réformateur & un ennemy. De quel zele, de quelle prudence, & de quel ménagement nôtre Saint n'eût-il pas besoin ? Que ne mît-il point en œuvre pour faire réüssir un dessein d'une si difficile execution? J'en juge par ce qu'il dit luy-même d'un Ordre, qui aprés un relâchement de plusieurs années, avoit repris sa premiere ferveur ; le Saint se récrie aussi surpris que ravy de ce prodige, *Vadam, & videbo visionem hanc magnam.* Je veux, dit-il, être témoin de ce miracle ! je veux admirer la puissance de Dieu dans cet ouvrage ; je veux en rendre mille actions de graces au Seigneur ; & dans ce sentiment il met la main à la plume pour en faire des conjoüissances à tout le Monastere, par une lettre qui marque bien, que c'étoit l'ouvrage de Dieu, *hæc mutatio dexteræ excelsi.* Mais pendant que ce Saint admire l'œuvre de Dieu dans les autres, je ne puis assez admirer celuy dont Dieu le veut faire luy-même l'instrument & l'executeur : puisque c'est l'éloge que tous les grands hommes luy donnent, d'avoir été le restaurateur de l'ordre Monastique, comme à S. Benoît d'en avoir été le premier instituteur : Pour moy, je dis qu'il falloit un homme de Dieu, pour rétablir ainsi l'ouvrage du Seigneur, & le remettre dans l'état *Exod.* 3.

dont il étoit déchû. Tant d'avantages cependant que Dieu avoit mis en la personne de ce grand Saint, n'étoient pas pour être employez seulement à la conduite, & à la reformation de quelques religieux : Cette haute vertu, & cette éminente capacité étoient dûës à toute l'Eglise, afin d'être l'homme de Dieu dans un autre sens, qui est d'être son Agent, & un Envoyé de sa part, avec un souverain pouvoir pour décider des plus importantes affaires de la Chrétienté. C'est la seconde Partie de son Eloge, & de ce Discours.

SECONDE PARTIE. JE vous avoüe, Chrêtiens Auditeurs, que quand je reflêchis sur les grands desseins que Dieu a eu sur S. Bernard, & sur les importans emplois, qu'il a si dignement soûtenus, je ne sçay si jamais personne a mieux merité de porter cette glorieuse qualité d'homme de Dieu. Car premierement, n'est-ce pas une chose surprenante de voir le crédit, que l'opinion qu'on avoit conçûë de sa vertu & de sa capacité, luy avoit acquis dans toute la Chrétienté ? & pour ne rien dire des autres exemples, que nous fournit l'histoire de sa vie ; qui est jamais parvenu jusqu'à ce haut point d'autorité, que de faire un Pape luy seul, & de donner un Chef à toute l'Eglise ? ne vous imaginez pas neanmoins que je veüille dire par là, que ce grand Saint ait été un homme d'intrigue, qui ait sçû gagner les voix d'un Conclave, & que sa brigue l'ait emporté sur celle des Rois les plus puissans, resolus de défendre un Antipape, & de

maintenir une idole dans la chaire de S. Pierre ? ou bien que par ſon adreſſe il ait ménagé les eſprits, & les ait attirez dans ſon party : ou enfin qu'il les ait corrompus par promeſſes ou par preſens? Tout au contraire, la ſeule eſtime qu'on avoit conçûë de ſa vertu, balança toute la puiſſance des Souverains, détruiſit la plus puiſſante faction qu'on eût encore vûë dans l'Egliſe, déconcerta les intrigues les plus ſecretes, & réünit enfin toute la Chrêtienté, diviſée par le plus horrible ſchiſme qu'on eût encore jamais vû.

Ce fut, Meſſieurs, lorſque le Cardinal Pierre de Leon eut aſſez d'hardieſſe & d'ambition, pour envahir le Siege de S. Pierre, & pour en chaſſer Innocent II. qui en étoit le legitime ſucceſſeur ; Cet audacieux trouva aſſez d'appuy & de forces dans ſes amis, pour ſe faire un puiſſant party, & maintenir par mille ſacrileges ce qu'il avoit uſurpé par un ſi énorme attentat. Le feu de cette faction s'alluma dans un inſtant par tout, & embraſa la France, l'Allemagne, l'Angleterre, & l'Italie. Le droit d'Innocent, quoy que le plus juſte, n'étoit pas neanmoins ſi évident, qu'il n'y eût quelque conteſtation ; la juſtice eſt de ſon côté, mais la force & la paſſion ſont du côté de ſon competiteur, qui s'eſt déja emparé de ſon Siege, & bien réſolu de ne le point quitter. Qui conduira le vaiſſeau agité de l'Egliſe durant une ſi furieuſe tempête ? qui rétablira la paix & le calme, & qui éteindra cet embraſement, qui a déja fait un horrible ravage dans tout le monde Chrêtien ? Ce ſera, Meſſieurs, S. Bernard,

auquel le Concile assemblé à Etemple se raporta d'un consentement unanime, de l'élection d'un Pape, avec plein pouvoir de décider de cette affaire, & de la terminer comme il le jugeroit à propos. Toute l'autorité du Concile se réünit alors dans une seule personne, toute l'Eglise se vit renfermée dans une seule tête, & prononça ses oracles par la bouche de S. Bernard. Il déclara hautement qu'Innocent étoit le Pape legitime, & tous souscrivirent à son sentiment, & s'en tinrent à sa décision. Quelle autorité! quel pouvoir! quelle plus haute estime pouvoit-on avoir de la vertu, de la sagesse, & de la droiture d'un simple Religieux, que d'avoir été l'organe de tout un Concile? d'avoir opiné luy seul pour tous les Peres assemblez, & que sa voix ait servy de loy à toute la Chrêtienté? C'est, Messieurs, qu'étant l'homme de Dieu, son Agent, son Ministre, il semble que Dieu luy ait donné un plein pouvoir, & une souveraine autorité!

Ce n'a pas été, Messieurs, dans cette seule rencontre, où ce Saint ait soûtenu de la sorte les interêts de l'Eglise; il a été appellé à six ou sept Conciles qui se sont tenus de son temps, où il n'y a pas eu une déliberation dont il n'ait été comme l'ame, qui donnoit le mouvement à tout un grand corps, pas un decret ny une décision, dont il n'ait été le principal autheur; une seule parole de sa bouche étoit préferée à toutes les raisons, tant étoit grande l'idée qu'on avoit conçûë de sa prudence, & de sa capacité. On accouroit de tous les endroits du monde pour le voir, &

pour le consulter, comme un autre Salomon : mais disons plûtôt comme l'homme de Dieu, en qui l'on remarquoit des traits d'une sagesse plus qu'humaine, & une participation de l'Esprit de Dieu, que le gouvernement de tout le monde n'embarrasse pas plus que la conduite d'un seul homme. Ainsi Bernard semble faire luy seul tout ce qui se passe dans la Chrêtienté, comme s'il étoit immense, & present par tout. Les affaires de toute l'Eglise ne l'empêchant point de penser à celles de son Ordre, ny de prendre la conduite de plus de sept cens Religieux qu'il avoit dans son Monastere, & qu'il gouvernoit immediatement : Il n'est pas besoin qu'on le sollicite, comme l'on sollicitoit Moyse, de se décharger d'une partie de ses soins sur les autres, puisqu'il semble que ce soit sur luy, que Dieu se décharge de ceux de son Eglise, comme sur son Ministre, & sur son Agent, dont il connoît la capacité & l'étenduë de son genie, superieur à toutes les affaires, & que rien n'est capable d'embarrasser. Mais poursuivons.

Si l'autorité de cet homme incomparable a été si grande, sa fidelité ne l'a pas été moins ; aussi n'étoit-elle pas moins necessaire pour être l'homme de Dieu : car il fallut pour cela un desintereſſement parfait, & un entier détachement de toutes les choses du monde, pour ne chercher uniquement que la gloire, & les interêts de celuy dont il étoit le Ministre & l'Agent. Mais faut-il d'autres preuves de ce fidele attachement aux interêts de son souverain Maître, que de voir

qu'il n'a jamais cherché les siens propres ; que de tant de Negociations, d'entrepriſes, & de commiſſions éclarantes, il n'en a remporté que la peine & le travail, & rendu toute la gloire à Dieu. La faveur des Princes, qui l'ont conſideré comme le premier homme de ſon ſiecle, luy pouvoit faire eſperer les plus grands revenus, & les plus riches Benefices de l'Egliſe ; ayant un Pape qui avoit été ſon diſciple, & un autre qui luy étoit uniquement redevable de ſon élection, que n'en pouvoit-il point obtenir pour luy, pour ſon Ordre, & pour ſes proches ! ayant eu le pouvoir de faire un ſouverain Pontife, & toutes les voix d'un Conclave en ſa diſpoſition, ne pouvoit-il pas luy-même pretendre à cet honneur ? Mais cet homme de Dieu n'a jamais eu en vûë que les interêts de ſon Maître. Il eſt nommé Archevêque de Milan par l'élection de tout le Clergé, il refuſe conſtamment cette charge & cet honneur. Tout le peuple & le Senat de Gennes font les derniers efforts, afin de l'avoir pour leur Paſteur, & luy ſeul s'y oppoſe. Châlons & Langres le demandent pour leur Evêque, ce Saint demeure inflexible dans ſa reſolution. On luy preſente l'Archevêché de Rheims ; mais ce fidele Agent, ce Miniſtre uniquement dévoüé au ſervice du Maître qui l'employe, ſe charge volontiers de toutes les peines & de tous les travaux, & fuit les honneurs & les dignitez, que les autres regardent comme leur recompenſe. Saint Paul étoit en peine, à la naiſſance du Chriſtianiſme, de trouver un Miniſtre fidele, qui n'eût en vûë que Dieu ;

Digitized by Google

Jam quæritur inter Ministros, ut fidelis quis inveniatur: Mais en voicy un sur le declin du monde, le plus fidele qu'on ait jamais vû, uniquement occupé des interêts de son Maître, sans avoir nul égard aux siens propres, si éloigné d'usurper le bien de Dieu, qui est sa gloire, qu'il la luy reserve, & la luy renvoye toute entiére, ne voulant pas même se faire honneur d'avoir mépriſé les dignitez & les grandeurs; & ce qui est souvent un rafinement d'orgueil dans quelques-uns, étoit dans ce Saint une fidelité rare & desintereſſée, qui rejettoit jusqu'aux prétextes les plus ſpecieux, dont les autres ont accoûtumé de couvrir leur ambition.

Bien loin de faire comme tant de perſonnes font aujourd'huy, qui ne se jettent dans l'Egliſe, & ne se dévoüent au service de l'Autel, que dans la vûë des Dignitez & des Benefices qu'ils eſperent, & qui se croyent assez fideles, & assez desintereſſez dans ces miniſteres si redoutables, quand ils peuvent se perſuader à eux-mêmes qu'ils n'aſpirent aux plus hauts rangs, que pour y trouver les moyens & les occaſions d'y rendre des services plus conſiderables à Dieu & à l'Egliſe. Pretextes trop ordinaires! & qui ne servent souvent qu'à couvrir l'ambition déreglée & la preſomption de ces perſonnes, auſſi éloignées de la capacité & du merite de nôtre Saint, qu'ils le sont de son humilité, & de sa fidelité incomparable, *Jam quæritur inter Ministros, ut fidelis quis inveniatur.* N'en diſons pas davantage sur ce ſujet.

Ajoûtons seulement à l'autorité que ce

grand Saint s'étoit acquiſe, & à ſa fidelité preſque ſans exemple, un courage intrepide, & une generoſité vraiment chrétienne, pour porter les paroles du ſouverain Maître aux Princes & aux Rois les plus fiers, & les plus redoutables. Il va trouver le Roy de Sicile, qui étoit le principal autheur du ſchiſme dont nous avons parlé, & luy dit de la part de Dieu, lors qu'il eſt à la tête d'une puiſſante armée, qu'il perdra la bataille; & ſe voyant rebuté de ce Prince, auquel l'évenement fit voir qu'on ne mépriſe pas impunément les avis d'un Saint, il paſſe en ſa preſence au Camp du Duc Ranulphe, qui tenoit pour le bon party, pour l'animer au combat, par l'aſſurance qu'il luy donna de remporter la victoire. Il agit avec la même fermeté auprés d'Henry I. Roy d'Angleterre; auſſi fût-ce avec le même ſuccés; puiſqu'il l'obligea de paſſer en France, & le conduiſit luy-même juſqu'à Chartres pour y reconnoître le veritable Chef de l'Egliſe. Avec quelle intrepidité ne parla-t-il point au Roy des Romains, irrité contre le Pape pour quelque refus qu'il en avoit reçû? pendant que toute l'Egliſe attend l'iſſuë de cette negociation, & eſt ſur le point de ſe voir replongée dans les premiers troubles, dont à peine elle étoit ſortie, il parle à ce Prince, avec une liberté Chrétienne, & luy repreſente l'injuſtice de ſon procedé avec tant de force, qu'il ſembloit que Dieu, qui tient le cœur des Rois dans ſes mains, eût mis ſon pouvoir en celles de S. Barnard, qui pacifia les affaires au contentement des deux partis.

Digitized by Google

Je ne diray rien de l'accommodement qu'il fit entre le Roy de France & le Comte de Champagne, pour empêcher que leur different, n'en vint à une guerre déclarée ; & je laisse cent exemples de cette nature, par lesquels il a fait tomber le fer des mains des combatans, & calmé la fureur des partis les plus animez. Mais je ne puis omettre l'action qu'il fit pour reduire Guillaume Duc d'Aquitaine, qu'on eût pû appeller le Pharaon de son siecle, si S. Bernard inspiré de Dieu, n'eût sçû briser ce cœur endurcy, & d'un rebelle à Dieu & à l'Eglise, en faire un Penitent, & ensuite un grand Saint. Ce Prince aussi emporté & furieux qu'il étoit indocile, persistoit seul dans le schisme, sans vouloir se rendre ny aux avertissemens, ny aux menaces de l'Eglise, ny aux prieres de tous les Princes Chrêtiens : que fera nôtre Saint en cette affaire si délicate, & si difficile ? *An experimentum quæritis ejus qui loquitur in me Christus?* Pouvoit-il dire alors avec S. Paul, voulez-vous sçavoir la force & le pouvoir d'un homme qui parle de la part de Dieu, & qui est animé de son Esprit ? vous l'allez apprendre par une action surprenante. Il étoit à l'Autel, où l'on celebroit les saints Mysteres, & tenant entre ses mains le corps adorable du Sauveur, il crut qu'il n'y avoit que le sang de l'Agneau qui pût briser ce cœur endurcy : c'est pourquoy partant de l'Autel, animé d'un saint zele, & le visage tout enflâmé, il va à la porte de l'Eglise, ou l'excommunication du saint Siege obligeoit le Duc de se tenir, & là, d'un air inspiré, & d'un ton de

2. Ad Corinth. 13.

voix éclatant, luy dit ces paroles foudroyantes que l'hiſtoire a remarquées : *Ecce ad te proceſſit filius virginis, judex tuus quam tu perſequeris*, voicy le fils de la ſainte Vierge, vôtre Dieu & vôtre Juge, dont vous perſecutez l'Egliſe : *Ipſum ne ſpernes, ſicut & ſervos contemnis ?* le mépriſez-vous, comme vous mépriſez ſes ſerviteurs ? Ces paroles furent un coup de foudre pour ce Prince, qui en tomba par terre tout tremblant, & tout en deſordre, qui n'eût autre choſe à répondre que ces paroles de S Paul reduit dans le même état, à la voix du Fils de Dieu, *Domine quid vis me facere ?* Seigneur que voulez-vous que je faſſe, & que ſouhaitez-vous de moy ? voila ce lion furieux devenu plus doux & plus traitable qu'un agneau.

Que dites-vous, Meſſieurs, de la conduite de S. Bernard, dans cette occaſion, & dans toutes les autres ? Vit-on jamait un homme employé en de plus honorables commiſſions ? un Mediateur & un Envoyé agit avec plus d'autorité ? auſſi eſt-il l'homme de Dieu qui agit de ſa part. Il n'y a rien de ſi foible qu'un homme qui agit de luy-même ; mais quand Dieu daigne l'employer, & en faire l'inſtrument de ſa puiſſance, il devient terrible à tous ſes ennemis, comme nous l'allons voir en cette troiſiéme Partie, où il nous reſte à conſiderer cet homme de Dieu qui combat pour les interêts de la religion, attaque tous les Heretiques & les confond, détruit l'impieté & le libertinage, reforme les meurs, & change en quelque maniere toute la face de la Chrêtienté. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Digitized by Google

L'Egliſe & la Religion, Meſſieurs, fut particulierement attaquée du temps de ce grand Saint de trois ſortes d'ennemis, qui ſans l'aſſiſtance particuliere de l'Eſprit de Dieu, que le Sauveur luy a promis, l'euſſent entierement détruite & renverſée; les ſchiſmatiques s'offorçoient d'en partager l'unité, les Heretiques en combatoient la verité par leurs erreurs, & enfin le vice & le libertinage en avoient preſque entierement banny la ſainteté. C'eſt ce qui obligea d'abord S. Bernard de quitter ſa retraite, où il goûtoit la douceur du repos, pour venir au ſecours, & je m'imagine que Dieu luy fit entendre ces mêmes paroles, qu'il dît autrefois à Moyſe, *Vade, deſcende, peccavit populus*, deſcendez de cette montagne, quittez la douceur de la ſolitude, entrez en lice contre tant d'ennemis; voila le ſchiſme, l'erreur, & le vice qui ont mis le deſordre par tout; puiſque vous êtes l'homme de Dieu, il faut combattre pour luy, & avec luy; C'eſt ce qu'a fait ce grand Saint avec un ſuccés ſurprenant. Je ne vous parleray pas davantage de l'horrible ſchiſme qu'il étoufa avec tant de bonheur. Je diray ſeulement que comme ce monſtre ſe défendoit également par les armes & par la ſcience, avant que de faire quitter les armes aux Princes & aux Souverains qui le ſoûtenoient, il luy fallut convaincre dans une diſpute reglée Pierre de Piſe, le plus fameux Canoniſte de ſon temps, & le mieux verſé dans toutes les formalitez du Droit; mais c'étoit une langue venale, qui parloit en faveur de

III. PARTIE.

Exod. c. 32

ceux qui l'avoient gagé pour soûtenir l'injustice & l'impieté : Bernard appuyé de la protection du Ciel ne craignît point de se commettre, ny d'exposer la cause de Dieu aux subtilitez de cet artificieux, qui ne pût resister à la force de la verité, ny à l'Esprit de Dieu, qui parloit par la bouche de ce Saint.

Aprés avoir ainsi découcerté tout le party qui soûtenoit le Schisme, & combattu pour défendre l'unité l'Eglise, il n'eût pas moins de peine à la défendre contre les erreurs & les heresies qui s'éleverent de son temps. L'Eglise, dit l'Apôtre, est la colomne & le soûtien de la verité, qui sera toujours inébranlable ; mais les ennemis qui l'attaquerent du temps de ce grand Saint la mirent dans le plus grand danger qu'elle eût jamais couru, parce que c'étoient les plus grands esprits, les plus agguerris, & les plus sçavans, qui luy déclaroient la guerre, & qui l'attaquoient de tous côtez ; Bernard est le seul qui leur tient tête, & qui repousse tous leurs efforts. Il oblige Gilbert de la Porrhée de retracter ses erreurs au Concile de Rheims. Il étouffe à Tholose l'heresie d'un certain Henry apostat infame, qui avoit infecté tout le Languedoc : Pierre de Bruis heretique plus couvert, & plus pernicieux que les autres, éprouva la même ardeur de son zele, & la même force de son éloquence, aussi bien qu'Arnaud de Bresse, qui avoit été le Maître de tous, & qui demeura seul rebelle & opiniâtre, aprés les foudres de l'Eglise : ce qui n'empêcha pas nôtre Saint de le poursuivre, & de l'attaquer jusque dans le Palais d'un Cardinal, qui luy avoit donné sa protection. Mais

Mais la plus celebre victoire que ce grand Saint remporta, & celle qui le rendit redoutable à tous les Heretiques, & à tous les Novateurs, fût celle qu'il remporta au Concile de Sens contre le fameux Pierre Abaillard; cet esprit si subtil & si perçant, qu'on ne luy proposa jamais aucune difficulté qui le mît en peine, & qui se vantoit de n'avoir jamais proferé cette honteuse parole, *je n'en sçais rien.* Ce genie si sublime, qui vouloit penetrer & expliquer les plus hauts mysteres de nôtre foy par les seules lumieres de la raison, & qui n'étoit pas moins adroit à publier des nouveautez dangereuses, que subtil à les défendre. Il ne falloit pas un homme moins éclairé que l'étoit S. Bernard pour découvrir ses artifices, ny moins habile pour refuter ses sophismes, & ses raisonnemens, qui imposoient aux plus sçavans. Ce Philosophe enflé d'une vaine science, & encore plus remply de présomption, indigné de ce que Bernard, dont il ne pouvoit ignorer le credit, & la haute reputation, ne donnoit pas dans ses sentimens, se fit fort de le convaincre dans une conference publique, en presence de tous les Evêques de France; le défi est accepté; mais la seule vûë & la seule presence d'un adversaire que son orgueil luy avoit fait mépriser, luy fit perdre l'esprit & la parole, & de honte se retira dans une solitude, où il expia par une penitence veritable & sincere, les déreglemens de sa vie passée. Quand Dieu parle, Messieurs, il n'y a point de science, de subtilité, ny d'éloquence qui puisse tenir, & quand la verité sort de la bouche d'un hom-

me de Dieu, il n'y a point de tenebres, d'erreurs, de déguiſemens ny de menſonge qu'elle ne diſſipe ; & le grand avantage que S. Bernard retira de cette victoire, fut que nul heretique n'oſa ſe déclarer, de crainte d'être confondu par cet homme de Dieu.

Enfin, Meſſieurs, comme la ſainteté de l'Egliſe n'eſt pas moins attaquée par les vices & par la corruption des mœurs, que la verité l'eſt par l'hereſie. Ce fut auſſi contre ces derniers ennemis que S. Bernard arma ſon zele, car il n'y a point d'abus, ny de deſordres qu'il n'ait entrepris de corriger ; & dont il ne ſoit venu à bout, ſans épargner ny Rois, ny Princes, ny Thiare, ny pourpre, ny mithre ; il parle aux grands avec tant de fermeté & de reſpect tout à la fois, que ſans bleſſer leur dignité, il attaque leurs vices ; il entre dans les Palais des Souverains, pour y reprendre les deſordres & l'injuſtice, & pour leur enſeigner ce qu'ils n'apprennent point de leurs flatteurs : il parle aux Evêques, aux Cardinaux, aux Papes mémes, avec cette genereuſe liberté, qui eſt le propre caractere d'un homme de Dieu. Il attaque enſuite les vices des particuliers dans ſes prédications ; & ſans parler d'une infinité d'ames, qu'il a converties à Dieu, on compte juſqu'à douze ou quinze Souverains, à qui il a fait embraſſer la vie religieuſe, ou mener dans le monde une vie de Religieux. Il a porté des peuples entiers à la pieté, il n'a paſſé par aucune Ville, ny par aucune Bourgade, où il n'ait laiſſé des marques de l'ardeur de ſa charité.

Digitized by Google

Charité qui l'a portè jusqu'à entreprendre de détruire l'infidelité, animant par ses discours l'Empereur, & le Roy de France à se croiser pour la conquête de la Terre sainte, & faisant tant de prodiges à cette occasion, que tous les peuples furent persuadez que c'étoit la volonté de Dieu. Mais comme les secrets de Dieu sont impenetrables, si cette entrepriſe ne réüſſit pas, peut-être faute d'avoir suivy les conseils de celuy qui l'avoit inspirée, Dieu ne laissa pas de s'en servir pour la conversion d'une infinité d'ames, qu'il estime plus que toutes les victoires du monde.

Voila, Chrêtiens, quel a été le Saint dont j'ay crû vous faire le veritable caractere, en vous le representant comme l'homme de Dieu, pour s'être donné & consacré parfaitement à luy, pour avoir été envoyé de sa part, afin de terminer les plus importantes affaires de son Egliſe; & enfin pour avoir soûtenu ses interêts contre les ennemis de sa gloire. La maniere dont il s'est acquité de tous ces emplois, luy a sans doute merité cette glorieuſe qualité; encore eût-il souhaité être dans tous les temps & dans tous les lieux, pour ne ceſſer jamais d'agir & de travailler pour Dieu, & pour luy rendre tous les services d'un homme qui est entierement à luy. Mais ce qu'il n'a pû faire par luy-même, il l'a fait en instituant un Ordre de saints Religieux, qui s'est multiplié par tout le monde, pour faire revivre l'esprit de leur Pere, & donner à l'Egliſe autant d'heritiers & d'imitateurs de son zele. Sur quoy je puis

Conclusi

dire, que comme ce grand Saint a éminemment pratiqué les deux genres de vie, dans lesquels on se consacre entierement au service de Dieu, & dont l'un consiste dans la contemplation, & l'autre dans l'action; en sorte qu'on a de la peine de juger dans lequel des deux il a plus particulierement excellé; il a voulu partager son esprit aux deux Ordres qu'il a établis de l'un & de l'autre sexe. Dans ses Religieux il a formé des hommes de Dieu, & donné à l'Eglise des Predicateurs, des Apôtres, des Prelats, & des Docteurs; & dans tant de saintes Vierges, que leur sexe dispense de ces emplois, il a fait revivre l'autre partie de son esprit, qui est la devotion, son union avec Dieu, son innocence, & l'austerité de sa vie.

Que reste-t-il donc, Chrêtiens, sinon que nous nous efforcions de l'imiter, en nous rendant nous-mêmes autant d'hommes de Dieu: Helas! il y a aujourd'huy dans le monde autant que jamais, des hommes d'affaires, qu'une longue experience a rendu capables des plus importantes negociations, & des plus illustres emplois. On voit une infinité d'hommes de lettres, qui ont blanchy sur les livres, & qui à force de travail ont acquis une profonde érudition: On trouve encore quantité d'hommes d'intrigues, d'hommes de cabinet, d'hommes rafinez dans la politique du siecle, mais qu'il y a peu d'hommes de Dieu, en quelque sens que nous prenions ce beau nom! peu qui soient veritablement à luy,

Digitized by Google

peu qui s'appliquent à le ſervir fidelement, & qui n'ayent en vûë que ſa gloire & ſes interêts. La plûpart des Chrêtiens d'aujourd'huy ſont des hommes du monde, qui ſe picquent d'en ſçavoir l'air, d'en étudier les manieres, & d'en ſuivre les maximes: *Tu autem ô homo Dei, hæc fuge!* diſoit l'Apôtre ſaint Paul à ſon diſciple Timothée, pour être homme de Dieu, il faut commencer par fuir le monde, par aimer la ſolitude & la retraite, & par devenir homme d'oraiſon; parce que c'eſt par ce moyen que Dieu nous inſtruit de nos devoirs, & nous apprend ce qu'il ſouhaite de nous. Etre homme de Dieu, c'eſt s'employer aux bonnes œuvres, & aux ſaintes actions pour ſa gloire, & pour le ſalut du prochain. Mais quand je vois qu'on ſe donne tant de mouvemens pour un leger interêt, & quand au contraire je vois tant d'indifference & de froideur pour le ſervice de Dieu, ah! je dis encore une fois qu'il y a peu de perſonnes qui ſoient veritablement à Dieu. Etre enfin homme de Dieu, c'eſt être zelé pour ſa foy & pour ſa religion, ſe declarer contre les vices, & le libertinage, & prendre par tout le party de la pieté & de la vertu, mais qu'il y en a peu de la ſorte! Grand Saint, que vos ſoins & vôtre zele trouveroient d'employ en ce temps! vous avez défendu l'Egliſe par vos ſoins & par vos travaux, défendez-la maintenant par vôtre crédit & par vôtre protection: inſpirez ce zele à tous ceux qui la gouvernent, & à tous ceux qui mé-

PANEGYRIQUE DE ST LOUIS ROY DE FRANCE.

Magnificentia in sanctificatione ejus. *Psal.* 95.

La magnificence paroît dans la sanctification de ce grand Saint. Au Pseaume 45.

COMME Dieu, Messieurs, n'a jamais fait éclater plus hautement la force & le pouvoir de la grace, que lorsqu'il a assujetty les Grands du monde sous le joug de l'Evangile; l'on peut dire aussi que jamais la saintetté n'a paru avec plus de magnificence, que lorsqu'elle a été placée sur le Trône, & qu'elle a fait une heureuse alliance avec la noblesse du sang, la puissance des Souverains, & le courage des Conquerans. Il n'en faut

point chercher d'autre raiſon, ſinon que perſonne n'ayant de plus grands obſtacles à vaincre pour être Saints, que les Grands de la terre, dés là qu'ils ont aſſez de courage pour l'entreprendre, & pour y réuſſir : on peut dire ſans crainte qu'ils meritent l'admiration du reſte des hommes ; ſoit parce que l'éclat de leurs vertus ſe répand plus loin, & avec plus de fruit ; ſoit parce qu'il n'y a rien qui faſſe mieux connoître le merite & le prix de la ſainteté, que de voir qu'elle donne même du luſtre à la majeſté des Rois. C'eſt, Chrêtiens, ce qui fera aujourd'huy l'eloge de l'incomparable S. Loüis, *Magnificentia in ſanctificatione ejus*, en vous faiſant voir que la ſainteté n'a jamais paru avec plus de magnificence, que dans ce grand Monarque, dont la naiſſance, les armes, la puiſſance, & tout ce qui ſert d'ordinaire de trophée à la vanité des hommes, doit maintenant être produit dans cette aſſemblée, pour faire le triomphe de la ſainteté, & le Panegyrique d'un Roy ſaint, qui a ſanctifié toutes ces marques de la grandeur humaine, par l'uſage qu'il en a fait ; puiſqu'il ne les a employées que pour la gloire du Roy du Ciel.

De maniere, Meſſieurs, que je n'iray point aujourd'huy chercher la ſainteté dans les deſerts & dans les cloîtres, ny la tirer du fond des grottes, pour trouver des exemples à imiter : mais je vous la feray voir ſur le premier Trône de la Chrêtienté, & ce ſera ſans doute un ſpectacle digne de vos admirations, de voir les haires & les cilices ſous la pourpre d'un Souverain, l'humilité juſque

dans le plus haut faîte de la gloire, un Roy qui fait de son Louvre un hôpital, un Heros qui a eu pour theatre les trois parties du monde, & qui a employé son courage, ses armes, & ses finances pour faire regner Dieu, la pieté, & la justi[illegible]s ses Etats; mais ce sera pour confondre nôtre lâcheté, & nous ôter toutes ces excuses, & tous ces vains prétextes, pris de la naissance, de la grandeur, & de tout ce qui semble le plus opposé à la sainteté. Demandons pour ce sujet le secours du saint Esprit, par l'intercession de la Reine des Saints, en luy disant:

Ave Maria.

DIeu, Messieurs, dans le progrés du Christianisme & de l'Evangile, n'a pas tenu la même conduite que sa sageſſe avoit gardée d'abord dans son premier établissement: car si vous y faites reflexion, quand il fût question de publier cette nouvelle loy, & d'y soûmettre toutes les Nations; pour faire voir que c'étoit uniquement un ouvrage de sa main, il n'y employa ny les sages du monde, ny les Grands de la terre; il ne voulut se servir ny des armes des Conquerans, ny de la puissance des Souverains; mais pour confondre les sages & les sçavans, pour soumettre les peuples & les Rois, & pour faire changer de face à tout l'Univers, il n'employa que de pauvres pêcheurs, sans science, sans armes, & sans autorité; & avec ces foibles instrumens, il a établi la religion par tout le monde, & placé la Croix jusque

ſur le Diadême des Rois. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Paul, qu'il a choiſi ce qu'il y avoit de plus foible, de plus mépriſable, & ce qui avoit même quelque apparence de folie, pour confondre & renverſer ce qu'il y avoit de plus grand & de plus ſage, & qui ſembloit le plus inébranlablement établi: *Quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus, ut confundat ſapientes; & infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, & ignobilia mundi elegit Deus, & ea quæ non ſunt; ut ea quæ ſunt deſtrueret.* Mais aprés que cet Evangile a été reçû & répandu par toute la terre; Dieu, chrêtienne compagnie, a trouvé bon de changer de conduite, & de ſe ſervir d'un moyen tout oppoſé; puiſque pour porter ces mêmes Chrêtiens à la ſainteté, & à la pratique des plus hautes maximes de l'Evangile, il a employé les plus ſages têtes du monde, les plus grands Monarques, & les plus glorieux Conquerans, dont l'exemple ſemble maintenant plus puiſſant pour animer le reſte des hommes, & plus propre à confondre la lâcheté de ceux qui n'ont pas le courage de les imiter.

1. Ad Corinth. c. 1.

C'eſt pourquoy, pour vous faire voir aujourd'huy dans la perſonne du plus ſaint de nos Rois, le plus magnifique modele de ſainteté que Dieu ait fait paroître dans la France; permettez-moy de changer l'oracle de ſaint Paul, lequel n'a eu lieu que dans l'établiſſement de la Religion: & au lieu de dire que Dieu s'eſt ſervy de ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable pour confondre ce qu'il y a de plus grand, diſons qu'il

Digitized by Google

employe la nobleſſe la plus illuſtre, & la majeſté d'un des plus grands Rois du monde, pour faire regner l'humilité chrêtienne, & faire voir la plus grande mortification au milieu des grandeurs & des delices de la Cour; au lieu d'ajoûter avec le même Apôtre, qu'il a fait choix de ce que les hommes appellent folie, pour confondre la prudence du ſiecle; montrons dans l'exemple de ce ſage Monarque, que la ſageſſe de l'Evangile, qu'il a priſe pour regle dans le gouvernement de ſon Etat, eſt la ſeule choſe qui rend les Royaumes heureux & floriſſans; & enfin au lieu de publier que Dieu a choiſi les choſes les plus foibles, pour renverſer les plus fortes; faiſons voir qu'il s'eſt ſervy de la force & du courage du grand S. Loüis pour défendre & pour accroître l'Empire du Fils de Dieu. Pour ramaſſer tout cecy en trois mots, je veux vous faire voir que ç'a été un Roy humble & mortifié, au milieu des grandeurs & des délices; un ſage qui n'a point employé d'autres lumieres que celles de l'Evangile pour gouverner ſon Etat; un brave & un Conquerant qui a employé ſon courage pour défendre les interêts de Dieu. C'eſt ce qui fera le ſujet de ſon Eloge, & le partage de ce Diſcours. Commençons.

PREMIERE PARTIE.

POur faire voir donc d'abord comme la ſainteté paroît avec magnificence dans nôtre incomparable ſaint Loüis; ne craignons point de changer l'oracle de S. Paul, & de dire, que Dieu qui ne voulut point ſe

ſervir des Grands & des perſonnes illuſtres pour leur naiſſance, dans le premier établiſſement de l'Egliſe, n'a point trouvé enſuite de meilleur expedient pour l'étendre, que d'animer le reſte des hommes, par l'exemple des Princes & des Rois. Exemple ſans doute qui fait voir la vertu & la ſainteté dans tout un autre point de vûë : car quoy qu'elle n'ait pas beſoin de ce foible avantage, pour en relever l'éclat ; il eſt vray cependant que cette alliance avec la nobleſſe & la grandeur, la rend plus admirable, comme dit ſaint Jerôme, *Non quod habentibus magna ſint, ſed quod contemnentibus mirabilia.* Pourquoy cela ? C'eſt que les Grands ſemblent apporter en naiſſant les deux plus grands obſtacles à la ſainteté, qui ſont l'orgueil de l'eſprit, & l'inclination aux plaiſirs des ſens ; de ſorte que lorſqu'on voit un Prince & un Souverain, non ſeulement triompher de ces deux vices, mais encore ſe diſtinguer des plus ſaints, par une plus profonde humilité, & par une plus auſtere mortification, c'eſt alors que la vertu paroît dans toute ſa magnificence, pour ainſi parler : or c'eſt en quoy ſaint Loüis peut ſervir d'exemple, non ſeulement aux Grands de la terre comme luy, mais encore au commun des hommes, dont la foibleſſe a beſoin d'être ſoûtenuë, & animée par des exemples de cette autorité.

En effet, qui a jamais été élevé plus haut que ce grand Roy ? & qui dans cette haute élevation a été plus veritablement humble, & plus parfaitement aneanty devant ſes propres yeux ? Il étoit grand par ſa naiſſance,

& illustre par sa dignité royale ; mais ce qui rend sa sainteté glorieuse & magnifique, pour parler avec le Prophete, c'est qu'il a joint la plus profonde humilité avec le plus haut faîte de la grandeur. C'est un vice, comme vous sçavez, que tous les hommes apportent avec eux en naissant, de vouloir s'élever au dessus des autres, par une ambition déreglée ; par un orgueil qui est comme attaché à nôtre nature, & qui se trouve jusque dans les conditions les plus basses, & dans les personnes les plus viles ; mais il semble inséparable des Souverains, & leur être doublement naturel : car entant qu'hommes il leur est commun avec tous les autres, comme l'ayant heritè de nos premiers peres ; mais entant que Rois, ils l'ont encore reçû comme par un second heritage ; d'autant de Princes qu'ils en comptent parmy leurs ancêtres ; vous diriez que le sang illustre qui coule dans leurs veines ne formeroit que des esprits d'ambition ; que l'éclat de leur naissance qui les ébloüit, ne leur laisseroit qu'un entêtement de leur merite, & que la pompe qui les environne feroit que s'oubliant eux-mêmes, ils ne se mesurent jamais au niveau des autres, qu'ils regardent infiniment au dessous d'eux ; & par consequent si c'est un prodige, au sentiment de saint Chrysostome, de voir un homme qui ait entierement étouffé cette inclination naturelle, c'est un double prodige de voir un Roy n'avoir pour soy-même que des sentimens de mépris ; parce que rien n'est si difficile aux Grands, que de compter pour rien ce qui les distingue

tellement de tous les hommes.

Chacun ſçait, Meſſieurs, quel étoit ſaint Loüis ; mais ce que chacun doit ſçavoir, & s'efforcer d'imiter, c'eſt ce que luy-même croyoit être. Les plus moderez d'entre les Rois ont été ceux qui ſe ſont ſouvenus qu'ils étoient hommes, les plus ſages ont cru que c'étoit aſſez d'être ſoûmis à Dieu, comme veut Tertullien, *Omni homine major quia Deo minor eſt*, les plus pieux ont pris pour maxime que c'étoit regner que de ſervir Dieu, *ſervire Deo regnare eſt*. Et les plus ſaints ont foulé aux pieds leur couronne, & renoncé à toute leur grandeur : mais ſaint Loüis aprés avoir inutilement tenté de le faire, dans cet état ſuperieur au reſte des hommes, qu'il eſt obligé de retenir par les ordres de la Providence, s'eſtime encore moins, & fait quelque choſe de plus difficile ; il ne peut ny cacher, ny deſavoüer ſa nobleſſe, qui eſt la ſeule de toutes les grandeurs du monde, que le Fils de Dieu même a retenuë ; mais au lieu de ces titres pompeux, dont les autres ſe font honneur, nôtre Saint ne prend point d'autre nom que celuy de Loüis de Poiſſy, c'eſt le lieu où il avoit reçû le baptême ; ſe ſouvenant que c'étoit là qu'il avoit renoncé aux pompes & aux vanitez du monde, en prenant la qualité de Chrêtien ; mais c'eſt là où les autres commencent ſouvent à renoncer à l'humilité chrêtienne, qu'ils profeſſent, par des noms pleins de faſte qu'ils y prennent. Ce religieux Monarque, dont la gloire ſeroit capable d'annoblir tous les lieux, tire ſa nobleſſe, non du ſang de ſes Ancêtres,

In Apologet.

dont ſon corps a été formé ; mais de celuy du Sauveur, dont ſon ame a pris une naiſſance infiniment plus noble, dans ce premier Sacrement. Auſſi n'a-t-il jamais enviſagé toutes les grandeurs humaines, que comme des marques de vanité, qui ne peuvent reſiſter au temps & à la mort ; & le ſeul avantage qu'il trouvoit dans ce grand nombre de Monarques, dont il étoit deſcendu, étoit de penſer plus ſouvent que les autres qu'il étoit un homme mortel ; parce, diſoit-il, qu'il connoiſſoit plus de ſes predeceſſeurs qui luy apprenoient cette leçon, & que le floriſſant Etat qu'ils luy avoient laiſſé, l'avertiſſoit qu'il devoit enſuite luy-même le laiſſer à d'autres en peu de temps.

De là vient que jamais la moindre ombre d'orgueil ou de fierté n'eſt entrée dans ſes actions, ny d'oſtentation dans ſes paroles, & dans toutes ſes manieres ; qu'il ne rougiſſoit point de paroître en public avec un habit ſimple, & d'une étofe du plus bas prix : qu'il ne dédaignoit point de converſer avec toutes ſortes de perſonnes ſans façon ; qu'il condeſcendoit aux plus foibles avec une bonté toute charmante, & qu'il prenoit ſujet de s'humilier des choſes mêmes, dont les autres ont coûtume de tirer plus de ſujet de vanité. Il eſt vray, Meſſieurs, qu'il s'eſt trouvé des Princes & des Rois, qui ont renoncé à toutes les grandeurs de la Cour, pour mener une vie inconnuë dans un cloître, & qu'il y en a eu même parmy les Ancêtres de ſaint Loüis, leſquels ont quitté ou la poſſeſſion, ou l'eſperance d'un Royaume, comme un Lo-

Digitized by Google

thaire, un Carloman, & quelques-autres qui ſemblent en ce point avoir pratiqué l'humilité chrêtienne d'une maniere plus parfaite & dans un ſublime degré : ç'a été, je l'avouë, une gloire ſinguliere à ces grands Princes, d'avoir tout quitté pour Dieu ; mais outre que nôtre Saint a pris cent fois la même reſolution ſans en pouvoir venir à bout, & que toutes les fois qu'il a fait ſes efforts pour être Religieux de ſaint Dominique, ou de ſaint François, Dieu luy a toujours fait connoître qu'il vouloit qu'il fût Roy ; il a fait ce qui ſemble plus rare, & plus difficile, au ſentiment de ſaint Bernard, qui eſt de joindre l'humilité d'un Religieux avec la pompe & la majeſté d'un Roy ; que s'il n'a pû ſe dépoüiller de la dignité, que ſa naiſſance l'obligeoit de conſerver, il a du moins refuſé celle qu'on y a voulu ajoûter par élection, n'ayant jamais voulu accepter l'Empire, que le Pape, & tous les Princes Chrêtiens luy préſenterent au Concile de Lyon, par la dépoſition de l'Empereur Federic.

Surquoy, Meſſieurs, j'ay à vous propoſer icy un beau problême que je vous laiſſe en même temps à décider, ſçavoir en quoy la generoſité chrêtienne, qui eſt inſéparable de l'humilité, éclatte davantage, ou à refuſer l'honneur qu'on nous preſente, ou à garder la moderation dans celuy que l'on poſſede, pour n'en uſer que dans les fins de Dieu, & dans les régles de ſon devoir : il y auroit bien à dire de part & d'autre, je le ſçay bien ; il faut, diſent les uns, une réſolution plus qu'humaine pour refuſer un bien

ue les autres preferent à la vie ; mais il faut
ne force toute divine, ajoûtent les autres,
our n'être point renversé par le vent de
'ambition, qui excite tant de tempêtes dans
e cœur des Grands. Voir la gloire qui est
omme attachée à la qualité de Souverain,
t neanmoins la fuir, c'est avoir un cœur plus
ue royal, & montrer qu'il y a une noblesse
l'esprit plus glorieuse, que celle du sang; mais
ivre continuellement avec cet ennemy si
greable, si flateux, si trompeur, & n'en être
amais surpris, ny vaincu, ny seduit ; il faut
ne vertu à l'épreuve, qui ne s'est pas même
rouvée parmy les Anges du Ciel. Il n'y a que
'humilité chrêtienne qui puisse inspirer tant
le moderation. Quelque party, Messieurs,
ue vous preniez dans cette question, je le
ourneray à l'avantage du grand S. Loüis, &
n attendant vôtre décision, je luy donneray
a gloire de tous les deux ; il a fait tous ses
efforts pour renoncer à la grandeur, dont la
nature l'avoit comme investy dés sa naissan-
ce, & il a constamment refusé la premiere
dignité du monde, dont on le jugeoit le plus
capable de soûtenir le poids ; mais le triom-
phe de l'humilité chrêtienne dans ce grand
Prince, est qu'aprés avoir refusé l'une, &
n'avoir pû se défaire de l'autre, il a conservé
un cœur de Roy, & de Chrêtien, que Ter-
tullien jugeoit incompatible, c'est-à-dire,
humble dans le plus haut état où la naissance
& le merite puissent élever une personne ; en
cela semblable aux arbres qui jettent leurs
racines plus profondes en terre, lorsque leur
tige s'éleve plus haut vers le Ciel. C'est ce

que je puis appeller le triomphe de l'humilité même, qui n'y est pas à la verité dans son équipage ordinaire, mais qui y paroît, comme je vous ay dit, avec magnificence, pour servir à tout le monde d'exemple, d'une vertu aussi rare qu'elle est necessaire dans tous les états, & dans toutes les conditions.

Psal. 130. De maniere que ce saint Roy pouvoit dire aussi bien que le Prophete Royal, *Domine non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis*, vous le sçavez, ô mon Dieu! & je n'en veux que vous-même pour témoin, si la dignité où vous m'avez élevé m'a jamais enflé le cœur, si de ce Trône, où vous m'avez placé, j'ay jamais dédaigné d'abaisser les yeux jusque sur les plus petits; si j'ay usurpé par mon orgueil, la gloire qui vous étoit deuë, ou bien si cette pompe qui m'environne m'a jamais fait oublier moy-même, & persuadé d'être plus que je ne suis. Non, grand Roy, & grand Saint! & si Dieu seul a été témoin de vos humiliations secretes, & de tous les sentimens de vôtre cœur, toute la France l'a été de vos actions humiliantes, qui sont devenuës un spectacle digne des yeux des Anges & des *1. Ad Corinth. 4.* hommes, comme parle saint Paul, *Spectaculum facti sumus mundo, angelis & hominibus.* Elle vous a vû entrer aussi souvent dans les Hôpitaux, que dans vôtre Palais, elle vous a consideré mille fois laver & baiser les pieds des plus miserables, & des plus infects; elle a regardé avec admiration son Roy servir à table deux cent pauvres regulierement

Digitized by Google

chaque jour de fête, & dans une posture qui luy a souvent tiré les larmes des yeux, *Spectaculum facti sumus mundo angelis, & hominibus*, elle en a compté jusqu'à six-vingts autres qui étoient devenus comme vos Courtisans, & vos Officiers ordinaires; parce qu'ils étoient toujours prés de vôtre personne; ou plûtôt vous étiez vous-même devenu le leur, par l'assiduité que vous apportiez à les servir; elle ne vous a jamais vû prendre vôtre repas sans en avoir trois à vos côtez, & dont vous mangiez souvent les restes, avec des délices qu'il n'y a que les Saints qui sçachent goûter, *Spectaculum facti sumus, &c.* Toute vôtre Armée a joüy ensuite de ce spectacle, qui a ravy tous les esprits, & gagné tous les cœurs, lors qu'aprés des batailles gagnées elle vous a vû, dans les campagnes de l'Asie & de l'Affrique, chercher les corps morts de vos soldats, les ensevelir de vos mains royales, les charger sur vos épaules, & foüir vous-même la terre pour leur donner la sepulture, *Spectaculum facti sumus, &c.*

Mais ce qui merite, Messieurs, l'admiration du Ciel & de la Terre, fut ce que Boniface VIII publia à toute la ville de Rome, comme en ayant été témoin, lorsqu'il étoit Legat en France; sçavoir, que ce grand Prince s'étant retiré, comme il faisoit assez souvent, dans un Monastere pour se débarrasser des soins de la terre, & ne penser qu'aux choses du Ciel, & ayant aperçû un pauvre Religieux couvert d'une lépre si horrible & si puante, que personne n'en pouvoit

approcher ; ce qui obligeoit ceux qui en prenoient le soin, de luy jetter de loin les choses necessaires à la vie ; parce que ce n'étoit plus qu'un composé d'apostumes, qui faisoient bondir le cœur à ceux qui avoient le courage de le regarder ; voila, Chrêtiens, un objet digne de la compassion de ce cœur vraiment humble & vraiment royal : il le visite & le console, il le sert, il luy pense ses playes, il nettoye ses ulceres, avec un visage riant & serain, & s'estime plus heureux d'avoir trouvé l'occasion de s'aneantir dans cet humble exercice de charité, que de la conquête d'un Royaume. Où trouver, je vous prie, un plus glorieux modele de l'humilité chrêtienne, pour confondre nôtre orgueil qui trouve à se nourrir, jusque dans le fond de nôtre bassesse ? nous qui faisons jouer mille ressorts pour nous élever au dessus de nôtre naissance, nous à qui le moindre avantage de la fortune inspire de si hauts sentimens de nous-mêmes, & des desirs si ambitieux ? nous qui ne sçavons ce que c'est que de ceder à personne, ou de nous abaisser à quoy que ce soit pour le service de Dieu. Ah! portons les yeux sur le Trône de ce grand Roy, pour y voir l'humilité chrêtienne dans tout son éclat ; & pour apprendre que rien n'est plus opposé à l'esprit du Christianisme, que ces desseins de s'élever & de s'aggrandir, dans une religion qui n'est fondée que sur l'abaissement & sur l'humilité ; non, ce n'est plus par les choses les plus viles, que Dieu veut rabattre nôtre ambition, & confondre

Digitized by Google

nôtre orgueil, *Ignobilia mundi elegit Deus*, il le fait en nous mettant devant les yeux le plus grand Roy de la terre, lequel dans le plus haut point de sa grandeur, a sçû conserver de si humbles sentimens, & qui n'avoit point d'autre ambition, que de se mettre, s'il eût pû, sous les pieds de tous ses sujets.

Cet exemple, Messieurs; n'est pas moins la condamnation de nôtre délicatesse que de nôtre orgueil; puisque ce grand Saint n'a pas seulement fait monter l'humilité sur le Trône, il y a encore porté la mortification la plus austere, dont les Grands prétendent se dispenser par le droit de leur naissance, & de leur dignité; aussi est-ce une belle remarque que font les Saints, qu'il y a une telle alliance entre l'orgueil de l'esprit, & le plaisir des sens, que l'un est ordinairement puny par l'autre, dit saint Augustin, parce que Dieu, pour humilier les superbes, ne fait souvent que les abandonner à leurs desirs déreglez, & les laisser tomber dans des vices qui les abaissent jusqu'à la condition des bêtes, comme nous l'enseigne saint Paul, en parlant de ces Philosophes de l'antiquité; mais quoy que ce déreglement soit general, & que le penchant aux plaisirs soit si glissant dans toutes les conditions des hommes, on peut dire neanmoins, que c'est l'écueil de ceux que la naissance ou la fortune éleve au dessus des autres, la délicatesse de leur naturel les y porte, les richesses, que le même saint Augustin appelle les huissiers des convoitises, *libidinum fatel-*

lites. Les richeſſes, dis-je, leur en fourniſſent les moyens ; la licence de tout faire, & l'impunité, aprés l'avoir fait, les y autoriſe ; en un mot, tout ce qu'ils voyent, & tout ce qui les approche ne leur inſpire que l'amour des plaiſirs, & l'horreur de la Croix, & de la mortification ; & c'eſt delà qu'on conclud qu'il eſt ſi difficile aux Grands de ſe ſauver.

Il eſt vray pourtant que la penitence a paru quelquefois à la Cour des Princes, dans celles d'un David, d'un Manaſſes, d'un Theodoſe, & de quelques-autres qui l'ont logée, pour ainſi dire, juſque dans leurs Palais ; mais c'étoient des Princes criminels, qui ſe ſont faits eux-mêmes juſtice, pour prévenir celle de Dieu : ce qui rend ſaint Loüis l'exemple des Grands, & des perſonnes du commun, eſt d'avoir été le plus innocent des Roi s, & d'avoir égalé la mortification des plus auſteres penitens ; car lequel admirer davantage, ou d'avoir conſervé l'innocence dans les délices de la Cour ; ce que ſaint Ambroiſe regarde comme un plus grand miracle, que de voir les trois enfans dans la fournaiſe de Babylone, ſans y être conſumez par les flâmes ; ou bien d'y avoir pratiqué la mortification & l'auſterité de vie ; ce qui n'eſt pas moins admirable ; au ſentiment du même Saint : mais n'eſt-ce pas faire paroître la ſainteté dans toute ſa magnificence, que de joindre l'innocence & la mortification avec la grandeur des Souverains, à qui la meſure de leur puiſſance eſt ſouvent toute la regle de leur devoir ? Pour moy je conſidere l'une comme

Digitized by Google

là cauſe de l'autre ; l'auſterité de la penitence, qui ſert aux autres à reparer l'innocence qu'ils ont perduë, ſert à nôtre S. Loüis pour la conſerver ; il avoit reçû avec une ſainte éducation des principes de pieté, qui ne s'accommodoient pas avec une vie molle & voluptueuſe ; mais il luy eût été bien difficile de les conſerver dans les engagemens du grand monde, ſans le ſecours de la mortification. Si vous me demandez quelle penitence & quelle mortification il a pû pratiquer ; dites-moy ce que la puiſſance d'un Roy pouvoit ſe permettre, & je vous diray que ce grand Saint en a fait le ſujet d'une mortification continuelle. Il ne ſe prive pas ſeulement des choſes deffenduës, il s'abſtient des plus innocentes, comme des jeux, des ſpectacles, & des divertiſſemens les plus honnêtes ; en quoy il pratique les plus grandes auſterirez d'une maniere tout autrement difficile que les autres ; car qu'un ſolitaire dans ſon deſert, ou qu'un religieux dans ſa ſolitude ſe macere de jeûnes, & par les autres rigueurs de la penitence ; le lieu, ſa profeſſion, la pauvreté religieuſe, tout favoriſe ſon deſſein ; mais qu'un Roy le faſſe tous les jours au milieu des délices, dans l'affluance de tous les biens, & dans la liberté de tout faire, c'eſt ce qui tient du prodige, & ce qui ceſſe cependant de l'être dans ſaint Loüis, pour être devenu la maniere ordinaire d'agir de ce grand Roy. Il jeûne pluſieurs fois la ſemaine, & ſes repas, qu'il ne compte point pour jeûnes, doivent être comptez pour de rigoureuſes abſtinences : ſous ſa pourpre il

porte un rude cilice, qu'il ne quitte que par l'ordre de son Confesseur, & encore à condition qu'il donnera aux pauvres ce jour là une notable somme d'argent; il couche souvent sur la dure, & se déchire le corps avec des chaînes de fer, dont il arme les mains de ce même Confesseur, avec commandement de ne le point épargner; & il n'y a sorte de rigueurs dans les plus austeres Religions, que ce saint Roy ne pratique par une pieuse émulation.

Ne voila-t-il pas, Messieurs, la mortification sur le Trône, aussi bien que l'humilité, puis qu'elle se pratique par un Roy, qui a plus fait d'état de la couronne d'épines du Sauveur, que de celle qu'il portoit, & qui n'a pas mis tant sa devotion à rachepter & à honorer cette sainte relique, avec une partie de la vraye Croix, qu'à imiter celuy qui a porté l'une & l'autre, pour le salut de tous les hommes; mais ne voila-t-il pas en même temps nôtre condamnation qui part de ce Trône de saint Loüis? c'est un Roy fidele à Dieu, dans la corruption & dans la licence de la Cour; jusque-là que l'on tient pour constant qu'il n'a jamais perdu l'innocence du baptême; mais c'est un Roy, qui pour garder inviolablement cette fidelité, pratique la mortification chrêtienne, dans sa plus grande rigueur: & voir aprés cela des personnes peut-être aussi éloignées de l'innocence de saint Loüis, qu'ils le sont de son rang & de sa dignité, pretexter leur qualité & leur naissance, pour se dispenser de toutes les rigueurs du Christianisme, ne pouvoir se faire la moindre violence

lence pour satisfaire à la Justice divine, & aux préceptes de l'Eglise, croire que leur dignité leur donne un juste droit de chercher toutes les commoditez de la vie, & de joüir de tous les avantages de leur condition, mener une vie molle & délicieuse, & s'imaginer que le précepte de porter sa croix, & de se renoncer soy-méme, ne les regarde point; ou tout au plus que ce n'est qu'un conseil qu'il leur est libre de suivre, sans faire reflexion que les conseils mêmes les plus parfaits & les plus difficiles deviennent de veritables préceptes, quand on ne peut être autrement fidele à Dieu, ny s'acquiter des autres préceptes de la Loy. Non, Chrêtiens, encore une fois, ce ne sera point l'exemple des Anachoretes & des Religieux que Dieu produira un jour, pour confondre ces personnes lâches & sensuelles; ce sera l'exemple de ce grand Roy, qui a sçû trouver au milieu des plaisirs le moyen d'exercer les plus grandes austeritez; mais pour en éviter les reproches, il faut entrer dans les sentimens que la Reine Blanche sa mere luy inspira dés ses plus tendres années, en luy disant souvent, qu'elle eût mieux aimé le voir mort, que de luy voir commettre un peché mortel. La crainte de Dieu luy demeura si fortement imprimée dans l'esprit, qu'il ne la perdit jamais depuis, l'ayant toujours presente parmy tous les objets, & dans toutes les occasions dangereuses qui se rencontrent à la Cour.

Voilà, Chrêtiens auditeurs, ce qui nous fera conserver l'innocence, & pratiquer la

mortification, dans quelque état & dans quelque condition de vie que nous puissions être : La crainte de Dieu, que nous devons, comme ce saint Roy, avoir toujours devant les yeux ; & que saint Ambroise appelle, *clavus fluctuantis animæ*, le gouvernail d'une ame engagée dans la mer de ce monde, pour nous conduire en assûrance parmy les tempêtes & les écueils qui se trouvent par tout. C'est le sentiment que nous doit inspirer aujourd'huy l'exemple de ce saint Roy, lequel aprés avoir porté l'humilité & la mortification sur le Trône; par une merveille qui n'est pas moins surprenante, a encore employé la sagesse de l'Evangile pour le gouvernement de son Etat; C'est ce que nous allons voir dans cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'Est, Messieurs, un oracle du grand Apôtre, que la sagesse de la chair, & la prudence du monde est l'ennemie de Dieu ; c'est pourquoy dans l'établissement du Christianisme, il ne voulut point de ces sages du siecle ; dont la prudence sembloit plus necessaire dans les premiers commencemens, mais se servir de pauvres pêcheurs, simples & grossieurs, & employa ainsi les moyens qui sembloient les plus contraires à un si grand dessein, *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* Mais dans la suite des temps Dieu a changé de conduite. Il a choisi les plus sages têtes du monde, qui ont soûmis toutes leurs lumieres, & toute leur sagesse à celle de l'Evangile, pour apprendre à tous les autres hommes, que ce doit être

l'unique régle de leur vie, & de leurs actions; or ; Chrêtiens, quel exemple plus illuſtre & plus magnifique de ce ſage procedé, nous pouvoit-il mettre devant les yeux que l'admirable ſaint Loüis, que je puis appeller le politique Religieux, & l'un des Princes du monde le plus ſage & le plus éclairé, lequel a gouverné, défendu, & fait fleurir ſon Royaume par les ſeules maximes de l'Evangile. De maniere qu'on pourroit dire de ce Roy, ce que raporte l'Ecriture de Joas, à qui le grand Prêtre, en le conſacrant Roy d'Iſraël, mît ſur la tête le livre des Ecritures, avec le Diadême royal. *Poſuit ſuper eum diadema & teſtimonium.* Je veux dire, qu'il ne fût pas plûtôt capable de prendre la conduite de ſon Etat, qu'il fît de l'Evangile ſa loy fondamentale, & la régle de tous ſes deſſeins, ſans jamais appeller au conſeil cette ſageſſe du monde, ny ſes maximes qui la rendent l'ennemie de Dieu: que ſi vous voulez ſçavoir comment il en a uſé; la Religion & la Juſtice ont été tout le ſecret de ſa politique ; par l'une il a fait regner Dieu, & par l'autre il a procuré le repos & le bonheur de ſes peuples. Ce ſont, Meſſieurs, comme les deux mains qui ſoûtenoient le Trône de Salomon, & qui ont affermy celuy de nôtre ſaint Roy, contre la force des Etrangers, contre les revoltes de ſes proches, & contre tous les troubles du dedans & du dehors les plus capables de l'ébranler. L. 4. Regum, c. 11.

Premierement, la Religion, que la politique du monde veut faire ſervir à ſes propres interêts, par la plus déteſtable maxime qui fut

jamais, la Religion, dis-je, a toujours été le motif de toutes ſes entrepriſes, & les interêts de Dieu l'unique but de ſon gouvernement, dont il conſacra les premieres années à exterminer de ſon Royaume l'hereſie des Albigeois, laquelle penſoit ſe relever à la faveur de ſon bas âge: mais ce Prince qui tint toujours pour ſes ennemis propres les ennemis de ſon Dieu, ne ſe deſiſta jamais de les pourſuivre, qu'il ne les eût entierement atterrez, en deſarmant le Comte de Tholoſe, lequel s'étoit fait le chef du party, & l'obligeant de retourner dans le ſein de l'Egliſe. Enſuite le blaſphême, qu'un ſaint Pere appelle l'hereſie de la langue, comme l'hereſie eſt le blaſphême de cœur, fut l'objet du zele de ce Prince religieux, qui y employa le fer & le feu, en faiſant percer la langue & les lévres aux blaſphemateurs, avec un fer chaud, ſans avoir égard à la qualité des perſonnes qui en étoient convaincus, & ſans jamais ſe laiſſer fléchir, ny par prieres, ny par aucune conſideration; répondant à ceux qui murmuroient de cette rigueur, qu'il ſe ſoumettroit luy-même volontiers à cette peine, ſi par ce remede ſi violent il étoit aſſuré de guerir un mal ſi dangereux, & bannir les blaſphêmes de ſon Royaume.

Ah! Meſſieurs, ne puis-je pas demander icy où eſt le zele des Magiſtrats, qui repreſentent la perſonne des Rois, comme les Rois font celle de Dieu? ah! que je crains que, par une politique contraire à celle du grand ſaint Loüis, ils ne préferent des conſiderations particulieres à la religion! je les vois aſſez zelez pour les interêts du Prince,

& ils ne souffriroient pas la moindre parole qui fût contre son service, ou contre le respect qui luy est dû : ce n'est pas ce que je blâme ; car ils ne peuvent témoigner assez de zele pour ce sujet ; mais c'est d'en avoir peut-être si peu pour les interêts de Dieu, qu'ils entendent souvent blasphémer, sans employer l'autorité des Loix, que la pieté de S. Loüis a établies, & que ses successeurs ont si souvent renouvellées ; car ils doivent être persuadez que jamais le Prince & l'Etat ne sont mieux servis, que quand Dieu l'est le premier, parce que c'est Dieu qui commande qu'on rende le respect & l'obéïssance aux Souverains ; que si luy-même n'est pas servy & obéy le premier, peut-on croire qu'on obéisse de cœur, à ceux qui ne sont grands, que parce qu'ils tiennent sa place ? Voilà en quoy consistoit la sage politique de nôtre saint Roy ; là faire servir Dieu avant tout le reste, & par préfence à tout. Delà viennent tant de saints Reglemens faits avec la plus sage prévoyance, & maintenus avec tant de fermeté dans toute la France : c'est luy qui a deffendu le premier les jeux de hazard, comme la cause principale des blasphêmes & des juremens ; luy qui en a banny l'usure, à force d'Edits & d'Arrêts ; luy qui y a reprimé le premier la fureur des duels, & déclaré infames ces gladiateurs publics, qui mettent le haut point de l'honneur dans une action de furieux. Il n'y a point en un mot, de plus saintes loix que celles qu'il y a établies, point de plus pieuses coûtumes que celles qu'il y a introduites, point de plus beaux

Reglemens que ceux dont il a policé son Etat.

Il ne se contente pas de bannir le vice, & l'impieté de son Royaume, il y fait encore fleurir la Religion, en remplissant la France d'Eglises, de Monasteres, de Colleges, & d'Hôpitaux; aussi disoit-on qu'il ne paroissoit grand & magnifique que dans les grandes aumônes qu'il faisoit; & lorsque ses Officiers & ses Ministres luy representoient les dépenses excessives qu'il faisoit en tant d'actions de pieté, il leur demandoit à quoy la pompe & la magnificence des Rois pouvoit être mieux employée qu'au culte de Dieu. Ce qui attira tant de benedictions du Ciel sur ce grand Etat, que jamais il n'a été plus riche, plus heureux, plus florissant: & l'on peut dire de son saint Roy, ce que l'Ecriture dit de Salomon, *Magnificavit Dominus Salomonem super omnem Israël, & dedit illi gloriam Regni, qualem nullus habuit ante eum*, que jamais Prince n'a été plus glorieux, plus honoré, plus redouté de ses ennemis, plus aimé de ses sujets, ny plus chery de Dieu & des hommes, que l'incomparable S. Loüis.

Sa prudence & sa sagesse, en second lieu, étoit bien éloignée de celle du monde, laquelle tient pour une de ses principales maximes, de n'estimer rien injuste de tout ce qui est utile, de mesurer sa conscience à son interêt, qui est le grand ressort qui remuë tout; & enfin de ne consulter que son ambition & sa puissance, dans tous ses desseins. Que si, Messieurs, cela s'appelle prudence & politique, j'avouë que saint Loüis ne l'a ja-

mais entenduë, & qu'en ce sens quelques-uns ont eu raison de taxer ce Prince de n'avoir pas été le plus rafiné de son siecle, comme l'étoit l'Empereur Federic qui vivoit en même temps, & quelques-autres qui ont fait gloire de mettre tout sous les pieds, pour servir de degrez à leur grandeur & à leur ambition; mais si l'amour de la justice, si la bonne conscience, si la droiture de cœur, si un esprit sincere & éclairé qui sçait toujours prendre le party le plus juste, sont la veritable sagesse d'un Prince Chrêtien, je soûtiens qu'il y en a peu qui puissent entrer en concurrence avec ce grand Roy, & ce grand Saint; car quel étoit son zele, pour la justice, qu'il n'eût pas voulu violer pour l'Empire de tout le monde? jusque-là qu'il mît en déliberation dans son Conseil, de rendre à l'Anglois la plus belle & la plus riche Province de son Royaume, dans la crainte qu'il eut que ses Predecesseurs qui l'avoient conquise, ne l'eussent pas fait avec tout le droit que luy-même recherchoit dans les guerres qu'il étoit obligé d'entreprendre.

Dans l'administration de cette justice, il ne se contentoit pas de choisir toujours les Juges les plus integres, & de se faire rendre compte de tous les jugemens qu'ils portoient; mais luy-même, sans s'en fier à d'autres, se faisoit Juge dans les causes des pauvres, à qui il donnoit audiance deux fois la semaine, de crainte qu'elles ne fussent pas assez-tôt expediées; & les Historiens remarquent que jamais personne ne luy a porté ses plaintes dans les injures, ou dans les oppressions qu'il

ſouffroit, que ce Prince ne luy ait fait juſtice ſur le champ, en faiſant même entrer les parties dans ſa chambre pour les écoûter à loiſir, & terminer leurs differens par un jugement déciſif ; & comme s'il n'eût été que pour le bien & pour le repos de ſes ſujets, il vouloit même que ſes divertiſſemens, & les heures de ſon repos contribuaſſent au repos public ; car quand il alloit au bois de Vincennes, il en faiſoit avertir le peuple, & ceux qui avoient des procés l'y alloient attendre, & là ſur un gazon de terre qui luy ſervoit de Trône, il faiſoit ſa grande chambre d'une campagne, & au lieu que les Anciens alloient autrefois chercher les oracles dans les bois, on écoûtoit ceux de ce ſaint Roy, qui interrogeoit les parties, examinoit les preuves & les témoins, & portoit des Arrêts, que l'on tenoit auſſi juſtes, que s'ils fuſſent venus du Ciel. Ce qui faiſoit que les Princes ſes voiſins ne vouloient point d'autre arbitre que luy dans leurs differens ; que l'eſtime & l'opinion de ſa ſageſſe ſe répandoit comme celle de Salomon, par toute la terre, que l'on voyoit des Provinces & des Nations entieres, qui n'ayant pas le bien de l'avoir pour Roy, le choiſiſſoient du moins pour Juge, avec la permiſſion de leurs Souverains, comme firent la Loraine & la Bourgogne ; & enfin qu'on accouroit de par tout, pour écoûter la ſageſſe de ce nouveau Salomon ; en ſorte que l'on peut dire de l'un & de l'autre, que leur Trône étoit appuyé & affermy inébranlablement ſur la juſtice, *Firmabitur juſtitiâ Thronus ejus.* Que s'il étoit obligé de punir les

Proverb. 25.

crimes, & d'employer l'épée de la justice, que Dieu luy avoit mise en main, la seule sagesse de l'Evangile la conduisoit; car il usoit de clemence dans ses propres injures, & châtioit severement celles qu'on faisoit à Dieu, & au prochain : ainsi contre les fausses maximes de la politique, il pardonna au Comte de la Marche rebelle déclaré, lequel par un attentat étrange, avoit attiré les armes de l'Angleterre dans le sein de la France; & en même temps il revoqua la grace qu'il avoit accordée à un criminel, pressé par l'importunité des Seigneurs de sa Cour, qui luy avoient déguisé les circonstances du crime.

Ce sont, Messieurs, les principales maximes de la sagesse de saint Loüis, qui ne suivoit point d'autres lumieres que celles de l'Evangile; mais qui luy ont toujours mieux réüssi que tous les artifices des politiques les plus rafinez qui regnoient de son temps. C'est par là qu'il s'est si heureusement démêlé des revoltes domestiques, par là qu'il a appaisé tous les soulevemens de son Royaume; par là qu'il s'est mocqué des entrepriſes de ses voisins liguez contre luy, & qui avoient attiré dans leur party presque tous les Seigneurs de son Etat. Il sembloit qu'au même temps que ce Saint & ce sage Roy n'avoit pour but que les interêts de Dieu, Dieu reciproquement travailloit pour les siens, qui luy étoient si chers, qu'on peut luy appliquer ce que saint Augustin dit de quelqu'autre Saint, *Magnum spectaculum habere pro se Deum armatum*, que c'étoit un beau spectacle

CE n'eſt pas aſſez que ce grand Saint ait été choiſi de Dieu entre les Grands, pour porter l'humilité & la mortification ſur le Trône, ny entre les ſages, pour faire voir en quoy conſiſte la veritable ſageſſe d'un Chrêtien; il le choiſit encore entre les plus braves & les plus courageux, pour montrer à quoy la force & la generoſité chrêtienne doit être employée, & que c'eſt un abus de croire qu'elle ſoit oppoſée à la pieté. C'eſt ce qui me fait changer pour la troiſiéme fois l'oracle de l'Apôtre, puiſqu'au lieu qu'au commencement de l'Egliſe, il a choiſi les choſes les plus foibles, pour renverſer & confondre les plus fortes, il ſe ſert maintenant d'un des plus courageux Princes du monde pour confondre nôtre foibleſſe & nôtre lâcheté. C'eſt ce qui me reſte à vous montrer en peu de mots. Je ne crois pas, Meſſieurs, que l'on puiſſe diſputer au grand ſaint Loüis la qualité de brave & de courageux, non plus que celle de noble & de ſage; puiſque la gloire de ſes actions efface preſque celle de ſa naiſſance, & que les trois parties du monde ont été témoins de ſa valeur. Auſſi me ſerois-je épargné la peine de vous en rapporter les preuves, ſans je ne ſçay quel injuſte préjugé, qui fait qu'on a de la peine de ſe perſuader que la pieté & le courage puiſſent être d'une ſi parfaite intelligence, & ſe trouver enſemble, dans un ſi éminent degré: on pourroit même peut-être s'imaginer que c'eſt aſſez que ce Prince ſoit regardé ſur le pied d'un Monarque ſaint & Religieux, ſans prétendre à la

III. PARTIE.

icy faire l'éloge d'un Saint, plûtôt que d'un Conquerant : c'eſt pourquoy je ne parleray de ſon courage, qu'autant qu'il a contribué à le ſantifier.

Dieu, Meſſieurs, luy ayant inſpiré le pieux & genereux deſſein de ſecourir les Chrêtiens de Jeruſalem opprimez par la tyrannie des Infidéles, & d'affranchir de leur puiſſance les lieux conſacrez par la naiſſance, les travaux & la mort du Sauveur : c'eſt icy que d'un côté j'appellerois volontiers tous ceux qui ſe picquent de cœur & de generoſité, afin d'en venir prendre les leçons d'un Saint ; & d'un autre côté, je pourrois inviter toutes les perſonnes de pieté à ſe former ſur l'exemple d'un guerrier ; puiſque dans cette guerre ſainte, il ſemble qu'il y ait eu un continuel combat entre ſa pieté & ſon courage, à qui tiendroit le premier rang dans ſon cœur. Il prit la Croix contre les Infidéles, comme tout le monde ſçait, & équipa une puiſſante Flotte pour paſſer la mer ; il va combattre pour la défenſe des plus glorieux monumens de nôtre ſalut, pour arracher des mains des Infidéles les ſaints lieux arroſez du ſang d'un Dieu, pour mettre en liberté les corps de ceux dont le Sauveur a rachepté les ames, & pour empêcher la prophanation que les Mahometans faiſoient du tombeau du Redempteur des hommes. Quel deſſein plus pieux, plus grand, & plus digne d'un Roy Chrêtien ? Mais quel courage apporte-t-il à cette haute entrepriſe ? il quitte ſon Royaume, eſſuye mille fatigues, s'expoſe à mille dangers, & pour ne rien épargner quand il

Digitized by Google

eſt queſtion des interêts de Dieu, il fait embarquer avec luy toute la Maiſon royale, toute la fleur de ſa Nobleſſe, & toutes les forces de ſon Etat.

Suivons-le, Chrêtiens, dans l'execution de ce pieux deſſein, pour y voir tout ce que la vertu d'un Heros & d'un Saint peut donner d'admiration. Il arrive dans l'Egypte, & devant Damiete, qui en eſt la plus forte place; l'impatience qu'il a de ne pouvoir aborder aſſez-tôt pour débarquer, à cauſe du calme où la mer étoit alors, le porte juſqu'à ſe jetter le premier dans la mer, à la portée des traits des ennemis, & étant dans l'eau juſqu'aux épaules, il s'avance l'épée à la main vers un eſcadron de ſix mille chevaux qui défendoient le port pour empêcher l'Armée de prendre terre: ſi cet exemple donna de la crainte & du cœur tout enſemble aux François pour le danger où ils voyoient leur Roy, d'autre-part il imprima tant de terreur dans l'eſprit des ennemis, par cette intrepidité, qu'ils abandonnerent le port & la ville, pour ſe ſauver en confuſion. De ſorte que le courage de Loüis fut ſeul la cauſe de la priſe de cette Place, qui eſt la clef de tout le païs: C'eſt ſans doute être brave & genereux, Meſſieurs, & je ne ſçay ſi dans toute l'Hiſtoire vous trouverez une action de valeur qui égale celle-cy. Pour moy, j'oſe dire que rien ne peut diſputer avec le courage de ce grand Roy, que ſa pieté: car cette action l'ayant rendu maître de la Ville, quand il y fallut entrer, au lieu d'imiter la vanité des Ceſars, dont il avoit ſurpaſſé la valeur, il n'y parut

pas dans un char de triomphe, mais il y fit porter avec pompe l'étendard de la Croix, auquel il attribua tout l'honneur de cette victoire, pendant que ce pieux Conquerant le suit, tête nuë, & nuds pieds avec tous les Ecclesiastiques de l'Armée. Quel courage & quelle pieté tout à la fois!

Je laisse, Messieurs, les autres batailles; où il n'a pas moins signalé son courage, pour ne pas faire le personnage d'un Historien, au lieu de celuy de Predicateur; & pour vous dire en second lieu, que si la force & le courage consistent à souffrir avec constance les plus grands désastres, & les plus fâcheuses destinées, voicy sans doute le triomphe de la vertu, & de la force du grand S. Loüis; puisque cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie paroît encore davantage dans son invincible patience à souffrir tout ce que la fortune a de plus rude: la famine & la maladie se mettent dans son Armée, & y font plus de ravage en peu de jours, que n'avoient fait tous les efforts de trois Sultans, & les deux grandes Batailles dont il étoit demeuré victorieux. Cet accident rompit ses mesures, & l'obligea de se retirer vers Damiete: il est poursuivy, surpris, défait; le reste de son Armée accablé par le nombre des ennemis, est taillé en pieces; & luy-même aprés avoir vû tomber à ses pieds tous les Seigneurs de sa Cour, tombe entre les mains de ces Infideles, qu'il étonne par sa resolution, ne les pouvant arrêter par la force. Ah providence adorable d'un Dieu! ne faut-il pas icy se soûmettre à

vos Arrêts, qui ſont auſſi juſtes qu'ils ſont impenetrables à nos eſprits, voir le plus grand & le plus ſaint des Rois réduit à cette déplorable extremité, ſur le point de forcer les Mahometans à luy rendre Jeruſalem, & de retirer les Saints lieux de leur tyrannie; mais plûtôt je crois que tout le Ciel fut attentif à ce ſpectacle, de voir ce ſaint Roy ſe roidir contre les plus rudes diſgraces de la fortune, & qui dans la perte de ſon Armée, la mort d'un de ſes freres, & la priſon des deux autres, le maſſacre des principaux Seigneurs de ſa Cour, & l'horreur de la mort qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux, & dont ces Barbares le menaçoient à tous momens, conſerver la même grandeur d'ame, & la même tranquilité d'eſprit: de ſorte que ramaſſant toute la force de ſon courage ſans montrer ny crainte, ny triſteſſe, il regarde avec conſtance le plus funeſte objet du monde, & demande froidement ſon Livre de prieres, pour rendre à Dieu le tribut de ſes devotions, avec le même viſage, que s'il eût été en France, au milieu de ſa Cour.

Voila, Chrêtiens, ce qui fait voir que le courage devient plus ferme, quand il eſt ſoûtenu par des principes de religion, c'eſt ce qui donna de l'admiration à ſes ennemis mêmes, qui le voulurent élire à la place de leur Sultan, qui avoit été tué à la bataille: c'eſt enfin ce ſpectacle digne des yeux de Dieu, & ce qui ſemble plus admirable que les ſoixante miracles, qui furent juſtifiez à ſa Canonization; mais pour ne point ſéparer ſa pieté de ſon courage, n'ayant pû être le Con-

querant de ce païs, il s'en fait l'Apôtre; car la paix étant faite, & se voyant en liberté avec le débris de son Armée, il demeura cinq ans en Syrie, pour la consolation & le soulagement des Chrêtiens, & là, qui pouroit dire combien d'ames converties, ou confirmées dans la foy, tant par ses royales instructions, que par ses exemples? il rachepte les captifs, assiste luy-même les pestiferez, leur bâtit des Hôpitaux, fortifie les Villes des Chrêtiens, pour les mettre en sureté: ensuite il visite les saints lieux, dont la vûë ralumant son courage, le fait repasser en France pour lever de nouvelles troupes, & aprés avoir tenté l'Asie au premier voyage, au second il attaque l'Affrique, où l'oppression des Chrêtiens l'appelloit. L'esperance qu'on luy donne de convertir les Sarazins, avec le Roy de Tunis, luy fait oublier ses premiers malheurs, & hâter son voyage avec tant d'ardeur, qu'il répondit aux Ambassadeurs de ces peuples, qu'il achepteroit volontiers la conversion de leur Roy, qu'ils luy faisoient esperer, par la perte de sa propre liberté, & qu'il souffriroit la plus rude prison le reste de sa vie, pour ce sujet.

Ainsi, ny les dangers, ny les difficultez des chemins, ny les forces effroyables des ennemis ne sont pas capables de l'empêcher de repasser la mer, où aprés avoir pris Carthage, & surmonté ces peuples qui avoient autrefois fait trembler l'Empire Romain; lorsqu'il est prêt d'élever l'étendart de la Croix sur les murailles de Tunis, il est arrêté par une maladie contagieuse, & Dieu se con-

Digitized by Google

tente de son zele, qu'il aime mieux recompenser dans le Ciel que sur la terre. C'est icy où je m'arrête avec ce Conquerant, plûtôt pour le voir mourir, au plus haut point de sa valeur, & d'une saintetè consommée, que pour vous parler de sa mort, dans l'impuissance où je me vois de trouver des termes assez forts, pour vous exprimer son courage, sa pieté, & sa resignation. Je le considere donc étendu sous une tente au milieu d'un païs ennemy, frappé d'une peste, & brûlé d'une ardente fiévre, qui attend la mort d'un visage assûré, & d'un cœur royal, lequel n'est pas seulement alors entre les mains de Dieu, mais uny & attaché à celuy de Dieu même par une parfaite conformité à sa volonté : je le contemple qui donne les ordres avec un esprit tranquille, aux affaires de son Armée & de son Royaume ; qui reçoit les derniers Sacremens avec une pieté qui tire les larmes de ceux, à qui son courage avoit donné tant d'admiration ; & enfin qui employe ses dernieres paroles & les deniers momens de sa vie à cette admirable instruction qu'il donna à son fils & à son successeur : aprés quoy levant les yeux au Ciel, il y envoye cette grande ame, victorieuse en même temps de toutes les grandeurs & de toutes les plus sensibles afflictions du monde.

Conclusion. A ce triste spectacle, Chrêtienne compagnie, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophete, *Ubi gloria Israël?* où est la gloire d'Israël, où est la grandeur de la France ? où est cette florissante noblesse ? où est cette puissante Armée ! mais où est ce grand Mo-

natque ? & dans le même temps que je fais cette demande, il me semble que vous me répondez, qu'il regne dans le Ciel. Oüy, mais que ce dernier moment, qui luy en a ouvert l'entrée nous fournit de puissans exemples de vertu, si j'avois le temps de m'y étendre ; je me contente de finir par où j'ay commencé, en changeant les paroles de l'Apôtre, *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*, ce n'est plus la foiblesse, que Dieu choisit pour confondre la force des plus puissans, & des plus courageux, c'est le courage d'un des plus genereux Monarques qui ayent jamais été, pour confondre nôtre peu de religion, aussi bien que nôtre lâcheté. Helas ! si l'on faisoit seulement une partie pour Dieu de ce que l'on fait pour le monde, & pour la vanité, quels merites, & quelles couronnes n'acquereroit-on point ! on fait consister toute la force & tout le courage à vanger une injure, à satisfaire un dépit, & à faire plier tout le monde sous son ambition, sans penser que c'est abuser du nom même de valeur, puisqu'elle ne peut être veritable, si elle n'est secondée de la justice & de la pieté, comme celle du grand saint Loüis, dont l'exemple ne sert pas seulement à confondre les Nobles & les Grands, mais encore toute sorte de personnes ; car quelle excuse, & quel prétexte pouvons-nous apporter pour ne pas pratiquer les maximes de l'Evangile ? en voyant un si grand Roy s'abaisser, & s'humilier jusqu'à servir les pauvres, & vivre dans la plus austere mortification ; que sommes-nous en comparaison de luy ! & que faisons-nous cependant qui ap-

Digitized by Google

proche de ce qu'il a fait ? comparons nôtre vie avec la sienne, nos délicatesses avec ses austeritez, & nôtre peu de charité avec son zele & son courage : mais vous grand Roy, & encore plus grand Saint ! si vos exemples n'ont pas assez de pouvoir sur l'esprit de mes auditeurs, peut-être parce que je ne les ay pas representez avec assez de force, joignez-y vos prieres & vôtre credit auprés de Dieu ; car je ne doute point que vous n'employez particulierement vôtre pouvoir à secourir & à proteger ce Royaume, dont vous avez été le Souverain, & que vous n'ayez encore le même zele, que vous avez eu autrefois pour le bonheur & pour le salut de tous ceux qui en sont les sujets ; c'est ce que nous vous demandons aujourd'huy, afin qu'aprés avoir suivy vos exemples, nous participions à vôtre gloire, &c.

PANEGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum, id quod sum, 1. *ad Corinth. c.* 15.

C'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis. En la premiere aux Corinthiens, Chap. 15.

JE ne prend point l'un pour l'autre, Chrêtienne compagnie, quand je dis de saint Augustin ce que saint Paul dit de luy-même; Le disciple & le maître ont tant de raport dans leurs pensées & dans leurs sentimens; ces deux oracles de l'Eglise ont une telle ressemblance dans leur conduite, & dans leur doctrine; ces deux persecuteurs de la Foy, lesquels en sont ensuite devenus les deux plus fermes appuis, sont si conformes dans leurs égaremens & dans leur conversion; & ces deux grands ennemis de la grace ont tellement couru la même fortune, dans

les combats qu'ils luy ont donné, & dans les victoires qu'elle a remportées sur l'un & sur l'autre, qu'on peut dire sans crainte, que S. Paul est l'Augustin de la primitive Eglise, & qu'Augustin est le S. Paul de son siecle; puisque tous les deux se sont signalez par les mêmes avantures, & par les mêmes travaux : jusque-là qu'un saint Pere n'a point fait difficulté de dire, que ce sont les deux grands Astres, que Dieu a mis dans son Eglise, semblables à ceux qu'il crea dans le Ciel, à la naissance du monde, *Fecit Deus duo luminaria magna.* Car quoy que l'un emprunte de l'autre tout son éclat, & qu'ils ne paroissent pas en même temps; on sçait bien neanmoins qu'ils se succedent, & que l'on ne verroit jamais le second, sans le premier : c'est pourquoy je ne crains point de mettre dans la bouche de nôtre incomparable Docteur, ces paroles prononcées par le plus grand des Apôtres, *Gratia Dei sum, id quod sum*, tout ce que je suis, je le suis par la grace de mon Dieu, sans laquelle je ne suis rien.

Genes. 1.

Ce n'est pas cependant mon dessein, Messieurs, de vous faire un juste paralelle de ces deux grands Saints, qui ont chacun leur caractere, & qui passent pour les deux premiers hommes que Dieu ait donné à son Eglise; mais seulement de vous faire voir ce qu'un homme peut avec la grace, pour un Dieu, qui daigne s'en servir pour sa gloire. Nous verrons donc dans la premiere Partie de cet Eloge, ce que la grace a fait sur Augustin, & les grandes victoires qu'elle a remportées sur cet esprit opiniâtre dans ses er-

reurs, & sur ce cœur attaché à ses vices & à ses desordres ; & dans la seconde ce qu'Augustin a fait avec la grace pour le service de son Dieu, & de l'Eglise attaquée par ses plus cruels ennemis, ce sera tout le partage de ce Discours, aprés que nous aurons demandé le secours de la grace même. Adressons-nous pour cela, au S. Esprit qui en est l'auteur, par l'entremise de celle qui en reçût la plenitude, lorsque l'Ange luy dit :

Ave Maria.

PREMIERE PARTIE.

LA grace & saint Augustin n'ont pas toujours été d'accord, Messieurs; ils ont eu bien des affaires à démêler ensemble, & il s'est donné entr'eux de rudes combats, avant que d'en venir à une bonne paix ; je veux dire qu'Augustin, comme vous sçavez, a tenu long-temps contre les inspirations de la grace qui l'attaquoit avec toutes ses forces ; il n'en tire pourtant aucun avantage : car il reconnoît bien que jamais il ne fut plus foible, que lorsqu'il luy resistoit le plus fortement, & qu'au contraire il n'ût jamais plus de force & de generosité, que quand il luy rendit les armes. Pour voir donc dans cette premiere Partie, ce que la grace a fait sur S. Augustin, il faut vous souvenir, s'il vous plaît, que la grace a particulierement trois noms, pris des trois principaux effets qu'elle opere dans nous ; elle est lumiere, parce qu'elle nous éclaire ; elle est force, parce qu'elle nous donne le pouvoir de vaincre les obstacles, qui s'opposent à ce qu'elle demande de

nous ; & elle eſt douceur, parce qu'elle s'inſinuë avec tant de charmes, qu'elle nous fait trouver de la joye dans les choſes mêmes dont nous avions auparavant le plus d'horreur. Voila juſtement ce qu'elle fait dans le grand S. Auguſtin ; elle l'éclaire d'abord, & le tire des tenebres de l'erreur où il étoit engagé ; elle luy donne la force de rompre les mauvaiſes habitudes, qui le retenoient dans le vice, par de honteux engagemens ; & elle luy fait trouver doux & agreable le joug du Sauveur, qui luy ſembloit inſupportable auparavant : C'eſt le plan de ce premier Point.

La grace éclaire premierement l'eſprit d'Auguſtin, enſevely dans les tenebres de l'erreur, & comme il parle luy-même, avec le Prophete, lorſqu'il étoit dans les ombres de la mort ; puiſqu'il s'étoit engagé dans l'hereſie des Manichéens, qu'il avoit non ſeulement embraſſée, mais ſoûtenuë pluſieurs années ; durant leſquelles cet eſprit, grand juſqu'au prodige, mais curieux juſqu'à l'excés, & préſomptueux juſqu'à la temerité, cherchoit la verité par les foibles lumieres de la raiſon humaine, flottant comme un vaiſſeau ſans Pilote & ſans gouvernail, courant aprés toutes les nouvelles opinions en matiere de religion ; & comme parle l'Apôtre, tournant au gré de tous les vents, ſans trouver où fixer les inquietudes de ſa curioſité, *Ut non circumferamur omni vento doctrinæ.* De ſorte que s'éloignant des veritez du Chriſtianiſme, dans leſquelles il avoit été élevé par les ſoins de ſa mere ſainte Monique, il en avoit preſqu'étouffé

Ad Epheſ. 4.

qu'étouffé tous les sentimens, & n'en pouvoit souffrir les maximes; il étoit du nombre de ceux qui demandent raison de tout, *Languens circa quæstiones*, ainsi que parle encore le même Apôtre, comme si ce n'étoit pas assez d'avoir un Dieu pour caution, & les oracles de sa parole pour assurance, il contestoit & pointilloit sur tous les articles de nôtre Religion, & par une illusion funeste; il s'imaginoit trouver plus de seureté dans ses propres lumieres, que dans celles de la foy. 1. *Ad Timoth.* 6.

A cette présomption, & à cette curiosité il joignoit une ambition vaste, & un desir ardent & empressé de faire paroître son grand esprit; c'est pourquoy il tâchoit sans cesse de faire de nouvelles découvertes dans les sciences, par une étude continuelle, & par un travail infatigable, qui n'avoit pour but que l'éclat & l'applaudissement, qu'il cherchoit dans toutes les Academies de l'Afrique & de l'Italie; mais Dieu qui se plaît à confondre l'orgueil des superbes, permît qu'il s'aveuglât luy-même; & que non seulement il tombât dans l'heresie, mais qu'il se fît honneur d'être le soûtien & le défenseur de la plus ridicule opinion qui puisse tomber dans l'imagination d'un homme; tant il est vray qu'il n'y a foiblesse dont ne soient capables les plus grands esprits, quand ils veulent se conduire par leur propre sens, dans les Mysteres de la Religion.

Je vous avoüe, Messieurs, que j'ay de la peine à concevoir qu'un esprit d'une aussi grande pénetration, que l'étoit celuy d'Au-

guſtin, ſe ſoit laiſſé ſurpendre par des erreurs auſſi groſſieres, que l'étoient celles des Manichéens ; mais auſſi il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit toujours la verité apparente qui faſſe entrer dans le party de l'hereresie, ou que ce ſoit aſſez d'être convaincu par la force de la raiſon, pour en ſortir ; car ſouvent l'on ſe fait un point d'honneur de ſoûtenir ſon opinion, pour ne pas avoüer que l'on a été trompé. A quoy il faut ajoûter que c'eſt comme l'inſtinct des grands eſprits, que quelque party qu'ils embraſſent, ils apportent une obſtination aveugle à le ſoûtenir, & pour éviter le blâme d'être inconſtant, ils deviennent inébranlables dans leurs ſentimens ; en cela ſemblables aux Anges qui ſont inflexibles, parce qu'ils ont peſé de part & d'autre toutes les raiſons contraires qu'on leur peut oppoſer. Voila ce qui retint ſi longtemps Auguſtin dans cette erreur, & qui fut un ſi grand obſtacle à ſa converſion ; c'eſt pourquoy pour le vaincre, Dieu y employe les graces les plus puiſſantes.

Car quelle brillante lumiere ne fallut-il point pour obliger à ſe rendre cet eſprit auſſi opiniâtre qu'il étoit ſubtil & éclairé ? toujours prêt d'entrer dans la diſpute, accoûtumé à vaincre par la force de ſes raiſons, tout ce qui s'oppoſoit à ſon opinion, & enfin attaché par interêt à ſon party, & engagé d'honneur à ne démordre jamais. C'eſt icy, Chrêtiens, où la grace ayant trouvé la reſiſtance d'un ſaint Paul, elle remporta auſſi une ſemblable victoire ; car elle va chercher Auguſtin dans cet abîme de tenebres, où ſon

opiniâtreté le tenoit arrêté ; là elle l'éclaire peu à peu, elle le suit pas à pas de Carthage à Rome, & de Rome à Milan, elle l'accompagne & sur mer & sur terre, pour trouver l'occasion favorable de le gagner ; elle le presse par les larmes de sainte Monique sa mere, qui ne cesse de solliciter le Ciel pour sa conversion ; elle luy parle par la voix de Simplicien & de S. Ambroise, elle joint l'adresse à la force, en se servant de son chagrin, & du dégoût qu'il sentoit de la doctrine des Manichéens, dont il avoit reconnu le foible, & le peu de solidité, pour le conduire insensiblement à la verité de la foy, qui seule pouvoit calmer ses inquietudes, & fixer les agitations de son esprit ; c'est l'adresse de la grace, & la conduite impenetrable de Dieu, qui sçait le prendre par l'endroit, par où il se devroit rendre, aprés tant d'attaques d'une part, & tant de resistance de l'autre : disons, si vous voulez, que comme elle ébloüit saint Paul par des éclairs & par des lumieres, qui luy ôterent même l'usage des yeux du corps pendant quelque temps, pour luy ouvrir ceux de l'esprit ; elle n'en fit pas moins à saint Augustin ; il ne faut que l'entendre parler luy-même sur ce sujet : *Intonuisti super me voce grandi in interiorem aurem cordis mei, & fiat lux, & facta est lux*, vous avez fait entendre vôtre voix comme un coup de tonnerre à l'oreille de mon cœur, vous avez ordonné que le jour parût au milieu de la nuit de mon esprit, & vous avez été obey. Vous avez fait dans mon entendement comme une nouvelle creation de lumiere, que vous avez *Soliloq. c. 33.*

tirée du neant de mes tenebres, *& discessit nubes magna*, continüe-t-il, *liquefacta est nubes tenebrosa, quæ operuerat oculos meos*, j'ay senty au même temps disparoître ce nuage épais qui me tenoit captif, comme autrefois les Egyptiens, dans les tenebres d'une affreuse nuit, *& vidi lucem tuam, & dixi, vere tu es Deus meus, qui eduxisti me de tenebris & umbra mortis, & vocasti me in admirabile lumen tuum* J'ay vû enfin la lumiere de la verité, & je me suis rendu, en vous disant amoureusement. C'est vous qui êtes veritablement mon Dieu, qui m'avez tiré des ombres de la mort, pour me faire joüir de vôtre admirable lumiere; ne vous semble-t-il pas, Chrêtiens, que ce saint Docteur en exprimant sa reconnoissance, nous exprime en même temps le pouvoir de la grace, qui le tira comme un saint Paul, des tenebres de son erreur?

Si l'esprit d'Augustin apporta tant de resistance à ces lumieres si brillantes, qui étoient autant de vifs éclairs qui penetroient jusqu'au fond de son ame; son cœur ne forma pas moins d'obstacles à toutes les touches du Ciel, & à tous les saints mouvemens de cette grace, par les attachemens honteux, où les plaisirs des sens & l'amour deshonnête l'avoient engagé: C'est pourquoy la grace, qui non seulement est une lumiere, mais encore qui s'appelle force, employa ses plus puissantes armes pour le vaincre, & pour luy faire rompre tous les liens qui le tenoient dans la servitude de ses passions. Sur quoy il faut remarquer, s'il vous plaît, qu'il y a eu cette difference entre la victoire que la grace rem-

porta ſur ſaint Paul, & celle dont elle triompha du cœur d'Auguſtin ; que dans cet Apôtre elle eût à vaincre la paſſion de la haine, qu'il avoit conçûë contre le Chriſtianiſme naiſſant ; & dans ſaint Auguſtin, l'amour charnel, & la paſſion du plaiſir qui le poſſedoit entierement ; mais je maintiens que la difficulté n'a pas été moindre, ny le combat moins opiniâtre, & par conſequent que la victoire n'a pas été moins glorieuſe ; puiſqu'elle a triomphé en ces deux Saints, des deux plus violentes paſſions, & les plus difficiles à ſurmonter.

J'avoüe que ce fût un ſpectacle digne de la veüe des Anges & des hommes, de voir ce premier perſecuteur terraſſé, lequel propoſe luy-même ſa converſion, comme un theatre, qui fait voir à tout le monde le triomphe de la miſericorde de Dieu, ſur la malice où il étoit dans le moment de ſa vocation, ayant le coutelas à la main, la rage dans le cœur, les blaſphêmes dans la bouche, la terreur ſur le viſage, & ne reſpirant que le ſang & le carnage des Chrêtiens, *Adhuc ſpirans cædis & minarum*, dit le Texte ſacré. C'eſt alors que Dieu l'attaque, qu'il l'abbat, & que d'un perſecuteur il en fait un Apôtre, pour juſtifier ce qu'il dit luy-même, que là où le peché a inondé par des débordemens les plus furieux, c'eſt là où la grace s'eſt répanduë avec plus de profuſion ; mais j'oſe dire que cette miſericorde ne s'eſt pas moins ſignalée dans la victoire qu'elle remporta ſur le cœur d'Auguſtin, qui étoit poſſedé d'une paſſion toute contraire ; car quoy que la haine ſoit *Act. 9.*

plus furieuſe, & que ſes emportemens ſoient plus violens, on ne peut neanmoins douter que l'amour déreglé ne ſoit plus opiniâtre ; particulierement quand il a ſon principe dans le naturel & dans ſa complexion ; qu'il eſt excité par les compagnies dangereuſes, entretenu par la liberté, autoriſé par le mauvais exemple, & enfin fortifié par une longue habitude, laquelle d'un attachement fait une neceſſité, & de la neceſſité une ſeconde nature, d'où enſuite l'on reſſent le poids d'une chaîne qu'on ne peut rompre qu'avec les derniers efforts, aſſujetty que l'on eſt ſous le joug d'une ſervitude qu'on ne peut ſecoüer, que par le ſecours d'une grace forte & conquerante.

C'eſt le portrait que ce Saint nous a laiſſé de luy-même, & de l'état où cette dangereuſe paſſion l'avoit reduit : de là vinrent les reſiſtances qu'il fit ſi long-temps à toutes les inſpirations céleſtes : de là, les fuites, les remiſes, & les retardemens qu'il nous dépeint ſi naïvement dans le Livre de ſes Confeſſions, *Modo & modo, & illud modo non habebat modum, & ſine paululum in longum ibat.* De là, cette difficulté étrange de vaincre cette habitude inveterée, qui rendoit ſi ſouvent tous ſes efforts inutiles : il ſembloit, dit-il, que je fuſſe compoſé de deux volontez, dont l'une ſuivoit les mouvemens de la grace, & l'autre ceux de mes paſſions ; je voulois, & je ne voulois pas tout à la fois : & comme ſi je fuſſe devenu contraire à moy-même, je n'avois pas plûtôt pris une réſolution que je la retractois preſqu'au même temps, comme un

vaiſſeau agité de deux vents contraires, lequel demeure ſuſpendu & flottant, ſans ſçavoir auquel ſe rendre; de maniere que ſi la grace employa ſes lumiéres les plus penetrantes pour diſſiper les tenebres de ſon eſprit, elle eut beſoin de tous ſes feux pour luy embraſer le cœur, & y éteindre l'ardeur de cette malheureuſe cupidité, qui l'avoit déja preſque conſumé. O Dieu! que de combats & de difficultez! que de doutes, & d'irreſolutions! tantôt il écoûte la voix interieure de Dieu qui l'appelle, & tantôt il prête l'oreille à ſes plaiſirs qui l'enchantent, & qu'il compare au chant des ſyrenes, qui le retenoient, & qu'il avoit regret de quitter, *Succutiebant veſtem meam, dicentes: dimittis ne nos?* La vertu étaloit ſes charmes, pendant que ſa volupté luy repreſentoit les ſiens; il y avoit un combat interieur de plaiſir contre plaiſir, & pour parler avec luy, de concupiſcence contre concupiſcence; il ne peut voir l'éclat de la continence ſans l'admirer, & ſans en être épris; il ne peut penſer à ſes plaiſirs qu'il n'ait de la douleur de les quitter: voila en quelle ſituation étoit ſon eſprit, juſqu'à ce qu'il plût à Dieu de diſſiper ces troubles, & ces irreſolutions, par une de ces graces victorieuſes, qui toucha puiſſamment ſon cœur; en apprenant la converſion ſubite de deux Gentilshommes, qui aprés avoir lû la vie de ſaint Antoine, qu'ils avoient trouvée par hazard dans la celule d'un de ſes Religieux, renoncerent à tous les attachemens qu'ils avoient au monde, pour prendre party dans le lieu même, où ils

d'yeux que pour regarder son vainqueur, ny de volonté que pour se soûmettre à la sienne ; voilà la victoire & le triomphe de la grace, *hæc mutatio dextera excelsi*. C'est ce qui demande toute la puissance d'un Dieu, qui a fait en ce point, à l'égard d'Augustin, quelque chose encore de plus surprenant que dans saint Paul même, dans lequel la grace n'eût à vaincre que les vices de l'esprit ; en sorte que l'on peut dire que sa conquête fut imparfaite, & sa victoire partagée, mais elle est toute entiere dans Augustin ; puisqu'elle triomphe de l'esprit & du corps tout à la fois.

Mais cette force, & ce pouvoir victorieux ne s'exerça point avec violence ; il n'y eût ny contrainte, ny necessité ; ce fût par un attrait victorieux, qui donne en troisiéme lieu à la grace, le nom de douceur, qui attire & qui sollicite si puissamment, qu'elle triomphe enfin de la dureté d'un cœur, & se rend plus maîtresse de la volonté, en la rendant plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'étoit : de maniere que dans cette entiere liberté qu'elle luy laisse, elle ne manque jamais son coup : c'est pourquoy saint Augustin la nomme luy-même, *victricem delectationem*, une impression de l'Esprit de Dieu, qui emporte tout ce qu'elle attaque, par sa douceur conquerante, & par un plaisir victorieux : jusque-là qu'il l'appelle par excellence, *suavitatem*, la douceur même, la joye même, le plaisir même. Or c'est particulierement par cette douceur que la grace fait reconnoître son pouvoir, en touchant de telle sorte tous

les reſſorts de nôtre cœur, qu'elle adoucit la fierté des plus rebelles, & fléchit la dureté des plus inſenſibles, ſans qu'il y ait rien de ſi difficile dont elle ne vienne à bout. C'eſt ce qui parut en ce grand Saint ; & il ne faut pas s'étonner ſi il l'a exprimé en de ſi beaux termes dans ſes ouvrages, puiſqu'il en parloit par experience, & que ce qu'il en dît eſt comme le recit fidele de ce que la grace fit dans luy-même.

Ce fut en effet une douceur & une onction qui fit évanoüir toutes les difficultez, qu'il s'étoit figurées dans le ſervice de Dieu ; car voyez le témoignage qu'il en porte, & la maniere dont il s'en explique. Aprés avoir, dit-il, long-temps combattu contre ces monſtres imaginaires qui m'épouvantoient, le charme de mes plaiſirs, lequel m'avoit enchanté ſi long-temps, venant à ſe diſſiper tout à coup, la tranquillité ſucceda à l'orage, une joye ſi ſubite s'empara de mon cœur, je répandis de ſi douces larmes, & mon ame fut inondée d'un torent de tant de conſolations divines, qu'elles effacerent juſqu'au ſouvenir de mes inquietudes, & de mes peines paſſées, & je commençay à m'étonner de moy-même, & à chercher les mêmes difficultez dont j'avois été effrayé : auparavant il me ſembloit que je ne pourois jamais me défaire de mes anciennes habitudes, & que la vie ne me ſeroit plus ſuportable ſans mes plaiſirs, & qu'enfin il ne me ſeroit pas poſſible de vaincre les attachemens que je m'étois faits; mais ma propre experience m'a deſabuſé, *& ſuave ſubito factum eſt carere ſuavita-*

tibus nugarum. Vôtre grace, ô mon Dieu! m'a rendu doux & agreable, ce qui me sembloit un fardeau insupportable auparavant.

C'est, Chrêtienne compagnie, ce que nous devons apprendre de l'exemple de ce grand Saint, que les peines, les croix, les difficultez que nous nous imaginons au service de Dieu, sont des phantômes qui nous effarouchent, que ces noms si effrayans de croix, de mortification, & de renoncement, que ces dehors si affreux & si terribles de la penitence, cachent des délices ineffables, quand une fois l'on s'est donné veritablement à Dieu par une volonté genereuse & constante, qui est à la verité un effet de la grace, mais dont nous devons seconder les impressions: il faut sortir de ses vices, pour sçavoir & pour éprouver combien Dieu, qui se communique alors à une ame, la comble de délices & de plaisirs; & voila ce que la grace a fait dans le grand S. Augustin; voyons maintenant ce qu'elle a fait par luy-même, ou plûtôt ce que nôtre Saint a fait avec elle, & pour elle: C'est ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

JE ne changeray point de preuve, Chrêtienne compagnie, pour vous mettre devant les yeux ce que ce grand Saint a fait pour Dieu, & les grands services qu'il a rendu à l'Eglise aprés sa conversion; mais repassant sur ce que nous venons de dire, sçavoir que la grace est tout à la fois lumiere, force, & douceur, je n'ay qu'à vous dire que comme lumiere, aprés l'avoir tiré de l'er-

reur, elle a répandu dans ſon eſprit toutes les clartez dont un homme mortel eſt capable, afin d'éclairer l'Egliſe de ſa doctrine, & de ſes hautes connoiſſances: que comme force, elle luy a donné un courage heroïque pour défendre la cauſe de Dieu contre tous ſes ennemis, qui ſont les hereſies & les vices; & enfin que comme douceur elle luy a inſpiré la pieté la plus tendre, qui fut jamais, pour le conſumer luy-même dans les flâmes de la charité. Cette grace a fait encore davantage, car elle a relevé ſa ſcience par une profonde humilité, elle a temperé l'ardeur de ſon zele par une manſuetude incomparable, & elle a conſumé ſon cœur tout liquifié en l'amour de ſon Dieu: je ne fais que parcourir cecy pour vous faire voir ce que la grace eſt capable de faire par un homme, qui ſe ſert des avantages qu'il a reçû de Dieu, pour la gloire de celuy-même dont il les a reçûs.

La premiere operation donc que la grace fit ſur l'eſprit d'Auguſtin, aprés l'avoir converty, fut de le remplir de lumieres, qui l'ont fait le plus ſçavant de tous les Saints, & le plus Saint de tous les ſçavans; car c'eſt de la ſorte qu'en parle l'hiſtorien de ſa vie: & c'eſt aſſez d'entendre le nom d'Auguſtin, pour ſe figurer en même temps le plus éclairé de tous les Peres de l'Egliſe, un homme qui a penetré dans les plus ſecrets myſteres des ſciences humaines & divines, & a qui rien, de ce que la raiſon, la foy, la Theologie, & l'Ecriture, peuvent apprendre dans cette vie, n'a été inconnu: ce qui doit faire dire

de luy, avec quelque proportion ce que l'Apôtre dit du Verbe incarné, *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ, & scientiæ reconditi*, qu'il possedoit tous les trésors de la science & de la sagesse, & qu'il y croissoit tous les jours devant Dieu, & devant les hommes. En effet, vous avez entendu dire cent fois que l'esprit d'Augustin étoit un prodige; que la grandeur, l'élevation & l'étenduë de son genie donnoit de l'étonnement, comme luy-même disoit de son fils, *A Deo datus, horrori mihi erat illud ingenium;* que sa mémoire étoit un trésor où rien ne se perdoit, & qui étoit enrichy de tout ce qu'il y avoit de rare dans l'antiquité; jusque-là que la chose étoit passée en proverbe, que ce qu'Augustin ne sçavoit pas, ne se trouvoit écrit dans aucun lieu, & n'avoit jamais été dit de personne, *Cum ad Augustinum venitur, legi deest, quidquid contigerit ignorari.* *Ad Coloss. 2.* *Volusian. Epist. 2. ad Augustinum.*

Je ne sçay pas, Messieurs, si la sagesse se montra à luy comme à Salomon, mais je suis assûré qu'elle ne versa jamais plus de clarté dans l'esprit de ce sage Roy, que dans celuy d'Augustin; car sans parler des connoissances naturelles qu'il apprit sans maître, jusqu'à percer les questions les plus obscures, par sa seule pénétration, je ne m'arrête qu'à ses connoissances divines, que l'on doit proprement appeller sagesse, laquelle en cela est differente de la science qu'elle s'acquiert par des principes plus hauts & plus élevez: or il sembloit que cette sagesse fût toute ramassée dans sa tête, qu'elle s'expliquoit aux fidelles par sa langue, qu'elle foudroioit les impies

le maître des Papes S. Jerôme se soûmettoit comme un disciple, aprés avoir enseigné tout le monde ; que c'est luy que saint Gregoire le grand regardoit comme ue geant, & devant qui il ne s'estimoit pas digne de paroître : que c'est luy enfin qui apparut à saint Bernard, jettant de sa bouche un fleuve, où tous les Ecrivains sacrez, & tous les Predicateurs evangeliques alloient puiser, pour se remplir de l'esprit de sagesse & de verité. Saint Paul apprit cette sagesse dans le troisiéme Ciel, & S. Jean sur le sein du Sauveur, où il avoit reposé. Mais Augustin l'a tirée dans l'Ecriture sainte, qui est la solide expression des veritez éternelles, & un ocean inépuisable de hauts sentimens ; car comme dans la mer il y a deux sortes de richesses, les unes qu'elle renferme dans son sein, & dans le fond de ses abîmes, & les autres qu'elle jette sur le rivage, comme étant moins rares & moins precieuses : pour ramasser celles-cy, il ne faut que se promener sur ses côtes, mais pour avoir celles-là il faut sonder bien avant, & se plonger au fond de cet élement ; ainsi je puis dire que les autres se sont contentez de ramasser sur les abîmes de la sagesse divine les richesses qui sont sur le bord, & qui se presentent à tous ceux qui les veulent prendre ; mais qu'Augustin est allé jusqu'au fond puiser ce qu'il y a de plus précieux & de plus caché, *omnium referator Augustinus*, l'appelle saint Paulin, celuy qui a découvert les secrets les plus impenetrables.

En effet, qui a jamais mieux connu, &

mieux éclaircy le myſtere incomprehenſible de la Trinité, où les Ariens avoient jetté tant de tenebres, par une malheureuſe ſubtilité ? Qui a plus fortement établi la verité des deux natures, & l'unité des perſonnes dans le Sauveur ? qui a expliqué plus divinement les grands énigmes de l'Incarnation du Verbe, de la neceſſité que nous avons de la grace, de la prédeſtination des Saints, du peché originel, du franc-arbitre, & des autres veritez de nôtre foy ? Cypriens, Hilaires, Athanaſes, Gregoires, & Chryſoſtomes, je le diray encore une fois aprés un grand Pape, & avec tout le reſpect que je dois avoir pour les rares monumens que vous nous avez laiſſez de vôtre eſprit, & de vôtre pieté, Auguſtin eſt tout ſeul ce que vous êtes enſemble ; car quel prodige ! de voir que cet incomparable Docteur n'étant encore que Prêtre, parloit dans l'aſſemblée des Evêques, comme s'il eût été leur maître, leur apprenoit ce qu'ils devoient enſeigner à leurs peuples, & établir dans leurs Dioceſes, pour le reglement de la doctrine & des mœurs ; de voir qu'il préſida, non par l'autorité du rang, mais par l'éminence du ſçavoir à tous les Synodes qui ſe tinrent en Afrique, dans la cauſe des Donatiſtes, & des Pelagiens ; que c'eſt luy qui en a compoſé tous les Canons, & que des Conciles Provinciaux, & même des Oecumeniques, ont formé des déciſions de foy, des paroles qu'ils avoient tirées de ſes Livres.

Auſſi toutes les Egliſes d'Afrique deſirent poſſeder ce tréſor, celles qui n'ont point

d'Evêques le demandent & le cherchent avec empreſſement : on luy écrit de toutes les parties du monde, comme à un oracle ; les Empereurs luy recommandent les affaires les plus importantes de leurs Etats, les Gouverneurs de Province le conſultent en l'adminiſtration de leurs charges, les Souverains Pontifes s'adreſſent à luy dans les plus preſſantes neceſſitez de l'Egliſe : s'il faut décider quelque fameuſe queſtion, s'il faut combattre quelque nouvelle hereſie, s'il faut traiter de la reconciliation des ſchiſmatiques, c'eſt à luy qu'on a recours ; c'eſt luy que l'on prend pour Juge & pour arbitre de tous les differens ; c'eſt à luy que l'on attribuë toute la loüange, & toute la gloire des bons ſuccés. Mais que fait ce grand Saint ? il ſe confond luy-même des loüanges qu'on luy donne ; il prie ſes amis d'épargner la rougeur de ſon front, de le connoître un peu mieux ? Mais que direz-vous des exemples heroïques de ſon humilité, & de voir que la grace a réuny dans Auguſtin ces deux choſes ſi rares, la plus grande élevation d'eſprit avec le plus bas ſentiment de luy-même, & le deſir du mépris avec les plus éclatantes lumieres de la ſcience ?

Nous en avons deux marques dont je ne trouve point de modele dans aucun des Saints qui l'ont précedé, ny guere d'imitation dans ceux qui l'ont ſuivy. Vous voyez bien, Meſſieurs, que je parle du Livre des Confeſſions de ſes pechez, & des retractations de ſes erreurs : car qui pouroit décider en quoy il a été plus admirable ? ou quand il publie le dé-

reglement de ſes mœurs, ou quand il reconnoît les defauts de ſon eſprits; car enfin ſi d'une-part le peché nous donne de la confuſion, parce qu'il eſt un deſordre de nôtre volonté: d'autre-part l'ignorance nous fait honte, parce qu'elle eſt une éclypſe de nôtre raiſon: ſi le peché eſt oppoſé à la ſainteté de Dieu, l'ignorance eſt contraire à ſa verité; & il eſt certain que dans le ſentiment des hommes, l'ignorance eſt la derniere marque d'infamie, & que l'on trouve encore plus de gens qui ſe vantent de leurs crimes, qu'il n'y en a qui reconnoiſſent leur incapacité: mais de quelque maniere que l'on décide cette queſtion, ce ne peut être qu'à l'avantage de mon Saint: peu importe de ſçavoir laquelle des deux couronnes eſt la plus belle, puiſque l'humilité les a miſes toutes deux ſur ſa tête: il eſt vray que quand je lis les déſordres de ſa vie, j'ay quelque confuſion pour luy: mais quand je vois qu'il les avoüe, & qu'il s'en accuſe ſi humblement, je ne puis m'empêcher d'admirer ſon courage; je ſuis fâché de ce que ce Soleil de l'Egliſe ait eu des taches, & qu'il ait manqué quelquefois de lumiere; mais je ſuis ravy de voir que par une extrême modeſtie, il ait voulu rendre compte à toute la terre de ſes égaremens: c'eſt une exemple d'humilité que la grace n'a fait voir que dans Auguſtin, laquelle étant une lumiere a produit cet ombre, par l'oppoſition des défauts que cette lumiere luy découvroit en même temps.

Que ſi cette grace, comme lumiere, a répandu dans ſon eſprit tant d'éclat, qu'il a

refléchit sur toute l'Eglise, elle ne luy a pas moins inspiré de courage, entant que force, afin d'entreprendre tant de glorieux travaux pour sa défense, soûtenir tant de combats contre ses ennemis, & l'exposer à toutes les persecutions de ceux qui avoient entrepris de détruire cette Eglise, lesquels s'attaquerent à Augustin, comme à son plus ferme apuy. En effet, Dieu qui l'avoit tiré de l'heresie pour le faire le plus illustre défenseur de la foy, en l'élevant à l'Episcopat, luy veut commettre en quelque maniere le soin de toute l'Eglise universelle; il prêche, il dispute, il écrit, il anime ceux-cy à tenir bon dans la foy, il excite ceux-là à se relever de leurs chûtes; sa voix & sa plume sont des armes à quoy rien n'est capable de resister, parce que c'est la grace qui les manie; & quoy que sa charge particuliere l'attache à son Dioceſe avec un travail infatigable, son zele ne se peut borner à la seule ville d'Hyppone, dont il est Evêque, il s'étend par toute l'Afrique.

Cette terre autrefois si fertile en Saints, étoit alors dans un pitoyable état; car le vice, l'heresie & le schisme y faisoient un furieux ravage, le vice infectoit la saintetè de ses mœurs, l'heresie corrompoit la pureté de sa foy, le schisme partageoit son unité, & déchiroit ses entrailles: quel courage ne falut-il point à Augustin pour attaquer tout à la fois tant de monstres? quelle fermeté d'ame pour soûtenir l'effort de tant d'ennemis? Certes il me semble qu'on peut luy apliquer ce qu'un Ange dit autrefois d'I-

Genes. 16 maël, mais dans un sens plus favorable, qu'il ne le disoit, *Manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum.* Augustin est tout seul contre tous, & tous sont contre un; mais ce n'est que pour les vaincre tous luy seul, & par sa victoire faire triompher l'Eglise de tous ses ennemis. Tantôt il entre en lice avec Fortunat, pour défaire en sa personne tous les Manichéens; tantôt il vient aux prises avec le Chef des Arriens; icy il écrase les malheureux restes des Priscilianistes, & des sectateurs d'Origene; là il défend l'unité de l'Eglise contre les partisans de Donat; sur tout il combat pour la necessité que les hommes ont de la grace contre Pelage & Julien, & il les fait condamner par tout le monde. Il semble que ce soit un Geant qui tient seul contre mille ennemis, qu'il défait en differens endroits, en même temps, comme s'il étoit multiplié, ou bien qu'en luy seul fussent renfermées toutes les forces de l'Eglise, qui ne triomphe que par son moyen, & qui ne joüit de la paix que comme le fruit des combats & des victoires d'Augustin.

Mais il ne faut pas croire que ces combats & ces victoires ne luy ayent coûté que des veilles, des soins & des écrits, & qu'il ait été de ces Conquerans pacifiques, qui vainquent sans peril; car qui pouroit dire les calomnies & les outrages qu'il luy a falu essuyer? soit de la part des Payens infideles, soit de celle des mauvais Chrêtiens, soit enfin des heretiques, lesquels quoy que divisez de party & de sentimens, se sont neanmoins accordez tous ensemble, dans le dessein de le

perdre, comme leur commun ennemy ? Les Evêques Donatistes soulevent les peuples contre luy, & promettent remission de tous les pechez à tous ceux qui luy ôteront la vie; les Circoncellions l'attendent sur les chemins pour l'assassiner, & croient faire un grand sacrifice à Dieu de verser le sang du destructeur de leur secte ; & ils eussent executé leur abominable dessein, si par une providence particuliere, celuy qui leur servoit de guide, ne se fût heureusement égaré, Julien & les partisans de Celestius & de Pelage le déchirent par une infinité de libelles & de satyres ; mais le Saint consideroit cet effet de leur rage, comme les Capitaines considerent leurs blessures aprés avoir remporté la victoire ; c'est-à-dire, comme les marques de leur valeur, & le sujet de leur triomphe : C'est à peu prés en ce sens que luy écrit S. Jerôme, *Catholici te conditorem antiquæ rursus fidei venerantur atque suspiciunt*: Les Catholiques, luy dit-il, vous tiennent à juste titre pour le second fondateur de la foy ; *Omnes hæretici detestantur;* mais ce qui est le comble de vôtre gloire, c'est que tous les heretiques vous ont en horreur.

Ajoûtez enfin que la grace, en qualité de douceur, ne luy a pas moins donné d'avantage pour le faire grand Saint, & pour sanctifier les autres, en même temps, qu'en qualité de lumiere, & de force ; car c'est elle qui temperoit l'ardeur de son zele, & qui luy faisoit recevoir les plus grands pecheurs avec des entrailles de compassion ; soit en pardonnant à ses plus grands ennemis, soit en ga-

gnant à Dieu tous ceux qu'il pratiquoit, par l'affabilité & la condeſcendance, dont il uſoit envers tout le monde; de maniere que le zele & la douceur faiſoient dans ce grand Saint un accord & un temperament ſi admirable, que l'ardeur de l'un n'empêchoit point la moderation de l'autre, & c'eſt l'aſſemblage de ces deux vertus, qui attiroit tous les cœurs, & qui raviſſoit tous les eſprits; parce qu'on ne ſçait que trop par eſperience que le zele eſt ſujet à s'aigrir, & que le vent excité d'abord par le ſaint Eſprit ſe change quelquefois en tourbillons, & en orages, & que ce feu conſume & devore, au lieu d'échauffer; mais c'eſt l'exemple que nôtre Saint a laiſſé à tous ceux qui ſont apellez aux miniſteres Evangeliques, d'avoir ce zele ardent & éclairé de l'éminente ſcience de la charité divine; ce zele accompagné de douceur, lequel ſans doute doit être éloigné de ces moles condeſcendances qui favoriſent le relâchement des mœurs, exempts de ces lâches craintes qui glacent le courage & la voix, lorſqu'il faut reprendre les vices, ennemis de ces honteux ménagemens, qui font que l'on n'oſe prendre ouvertement le party de Dieu, ny ſe déclarer contre les déſordres.

Mais auſſi loin de ce zele pacifique, ces rigueurs indiſcretes, qui ne ſervent qu'à rendre la vertu amere, & à en donner du dégoût; loin ces tempêtes, qui ne font que du bruit & du trouble, dans l'Egliſe: loin enfin ces flâmes violentes, qui ſont plus capables d'allumer dans les cœurs le feu de la haine & de la diſcorde, que celuy de la chari-

Digitized by Google

té ; au lieu que la douceur eſt une vertu conquerante, à qui rien ne réſiſte ; & lorſqu'on le joint avec le zele, on triomphe de tout : or comme c'étoit par là que la grace avoit commencé de gagner à Dieu ce grand Saint, c'eſt auſſi par là qu'elle acheve de le conſumer comme un holocauſte par une pieté fervente, par une tendre devotion, & par une charité toute ardente & toute embraſée, qui égaloit & les lumieres de ſon eſprit, & le courage de ſon grand cœur; c'eſt pour le faire entendre qu'on a coûtume de le peindre avec un cœur bleſſé, qui jette des flâmes au lieu de ſang, parce que l'amour divin l'avoit comme changé tout en feu: il ne ſoûpiroit qu'aprés Dieu, il ne cherchoit que Dieu, & ne vivoit que pour Dieu; de ſorte que n'ayant de deſir que pour ſa gloire, il n'avoit de haine que pour ce qui luy déplaiſoit, juſque-là que dans l'excés de cette ardeur, & par un tranſport qui ne ſe peut excuſer que ſur la violence de la charité, qui ſouvent ne prend pas garde de ſi prés à ce qu'on dit, & à ce qu'on ſouhaite : il s'écrioit quelquefois, ô mon Dieu ! ſi j'étois Dieu, & que vous fuſſiez Auguſtin, je voudrois vous donner la divinité, que vous n'auriez pas, & être Auguſtin en vôtre place: d'où vous pouvez juger de la grandeur de la charité dont ſon cœur étoit embraſé, & ce qui juſtifie l'éloge qu'on luy a donné, d'avoir été auſſi ſaint qu'il étoit ſçavant; puiſque c'eſt la charité qui fait la meſure de nôtre ſainteté, & comme il avoit paſſé toute ſa vie depuis ſa converſion dans les actes & l'exercice de cette charité,

il les consuma par un zele ardent : Car les Vendales, aprés avoir ravagé toute l'Afrique, ayant mis le siege devant la ville, Augustin, comme un bon pasteur mourut en consolant & animant son troupeau, & voulût expirer dans l'exercice de la penitence, qu'il n'avoit jamais interrompuë depuis sa conversion, & sans laquelle il avoit coûtume de dire, qu'un Chrêtien devoit apprehender de mourir, quelque sainte que fût la vie qu'il avoit menée, & quelque esperance qu'il eût conçû de la misericorde de Dieu.

Conclusion. Finissons, & pour conclusion de ce Discours, je sçay bien, Messieurs, que tous ne peuvent pas, comme le grand S. Augustin, combattre les heretiques, & détruire les heresies, que tous n'ont pas l'esprit ny la science de ce grand Docteur, pour éclairer l'Eglise par les lumieres de leur doctrine : mais tous le peuvent par les lumieres de leurs vertus & de leur saintetê, & même la faire triompher par la victoire de leurs vices, puisque, selon S. Ambroise, l'Eglise n'a jamais un plus juste sujet de triomphe, que dans la conversion des pecheurs : *De me in Cœlo, de me in terris triumphus agitur*: Certes, il n'y a point de pecheur, qui voyant la puissance de la grace dans la conversion de saint Augustin, doive desesperer de la victoire de ses passions : car si cet homme plongé dans les desordres d'une jeunesse déreglée, a pû se défaire de ses mauvaises habitudes, changer entierement de vie, & de naturel, & devenir un si grand Saint, quel prétexte pourons-nous apporter, pour ne pas tâcher de

sortir

sortir du malheureux état où nous sommes ? je veux que nous soyons foibles, que nos passions soient violentes, que nos attachemens soient grands ; mais avec le secours de la grace, nous pouvons aussi bien que luy, rompre nos liens, & triompher de nos foiblesses ; il est vray qu'il resista longtemps aux attraits de la grace ; mais comme Dieu n'use pas toujours de la même misericorde envers tout le monde, prenons garde que si nous ne ménageons fidelement les graces, & les occasions qu'il nous présente, sa misericorde ne se lasse, & ne nous abandonne à la rigueur de sa justice.

De plus, puisque l'Evangile nous assûre, que ceux qui auront instruit les autres, brilleront comme des Astres dans la gloire, & durant toute l'éternité ; si nous ne le pouvons faire comme ce grand Saint, par la science, & par les livres, nous le pouvons d'une autre maniere, qui n'est pas moins efficace, qui est par nôtre bon exemple, & par nos actions ; c'est par là que nous pouvons être Docteurs, Predicateurs, Apôtres, & même des Evangiles vivans, & autant d'Agens du Fils de Dieu ; & c'est ce que font ces saintes filles, qui suivent l'Ordre & la Regle de ce grand Saint, lesquelles par l'innocence de leur vie, leur union avec Dieu, & les actions de charité qu'elles exercent continuellement, nous enseignent la haute science du Ciel ; & comme elles imitent parfaitement en ce point, l'exemple de leur saint Instituteur, elles sont des copies, que ce grand Saint nous a laissées pour nous servir de mode-

les, afin qu'aprés avoir imité ſes vertus ſur la terre, nous ſoyons participans de ſa gloire dans l'Eternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE L'ANGE GARDIEN.

Videte ne contemnatis unum de pusillis istis, Angeli enim eorum semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est : *Matth. c.* 18.

Prenez garde de ne mépriser aucun de ces petits enfans, car je vous déclare que leurs Anges voyent sans cesse la face de mon Pere, qui est dans le Ciel : En S. Matthieu, Chap. 18.

ON dit d'ordinaire, Messieurs, que pour parler des Anges il faudroit avoir la langue des Anges même; n'y ayant que ces sublimes intelligences qui puissent elles-mêmes exprimer l'élevation de leur nature, la difference des ordres qu'elles composent, la puissance qu'elles ont sur les choses de ce monde; & la plenitude du bonheur qu'elles possedent:

Digitized by Google

mais d'ailleurs les bienfaits dont nous leur ſommes redevables, & qui s'étendent ſur tous les momens de nôtre vie, ſont d'une telle nature, que comme il ne faut qu'être homme, c'eſt-à-dire, l'abregé de toutes les miſeres, pour reconnoître le beſoin que nous avons de leurs ſecours; il faudroit ceſſer de l'être, pour ne pas être touché des ſentimens d'une juſte reconnoiſſance: & j'ajoûte qu'il faudroit encore avoir renoncé aux ſentimens d'un Chrêtien, pour ne pas s'efforcer de répondre par nôtre confiance, par nôtre devotion, & par nos reſpects, à l'amour, à la vigilance, & aux ſoins qu'ils prennent de nôtre ſalut.

C'eſt, Chrêtienne compagnie, ce qui me fait faire, au nom de tous ceux qui m'écoûtent, un aveu public des obligations communes que nous leur avons, & une proteſtation ſolemnelle de nôtre culte & de nos reſpects, en ce jour qui leur eſt particulierement conſacré. Car je me perſuade que puiſque ces bienheureux Eſprits daignent bien prendre la conduite des enfans mêmes, ils ne dédaignent pas non plus que Dieu, les loüanges & les témoignages d'affection, qui partent de leurs bouches, & qu'ils ont plus d'égard aux ſentimens de nos cœurs, qu'à la foibleſſe de nos diſcours. De plus, ſi tout heureux qu'ils ſont, ils ſe réjoüiſſent de nôtre bien, & comme nous aſſûre l'Ecriture, s'ils font une fête dans le Ciel pour nôtre converſion: *Gaudium erit coram Angelis Dei ſuper uno peccatore pœnitentiam agente*, n'eſt-il pas juſte d'en faire une ſur la terre, pour nous

Luc. 15.

réjoüir de leur gloire, & pour nous souvenir de leurs bienfaits: afin donc de vous animer à un devoir si juste envers ces bienheureux esprits, j'ay besoin du secours du saint Esprit même, que nous implorerons par l'entremise de la Reine des Anges, en la saluant avec la parole d'un Ange.

Ave Maria.

SI c'est, au sentiment de saint Jerôme, une preuve incontestable de l'excellence de nos ames, de sçavoir qu'elles ne sont pas plûtôt creées, que Dieu leur députe un des Princes de sa Cour, pour en prendre le soin, & se charger de leur conduite; ce n'est pas cependant une chose dont nous devions être surpris, puisque c'est l'ordre de la sagesse de Dieu, & en quoy il fait éclater sa grandeur & sa majesté, d'employer ces intelligences celestes, comme ses Officiers, au gouvernement de ce grand Univers. Mais de voir que ces esprits immortels, élevez si haut au dessus de nous par leur nature, & dans cette plenitude de bonheur, dont ils joüissent, par la possession de Dieu même, qui est leur souverain bien: que ces creatures, dis-je, si nobles, si parfaites, & si heureuses soient destinées à la conduite non seulement des Princes & des Monarques, mais du dernier de tous les hommes, & du plus miserable qui vive sur la terre; & de sçavoir qu'ils s'y appliquent avec tous les soins imaginables, qu'ils regardent cet employ comme le plus grand, & le plus glorieux qui soit au monde; jusque-là qu'ils en portent le nom, comme

d'un office considerable, dont ils se font honneur : c'est, Messieurs, ce qui doit faire l'étonnement de tous les hommes, aussi bien que le sujet de leurs reconnoissances.

Mais afin de bien concevoir la grandeur de ce bienfait, il faut remarquer, s'il vous plaît, que dans la Cour d'un Souverain de la terre, il y a deux sortes d'Officiers qui ont des emplois differens, & qui leur sont également necessaires, les uns demeurent dans son Palais, sont toujours en sa présence, & l'accompagnent par tout: les autres sont envoyez de côté & d'autre, dans les lieux les plus éloignez pour les affaires, & pour les commissions les plus importantes de l'Etat. Il en est de même dans la Cour de ce Monarque du Ciel ; avec cette difference toutefois, que ces deux emplois ne sont pas incompatibles en même temps à l'égard des mêmes personnes ; puisque selon l'Evangile, les mêmes Anges qui ont soin de nous sur la terre, sont sans cesse en la presence de ce Dieu du Ciel, *Angelicorum semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.* Le bonheur dont ils joüissent ne les empêche point de soûlager nos miseres, ils loüent & benissent le Createur, & sont attentifs aux besoins des creatures: ils sont au Ciel, & conversent avec les hommes sur la terre en même temps. Delà vient que l'on peut considerer ces Esprits bienheureux dans ces deux fonctions, qui ont raport aux hommes, & qui toutes deux sont exprimées par le nom d'Anges, lequel est pris de leur Office, & non pas de leur nature, comme dit saint Augustin, & qui signifie des Messagers, des Ambassa-

Matth. 12.

deurs, & des Envoyez. Ce que saint Bernard a heureusement expliqué dans ce peu de paroles: *Illos utique, & tuos ad nos, & nostros ad te Angelos facis.* Ces purs esprits, dit-il, sont vos Anges & les nôtres tout à la fois: c'est-à-dire, ce sont les Envoyez des hommes auprés de vous, & les mêmes vos Ambassadeurs auprés des hommes. Ce qui est conforme à la vision du Patriarche Jacob, qui vit les uns qui montoient, & les autres qui descendoient par cette échelle mysterieuse, qui luy apparut en songe. En effet, ils montent au Ciel pour solliciter nos affaires auprés de Dieu, & ils descendent sur la terre pour faire celles de Dieu auprés des hommes. C'est donc, Messieurs, dans ces deux emplois que je prétend vous les faire voir aujourd'huy: Dans le premier, nous considererons comme ils traitent, & comme ils agissent auprés de cette divine Majesté, pour nos interêts, avec tout le zele, tout le credit, & toute l'affection possible; ce qui doit exciter la confiance que nous devons avoir en leur secours. Et dans le second nous verrons comme ils sont députez de Dieu même auprés de nous, pour être nos guides, nos directeurs, & nos gardiens; ce qui nous portera, sans doute, à leur rendre tout le respect, & toute la reconnoissance dont nous sommes capables. C'est le sujet & le partage de ce Discours. Ne perdons point de temps.

PREMIERE PARTIE.

IL est vray, Messieurs, que le premier office, que les Theologiens, fondez sur la parole de Dieu, assignent aux Anges, est d'être presens devant Dieu, *assistunt*, comme ils parlent, ils assistent devant son Trône; & c'est dans cet exercice, & dans ce ministere que le Prophete Daniel vit au Ciel ces Esprits celestes, dont la multitude, au sentiment des Docteurs, surpasse celle de toutes les creatures corporelles, *millia millium & decies centena millia assistebant ei.* Leur promptitude pour l'execution de ses ordres est telle, que non seulement ils sont toujours prêts au moindre signe de sa volonté; mais par une maniere d'agir toute particuliere, & toute contraire à celle des autres Ministres, qui écoûtent les ordres de leurs Souverains, avant que de les executer: ceux-cy, dit le Prophete Royal, les executent pour les entendre, *Qui faciunt verbum ejus ad audiendam vocem sermonum ejus*, c'est-à-dire, qu'ils témoignent tant d'ardeur à les accomplir, qu'ils les executent en un moment, pour se representer aussi-tôt, & en recevoir de nouveaux; & leur science, leur industrie, leur force, & leur pouvoir sont si admirables, qu'un seul suffiroit pour gouverner tout le monde; sans que la distance des lieux pût le separer de son bonheur, ny la multitude des hommes, & des occupations, le confondre, ou le distraire un seul moment, de la vûë de son souverain bien.

Daniel. 7.

Psal. 102.

Or ce sont, Messieurs, ces Princes, & ces Courtisans du Ciel si grands, si sages, & si

Digitized by Google

puissants, qui sont nos Mediateurs & nos Agens auprés de cette divine Majesté, pour ménager les interêts de nôtre salut; & c'est même de cette présence, & de cette vûë de Dieu, qui fait leur gloire & leur souverain bien, qu'ils puisent les motifs de cette ardente charité, qu'ils ont pournous: comme si leur bonheur n'étoit que par raport au nôtre, & que tous leurs avantages & leurs prérogatives ne fussent que pour les rendre plus propres & plus prompts à nous secourir. Premierement, parce que cette vûë de Dieu qui allume ce brasier d'amour dont ils brûlent pour ce divin objet, leur en fait refléchir l'ardeur sur nous; car comme ils voyent sans cesse son visage, & qu'ils lisent dans son cœur la charité immense qu'il a pour les hommes, ils aiment ensuite ce qu'ils le voyent aimer; & comme ils souhaiteroient se consumer pour l'interêt de sa gloire, voyant que nous en sommes le principal objet, ils n'ont point de desir plus ardent que de nous assister, & de nous faire part du bonheur qu'ils possedent. Ainsi, mon cher Auditeur, si vous me demandez ce qui les excite à nous secourir avec tant de zele, & ce qui les porte à nous témoigner tant d'amour, je vous en apporteray pour raison, *Semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est*, ils voyent sans cesse la face de Dieu, ils sont toujours en sa présence, ils voyent les mouvemens de son cœur, & l'amour infiny qu'il a pour nous; ils prennent toutes les dimensions de cette charité divine, sur laquelle ils reglent la leur. Saint Paul, à la verité, tâchoit de nous la

Ad Ephes. 3. faire comprendre par ses effets, *ut possitis comprehendere quæ sit latitudo, longitudo, sublimitas, & profundum;* mais ces sublimes Intelligences la voyent dans Dieu même; éclairées qu'elles sont de la lumiere de gloire, elles en conçoivent la hauteur & la profondeur, quand elles voyent que ce Dieu de majesté daigne bien arrêter les yeux sur des creatures aussi miserables, que le sont les hommes.

Ainsi bien loin de se croire abaissées dans les services qu'elles nous rendent, elles s'estiment trop glorieuses de seconder cet amour d'un Dieu, & croyent que la plus noble commission où elles puissent être employées, est de se dévoüer, pour ainsi dire, à tous les besoins de ceux, dont leur Souverain leur a commis le soin. Elles voyent la longueur de cette même charité, en considerant que de toute éternité il les a aimez, & que le premier mouvement de son cœur a été de les vouloir associer à son propre bonheur; & dans cette vûë elles voudroient éterniser leur zele & leurs services. C'est pourquoy elles les commencent dés le premier moment de nôtre vie, & les continüent infatigablement jusqu'au dernier soûpir; & si nous vivions des siecles, & une éternité toute entiere sur la terre, elles ne se lasseroient jamais de nous marquer leur charité; parce qu'elles la mesurent sur la longueur de celle de Dieu même. Elles en voyent enfin la largeur, & l'étenduë, qui est sans bornes, en ce qu'il n'a rien omis pour nôtre salut, & qu'il a tenu tous ses travaux, & toutes ses souffrances, sa

vie & ſon ſang bien employez, pour ce ſujet, & cette immenſité de la charité d'un Dieu donnent une ſi grande étenduë à celle que ces bienheureux Eſprits ont pour nous, qu'elle leur fait tout entreprendre: C'eſt ſaint Auguſtin qui nous en aſſûre, en parlant de l'Ange Gardien, *Grandis eſt ei cura de nobis, & magnus dilectionis affectus erga nos, & hoc totum propter honorem tuæ inæſtimabilis charitatis qua dilexiſti nos.* Leur ſoin eſt proportionné à leur amour; mais cet amour eſt grand & ardent par reflexion de cette charité embraſée, qu'un Dieu a eüe pour nous, *Diligunt quos tu diligis*, pourſuit-il, *cuſtodiunt quos tu cuſtodis*; ils nous aiment, parce que vous nous aimez, ô mon Dieu! & l'ardeur de l'amour qu'ils nous portent, s'allume dans cette fournaiſe de la charité que vous avez pour les hommes.

Mais avant que de paſſer plus avant, quel bonheur! mon cher Auditeur, d'avoir auprés de ce ſouverain Monarque un Prince de ſa Cour, qui porte, en même temps, la qualité d'agent & d'envoyé de nôtre part? qui nous aime d'un amour conſtant, & à qui cet amour fait ménager nos affaires comme les ſiennes propres; qui met, en un mot, ſon bonheur à avancer le nôtre; afin que s'il étoit poſſible, que ce Dieu de bonté oubliât l'amour & le ſoin qu'il a pour nous, cet Agent & cet Ambaſſadeur les luy repréſentât ſans ceſſe, & le fît ſouvenir de ce que luy a coûté cette ame, qui luy eſt ſi chere; & comme cet Agent nous aime ſincerement, il nous ſert avec fidelité auprés de Dieu, ne tâchant

qu'à nous mettre toujours plus avant dans ſon amitié : les Demons, ces Anges apoſtats, en conçoivent une envie, & un dépit qui va juſqu'à la rage, & au deſeſpoir: mais ces fideles Eſprits ſecondent l'intention de leur Maître par l'affection la plus pure, & la plus ardente qui ſe puiſſe imaginer ; parce que comme elle prend naiſſance du cœur de Dieu, elle n'a point d'autre but que de nous porter à Dieu, comme à la ſource de nôtre commun bonheur.

Ce n'eſt pas aſſez que les Anges ayent tant d'amour pour nous, s'ils n'ont encore la connoiſſance parfaite de nos beſoins, & de toutes nos affaires, pour porter la qualité de nos Agens auprés de Dieu ; car comment les ſolliciter auprés de cette divine Majeſté, & s'acquiter de cet office, ſans avoir le ſecret, & ſans entendre auſſi parfaitement ce qui eſt de nos interêts, comme ils ont d'affection à les pourſuivre. C'eſt un ſecond avantage que nous retirons d'avoir un Ange Gardien auprés de Dieu, *Semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis eſt*, ils voyent Dieu ſans ceſſe, & dans Dieu ils connoiſſent ce qui nous touche, par la plus certaine & la plus parfaite de toutes les connoiſſances : car, Meſſieurs, quoy que nos penſées, & nos deſirs, qui ſont les ſecrets de nos cœurs, ne ſoient ouverts qu'à Dieu ſeul, comme un droit de ſa divinité, qu'il ne communique pas ordinairement à ſes creatures ; Cependant, comme nos Anges ſont nos Agens auprés de Dieu, leſquels negocient tantôt l'avancement de nôtre perfection, tantôt nôtre paix, & nôtre

reconciliation, & enfin qui ont charge de nôtre conduite ; & qui ont une espece d'intendãce sur tout ce qui regarde nôtre salut; on ne peut douter que chaque Ange n'ait du moins la connoissance des pensées de ceux qui sont commis à ses soins, une connoissance, dis-je, non seulement conjecturale, cõme peut avoir le demon, qui se peut tromper en jugeant seulement par les signes qui paroissent au dehors, mais par une vûë claire & distincte, les voyant dans ce grand miroir de l'essence de Dieu : de sorte que s'ils ont la vûë assez forte pour soûtenir les éclairs qui partent de cette divine Majesté : & pour penetrer jusque dans l'abîme de ses jugemens, comme parle saint Bernard, *Irrepercuſsâ mentis acie, divinorum judiciorum abyſſum intuentur.* Ils penetrent à la faveur de cette même lumiere, jusque dans le fond de nôtre ame, pour y voir le bien & le mal qui est en nous, nos foiblesses, nos miseres, nôtre humeur, & nos inclinations ; ils sçavent ce que nous faisons, & ce que nous pensons, le nombre des graces que nous recevons, & de celles dont nous aurions besoin, & agissent ensuite sur ces connoissances ; ils découvrent enfin jusqu'aux moindres maux qui demandent l'application de leurs soins, pour les representer incessamment à Dieu, & pour nous en procurer le remede.

Il faut à la verité, Messieurs, bien de la prudence, de l'addresse, & une grande étenduë d'esprit à un Ambassadeur, pour sçavoir prendre les momens favorables, & les conjonctures des temps, d'où dépend le succés

de l'affaire dont il eſt chargé, il luy faut de l'experience, & un grand diſcernement, afin de pourvoir à tout; encore ſouvent ſes projets manquent par les endroits qui ſembloient les mieux conſertez, puiſqu'il ne faut qu'une circonſtance pour faire échoüer la meilleure entrepriſe; & quelquefois la multitude l'embaraſſe, & le confond. Mais ces bienheureux Eſprits ont une penetration que rien ne peut tromper, & des lumieres auſquelles rien n'échappe: puiſqu'ils les puiſent dans la ſource même, qui eſt la face de Dieu. Ce qui fait que dans l'Apocalypſe ils ſont repreſentez par ces animaux myſterieux, qui étoient pleins d'yeux de tous côtez. Ils ſont tout yeux pour découvrir tout, n'y ayant point de cauſe naturelle qui leur ſoit cachée, tout yeux pour contempler Dieu en même temps, tout yeux pour étendre leur veuë ſur le paſſé & ſur l'avenir, tout yeux enfin pour veiller ſur nous, & ſur ce qui nous touche; juſques-là qu'un ſaint Pere les appelle les yeux de Dieu, comme autrefois ces Officiers des Souverains, qu'on appelloit les yeux de l'Etat, parce qu'ils devoient prendre connoiſſance de tout ce qui s'y paſſoit, pour leur en faire un fidele raport. Quelle confiance donc, Chrétienne compagnie, ne devons-nous point avoir en leur vigilance, auſſi bien que dans leur affection? Elle doit ſans doute être telle que meritent ceux, qui ſont ſeuls pour nous dans le Ciel, ce que ſaint Paul dit que ſont tous les differens Ordres de l'Egliſe, pour le ſalut des fideles; les uns ſont les yeux pour veiller ſur le troupeau, les autres les oreilles

pour les écoûter, d'autres la langue, afin de prier pour eux, & d'autres les bras & les mains pour les secourir. Mais nôtre Ange nous tient lieu de tout cela ; disons mieux, au lieu de ces organes du corps, dont il est capable, il est un pur Esprit, qui a deux puissances, l'entendement, & la volonté ; & à mesure que l'un puise l'amour qu'il a pour nous dans le cœur de Dieu, l'autre reçoit de son visage les lumieres & les connoissances de nos besoins, pour être l'Agent & le Mediateur de nôtre salut.

Ajoûtons en troisiéme lieu, le pouvoir & le crédit qu'ils ont auprés de la divine Majesté, & qu'ils employent pour nous secourir : ce qui suit encore des mêmes paroles de nôtre Evangile, *Semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.* Ils voyent continuellement la face de Dieu, & sont sans cesse en sa presence, ce sont ceux qui l'approchent de plus prés, qui luy parlent, pour ainsi dire, plus familierement ; ce sont les premiers Officiers, & par consequent les plus grands de son Etat, qui ont plus d'accés auprés de ce Monarque souverain. D'où il est aisé de juger de la grandeur de leur pouvoir, & de leur crédit, qu'ils employent tout entier en nôtre faveur. Or quoy que cela leur soit commun avec tous les Saints, qui sont puissans auprés de Dieu, comme ses amis & ses favoris : cependant il semble être plus propre de ces bienheureux Esprits ; parce que ce sont ceux qui reçoivent & qui executent tous ses ordres, ceux à qui ensuite il doit imprimer un caractere tout particulier de son pou-

voir, comme nos Rois font à leurs Officiers qui tiennent leur place, & qui agiſſent en leur nom. Que ſi le Prince eſt ſatisfait de leur conduite, & de leur fidelité, on ne peut douter qu'ils ne ſoient puiſſans auprés de ſa perſonne; mais s'il eſt perſuadé que tout ce qu'ils deſirent n'eſt que pour le bien de ſon Etat, & pour l'accroiſſement de ſa gloire, peut-on craindre que ce qu'ils demandent ne ſoit favorablement reçû? que ce qu'ils font ne ſoit approuvé, & ratifié? & que ce qu'ils entreprennent ne ſoit ſoûtenu & autoriſé? C'eſt là maniere dont nous devons raiſonner de ces Eſprits bienheureux, qui ſont devant Dieu pour avancer nos affaires, & procurer nôtre ſalut; puiſque ce ſont ſes Officiers, auſquels il diſtribuë ſes plus glorieux emplois. Dieu leur donne donc un ample pouvoir dans l'étenduë de leur commiſſion: d'ailleurs ils cherchent ſes interêts en procurant les nôtres, leur dignité leur donne accés auprés de luy, pour les luy repréſenter; ils ſont toujours en ſa preſence pour être écoûtez à tous momens: leur pouvoir donc & leur credit eſt à peu prés, comme celuy que peuvent avoir auprés d'un Prince ſes plus chers Favoris, ſes premiers Officiers, ou ſes plus affidez ſerviteurs, ſur qui il ſe repoſe de tout.

Or ce pouvoir, Meſſieurs, & ce credit eſt employé continüellement, & tout entier, pour nous, pour nos affaires, & pour procurer nos beſoins; parce qu'ils ſont nos agens auprés de Dieu, & d'ailleurs qu'ils ſçavent que mieux ils s'acquiteront de cette commiſſion, plus ils avanceront ſa gloire: que ne devons-

nous donc point esperer de leur secours ? quelle intercession plus puissante ? quel moyen plus efficace pour impetrer quelque faveur de Dieu, si nous sçavons nous servir de cet avantage ? Si un Ambassadeur qui reside à la Cour d'un Prince étranger a de coûtume de demander audiance pour parler des affaires dont il est chargé, & s'il ne manque pas d'employer toute son industrie, & tout son crédit pour les bien conduire, & pour parvenir à ses fins. Nous agissons, Chrêtiens, avec Dieu à la grandeur, aprés qu'il nous a élevez à la qualité de ses amis, & de Princes de son sang, par l'alliance qu'il a voulu faire avec nous; nous avons un Ange en sa Cour, qui est un resident ordinaire: helas ! que nous avons de grandes affaires à traitter ? il ne s'y agit pas d'un petit interêt temporel; mais il s'agit de l'heritage de son Royaume, & d'une éternité de bonheur. Qu'il y a de differens à discuter, & à démêler sur cet heritage ! que nos ennemis y forment d'étranges obstacles ! il y a des conditions que Dieu nous propose de sa part; nous avons des propositions de paix à luy faire de la nôrre; à qui pouvons-nous commettre nos interêts plus sûrement, qu'à ce celeste Ambassadeur, & à cet Agent si intelligent, si fidele, si zelé & si puissant ? Combien de fois l'alliance est-elle rompuë entre nôtre ame & Dieu ? hé ! qui peut mieux ménager les interêts de tous les deux, que ce ministre si intelligent, & qui est tellement amy des deux partis ? C'est luy qui appaise ce Souverain lorsque nous l'avons irrité par nos crimes, luy qui allegue nôtre foiblesse, qui

repreſente les ſurpriſes, & les pieges que nous ont dreſſé nos ennemis, & tout ce qui en peut diminuer l'énormité.

Combien de fois a-t-il fait ſuſpendre l'Arrêt que ſa juſtice alloit porter contre nous ? Combien de fois nous eſt-il arrivé la même choſe qu'à cet arbre infructueux de l'Evangile, que le pere de famille voulut arracher de ſon jardin, ſans que le Fermier fit tant, par ſes prieres & par les promeſſes qu'il donna, que par l'aſſiduité de ſes ſoins il raporteroit quelque fruit, qu'il obligea celuy qui en étoit le Maître, d'avoir encore patience, & de le laiſſer pour cette année: ah ! mille & mille fois le Maître de ce grand heritage, qui eſt Dieu, nous auroit enlevez de ce monde, comme des arbres ſteriles en bonnes œuvres, qui ſont deſtinez au feu, ſans que ce fidele Gardien, & ce puiſſant Protecteur a parlé pour nous, & promis de faire tant par ſes ſoins, & par les pluyes des graces qu'il nous procurera, que nous répondrons enfin à l'attente d'un Dieu. C'eſt, Meſſieurs, ce que font ces Anges en qualité d'Agens, & d'Envoyez de nôtre part auprés de Dieu: ne leur devons-nous donc pas autant de confiance, qu'ils ont d'affection pour nos interêts, qu'ils aportent de prudence à les ménager, & qu'ils employent de credit à les avancer & à les faire réuſſir ? Mais il eſt temps de les conſiderer ſous la ſeconde qualité, comme les Anges, c'eſt-à-dire, les Envoyez & les Ambaſſadeurs de Dieu auprés de nous, & voir ce qu'ils font ſur la terre pour nôtre ſalut. C'eſt ma ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

VOus ſçavez, Meſſieurs, que c'eſt un procés, que de tout temps l'on a injuſtement intenté à la divine Providence, qu'aprés avoir créé l'homme, le plus noble de ſes ouvrages, elle ſemble l'avoir le plus abandonné, l'avoir expoſé à toutes les injures, accablé de miſeres, & aſſujetty à toutes les neceſſitez. Ceux d'entre les Philoſophes qui ont entrepris ſa défenſe, ont cru qu'il ſuffiſoit, pour faire l'apologie de cette Providence, de dire qu'elle avoit donné à cet homme la raiſon, & un eſprit capable de pourvoir à tous ſes beſoins, de ſe défendre des inſultes de tous ſes ennemis, & de trouver le remede à tous ſes maux; mais je m'aſſûre que les autres, au lieu de quereler cette providence d'un Dieu à ſon égard, l'auroient plûtôt ſans ceſſe admirée, s'ils avoient connu certainement cette verité, dont quelques-uns ont eu ſeulement quelque penſée: ſçavoir qu'elle ne s'eſt pas contentée de donner à cet homme un eſprit raiſonnable, qui eſt au dedans de nous, & qui fait une partie de nous-mêmes; mais qu'elle nous en a encore aſſigné un autre exterieur, auſſi éclairé & auſſi plein d'amour & de tendreſſe, que nous pouvions nous-même le ſouhaiter. Ils verroient que Dieu, bien loin de nous avoir abandonnez, comme ils ſe plaignent, a plus fait en nôtre faveur, que nous n'euſſions oſé eſperer nous-mêmes: C'eſt pourquoy ſaint Bernard ne peut s'empêcher de ſe récrier dans cette penſée, *Domine, quid eſt homo? quia innotuiſti ei, aut quid apponis erga eum cor tuum?* ô mon Dieu! *Pſal.* 143.

Digitized by Google

quel est cet homme, pour en prendre un soin si empressé ? & par quel endroit a-t-il merité que vous vous missiez tant en peine de luy ? *Geris pro eo sollicitudinem, curam illius habes, mittis unigenitum tuum, immittis spiritum tuum, promittis etiam vultum tuum, & nequid vacet ab operâ sollicitudinis nostræ, beatos illos spiritus mittis in ministerium nostrum*, vous ne vous contentez pas de nous avoir envoyez vôtre Fils, pour nous servir d'exemple & de modele ; de nous donner vôtre saint Esprit, pour être nôtre Maître ; si vous ne nous députez encore ces bienheureux Esprits, pour avoir soin de nous.

Il est vray, Messieurs, que l'homme en a la principale obligation à la bonté de son Createur ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit redevable à cet Ange, de remplir si exactement cet office, & de s'acquiter si ponctuellement de cet emploÿ d'Envoyé de Dieu auprés de nous, pour deux ou trois signalez bienfaits, qui ont raport à l'état où nous sommes en cette vie. Le premier est, que nous y sommes comme des pupils, qui pour être enfans de Dieu par la grace, n'avons pas encore la joüissance de nôtre bien ; nous soûpirons aprés l'heritage du Ciel, qui nous est promis, & que nous attendons : car la premiere qualité que nous portons, selon S. Paul, est celle d'enfans, qui par un droit fondé sur la nature, doivent avoir des Tuteurs, & des Gouverneurs pour l'instruction de leurs mœurs, & pour l'administration de leurs biens, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se conduire eux-mêmes, *Quanto tempore hæres*

Ad Galat. 4.

parvulus est, sub tutoribus est, & exactoribus. Le temps de cette vie est veritablement le temps de nôtre enfance, nous y sommes foibles, nous y avons peu de lumieres, peu de conduite, & nous y courons beaucoup de hazards : Or pendant ce temps, dit saint Thomas, sur ces paroles de l'Apôtre, nos Anges Gardiens sont les tuteurs de nos personnes, & les administrateurs de nos biens. A raison de nos personnes, ils s'appellent Tutelaires, & font l'Office de Maîtres, qui nous instruisent, qui nous éclairent, qui nous avertissent de nos devoirs, & qui nous pressent de nous en acquiter ; & à raison de nos biens, ils s'appellent Administrateurs, qui est le sens que quelques-uns donnent à cette parole de saint Paul, *Ipsi sunt administratorii spiritus iis, qui capiunt hæreditatem salutis.* Ad Hebr. 1. En qualité de maîtres & d'instructeurs, ils nous font prendre garde aux graces de Dieu, qui passent comme des éclairs, sans que nous y fassions souvent reflexion ; ils nous expliquent ce que Dieu veut dire, & ce qu'il demande de nous ; & lorsqu'il ne nous dit mot, & que pour nous punir il retire ses graces, & ne nous les donne plus que rarement, ils sont alors, dit saint Denys, les interpretes du silence de Dieu, *divini silentii interpretes*, ils nous reprennent, & nous châtient de nos fautes & de nos négligences par de secrets reproches, & nous disent en particulier ce que l'un d'eux disoit autrefois à tout le peuple d'Israël, *Noluistis audire vocem meam : & cur hoc fecistis?* vous n'avez pas voulu écoûter ma voix, & les conseils que je vous donnois, Judic. 2.

qu'avez-vous fait en les rejettant de la sorte ? vous avez tout perdu.

Mais vous, mon cher Auditeur, vous-même n'avez-vous jamais entendu cette voix, & ces reproches ? dites-moy, quel conseil suivez-vous, quand vous perdez & vôtre bien & vôtre conscience au jeu, quand vous vous abandonnez à ces débauches, quand vous quittez la voye de la justice, que Dieu vous avoit marquée ; c'est luy qui excite ce remords de conscience, *Noluisti audire vocem meam.* Vous, Mesdames, quand vous ne cherchez que le luxe, la vanité, les compagnies trop libres ; suivez-vous le conseil de ce sage Directeur ? non, vous suivez plûtôt celuy du demon, qui n'oublie rien pour vous perdre ; mais un jour il vous en fera le reproche, non plus en secret, mais à la vûë de tous les hommes, *Noluistis audire vocem meam.* Cet Ange, en un mot, fait à l'égard de nos personnes les offices de Maître, de Directeur, de conseiller, de gouverneur, parce que tout cela est renfermé dans celuy de Tuteur.

Pour ce qui regarde nos biens, si nous voyons que les loix s'interessent tellement pour le bien des pupils, qu'elles veulent que les Tuteurs en soient responsables du leur propre, *Omnem rationem adhibere subveniendis populis, cum ad curam publicam pertineat, liquere omnibus volo*, dit un grand Legislateur. Mais cette Loy qui a été faite pour les hommes, ne fût jamais mieux observée que par les Anges ; quel compte ne tiennent-ils point de tout ce que nous possedons, j'entend de nos

vertus, de nos merites, de nos graces, & de tout l'état interieur de nôtre ame? ils tiennent un compte exact de toutes nos bonnes penſées, de toutes les bonnes paroles que nous proferons; ils marquent toutes les bonnes actions que nous faiſons, grandes, petites, publiques, ſecrettes; leurs motifs & leurs intentions, ſans que pas-une leur échape. Vous vous appliquez à la priere, il n'obmet pas un mot de ce que vous dites, ſoit de bouche, ſoit de cœur, parce que tout cela merite ſa recompenſe dans le Ciel: Donnez-vous l'aumône, il compte juſqu'au dernier denier, parce que cela augmente vôtre tréſor: vous allez à l'Egliſe, aux Hôpitaux, aux priſons, il compte tous vos pas; les veilles, les jeûnes, les actions de charité ſont les titres par leſquels on prétend à la récompenſe de cet heritage: ce fidele tuteur les garde comme en dépôt: Vous vous appliquez à la lecture, à la meditation, à quelque travail pour Dieu, les heures & les momens ſont marquez exactement, & quand vous entrerez en poſſeſſion de vôtre bien, il vous tiendra un compte exact de tout; car c'eſt pour cela qu'il les marque, & qu'il les offre à Dieu, comme l'Ange Raphaël diſoit autrefois à Tobie, *Quando orabas cum lacrymis, & ſepeliebas mortuos, abſcondebaſque per diem in domo tuâ, & nocte ſepeliebas, ego obtuli orationem Domino:* C'eſt moy qui offroit vos prieres à Dieu, & vos bonnes actions; je conſiderois tout, je comptois tout, je preſentois tout à cette divine Majeſté. *Tob.* 12.

Il ne ſe contente pas même de nous garder

ainſi nôtre bien, il le fait encore profiter tant qu'il peut, & n'omet rien pour rendre plus ample & plus riche l'heritage que nous attendons, en tâchant, lorſqu'il preſente nos actions à Dieu, d'en raporter de nouvelles graces, & par nôtre conſentement, de nous en faire meriter de plus fortes & de plus grandes; il n'a point de plus grande paſſion, que d'ajoûter toujours quelque choſe au tréſor de nos merites & de nos bonnes œuvres. Ah! Meſſieurs, ſi nous ſecondions ſes ſoins, ſa vigilance, & ſes intentions, quelles richeſſes dans le Ciel, quels tréſors de gloire ne poſſederions-nous point un jour? comme parle ſaint Paul, *Quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in ſanctis*: nous dirions alors comme le jeune Tobie diſoit à ſon pere, en parlant de l'Ange qui avoit eu ſoin de luy, ſans le connoître, *Bonis omnibus per eum repleti ſumus*, c'eſt luy qui par ſes ſoins nous a comblez de biens; mais qu'il y a à craindre que faute de luy obéïr, nous ne perdions tout? Ah! vous diſſipez ce qu'il tâche de vous épargner avec tant de ſoin, & vous prodiguez en un ſeul moment, & par un ſeul peché, tout l'amas de merites, que ce fond avoit produit entre ſes mains; & ce n'eſt qu'avec regret qu'il voit que vous ménagez ſi mal le bien & le tréſor dont il eſt le dépoſitaire, & le gardien. Penſez-y bien, mon cher Auditeur, & cependant pourſuivons.

Ad Epheſ. 1.

Si en qualité de pupils, que nous ſommes en cette vie, nous avons beſoin de gouverneurs & de tuteurs, nous y ſommes en ſecond lieu

lieu comme des voyageurs, qui prétendent arriver au Ciel, qui eſt nôtre patrie ; le chemin en eſt difficile, plein de pieges, que l'on nous tend par tout, & remply de précipices; il eſt facile de s'égarer, de tomber, & de ſe perdre. Nous avons donc beſoin de guides & de conducteurs, pour arriver à cet heureux terme, qui doit être l'objet de nos eſperances, & de tous nos deſirs ; & c'eſt ce ſecond office, que nous rendent nos Anges Gardiens en cette vie. Dieu les envoye aux hommes pour les conduire, comme nous aſſure ſon Prophete, *Angelis ſuis mandavit de te, ut cuſtodiant te in omnibus viis tuis.* Pſal. 90. Il leur donne cette commiſſion de nous accompagner par tout, de nous garder à veuë, & de ne nous abandonner jamais : de ſorte qu'il ſemble que Dieu ſe comporte à nôtre égard juſtement comme il fit autrefois envers ſon peuple, quand il fut queſtion de l'introduire en la Terre promiſe, auquel il promit de donner un Ange pour luy ſervir de guide, *Ecce ego mittam Angelum meum qui præcedat te, & cuſtodiat in viâ, & introducat in locum, quem præparavi tibi*, Exod. 23. j'envoïeray, dit-il, un Ange devant toy, qui te frayera le chemin, & qui te conduira juſqu'à ce lieu que je t'ay deſtiné. Il y a cependant cette difference, qu'il n'en donna qu'un à tout ce grand peuple pour luy faire paſſage au travers des mers & des deſerts, & pour le conduire viſiblement par le moyen d'une colonne de feu qui brilloit pendant la nuit, & qui paroiſſoit comme une nuée durant le jour ; mais comme dans le chemin du Ciel, il y a bien plus

d'obſtacles, & de hazards, il a voulu que chacun eût ſon Gardien propre & particulier, deſtiné uniquement à ce miniſtere, *Angelis ſuis mandavit de te;* & cela dés le premier moment de ſa vie; parce que dés ce premier inſtant que nous commençons ce grand voyage, nous avons beſoin d'un ſage conducteur.

Supra.

En quoy la conduite que Dieu garde envers nous, eſt differente de celle des hommes, parmy leſquels un ſeul en conduit pluſieurs, & ſouvent des peuples tout entiers. Dont le docte Toſtat apporte cette raiſon; qu'un Prince, ou un Magiſtrat ſi vous voulez, n'a que le ſoin general du bien d'une Communauté, dont il eſt le chef, ſans ſe mettre en peine des particuliers, qu'il expoſe ſouvent pour la conſervation du tout; mais Dieu a une providence generale, & particuliere tout à la fois, il a ſoin du tout & des parties, & l'execution de cette providence ſpeciale eſt commiſe aux Anges, qui ont ſoin de nous, qui s'accommodent à nos humeurs, qui étudient nos inclinations, qui ont égard à nos foibleſſes, pour nous conduire par des voyes & par des routes differentes: & pour moy, je m'imagine qu'une perſonne ne vient pas plûtôt au monde pour commencer ſa carriere, que dés le premier pas, il fait la même rencontre que fit autrefois le jeune Tobie, qui ſe préparoit à un long voyage, *Invenit juvenem ſtantem, præcinctum; & quaſi paratum ad ambulandum*: Il trouva, dit le Texte ſacré, un Ange ſous la forme d'un jeune homme tout diſpoſé à faire ce voyage, *ils lient com-*

Tob. 5.

Digitized by Google

merce, ils se joignent de compagnie, ils prennent la même route ; l'un est le guide, & l'autre le suit ; mais helas ! Chrêtienne compagnie, nous ne suivons pas comme luy ce guide fidele ; il nous montre le chemin d'un côté, & nous allons de l'autre. Combien de fois, mon cher Auditeur, lorsque vous allez dans ces lieux de débauches, que vous vous embarquez dans ces mauvaises compagnies, que vous vous jettez aveuglément dans ces occasions de vous perdre : combien de fois, dis-je, vous dit-il interieurement ces paroles, qu'un Ange dit autrefois à Balaam, *Perversa est via tua mihique contraria* ; par cette route & par cette voye, vous aboutirez infailliblement à vôtre malheur éternel, vous passez outre cependant, & vous continuez. *Num.* 22.

Si ces pensées salutaires qu'il vous suggere quelquefois, lorsque vous êtes sur le point de commettre crime, ne font pas toute l'impression qu'il souhaite sur nôtre esprit : alors il vous prend, pour ainsi dire, par la main, pour vous retirer de l'occasion & du peril, comme l'un d'eux retira Loth de Sodome, pour nous mettre en lieu d'assurance. Combien de fois, quand vous vous égarez dans la voye de l'iniquité, & que vous vous éloignez de Dieu en vous écartant de vos devoirs, ce fidele Gardien vous a-t-il suivy & rapellé, *Revertere in terram tuam*, & vous avez fait la sourde oreille à ses cris, lorsque vous avanciez toujours dans ce chemin de perdition, il ne vous a pas abandonné pour cela ; mais il vous a representé le malheur où vous vous engagiez, prenez garde, arrê- *Genes.* 31.

tez vous, allez vous vous perdre; n'importe, avez-vous répondu, en courant où la passion vous poussoit, où l'exemple vous attiroit, où ces compagnies vous entraînoient, & où vôtre inclination vous a emporté.

Chose étrange ! Messieurs, que ces Intelligences roulent les Cieux & les Astres, reglent les mouvemens & les periodes de ces grands corps, sans resistance, & sans travail, & que les hommes rendent souvent tous leurs soins inutiles, resistent à tous les mouvemens, & à toutes les impressions qu'ils leur donnent, & qu'ils aiment mieux suivre leur caprice, ou leurs passions, que la conduite de ces Esprits éclairez !

Diray-je de plus, que comme dans ce chemin du Ciel, on court une infinité de hazards, & que nous sommes continuellement en danger de nous perdre, ils nous gardent, & nous assistent à tous momens, *Ut custodiant in omnibus viis tuis.* Dans les pas les plus gliſſans, dans les occasions les plus dangereuses, dans les perils les plus évidens, soit de l'ame, soit du corps, *in omnibus viis tuis.* Souvent nous dormons sur le bord du précipice, & pour peu que nous avancions, nous sommes perdus, & alors nôtre Ange nous éveille, comme il fit à saint Pierre dans la prison, *surge velociter:* jeune homme, qui êtes engagé dans ce commerce, & dans cette familiarité dangereuse, cet Ange veille lorsque vous demeurez dans ce profond sommeil, dans la négligence & dans l'entier oubly de vôtre salut; & il fait retentir ces paroles à vos oreilles, *surge velociter.* Eveillez-vous, sortez de

Psal. 90.

Act. 12.

ce lieu, quittez cette maison, rompez ces liens qui vous tiennent si étroittement serré, fuyez au plûtôt un malheur que vous ne pourez éviter que par la fuite ; tantôt il nous avertit par des pressentimens interieurs ; nous ne sçavons d'où ils viennent, ny ce qu'ils veulent dire ; mais si nous fussions allé en tel endroit, où nous avions coûtume d'aller, si nous nous fussions trouvez en cette compagnie, comme nous l'avions projetté, nous étions perdus ; nous ne sçavons qui a détourné ce malheur, c'est ce Gardien fidele, qui nous conduit dans toutes nos voyes, *in omnibus viis tuis.*

Ajoûtez enfin pour troisiéme bienfait de cet Ange tutelaire, qu'il nous défend, & qu'il nous protege contre les attaques de nos ennemis, & ce charitable office a encore raport à la condition de cette vie, que l'Ecriture appelle une milice & un combat, *Militia est vita hominis super terram.* Nous avons par tout des ennemis à combattre, au dedans de nous & au dehors, étrangers & domestiques, tout est à craindre, & la vie de nôtre ame, aussi bien que celle de nôtre corps court risque par tout : car nous y sommes toujours aux prises avec les demons, nos ennemis déclarez, *Non est nobis colluctatio adversus carnem & sanguinem, sed adversus spiritualia nequitiæ*, dit l'Apôtre. Helas ! Messieurs, où en serions-nous ? si Dieu nous abandonnoit à nos propres forces, & si, par le soin qu'il a de nôtre salut, il ne nous avoit pourvûs d'un Ange qui fût nôtre protecteur, & qu'il a voulu engager à nous défendre par ses pro-

Job. 7.

Ad Ephes. 6.

pres interêts, en nous regardant comme les compagnons & les associez de son bonheur. Dieu l'oppose au demon, qui est son ennemy, aussi bien que le nôtre; de maniere que comme le demon employe l'adresse & la fôrce pour nous attaquer, ce fidele défenseur luy oppose les mêmes armes; il découvre ses ruses, ses artifices, & les pieges qu'il nous tend:
Tob. 6. *Audi me*, disoit Raphaël à Tobie, *& ostendam tibi qui sunt, quibus prævalere potest dæmonium.* Ecoûte-moy seulement, & je t'apprendray tous les stratagêmes dont se sert cet esprit de tenebres; il nous les fait éviter ensuite par le secours des lumieres qu'il nous procure: que si cet ennemy joint la force à l'adresse, tout puissant qu'il soit pour nous perdre, jusque-là qu'il n'y auroit personne qui luy pût resister, si Dieu luy permettoit d'employer toutes ses forces: cependant le secours de nôtre fidele protecteur est encore infiniment plus puissant pour nous défendre, & jamais l'un ne redouble ses efforts, que l'autre ne redouble son secours & ses soins.

C'est à mon avis, Messieurs, une ingenieuse réflexion d'un sçavant Interprete, sur la permission que Dieu donna autrefois au demon de tenter le saint homme Job, & de luy livrer les plus rudes attaques; sçavoir que le demon se trouva avec une troupe d'Anges; parce, dit-il, que voyant qu'il avoit main-levée pour l'attaquer, ils se tenoient prêts de leur côté pour le défendre. Ce qui justifie cette parole du Prophete, *Immittet Angelus Domini in circuitu timentium eum*,
Psal. 33.

c'eſt-à-dire, comme l'explique ſaint Jerôme. que cet Ange nous entourera, pour empêcher l'ennemy d'approcher : tellement que, ſelon le conſeil de ſaint Bernard, lorſque nous ſommes attaquez du demon, par quelque tentation violente, & importune, & qu'il ſemble que tout l'Enfer ait conſpiré contre nous, c'eſt à nôtre Ange tutelaire qu'il faut avoir recours, *Quoties graviſſima cernitur urgere tentatio, & tribulatio vehemens imminere, invoca cuſtodem tuum, adjutorem tuum.* Mais comme c'eſt particulierement à l'article de la mort, que le demon jouë de ſon reſte, & qu'il redouble tous ſes efforts ; c'eſt auſſi, Meſſieurs, en ce temps, auquel un homme eſt aux priſes avec tous les ennemis de ſon ſalut, que ce fidele Gardien nous deffend plus vigoureuſement, & nous aſſiſte de tous ſes ſoins, qu'il étend au delà de la mort même ; & en ce temps que les amis, les parens, & les domeſtiques nous quittent ; & que tout le reſte nous abandonne, richeſſes, plaiſirs, & tout cet attirail de fortune, pour n'emporter avec nous que le bien & le mal que nous aurons fait ; ce fidele protecteur eſt à nos côtez, qui conduit cette ame devant le Tribunal de Dieu, où pendant que le demon l'accuſe d'un côté, cet Ange la deffend de l'autre ; l'un allegue ſes crimes, ſes infidelitez & ſes négligences, l'autre ſes vertus, ſes aumônes, ſes bonnes actions, & ne la quitte point, que le dernier Arrêt ne ſoit porté ; que ſi elle eſt perduë ſans reſſource, il ſe retire avec regret, *Curavimus Babylonem & non eſt ſanata, derelinquamus eam.* Que ſi l'Arrêt eſt porté en *Jerem.* 51.

nôtre faveur, il la conduit au Ciel, ou bien s'il y a quelque chose à expier dans les flammes du Purgatoire, il la console, il la visite, il luy donne courage : quel plus fidele amy, Messieurs, quel gardien plus vigilant ! quel plus puissant protecteur ! voila une partie des obligations que nous luy avons.

Conclusion. C'est pourquoy, aprés avoir consideré ces bienheureux Esprits comme nos Anges, c'est-à-dire, nos Envoyez auprés de Dieu, lesquels sollicitent les affaires de nôtre salut avec toute la vigilance, toute la charité, toute la prudence possible, & avec tout le credit qu'ils ont auprés de Dieu ; ensuite comme les Agens & les Ambassadeurs de Dieu auprés de nous, pour nous gouverner, pour nous conduire, & pour nous deffendre : quelle doit être, Chrêtiens, nôtre reconnoissance ! pour moy il me semble que nous pourions bien dire comme le jeune Tobie disoit à son pere, parlant des obligations qu'il avoit à l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit que sous la forme d'un jeune homme qui l'avoit accompagné, *Quam mercedem dabimus ei ? aut quid dignum poterit esse ejus beneficiis?* quelle recompense pourons-nous luy donner pour tant de soins, & comment reconnoîtrons-nous tant de bien-faits ? Helas ! quand nous luy donnerions tout ce que nous sommes, & tout ce que nous avons, nous luy serions encore infiniment redevables ; mais il est assez riche, & n'a que faire de nos biens : ce que nous pouvons, & ce que nous devons rendre, dit S. Bernard, c'est le respect pour sa presence, la devotion pour l'amour & la

Tob. 12.

charité qu'il a pour nous,& la confiance pour le soin qu'il en prend, *Angelis suis mandavit de te; ô quantam hoc verbum afferre debet, reverentiam, devotionem, confidentiam!* Quelle reverence ne devons-nous point porter à ce Prince du Ciel, puisque nous sommes persuadez qu'il nous accompagne par tout, & qu'il nous suit dans tous les lieux, nous luy devons donc du respect dans tous les lieux, *Tu ne audeas illo præsente*, poursuit ce Saint, *quod me videnti non auderes?* Nous osons devant ce Prince du Ciel, ce que nous n'oserions pas en la presence d'un homme.

Pour arrêter tous les crimes, disoit autrefois un sage Payen à son amy, il ne faut que s'imaginer que nous avons à nos côtez un severe censeur de toutes nos actions: car si nous nous rendons cette pratique familiere, quelle circonspection n'apporterons-nous point, pour ne rien faire qui puisse choquer ce témoin incorruptible, qui doit être nôtre accusateur? Ce que ce sage conseilloit seulement, comme une imagination utile & salutaire, est une verité dans la Religion Chrêtienne, puisque nous avons toujours un Ange à nos côtez: & si vous aviez, mon cher Auditeur, cette pensée, oseriez-vous commettre ce crime, que vous vous imaginez être bien caché, & soüiller les yeux de ce pur Esprit? & même, dans les meilleures actions, ne vous y comporteriez-vous pas tout autrement? Dans vos prieres témoigneriez-vous tant de lâcheté, y apporteriez-vous si peu d'attention, & de ferveur? Dans vôtre exterieur quelle mo-

deſtie? & dans tout ce que vous faites quelle retenuë ne verroit-on point? C'eſt le commandement que Dieu fit à ſon peuple, en luy donnant un Ange pour le conduire, *Exod. 21.* *Obſerva eum, nec contemnendum putes, quia nomen meum eſt in illo.*

En ſecond lieu, nous luy devons porter une ſinguliere devotion pour l'amour, & pour la charité qu'il a pour nous, & autant qu'il eſt zelé pour nôtre bien, autant devons-nous avoir de zele pour ſon honneur: de ſorte que comme il n'y a point de jour de nôtre vie, où nous ne reſſentions ſon ſecours, & ſes bienfaits, nous ne devrions auſſi jamais paſſer de jour ſans l'invoquer, ſans le remercier, & ſans l'honorer de quelque dévotion. Mais pour tout ce ſoin ſi fidele qu'il a de nous, nous luy devons une entiere confiance; c'eſt luy qui manie l'affaire de nôtre ſalut, luy qui eſt nôtre Agent, & nôtre Mediateur auprés de Dieu, & l'Ambaſſadeur de Dieu auprés de nous, qui ménage les interêts de tous les deux, qui agit auprés de l'un & de l'autre, *Nunc ad dilectam, nunc ad dilectum*, dit ſaint Bernard, tantôt il s'adreſſe à l'ame par ſes remontrances, & tantôt à Dieu par ſes prieres; il n'omet rien qui puiſſe avancer nôtre bonheur. Ce ſoin & cette vigilance doit donc, ſans doute, animer nôtre confiance, nous doit faire recourir à luy dans tous nos beſoins, le prendre pour guide dans nos entrepriſes, luy mettre nos interêts entre les mains, parler à luy à cœur ouvert, ſuivre ſes avis & ſes conſeils; en

un mot, lier dés cette vie une étroite ſocieté avec luy, pour la continuër dans le Ciel, où nous ſerons les compagnons de ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S^T FRANÇOIS D'ASSISE.

Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo. *Ad Galat. 6.*

Le monde est mort & crucifié pour moy, comme je suis mort & crucifié pour le monde. Aux Galates, Chap. 6.

QUELLE déclaration, Messieurs, le grand Apôtre fait-il icy de ses sentimens ? & quelle protestation du mépris qu'il a conçû pour tout ce qui fait l'objet des plus ardentes passions des hommes ? Mais en même temps quelle condamnation ne prononce-t-il point contre les richesses, contre la gloire, & contre les plaisirs du monde. A la verité l'obligation que la Loy de Jesus-Christ impose à tous ceux qui

en font profeſſion, eſt indiſpenſable de renoncer du moins de cœur & d'affection aux pompes, aux honneurs, & aux plaiſirs de ce monde; mais il n'y a que les Chrêtiens parfaits, & les Saints du premier Ordre, qui ajoûtent le mépris à ce détachement, & qui conçoivent enfin la même idée du monde, c'eſt-à-dire, de toutes les choſes, dont le monde fait ſes idoles, & en quoy il établît ſon bonheur, que l'on avoit autrefois pour un homme attaché à la Croix, que les Juifs regardoient comme un ſujet de malediction, & comme l'objet de l'execration du reſte des hommes.

Cet Apôtre, Meſſieurs, pouſſe encore plus loin les maximes de l'Evangile : car pour marquer davantage le mépris qu'il fait de tout ce que le monde a de plus capable de nous ſeduire ; il ſouhaite que ce même monde ait reciproquement pour ſa perſonne, la même idée, le même ſentiment, & le même mépris, *Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo.* En ſorte qu'au lieu qu'il n'a de conſideration que pour les Grands, & pour les riches, il le regardât comme le dernier des hommes : & comme cet Apôtre parle ailleurs, comme le rebut & la balieure du monde ; qu'au lieu de la gloire, qui conſiſte dans l'eſtime, & dans l'opinion avantageuſe qu'on a pour les perſonnes de merite, il le chargeât de confuſion, d'opprobres, & de malédictions, comme l'on faiſoit un crucifié ; & qu'enfin au lieu des joyes, des plaiſirs, & des délices qu'il fait goûter à ſes partiſans, qui ſuivent ſes maximes, il n'eût pour luy

Ad Galat. 6.

que des croix, des amertumes, & des supplices.

Or, Chrêtiens auditeurs, ſi par cette idée, & par ce bas ſentiment, que l'Apôtre ſaint Paul avoit de luy-même, nous jugeons du haut degré de ſainteté, & de perfection où il étoit parvenu; je veux aujourd'huy me ſervir de la même régle, pour vous faire connoître celle où eſt arrivé le grand & ſeraphique S. François, dont l'Egliſe celebre la memoire en ce jour; puiſque ce Saint étant éclairé des mêmes lumieres, & conduit par une ſageſſe toute divine, que le même Apôtre appelle, par raport aux ſentimens du monde, la folie de la croix: a pareillement été crucifié au monde, & que le monde luy a été reciproquement crucifié. C'eſt-à-dire, qu'il a pris tout le contrepied de ſes maximes & de ſa conduite, qu'il n'a eu que du mépris & de l'horreur pour tout ce que le monde eſtime, & ce qu'il recherche avec le plus d'empreſſement; & d'un autre côté, qu'il s'eſt ſi peu mis en peine quelle idée, & quel ſentiment le monde avoit de luy, qu'il a fait ſa joye, & ſes délices de s'en voir mépriſé. C'eſt donc par cet endroit, qui me ſemble le caractere le plus juſte & le plus naturel, que j'ay deſſein de vous faire conſiderer ce grand Saint, qui a été parfaitement mort & crucifié au monde en pratiquant dans la plus haute perfection, la ſageſſe de la Croix. J'ay beſoin pour ce ſujet des lumieres de ce divin Eſprit, pour vous inſpirer la pratique des mêmes maximes: demandons-les par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

IL n'eſt perſonne, Meſſieurs, qui ne ſçache, ou qui ne voye d'abord que le monde, pour lequel l'Apôtre fait une proteſtation ſi ſolemnelle d'avoir le dernier mépris, & de le regarder comme un crucifié, n'eſt autre que ce monde moral, dont les loix ſont ſi oppoſées à celles de la ſageſſe éternelle. Or ce monde eſt compoſé de ces trois maximes, que le Diſciple bien-aimé appelle concupiſcences: *Quidquid eſt in mundo, concupiſcentia eſt oculorum, concupiſcentia carnis, & ſuperbia vitæ.* 1. Joan. 2. Le deſir des biens de fortune eſt cette concupiſcence des yeux; parce que comme l'œil ne ſe laſſe jamais de voir, ainſi que dit le Sage, le cœur n'eſt pareillement jamais raſſaſié de la poſſeſſion des biens de la terre. Le deſir & la recherche des plaiſirs eſt exprimé par la concupiſcence de la chair; parce que c'eſt une inclination naturelle de procurer à ſon corps ſes aiſes, ſes commoditez, & ſes plaiſirs, & enfin la paſſion qu'on a pour la gloire, & pour la reputation, eſt appellé l'orgueil de la vie; parce que c'eſt l'idole à laquelle on conſacre ſes ſoins & ſes travaux, & que l'on préfere aſſez ſouvent à la vie même. Mais par un prodige de la liberalité de Dieu à recompenſer ſes fideles ſerviteurs: François ainſi mort & crucifié au monde, eſt plus content & plus heureux dans ſa pauvreté, que les riches du ſiecle ne le ſont dans l'affluence de leurs biens; il fait ſes délices de ſes auſteritez ſurprenantes; & il trouve ſa gloire dans les humiliations, dans les mépris, & dans les confuſions qu'il reçoit

de la part du monde. Dévelopons cecy dans les trois Parties de son Eloge.

PREMIERE PARTIE. SI la pauvreté d'esprit, & le renoncement de cœur aux biens de la terre, est le premier fondement de la sagesse Evangelique, & de la perfection chrétienne; si c'est la premiere verité que le Fils de Dieu a préchée aux hommes, le premier exemple qu'il leur a donné, en naissant dans une étable; & si c'est enfin la derniere leçon qu'il leur a faite en expirant tout nud sur une croix: il est aussi tout évident, Messieurs, que la premiere maxime de la sagesse du siecle, est de tâcher de s'établir dans le monde par le moyen des biens de fortune, qui sont comme le fondement, & le soûtien de tout le reste; & qu'ainsi renoncer aux biens de la terre, & embrasser la pauvreté, c'est proprement ce qu'on doit appeller être mort & crucifié au monde; parce que c'est n'y tenir aucun rang, n'être de nulle consideration dans ce monde, n'être capable d'y rien faire de grand, & enfin se rendre l'objet de ses mépris & de ses rebuts. C'est la raison pourquoy les hommes sont tellement passionnez pour les richesses, qu'ils les appellent leur bien, comme s'ils y avoient mis tout leur bonheur; & que l'Ecriture les nomme leur substance, par l'attachement qu'ils y ont, comme si elles faisoient une partie d'eux-mêmes. Pour donc mourir parfaitement au monde, & comme parle l'Apôtre, pour y être entierement crucifié, François a commencé par s'élever contre cette premiere maxime, par l'amour de la pauvreté,

& par la profeſſion publique qu'elle a faite de la perfection Evangelique, laquelle conſiſte dans un renoncement univerſel de tout ce que l'on poſſede en cette vie. Auſſi eſt-ce ce qui ſemble l'avoir diſtingué de tous les Saints qui ont paru depuis le premier établiſſement de l'Egliſe. *Pauper & humilis Franciſcus*, comme l'appelle le devot Thomas à Kempis, & je trouve que ce fût le nom qu'on luy donna d'abord avant celuy de Seraphique, comme s'il eût été la pauvreté même, par un dépoüillement univerſel de tous les biens de ce monde, & par le mépris conſtant, & genereux qu'il en a fait.

En effet, comme le ſaint homme Job diſoit, que la miſericorde étoit née & avoit cru avec luy; je puis dire que la pauvreté ſemble avoir pris naiſſance avec nôtre François; non qu'il fût né dans cette indigence honteuſe, & hereditaire, qui n'eſt de nul merite pour le Ciel, à moins qu'on ne la ſouffre pour Dieu, & avec une parfaite reſignation; mais parce que la pauvreté eût pour luy des attraits, qui la luy firent aimer, ſi-tôt qu'il en eût connu le prix, & enſuite pratiquer dans la plus grande rigueur, & ſans les adouciſſemens que les autres trouvent aſſez le moyen d'y apporter: & enfin parce qu'il en a comme levé l'étendart, en inſtituant un Ordre qui l'obſerve dans la plus haute perfection.

Je dis premierement qu'il l'a aimée & dans les autres, & dans luy-même; car, comme dit S. Bernard, ce n'eſt pas la pauvreté ſeule, qui fait les veritables pauvres, mais l'a-

mour de la pauvreté. En quoy nous pouvons dire que ce fût la vertu favorite de ce grand Saint, qui l'appelloit sa Reine, sa Dame, sa chere Maîtresse, en se servant des termes dont les mondains ont coûtume d'appeller leurs idoles, & l'objet de leurs criminelles passions; parce qu'il ne sçavoit comment exprimer autrement la tendresse de l'affection qu'il avoit pour cette vertu, si peu aimée, ou plûtôt pour laquelle on a une si grande aversion dans le monde, *Bene venerit Domina paupertas*, s'écrioit-il, quand quelque pauvre le visitoit, ou qu'il se voyoit dans l'heureuse necessité d'en ressentir les effets. Ah! venez l'objet de mes vœux, & de tous mes desirs! que c'est de grand cœur que je vous reçois, & que je vous embrasse! Cette affection, Messieurs, étoit si tendre & si ardente, qu'on peut dire qu'il en faisoit son trésor: de maniere que comme dans l'Evangile, celuy qui a trouvé un trésor enfouy dans un champ, vend tout ce qu'il possede afin de l'achepter, & se réjoüit de l'heureuse découverte qu'il en a faite; François de même n'a jamais eu de plus grand desir que de posseder cette vertu, qui faisoit son trésor, & de trouver les moyens de devenir toujours plus pauvre, & plus dénué de tout: au lieu que dans la maxime du monde, les hommes n'ont point de plus ardente passion que d'acquerir sans cesse, & de se rendre toujours plus riches, & plus opulens.

C'est un penchant naturel que les hommes apportent en venant au monde, d'amasser ainsi & d'accumuler des richesses, par la

même inclination, qu'ils ont d'être heureux ; parce qu'ils s'imaginent que c'en eſt le moyen le plus ſûr, & le plus infaillible : mais il ſemble que la grace ait inſpiré un penchant tout contraire à François. Il vint au monde dans une étable, comme le Sauveur du monde ; & ſa mere qui le portoit dans ſon ſein, ne pût, aprés bien des douleurs, ſe délivrer de ſon fruit ; juſqu'à ce qu'elle ſe fût fait porter dans un lieu conforme à celuy où le Fils du Pere éternel avoit voulu naître, en ſe faiſant pauvre pour nôtre amour ; tellement que la pauvreté fût l'Aſtre favorable qui preſida à la naiſſance de cet homme, qui en ce point a imité de plus prés le Fils de Dieu, & il pouvoit bien ajoûter aux autres marques de tendreſſe, qu'il faiſoit paroître pour cette vertu, le même aveu qu'en faiſoit le Prophete, *In te projectus ſum ex utero matris meæ.* Oüy, ma chere pauvreté ! j'ay paſſé du ventre de ma mere dans vôtre ſein, & vous êtes la premiere qui m'avez reçû entre vos bras, ſi-tôt que j'ay vû le jour. *Pſal.* 21.

Quoy qu'il en ſoit de cette inclination, ſoit naturelle, ou ſurnaturelle, il eſt conſtant qu'il eut toute ſa vie un amour tendre pour les pauvres, & que ſes entrailles étoient émuës de compaſſion à la vûë de ces pitoyables objets, que la neceſſité, ou l'injuſtice des hommes avoit reduits à ce triſte état : en ſorte, dit ſaint Bonaventure, qu'il ſembloit tout transformé en miſericorde, & en compaſſion, *Inerat juvenis Franciſci præcordiis divinitùs indita quædam ad pauperes miſeratio.* Il les chériſſoit comme ſes enfans, il n'avoit

rien qu'il ne leur distribuât, ou qu'il ne partageât avec eux ; jusque-là qu'en ayant un jour refusé un assez brusquement, par quelque promptitude qui luy échapa, il rentra en même temps dans luy-même, & courut aprés ce pauvre pour luy faire la charité, avec un tel regret de l'avoir rebuté de la sorte, qu'il s'obligea par un vœu, de ne refuser jamais rien de ce qu'on luy demanderoit au nom du Sauveur, & de ce qui seroit en son pouvoir ; de maniere qu'il n'avoit rien que pour donner ; & comme s'il eût eu tous les pauvres logez dans son cœur, ou que son cœur se fût épanché par la charité sur tous les pauvres, il en faisoit ses amis ; recherchoit leur conversation, s'informoit de leurs besoins, & ce que la sympathie, ou la ressemblance fait dans les amitiez du monde, la pauvreté étoit le lien qui attachoit François à tous les pauvres ; le plus necessiteux étoit son meilleur amy, & le plus miserable faisoit l'objet de ses plus tendres affections.

Ce Saint, Messieurs, pouvoit-il en cela aller plus visiblement contre les inclinations de la nature, aussi bien que contre les maximes du monde ? puisque le monde n'aime que par interêt, s'attache à la fortune plûtôt qu'à la personne, & regarde plûtôt le bonheur que le merite de celuy qu'il recherche. Ce qui fait dire communément, que pour voir si l'on a de veritables amis, il faut être pauvre, ou malheureux ; mais c'étoit assez de l'être, afin d'avoir François pour amy ; parce que les aimant pour Dieu, il consideroit uniquement Dieu en leurs personnes, & selon la

maxime de l'Evangile, qui ſemble inconnuë à la plûpart des Chrêtiens, tout le bien qu'il leur faiſoit, il le faiſoit comme au Sauveur même. Auſſi le Sauveur le recevoit-il ſouvent de luy en propre perſonne, comme il luy arriva un jour, qu'ayant tendrement embraſſé un lépreux, & luy ayant fait offre de ſes ſervices, avec toutes les démonſtrations d'une parfaite charité, le pauvre diſparut d'entre ſes bras, & laiſſa dans le cœur de François une ſainte frayeur, mêlée d'une joye & d'une conſolation, qu'il n'avoit encore jamais reſſentie. Ce qui l'embraſa d'une telle ardeur de ſecourir les pauvres, & tous les miſerables, qu'il faiſoit ſon occupation de les aller chercher dans les Hôpitaux; & toute ſa conſolation de les ſervir.

C'auroit été peu, Meſſieurs, pour François d'aimer ainſi la pauvreté, ſi luy-même ne l'eût pratiquée dans la plus grande rigueur: & voici le moyen & l'occaſion que la Providence luy en fournit. Comme la charité qu'il avoit pour les pauvres, qui ſont les membres & les images vivantes du Sauveur, luy faiſoit dõner tout ſans reſerve, & ſans prendre ces meſures que la prudence du monde, plûtôt que celle de l'Evangile ſuggere ordinairement aux riches; ſon pere, qui étoit d'une profeſſion à ménager ſon interêt, & d'une humeur à ne pas voir volontiers prodiguer le bien, qu'il avoit tant de peine à acquerir, traita d'abord ce fils comme un diſſipateur, & comme un enfant prodigue; mais ce mauvais traitement ne changea pas celuy qui étoit reſolu de mener une vie pauvre: ce pere porta ſon reſſenti-

ment plus loin, & en vint jusqu'à le desheriter pour le même sujet; mais François n'en paroissant pas plus émû, il le mena devant l'Evêque d'Assyse, pour luy faire faire une renonciation juridique & solemnelle à tout le droit qu'il pouvoit prétendre sur la succession paternelle, & sur tout le bien de la famille. Ce que nôtre Saint fit en effet, comme l'on sçait, avec tant de joye, & de resolution, qu'il se dépoüilla même de ses habits, pour les rendre à ce pere avare & dénaturé; & luy dit, avec cette liberté que Dieu inspire à ceux qui renoncent à tout pour son amour, que rien ne pouvoit l'empêcher à l'avenir d'appeller son Pere qui est dans le Ciel, puisque celuy qu'il avoit sur la terre l'avoit abandonné.

Le voila donc maintenant pauvre par état, desherité, delaissé de ses proches, sans autre ressource que dans celuy qui assigne la subsistance des pauvres sur le fond de sa Providence, & sur la charité des riches. Comme c'étoit l'état auquel ce grand Saint aspiroit depuis long-temps, il fait d'ors-en-avant par inclination, ce que les autres sont obligez de faire par une dure necessité; il mandie son pain de porte en porte, il essuye les rebuts & les reproches de ceux qui le connoissent, & qui croïent l'obliger par là, de retourner à la maison de son pere, & de rentrer dans son devoir. Les autres se font un point de conscience de donner l'aumône à celuy qui pouvoit vivre par une autre voye, & qui en mandiant, ôtoit la nourriture aux veritables pauvres: mais François, pour leur ôter tout

ſujet de plainte, mandioit pour les pauvres mêmes, ſe contentant de manger leurs reſtes, s'employant à les ſervir, & leur aidant de ſa pauvreté à ſubſiſter, pendant qu'il en ſoufre toute larigueur. Car il couche d'abord ſur la terre dure, & comme s'il y eût encore trouvé trop de délicateſſe, il ne veut plus repoſer que ſur un tas de pierre, pour imiter le premier Maître, & le grand modele de la pauvreté, lequel n'avoit pas où repoſer ſa tête. On a beau luy repréſenter qu'il ruine ſa ſanté, il répond que celuy qu'il tâchoit d'imiter, n'étoit pas encore ſi à ſon aiſe ſur la Croix, & qu'il ne falloit pas avoir tout quitté, pour chercher des adouciſſemens à l'état où l'on s'étoit volontairement reduit.

C'eſt dans cette vûë, & dans ce ſentiment, dont il étoit penetré, qu'il portoit une ſainte jalouſie à ceux qu'il voyoit plus pauvres que luy; car quand il en voyoit quelqu'un plus mal vêtu, il ſe faiſoit une joye, & un plaiſir de changer d'habit avec luy, ſe parant enſuite de ſes haillons, comme d'une dépoüille qu'il avoit remportée ſur le luxe & ſur la vanité du monde. Il prend enſuite le conſeil de l'Evangile à la lettre, pour être la regle de ſa conduite; car entendant un jour lire à la Meſſe, ces paroles du Fils de Dieu, qui envoyant ſes Diſciples par les Villes, & par les Bourgades de la Judée, leur ordonnoit de ne porter ny or, ny argent, ny une double robe, ny ſouliers, ny bâton: il quitta ſur l'heure le peu d'argent qu'il avoit mandié, ſe contenta d'une ſimple robe, de l'étofe la plus groſſiere qu'il pût trouver, & voulut toujours depuis

marcher ſans ſouliers, & ſans bâton. Il ſe mit en ce même équipage, à prêcher, & à pratiquer tout à la fois la plus auſtere pauvreté qui puiſſe être, & par conſequent la ſageſſe Evangelique, dont la pauvreté eſt le premier fondement : Salomon, à quelque haut degré de ſageſſe qu'il fût parvenu, n'avoit pas atteint cette ſublime perfection, lors qu'il demandoit à Dieu un milieu entre l'indigence & les richeſſes ; & il étoit bien éloigné de la mettre en pratique, lors qu'il accordoit à ſes ſens, & à ſes paſſions tout ce qu'ils pouvoient deſirer. Il n'appartenoit qu'à l'Evangile de donner aux hommes des préceptes & des conſeils ſur ce chapitre. Mais ajoûtons qu'il n'appartenoit qu'à ſaint François d'obſerver ces préceptes & ces conſeils à la lettre, & dans la derniere rigueur ; puiſqu'il ſemble renoncer juſqu'aux plus legitimes ſoulagemens de la pauvreté, qu'il eſt expoſé à la faim, à la ſoif, & aux injures du temps & des ſaiſons ; parce que ce ſont des ſuites, & des apanages de la pauvreté. Certes, cet Ancien avoit beau dire que perſonne ne pouvoit vivre auſſi pauvre qu'il étoit né, François a démenty cet Oracle ; puiſqu'il eſt né dans un étable, qu'il n'a vêcu que d'aumône, qu'il a voulu mourir ſur la cendre, & ſur un miſerable lit emprunté, & que dans tout le reſte, les choſes dont il a crû ſe pouvoir paſſer, c'eſt dont il a cru être obligé de ſe défaire, pour pratiquer la pauvreté dans l'extrême & dans la derniere rigueur, afin de mourir, & d'être entierement crucifié au monde.

C'eſt pour cela en troiſiéme lieu, qu'il a levé,

levé, pour ainsi dire, l'étendart de la pauvreté, en instituant un Ordre Religieux, le plus opposé à l'esprit, aux maximes, & à toutes les manieres du monde; car pour cela il n'a rien trouvé de plus propre, que de l'établir sur ce fondement de toute la perfection evangelique; je veux dire sur cette pauvreté, qu'il y a fait observer sur le modele que le Fils de Dieu luy en avoit donné, & qu'il a pratiquée luy-même. C'est en effet la plus grande & la plus austere qu'on puisse s'imaginer; & telle, en un mot, que ses freres ne crurent pas d'abord qu'ils pussent s'élever à une si haute perfection, sans une voix venuë du Ciel qui les en assûra; & le Souverain Pontife entrant dans la même pensée, qu'elle étoit au-dessus des forces humaines, eût absolument refusé d'approuver une Regle si austere, si François ne l'eût convaincu, que tout ce qu'il avoit ordonné sur cet article, luy avoit été inspiré de Dieu. Mais quelle est-elle, à vôtre avis, cette pauvreté, pour avoir eu besoin de miracles, afin de persuader que l'observation, & la pratique n'en étoit pas impossible? telle, Messieurs, que François l'a pratiquée le premier. Les Fideles, à la naissance de l'Eglise, pour faire connoître, qu'ils n'avoient qu'une ame & qu'un cœur, avoient aussi tous leurs biens en commun, aprés avoir apporté de leur plein gré aux pieds des Apôtres, le prix des fonds & des heritages qu'ils avoient vendus; d'où, comme d'un trésor public, l'on tiroit ce qui étoit necessaire pour pourvoir aux besoins de chaque particulier; c'est le modele sur lequel

tous les autres Ordres se sont formez. Mais François semble porter la pauvreté de son Ordre encore plus loin.

Il ne se reserve ny fonds, ny rentes, ny possessions, ny domaines; il ne veut pas qu'il ait rien ny en particulier, ny en commun; nul heritage, nul revenu, nulle ressource, afin de dépendre absolument du secours, & de la providence de celuy qui nourrît les oyseaux du Ciel. C'est par ce moyen qu'il veut que ses enfans, aussi bien que luy, soient morts & crucifiez au monde, tellement dépoüillez de tout droit sur les biens de la terre, qu'il n'a pas voulu qu'ils soient les maîtres des maisons qu'ils habitent, que les vêtemens qu'ils portent soient à eux, que le pain qu'ils mangent leur appartienne, non plus que les vases sacrez, & les Temples, où ils celebrent les saints Mysteres; en sorte qu'on puisse dire qu'ils n'ont rien que par emprunt. Ce qui fait que quelques-uns appellent ce grand Saint le Patriarche des pauvres, parce qu'il a établi son Ordre sur la pauvreté, comme remarque saint Bonaventure, *Hanc sui dicebat Ordinis fundamentum.* Qu'il l'a recommandée en mourant à ses enfans, comme celle qui les rendroit heureux & puissans, tandis qu'ils vivroient sous la douceur de son empire; & qu'étant interrogé par ses freres quelle vertu les rendroit plus agreables au Fils de Dieu, il répondit que c'étoit la pauvreté, qui étoit la voye qu'il leur avoit specialement marquée pour arriver à la perfection de la sainteté. Pour moy je l'appelle en ce point la plus vive image de celuy, qui

qui de riche qu'il étoit, s'eſt fait pauvre pour nôtre amour, & qui n'a point eu de plus parfait imitateur de ſa pauvreté, que le grand ſaint François, non plus que de ſes ſoufrances, de ſes mortifications continuelles, & de ſa vie crucifiée, que ce Saint a parfaitement repreſentée, & par laquelle on peut dire qu'il a été le plus oppoſé; & comme parle S. Paul, le plus parfaitement crucifié au monde. Nous l'allons voir en cette ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

CEtte vie de croix & de ſoufrances, Meſſieurs, dont le Fils de Dieu a fait une des plus generales & des plus importantes maximes de ſon Evangile, eſt appellée par ſaint Paul la ſageſſe de la Croix; comme pour l'oppoſer à cette ſageſſe toute charnelle, que le monde fait voir en toute ſa conduite, en recherchant par tout ſes aiſes & ſes commoditez, & en rapportant preſque toutes ſes vûës, ſes deſirs, & ſes projets aux plaiſirs du corps & des ſens; au lieu que dans la maxime du Fils de Dieu, dont l'Apôtre eſt l'interprete, nous devons faire de nôtre corps une hoſtie vivante, en portant ſur nous la mortification de Jeſus-Chriſt, afin de repréſenter ſa vie dans nous-mêmes, *Mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes, ut & vita Chriſti manifeſtetur in nobis.* De maniere qu'en ce point, être crucifié au monde, & porter la croix du Sauveur, eſt une même choſe; parce que plus la vie que nous menons eſt mortifiée, plus elle eſt oppoſée à cette concupiſcence de la chair, qui regne dans le monde, & plus elle eſt ſemblable à

2. ad Corinth. 4.

celle de Jesus-Christ, qui n'a été, pour ainsi dire, qu'un crucifiement perpetuel. Or telle a été la vie de François, crucifiée par une rigoureuse & volontaire mortification, crucifiée par une violence étrangere, dans les outrages qu'il a soufferts, & par le desir du martyre, qu'il est allé chercher parmy les Infideles; crucifiée enfin par une operation miraculeuse de Dieu même sur son corps. Ecoutez cecy gens du monde, écoutez esclaves des plaisirs, que saint Paul appelle les ennemis de la Croix du Sauveur; *Nunc autem & flens dico, inimicos crucis Christi.*

Ad Philipp. 3.

Premierement, toute la vie de François a été une vie de croix, opposée à celle du monde, par une mortification continuelle, qu'il a exercée sur luy-même, avec une rigueur, que je ne crains point d'appeller impitoyable; car quoy que dans le monde il eût mené une vie assez éloignée des desordres, & des déréglemens où les autres se laissent emporter, je ne sçay si l'on en trouvera beaucoup, qui ayent fait une plus austere penitence. Il ne se contente pas de se priver de toutes les aises, & de toutes les commoditez de la vie, comme je vous ay déja fait voir, il traita son corps avec des rigueurs, dont il eût quelque scrupule à la mort, & se crut obligé de luy demander pardon, pour ne l'avoir jamais nourry que de pain & d'eau, & encore en si petite quantité, que c'est un miracle qu'il en ait pû vivre; pour l'avoir accablé de rudes & de continuels travaux; pour ne luy avoir jamais donné un moment de repos en toute sa vie; pour l'avoir toujours couvert d'un

Digitized by Google

ſac & d'un cilice ; pour avoir toujours mêlé de la cendre avec tout ce qui luy ſervoit de nourriture, afin qu'il n'y pût jamais trouver aucun plaiſir ; pour avoir enfin exercé ſur luy toutes les rigueurs que nous liſons dans ces anciens penitens, dont le ſeul récit feroit de la peine aux perſonnes délicates, & idolâtres de leur corps. Ce ne ſont là cependant que les auſteritez, qu'il pratiquoit par un eſprit de penitence, &, comme il diſoit, pour expier ſes pechez ; car pour celles auſquelles la crainte du peché, ou de tomber dans quelque deſordre, l'a porté, c'eſt ce qu'on ne peut conſeiller prudemment, & qu'il n'y a qu'une ſainte ferveur, & une extrême horreur du crime qui puiſſe excuſer. Il ſe jettoit ſouvent dans les neiges durant l'Hyver ; il ſe rouloit tout nud ſur des épines, comme ſaint Benoît, & inventoit tous les jours de ſemblables genres de mortification, pour dompter ſon corps, qu'il traitoit comme ſon plus grand ennemy, & avec lequel il ne voulut jamais ſe reconcilier qu'à la mort, lors qu'il n'eut plus de ſujet de le craindre.

Helas Chrêtiens ! qu'il ſe trouve peu de ſemblables ſcrupules aujourd'huy, dans ce monde corrompu, où il ſemble que la premiere & la plus grande occupation des hommes, ſoit d'éviter toutes les incommoditez du corps, & leur principal ſoin, de luy procurer ſes aiſes, & tous les plaiſirs des ſens ; où les noms même de mortification, de croix, de penitence, ſont inconnus, & en horreur ; où enfin les perſonnes qui paroiſſent les plus moderez ſur ce point, menent une vie molle,

délicate, & sensuelle, & n'épargnent rien pour se ménager cette indolence, que l'Evangile regarde comme criminelle, pendant qu'ils y établissent leur felicité, ainsi que faisoient autrefois ces insensez idolâtres, qui se faisoient pourtant honneur du nom de sages. Ah que ces personnes sont éloignez d'être morts & crucifiez au monde, ayant tant d'horreur de la Croix!

Saint François étoit bien dans d'autres sentimens, lorsque non content des souffrances, & des mortifications volontaires, il acceptoit encore de grand cœur, celles qui venoient d'une violence étrangere, qu'il souhaitoit avec ardeur, & qu'il recherchoit avec empressement; au lieu que le monde applique tous ses soins à s'en défendre, & à les fuïr. En effet, avec quelle patience ce grand Saint ne souffrit-il point une rude captivité, lorsque dans une guerre qui s'éleva entre les habitans d'Assise, & ceux de Pérouse, il fut fait prisonnier, & traité avec toute l'indignité imaginable? ne reçût-il pas avec la même patience, un traitement encore plus fâcheux, lorsqu'il tomba entre les mains des voleurs, qui ne luy ayant point trouvé d'argent, le chargerent de coups, & le jetterent, tout couvert de blessures, dans une fosse pleine de neige, dont ils ne croyoient pas qu'il pût se retirer? Je passe sous silence les persecutions qu'il eût à souffrir de la part de son propre pere, & quelquefois de la part d'une populace entiere, animée contre lui, & qui l'a souvent poursuivy à coups de pierres: C'est ce que ce Saint comptoit entre les plus grandes faveurs qu'il recevoit du Ciel,

& parmy lesquelles, il triomphoit de joye, & ressentoit une indicible consolation, comme un autre saint Paul, *Consolatione plenus sum, superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* Je ne m'arrêteray point non plus à toutes ces traverses, & à tous ces accidens, que la Providence sembloit ménager, pour exercer sa patience, & pour augmenter sa couronne; le récit en seroit ennuyeux; pour vous dire seulement qu'étant mort & crucifié au monde, il ne soûpiroit qu'aprés les croix, & que ce desir ardent de souffrir luy fit chercher les occasions du martyre, & tenter deux ou trois fois les moyens d'accomplir un si genereux dessein. 1. ad Corinth. 7.

Dans cette vûë, il passe en Syrie, pour prêcher la foy aux Infideles: il n'y est pas plûtôt arrivé, qu'il est arrêté, & conduit devant le Soudan de Babylone; il parle à ce Prince avec tout le zele d'un Apôtre, & avec toute la liberté d'un Saint; il luy explique les Mysteres de nôtre foy, il luy représente l'aveuglement où il est, il déclame hautement contre le culte de Mahomet; & lorsqu'il s'attend qu'on le va traîner sur un échafaut, & que des boureaux le vont mettre en pieces, pour le punir de sa hardiesse, & pour l'immoler comme une victime à la fureur de ce Prince; le Soudan n'a que du respect pour sa personne, il le comble d'honneur, il le veut charger de presens, & le refus que François en fait, luy attire la veneration de tout le monde. Que fera ce Saint, en se voyant honoré du Tyran, de qui il attendoit la mort? & reçû avec un accueil favorable, dans le

lieu où il eſperoit trouver des tortures & des gibets ? Ne voyant point d'ailleurs d'eſperance de convertir ces peuples, il repaſſe en Italie pour ſe ſouſtraire à cette perſecution, qu'il n'attendoit pas, & qui luy paroiſſoit plus cruëlle que celle qu'il eſperoit y trouver. Ainſi fruſtré de ſon eſperance, il eſt inconſolable de ne pouvoir trouver de bourreaux qui luy ôtent la vie ; il envie le bonheur des Martyrs, & n'a point de plus ſenſible douleur que de n'avoir pas été jugé digne de ſouffrir pour Dieu, ce qu'il enviſageoit comme le comble de ſes déſirs. Au défaut des hommes, qui luy manquent pour un ſi noble deſſein, il s'adreſſe aux Anges, & au Fils de Dieu même, pour luy demander d'avoir quelque part à ſa Croix, & de ſouffrir du moins juſqu'à la mort, s'il ne le juge pas digne de mourir pour ſon amour.

Vos deſirs, grand Saint, ſeront accomplis, & vos prieres exaucées : un diſciple du Calvaire aura part aux tourmens de ſon Maître, un homme crucifié au monde, comme vous, ſera encore crucifié avec Jeſus-Chriſt ; & le Fils de Dieu, qui a ſouvent employé la voye des miracles, pour délivrer les Saints des ſuplices qui leur étoient préparez, en fera un des plus ſignalez pour vous faire participer à ſes propres ſouffrances. Ce Saint, Meſſieurs, s'étoit retiré ſur la montagne d'Alverne, qui luy repréſentoit le Calvaire ; lorſque dans le fort d'une contemplation extatique, il apperçût un Seraphim lumineux, qui luy parut comme l'image du Sauveur crucifié. Son cœur s'attendrit à cet objet, & ſe fond en quel-

Digitized by Google

que maniere par le feu d'une ardente charité: Son imagination s'applique si fortement à la representation des bleſſures qu'il voit si naïvement repréſentées, & ſon ame en eſt penetrée ſi vivement, que l'impreſſion en paſſa juſqu'au corps, ſur lequel ce Seraphin enflammé jette des rayons d'une ſi brillante lumiere, qu'elle fait exterieurement ſur la chair de François, l'ouverture des mêmes playes, qu'elle exprimoit interieurement dans ſon cœur. Prodige ſurprenant? Chrétiens, il eſt crucifié par le miniſtere d'un Ange à faute de boureaux; il ſouffre le martyre en demeurant en vie, il reçoit des playes qui portent la vie & la mort tout à la fois, & qui, par un admirable mélange de ſouffrances & de plaiſirs, ſeroient capables de le faire mourir de joye, auſſi bien que de douleur. *Mirabiliter me crucias*, comme diſoit le ſaint homme Job.

De maniere qu'au lieu d'une croix materielle, où ce Saint ſouhaitoit d'être attaché, il devint luy-même un crucifix vivant, & pouvoit dire auſſi bien que ſaint Paul, *Stigmata Domini Jeſu, in corpore meo porto*, je ſuis devenu une image de mon Sauveur crucifié, en portant les marques de ſes playes, en caracteres ſanglans, les clouds n'entrent pas dans ſes pieds, & dans ſes mains, & ils y font pourtant la même impreſſion; car le ſang en coule, & il en reſſent la même douleur; la lance n'enfonce pas dans ſon côté, & elle y laiſſe pourtant la même ouverture, que ſi elle y étoit entrée bien avant. Ce que ſaint Bonaventure, qui a luy-même dépeint *Ad Galat. 6.*

si admirablement ce prodige, explique par la comparaison d'un cachet ardent, qui étant appliqué laisse les mêmes traits qui y sont gravez : ainsi par un tourment miraculeux, il se fit en François comme une transfusion des douleurs, & des playes, que souffrit autrefois le Sauveur. C'est un prodige, dont plusieurs Cardinaux furent témoins, & que le Pape Alexandre IV. a témoigné avoir vû de ses propres yeux. Mais c'est de cette maniere que ce grand Saint a satisfait le desir ardent qu'il avoit de souffrir, & de porter la Croix, dont le monde a tant d'horreur. Pouvoit-il mieux marquer qu'il étoit mort & crucifié au monde, qu'en souhaitant avec tant de passion d'être crucifié avec Jesus-Christ ?

III. PARTIE. ACheyons, Messieurs, par la troisiéme chose, en quoy ce Saint a fait voir qu'il étoit veritablement crucifié au monde, & que le monde luy étoit reciproquement crucifié ; c'est la passion qu'on a pour la gloire, & pour sa reputation, que le Sage même préfere à tous les trésors, & qui est d'ordinaire le dernier des biens, dont les plus grands Saints ont coûtume de se dépoüiller. C'est pourquoy je ne craindray point de dire, que saint François n'a jamais fait voir plus évidemment, que l'opinion & le sentiment des hommes ne luy étoit rien, & qu'il y étoit entierement mort, & crucifié, qu'en mépriſant leurs mépris mêmes, & en recherchant les affrons, les ignominies, & les confusions, avec plus d'ardeur, que le commun des hom-

mes n'a de paſſion pour la gloire, dont il eſt eſclave, & pour ce qu'on appelle le point d'honneur, dont il eſt entêté.

Ne falloit-il pas, en effet, que l'humble François eût entierement étouffé en luy-même cet ardent deſir, que le Diſciple bien-aimé appelle l'orgueil de la vie, pour en être venu juſqu'à cette profonde humilité, & à ce mépris de luy-même, que d'aimer l'humiliation, & de chercher à être mépriſé de tout le monde? C'eſt pourtant ce qui n'a pas moins éclaté dans la vie de ce grand Saint, que l'amour de la pauvreté, & des ſouffrances, qu'il a porté juſqu'au plus ſublime degré. Car enfin l'on ſçait qu'il n'avoit point d'autre ſentiment de luy-même, que comme du dernier des hommes, & du plus grand de tous les pecheurs. Ce fut la réponſe qu'il fit à un de ſes freres, à qui Dieu avoit fait voir un Trône magnifique dans le Ciel; & qui ayant demandé, quel ſeroit l'homme ſi heureux, & ſi élevé dans la gloire, pour poſſeder une place d'une ſi grande diſtinction? C'eſt l'humble François, luy répondit-on; c'eſt la recompenſe dûë à ſa profonde humilité. A peine la viſion eût-elle diſparu, que ce Saint Religieux courut tout tranſporté de joye à ſon pere ſaint François, pour le conjurer de luy dire qu'elle idée il avoit de luy-même, & ce qu'il penſoit de ſon propre merite: je n'en puis penſer autre choſe, répondit ce grand Saint, que ce que je crois tres-veritable; je ſuis le plus méchant homme du monde. O Dieu! repliqua l'autre, & comment pouvez-vous avoir cette penſée, ſans

choquer également & la verité, & la raiſon ? C'eſt, repartit le Saint, parce que ſi Dieu avoit fait au plus criminel de tous les hommes les mêmes graces qu'il m'a faites, cet homme en ſeroit plus reconnoiſſant, & auroit été incomparablement plus fidele à Dieu que moy. Certes, Meſſieurs, ſi la meſure de nôtre gloire, & de nôtre élevation dans le Ciel, dépend de la profondeur de nôtre abaiſſement ſur la terre, ſelon l'oracle de l'Evangile, jugez ſi la place qu'il occupe parmy les Seraphins, ſelon la revelation authentique qui en a été faite, n'eſt pas autant duë à ſa profonde humilité, qu'à l'ardeur de la charité, dont ſon cœur a brûlé durant toute ſa vie.

Ce bas ſentiment qu'il avoit de luy-même, n'eſt pourtant que le premier degré d'humilité, dans la penſée de ſaint Bernard ; car ſi vous venez à examiner le ſecond, qui conſiſte à faire paſſer ce ſentiment de nôtre eſprit juſque dans nôtre cœur, & à ſouhaiter d'être abaiſſé, & mépriſé ; & enfin à deſirer que tout le monde ait la même opinion de nous, que nous en avons conçûë nous-mêmes ; y eut-il jamais homme qui ait eu en ce point, des deſirs plus oppoſez à ceux du monde ? puiſque nous voyons que ce monde n'inſpire que des deſirs d'élevation : qu'une de ſes premieres maximes, c'eſt de ſe faire valoir, par quelque voye que ce ſoit, & de ſe faire par tout une éclatante reputation ? que chacun ſe plaît aux applaudiſſemens, & à recevoir de l'encens du reſte des hommes. N'eſt-ce pas la premiere leçon que ce monde leur fait ? Ce-

cundùm elementa mundi, comme parle saint Paul ; mais c'eſt aſſez de nommer François d'Aſſiſe, pour ſe repréſenter au même temps un homme, non ſeulement inſenſible à cette vaine gloire, mais paſſionné pour les mépris, qui ne goûte point de plus grand plaiſir, que de ſe voir abaiſſé & humilié ; qui s'applique même à chercher les moyens de s'attirer de la confuſion, quelquefois même par des actions, qui dans un autre auroient été priſes pour des marques infaillibles d'un homme hors de ſon bon ſens : mais dans François ç'ont été des preuves d'une haute ſageſſe, & du violent deſir qu'il avoit de prendre part aux opprobres & aux ignominies de celuy qui étoit la ſageſſe même, & des marques conſtantes qu'il étoit parfaitement crucifié au monde, puiſqu'il étoit inſenſible à ce qu'il eſtime le plus : en ſorte qu'on peut dire que perſonne n'a plus aimé le mépris, ny recherché l'humiliation, avec des deſirs plus ardens, & n'a reçû les confuſions avec une plus ſenſible joye de ſon cœur. *Ad Coloſſ. 2.*

De là vient que quand il s'entendoit loüer par des perſonnes, qui n'avoient que du reſpect & de l'admiration pour ſa vertu, il commandoit à quelqu'un de ſes Freres de luy faire des reproches ſanglans, & de luy dire des paroles, que le monde eût appellé des injures outrageuſes ; mais que ce Saint écoûtoit avec la même joye, que les autres reçoivent les applaudiſſemens, & les complimens les plus flateurs. Ainſi, Meſſieurs, ce que le Prophete a dit du Sauveur du monde, qu'il ſeroit ſoulé d'opprobres, *ſaturabitur opprobriis*, *Thren. 3.*

je le puis dire de ce Saint, qui étoit, pour ainsi dire, insatiable d'affrons, d'insultes, & de mépris: & si l'on dit ordinairement des superbes, qu'ils sont enyvrez de leurs loüanges, il faut dire que François l'étoit des abaissemens & des humiliations, dont il faisoit ses délices. Où trouver donc un homme plus mort au monde, & à soy-même? Tout ce qu'on demande communément d'un Chrêtien, c'est de souffrir avec patience, les injures & les affrons; les plus vertueux ont de la peine à étouffer leur ressentiment dans ces occasions; les gens du monde, qu'on appelle les honnêtes gens, se gendarment au moindre mépris que l'on fait de leurs personnes, & l'on sçait assez combien ils sont délicats sur le point d'honneur: ce qu'on a enfin le plus admiré dans les plus grands Saints, ç'a été de faire peu d'état de la gloire du monde, & de fuir l'estime des hommes, laquelle fait de si fortes impressions sur nos esprits; mais de changer cette passion si generale & si naturelle, en un amour des confusions & des opropres? mais de mettre sa gloire dans les choses mêmes ausquelles le monde a attaché le dernier deshonneur? mais de trouver sa joye en ce que les hommes ne peuvent souffrir, sans faire éclater leur ressentiment, & leur indignation? n'est ce pas être tout-à-fait mort & crucifié au monde? Ah! qu'on en trouve peu, qui, comme Moyse, préferent l'opprobre de Jesus-Christ au trésor de l'Egypte? *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi.* Qui, comme saint Paul, ne se glorifient que dans les

Ad Hebr. 11.

ignominies de la Croix ? *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi ?* Qu'il y en a peu enfin, qui, comme les premiers disciples du Fils de Dieu, mettent toute leur joye à souffrir des affronts, & des outrages pour le nom du Sauveur ? *Ibant gaudentes à conspectu Concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Il faut pour cela trouver un autre S. François. Ignominie de la Croix ! que vous êtes peu recherchée, quoy que vous soyez la veritable gloire d'un Chrêtien ! Mais je ne m'en étonne pas, parce qu'il y en a peu qui entrent dans les sentimens de saint François, qui soient crucifiez au monde comme luy, & qui tiennent comme luy pour le souverain degré d'honneur, ce que le monde regarde comme la derniere infamie.

Ad Galat. 6.

Act. 5.

Dans cet esprit & dans ce sentiment, ce grand Saint étoit bien éloigné d'usurper la gloire de son Maître, dans les services qu'il luy rendoit, & dans l'honneur qu'il luy procuroit, puisqu'il ne vouloit avoir de part qu'à ses affrons: il n'avoit garde de s'en orgueillir des dons & des faveurs du Ciel, puisqu'il ne cherchoit qu'à les cacher : Il avoit appris de l'oracle de la verité, qu'il étoit bon de publier les bienfaits qu'on a reçûs de la bonté divine, afin de luy en referer toute la gloire ; mais il avoit tant de crainte que quelque rayon de cette gloire ne rejallît sur luy-même, qu'il s'efforçoit de dérober à ses propres yeux toutes les merveilles que Dieu faisoit en luy, & par luy ; & quand elles éclatoient malgré tous ses soins, il en étoit si confus, qu'il n'osoit ni paroître, ni se montrer.

Digitized by Google

Que les veuës des Saints ſont éloignées de celles des autres hommes ? qui ne cherchent qu'à faire paroître les petits avantages qu'ils ont reçûs, ſoit du corps, ou de l'eſprit, ſoit de la grace, ou de la nature, qui ſçavent l'art de les groſſir, & de les enfler ; premierement, dans leur propre imagination, & enſuite dans celle des autres ; qui mandient des approbateurs, & qui ont à gages des gens qui vantent & qui publient leur merite: on reçoit volontiers cet encens, comme une idole qu'on voudroit pouvoir faire adorer de tout le monde. Mais François, comme mort & crucifié à tous ces ſentimens humains, a pris à tâche de renverſer cette maxime de l'amour propre, qui eſt la derniere que l'on déracine, & dont il reſte toujours quelque fibre, qui fait ſouvent renaître ce deſir de la gloire, de la deſtruction de tous les autres vices.

François en étoit pourtant venu à bout, parce qu'il étoit crucifié au monde, & à tous les ſentimens de la nature. De là naiſſoit ce deſir d'obéïr, & d'être ſoûmis à ceux-là mêmes à qui ſa charge luy donnoit droit de commander ; & au lieu que les hommes du monde n'ont point de plus forte inclination que de dominer, & de s'élever ſur la tête des autres, celle de François étoit de ſe mettre ſous les pieds de tous les hommes. De là ce refus ſi conſtant qu'il fît de prendre l'ordre de Prêtriſe, dont il s'eſtimoit indigne ; aimant mieux imiter les abaiſſemens d'un Dieu, qui vient aux hommes humilié & aneanty, que d'aſpirer à un caractere, qui

l'élevoit, & qui l'approchoit de Dieu même. Mais comme Dieu ne se peut laisser vaincre en liberalité, que plus on luy donne, plus il nous rend; que plus on quitte pour son amour, plus il nous dédommage, & nous recompense d'un autre côté. Sur ce pied-là, Messieurs, comme François étoit plus content dans sa pauvreté, que s'il eût possedé toutes les richesses de l'Univers; comme parmy ses austeritez & ses mortifications étonnantes il goûtoit des délices celestes, jusquelà qu'il inspiroit de la joye à tous ceux qui le regardoient: de même dans ses humiliations, & dans ses profonds abaissemens, Dieu le combloit d'honneur & de gloire, en le faisant respecter de toutes les creatures mêmes privées de sentiment, & de raison; car les élemens semblent changer de nature pour luy obéïr: les bêtes oublient leur ferocité naturelle pour le caresser; les oyseaux suspendent leur chant, pour ne pas interrompre sa priere; les poissons s'approchent de luy pour écoûter sa parole; & comme si tous ces témoignages de respect eussent été peu de chose, les Grands du monde, les Prelats, les Cardinaux, & les Souverains Pontifes l'ont eu en singuliere veneration pendant sa vie, & encore plus aprés sa mort; les peuples accouroient au devant de luy, & se jettoient à ses pieds dans tous les lieux par où il passoit, les Princes, & les personnes de la premiere qualité sont entrez dans son Ordre, & se sont crû bien honorez d'y être reçûs, & vous sçavez en quelle veneration ce grand Saint est aujourd'huy dans toute l'Eglise;

sans parler de la gloire, dont Dieu a récompensé ses humiliations dans le Ciel : car c'est proprement où se justifie l'oracle qu'il a prononcé, qu'on y est élevé dans la gloire, à proportion de nôtre humiliation sur la terre : & comme jamais personne n'a plus recherché les abaissemens que l'humble François, c'est à juste titre que l'Eglise le croit placé parmy les Seraphins, ces sublimes intelligences, qui approchent le plus prés du Trône de Dieu.

Conclusion. C'est, Messieurs, le modele de sainteté que je vous présente maintenant ; & si l'endroit par lequel je vous l'ay fait voir n'est pas le plus éclatant, j'ay cru que c'étoit celuy, par lequel il est le plus imitable. C'a été un homme parfaitement mort & crucifié au monde, par une pauvreté extrême, par une entiere mortification de tout ce qui flatte les sens, & par une profonde humilité, qui luy fait rechercher les humiliations, & cherir l'ignominie de la Croix ; c'est par là qu'il a détruit & renversé, sur l'exemple du Sauveur, les principales maximes de ce monde, ennemy de Dieu ; & c'est en cela que nous devons nous efforcer de l'imiter. Je ne vous ay rien dit de ses sublimes contemplations, de son ardente charité, qui luy a fait meriter le nom de Seraphique, ny de son zele apostolique, par lequel il a gagné une infinité d'ames à Dieu ; parce que ce sont ou des dons du Ciel, ausquels nous ne devons pas prétendre, ou des vertus qui ne sont pas propres de toutes sortes de personnes, ny de tous les états ; mais nous devons mourir & être

crucifiez au monde, pour vivre à Dieu, & pour être de veritables Chrétiens. Nous en faisons une solennelle profession au baptême, en nous enroollant sous l'étendart de la Croix. Mais helas! Chrétiens, n'avons-nous point démenty cette profession si publique, en suivant les maximes de ce même monde, & en nous rendans esclaves de nos passions?

C'est pour nous faire souvenir de cette obligation, & pour nous animer à l'accomplir, que saint François ne s'est pas contenté de nous servir d'exemple durant sa vie, il l'a voulu rendre éternel, & le continüer aprés sa mort, en autant de vives images de luy-même, qu'il a laissé d'imitateurs de sa vie, & de ses vertus, dans son Ordre divisé en tant de branches, & de societez, qui sous des noms differens, ont tous la même fin, de combattre les maximes du monde, par leurs prédications, par leurs exemples, par la saintetè de leur vie, afin de porter les fideles à ce parfait crucifiement, en quoy consiste la perfection de l'Evangile, & la veritable saintetè. Car si saint Gregoire de Nazianze appelle l'état Religieux la plenitude de l'Evangile, parce qu'il s'y pratique dans tous ses préceptes, & dans tous ses conseils; Je le puis bien dire en particulier de l'Ordre de saint François, puisqu'il en pratique les plus hautes & les plus difficiles maximes, & les plus contraires à celles du monde, dont nous avons parlé.

Pour nous, Chrétiens, si Dieu ne nous a pas appellé à un si haut degré de perfection, rien ne peut nous dispenser d'être crucifiez

au monde, selon l'état, & la condition où la providence nous a mis. Si l'Evangile ne vous impose pas une necessité absoluë de renoncer à tous les biens de la terre, pour embrasser une pauvreté aussi étroite que celle de saint François, comment ce même Evangile ne peut-il vous obliger par tant de préceptes, tant de menaces, & tant de maledictions même contre les richesses, à rompre du moins l'attachement que vous avez à ces sortes de biens? S'il n'exige pas de vous que vous mettiez vôtre joye dans les croix, & que la mortification fasse vos délices; pensez du moins que le Ciel ne s'emporte qu'avec violence, que la Croix est le chemin pour y arriver, & que la penitence & la mortification sont les moyens de l'acquerir. Si l'on ne vous oblige pas enfin à rechercher les humiliations, & à vous glorifier dans les opprobres, comme a fait ce grand Saint, rien du moins ne nous peut exempter de souffrir patiemment, & de pardonner même du fond du cœur les injures; & quand vous vous efforcerez d'en tirer vengeance, vous vous attirerez vous-mêmes celle du Ciel: Obtenez, grand Saint! la grace à tous ceux qui m'écoûtent, d'entrer serieusement dans les sentimens dont vous avez été si vivement penetré. Demandez pour eux ces divines lumieres, qui leur fassent connoître la fausseté des maximes du monde, que vous avez si glorieusement combatuës; afin qu'aprés avoir suivy vos traces, & les voyes que vous avez tenuës, ils arrivent au même terme, qui est l'éternité bienheureuse, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE S^T FRANCOIS DE BORGIA.

Magnificus in sanctitate: *Exod.* 15.

Il est magnifique dans sa sainteté : En l'Exode, Chap. 15.

QUOYQUE Dieu n'ait nulle acception des personnes, comme nous assûre le grand Apôtre, & que le seul merite de leurs actions les rende considerables devant ses yeux; il faut pourtant avoüer, Messieurs, que la naissance, la grandeur, & les autres avantages de la fortune, donnent je ne sçay quel éclat à la vertu & à la sainteté, qui la releve devant Dieu, & devant les hommes tout à la fois. Soit parce que c'est une chose plus rare, & plus difficile aux Grands du monde, de devenir Saints, à

cauſe des puiſſans obſtacles qu'ils ont à vaincre, ſoit parce que ces perſonnes ſont plus d'honneur au Chriſtianiſme, & à Dieu même, lequel, quoyqu'il merite l'hommage de toutes les creatures, ſemble neanmoins plus honoré, d'avoir des Souverains à ſon ſervice; comme c'eſt la gloire des Monarques de la terre, de compter des Rois & des Princes entre leurs ſujets & leurs vaſſaux; ſoit enfin parce que l'exemple de leur ſainteté s'étend plus loin, & frappe davantage les yeux, à cauſe du rang qu'ils tiennent parmy les autres; ce qui fait auſſi plus d'effet ſur les eſprits, & ôte au commun des hommes, tous les pretextes & toutes les excuſes qu'ils pourroient avoir de pratiquer la vertu. Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que Dieu fait éclatter plus hautement la force de ſa grace, en faiſant voir dans ces illuſtres exemples, ce que les hommes enviſagent, comme choſe du monde la plus difficile.

De là vient que l'on eſt prévenu en leur faveur, qu'on a plus d'idée de leur courage, & plus de curioſité d'apprendre leurs grandes actions; & que nous nous faiſons nous-mêmes enſuite un ſecret reproche de ne les pas imiter. C'eſt, Meſſieurs, cette favorable diſpoſition, que je remarque déja ſur vôtre viſage à l'égard du grand François de Borgia, qui a fait voir au ſiecle paſſé, ce que peut une haute vertu jointe à une illuſtre naiſſance; & dans lequel la nobleſſe du ſang, la grandeur des Charges, la faveur des Souverains, & tout ce qui fait l'objet de l'ambition des hommes, doit ſervir aujour-

d'huy à faire le Panegyrique d'un Saint courtisan, d'un Duc, & d'un Vice-Roy, qui s'est heureusement servy de tous ces avantages pour se faire un grand Saint, soit par l'usage qu'il en a fait en les possedant, soit en les quittant, par le genereux mépris qu'il en a fait paroître; puisqu'en les possedant, il a donné un illustre exemple de ce que peut faire la sainteté, quand elle fait alliance avec la noblesse, & avec l'autorité, que donnent les emplois les plus éclatans; & qu'aprés les avoir quittez, il a fait voir ce que le mépris genereux du monde peut sur l'esprit de ceux qui y sont le plus fortement attachez.

C'est-à-dire, Messieurs, que dans l'éclat de sa premiere condition, il a pratiqué un parfait détachement de cœur de tout ce que le monde estime le plus, en quoy il peut servir de modele aux Grands de la terre pour se sanctifier par les choses mêmes, qui sont les plus grands obstacles à la sainteté, c'est ce que nous verrons dans le premier Point. Et dans le second nous verrons comme par l'humiliation de l'état Religieux, qu'il a embrassé volontairement, il s'est élevé au dessus de toutes les grandeurs, & a porté la sainteté, & les maximes de l'Evangile dans toutes les Cours, & attiré puissamment les Souverains & les Grands du monde au service de Dieu. Ainsi les grandeurs de la terre differemment santifiées, & par le bon usage, & par le mépris qu'il en a fait, c'est ce qui fera le sujet de son Eloge; & le partage de ce Discours; d'où nous tirerons cet avantage, que rien ne nous

peut empêcher d'être à Dieu ; puiſque dans l'état de grandeur, & dans l'état d'abaiſſement, nous y pouvons devenir de grands Saints. Mais afin qu'un ſi illuſtre & un ſi puiſſant exemple faſſe plus d'impreſſion ſur vôtre eſprit, implorons les lumieres du Ciel, par l'interceſſion de la Reine des Saints.

Ave Maria.

PREMIERE PARTIE. IL y a peu de ſujets, Chrêtiens Auditeurs, que l'on ait étalé avec plus de pompe, & qui ait donné plus beau jeu à l'éloquence, que de faire voir les avantages, qui naiſſent de l'alliance que la grandeur fait avec la vertu ; mais auſſi comme l'exemple a plus de force que tous les diſcours, je ne crois pas qu'on puiſſe le faire voir dans un modele plus illuſtre, que dans le grand François de Borgia : C'eſt pourquoy, pour montrer d'abord dans ce premier Point, comme il a ſanctifié les grandeurs de la terre, par l'uſage qu'il en a fait ; je les raporte toutes à ces trois principales, qui renferment toutes les autres ; ſçavoir à une illuſtre naiſſance, à la faveur auprés des Souverains, & enfin au pouvoir que les charges & les emplois leur donnent ſur le reſte des hommes ; & je dis que c'eſt ce qui a fait de nôtre Saint un modele, dont tous les Grands doivent apprendre, non ſeulement que leur qualité, & toutes leurs prérogatives, ne les diſpenſent point des devoirs d'un Chrêtien, mais qu'ils y trouvent de grands ſecours, pour s'y faire de grands Saints ? Ce qui doit encore animer plus

plus puissamment le reste des hommes, qui n'ayant pas les mêmes difficultez à vaincre, n'ont pas pourtant le courage de les imiter.

Car premierement, quoyque la vertu rende par elle-même une personne illustre, & qu'elle n'ait pas besoin du secours de la naissance, pour en relever l'éclat, il est vray cependant, que quand elle se trouve jointe avec la noblesse, & avec une haute extraction, elle en est plus admirable; parce que, comme nous avons déja dit, les Grands semblent apporter avec eux, en naissant, les plus grands obstacles à la sainteté. Le sang illustre qu'ils ont reçû de leurs ancêtres, ne forme que des esprits d'ambition & de vanité; l'éclat de leur naissance qui les ébloüit ne leur represente que des idées de grandeur, la délicatesse de leur naturel ne les porte qu'aux plaisirs, les richesses & l'opulence leur fournissent tous les moyens de satisfaire leurs desirs; l'esperance d'une haute fortune occupe tous leurs soins & toutes leurs pensées; ils font leur cour, & d'autres la leur font. C'est, dit saint Augustin, voguer sur une mer pleine d'écueils, sans pilote, & sans gouvernail, & aller au gré des vents de leurs passions, qui les emportent. Or, Messieurs, non seulement n'y point faire naufrage; mais y être comme un Phare, pour avertir les autres du danger, y vivre en Saints, & sanctifier cette condition de vie, qui semble si opposée à la sainteté. Certes, quand je ne dirois autre chose de nôtre François, j'aurois assez dit pour vous donner une haute idée de sa vertu.

En effet, si c'est ce grand effet de la grace de convertir un grand pecheur, comme assure saint Augustin, *magnificus gratiæ effectus*, ce n'en est pas un moindre de conserver l'innocence dans toutes sortes de conditions; mais qu'un jeune Seigneur né avec tous les avantages d'esprit & de corps, la conserve à la Cour, dont l'air luy est si contagieux, dans la fleur de la jeunesse, qui a un penchant si fort & si glissant aux plaisirs, dans une haute fortune, qui se croit permis tout ce qu'elle peut executer, au milieu de tant d'objets capables de faire impression sur son cœur; & enfin parmy l'exemple des autres, lequel est comme un torrent, qui renverse ou qui entraîne les esprits les plus forts, & les courages les plus fermes; c'est un effet illustre & magnifique d'une grace puissante, qui l'a conservé parmy tant de dangers, & en même temps un exemple d'une fidelité & d'un courage à l'épreuve de tout, & qui fait voir la saintetè dans son plus beau jour.

Aussi est-ce pour ce sujet, qu'il semble que la providence l'ait fait naître d'une des plus nobles maisons de l'Europe; il descendoit des Rois d'Arragon du côté de sa mere, qui en portoit le nom; & du côté paternel, il comptoit deux Papes pour ses ancêtres, & de l'un & de l'autre il étoit allié des Rois de Navarre, de Portugal, d'Espagne, & de Naples, & presque de tous les Souverains d'Italie, afin que tant de noblesse s'alliant avec tant de vertu, servît ensuite à la faire éclater davantage aux yeux des hommes. En effet, la douceur de son naturel, la vivacité

de son esprit, & les belles inclinations, qu'il reçût de la nature, furent comme le premier plan sur lequel la grace jetta les fondemens de son ouvrage, & que la bonne éducation cultiva de telle sorte, que son pere, qui regardoit avec admiration les premieres rayons de cette vertu naissante, disoit, comme par esprit de prophetie, qu'il sembloit plûtôt, que son fils prît le chemin du Ciel, que celuy de la Cour. La prophetie eût été entiere, s'il eût dit, qu'il prenoit le chemin du Ciel par celuy de la Cour.

Ce fût en celle de l'Empereur Charles-Quint, dont il étoit proche parent, & laquelle étoit alors le premier theatre du monde, où l'on vit paroître un Saint courtisan, qui ne se contente pas d'éviter tous les vices de la Cour, le luxe, le jeu, les folles dépenses, les intrigues, les engagemens, les compagnies dangereuses, où les objets qui se presentent aux yeux font mille playes secrettes à la pureté du cœur; mais qui y fait une profession ouverte de vertu, & de pieté, avec un air d'autorité si grand & si noble, qu'il autorise la pieté même & la vertu. De sorte que comme on l'avoit envoyé à la Cour, pour luy ôter la pensée d'être Religieux, il porte la religion dans la Cour même; ses prieres y sont réglées, ses dévotions constantes, sa retenuë & sa modestie d'autant plus admirables, que son humeur étoit naturellement enjoüée, & portée au divertissement; jusque-là que ne pouvant se dispenser des loix de la bienseance, qui l'obligeoient de visiter quelquefois des perſon-

nes d'uu autre ſexe, & de la premiere qualité, il fait alors le perſonnage de Courtiſan, mais avec un eſprit de religieux; car ſi ſa profeſſion l'engageoit dans ces occaſions, ſa pieté le faiſoit armer à l'épreuve, ayant coûtume dans ces rencontres de porter un rude cilice, & de ſe précautionner contre le danger, par d'autres mortifications. Ce qui me fait dire de luy ce que l'Egliſe dit d'un autre grand Saint; qu'il a vaincu le monde par un nouveau ſtratagême, & par un artifice ingenieux, que la crainte de Dieu inſpire aux Saints, en trouvant le moyen de s'acquiter des devoirs de ſa condition, ſans intereſſer ceux d'un parfait Chrêtien, *Mundum novâ arte deluſit.* A le voir c'eſt un homme du monde, qui paſſe pour le mieux mis, pour le plus honête, & pour le plus adroit qui ſoit à la Cour. Mais ſous cet exterieur de Courtiſan, il pratique la mortification la plus rigoureuſe.

Il eſt obligé d'aller à la chaſſe pour y tenir compagnie à l'Empereur; mais il y prend occaſion de s'entretenir avec Dieu dans les bois, & de s'élever en la conſideration de ſes divines perfections, à la vûë des arbres & des campagnes; & pour vaincre le monde par un nouvel artifice, il trouve dans ce divertiſſement innocent la matiere d'une mortification ſecrete, en fermant, ou détournant les yeux, lorſque l'oyſeau alloit fondre ſur la proye, & ſe privant d'un plaiſir, qu'il avoit recherché avec tant de peine & d'empreſſement, *mundum novâ arte deluſit.* Tellement que ſi un Ancien appelle la Cour des

Princes une école de flaterie & de servitude, nôtre Saint en fait une école de sainteté ; où en considerant avec quel respect on se tient en la presence d'un Souverain de la terre, en combien de postures on se met pour luy plaire, & avec quel soin l'on tâche de s'insinuer dans son amitié, il s'instruit comme il doit faire pour se rendre agreable à Dieu, dont il ne tient qu'à luy d'être le favory, comme disoit autrefois saint Augustin, *Amicus Dei esse si voluero, ecce nunc fio.* C'est de la sorte que ce Courtisan se santifie à la Cour, & y conserve l'innocence ; pour nous apprendre que comme ce n'est pas le lieu, ny la profession de vie qui fait les Saints, aussi ce n'est pas le lieu, ny la condition, qui empêchent de l'être : & si vous voulez sçavoir, comment il s'est pû garentir d'une corruption si generale, qui semble avoir particulierement infecté cette profession, je vous feray la même réponse, qu'il fit luy-même un jour, à ceux qui luy demandoient, s'il étoit d'une autre nature que les autres, pour être insensible à tous les charmes, qui surprennent si dangereusement les sens, il répondit que non ; mais qu'il portoit un remede infaillible contre le poison, qu'on y prend si doucement, & que ce remede étoit la crainte de Dieu.

Ah ! voila, Chrêtiens, ce qui nous peut conserver, en quelque état de vie que nous ayons embrassé ; c'est cette crainte que nous devons avoir par tout devant les yeux, & que S. Ambroise appelle, *Clavus fluctuantis animæ*, le gouvernail d'une ame qui flotte sur la mer

de ce grand monde, gouvernail qui nous conduit en assûrance parmy tant d'écueils qui se trouvent par tout ; car dés le moment que vous l'avez abandonné, vous faites un funeste naufrage de l'innocence, ensuite de la pieté, & enfin de tous les sentimens de religion, & de vôtre salut éternel. Mais c'est ce qu'on doit dire encore plus particulierement des Grands, & des personnes qui sont au dessus des autres, par leur naissance ; c'est ce gouvernail que Dieu leur met entre les mains pour les conduire dans une condition si dangereuse, & dans un état, où la vertu est toujours comme flotante, sur une mer sujette à tant d'orages, & où ils sont sans cesse dans le peril de se perdre, *clavus fluctuantis animæ.* Mais revenons, & avançons dans nôtre sujet.

Si la sainteté paroît avec une espece de magnificence, comme parle le Prophete Royal, par l'alliance qu'elle fait avec la noblesse dans nôtre François, elle ne tire pas moins d'éclat du crédit & de la faveur que ce Saint avoit acquis auprés des Souverains, qui le jugeant capable des plus grandes choses, l'employerent dans les plus grandes affaires : aussi est-ce cette seconde marque de grandeur, qu'il a sanctifiée. Sa sage conduite, & son experience, luy attirerent la confiance, & l'estime des deux Princes du monde les plus rafinez dans la politique du siecle ; sçavoir, l'Empereur Charles-Quint, & Philippe II. son fils, dont le premier le fit son Confident, & le dépositaire de tous ses secrets, & aprés avoir reconnu sa conduite dans les plus importantes affaires, l'une

des choſes qu'il recommanda le plus à ſon fils, fut de ſe ſervir de ſes avis : ce qu'il executa ſi ponctuellement, qu'aprés même que ce Saint eût quitté le monde & la Cour, il luy écrivoit ſouvent de ſa propre main, pour le conſulter dans ſes doutes. Mais avant que de confondre le monde par une ſageſſe plus haute, & toute divine, Dieu veut qu'il l'apprenne luy-même, dans la même école, où les Philoſophes l'ont cherchée autrefois; mais où ne la voyant qu'à travers les tenebres de leur infidelité, ils n'en ont trouvé que l'ombre. Je veux dire, Meſſieurs, dans la vûë & dans la meditation de la mort, où l'homme découvrant ce qu'il doit devenir un jour, apprend ce qu'il doit être preſentement, & où il ne connoît jamais mieux la vanité, & le neant de toutes les choſes de ce monde.

Ce fut là, en effet, où nôtre Saint l'apprît, & où Dieu la luy voulut faire connoître ſenſiblement, dans la mort de l'Imperatrice, arrivée dans une réjoüiſſance publique, & dans un temps auquel toute la Cour, & tous les Ordres du Royaume étoient aſſemblez à Tolede. François de Borgia eſt choiſi de l'Empereur, pour conduire le corps avec une magnificence toute royale, à Grenade, qui étoit le lieu de ſa ſepulture. Il accompagne ce Convoy funebre d'un côté avec toute la douleur, que luy cauſoit la mort d'une perſonne ſi illuſtre, qui l'avoit conſideré, & élevé, & qui l'avoit mis dans le poſte qu'il tenoit à la Cour : & de l'autre, avec tout le ſoin, que demandoit ſa recon-

noissance ; mais quand il fallût ouvrir le cercueil, pour visiter le corps, & jurer, selon la coûtume, que c'étoit celuy de cette grande Princesse. Ah ! c'est icy où Dieu l'attend, n'y trouvant plus qu'un spectre d'horreur, dont la vûë ayant effrayé tous les assistans, & la puanteur écarté les plus curieux, luy donne le loisir de chercher dans ce cadavre affreux quelques restes & quelques vestiges de ce visage majestueux, qui peu de temps auparavant avoit attiré tous les yeux, & fait l'admiration de son siecle. Il n'eût pas plus de hardiesse que les autres, pour assûrer par serment en termes formels, que cet amas confus de pourriture, étoit le corps de l'Imperatrice ; mais il eût plus de constance, & plus de courage, pour arrêter de plus prés, & plus long-temps les yeux sur cet affreux objet, & plus de lumieres d'esprit pour reconnoître, dans cette effroyable difformité, la plus belle image de la vanité des grandeurs du monde. Jamais sa prudence ne luy fit faire plus de réflexion, en moins de temps ; la comparaison de ce qu'il voyoit, avec ce qu'il avoit vû, & l'état different, où cette auguste Princesse avoit été, se présentant à son imagination, en même temps que celuy où elle étoit, luy frapoit les yeux, le toucha si vivement, qu'il en demeura tout interdit ; & l'agitation de son cœur ne fût pas moindre que celle de son esprit : jusqu'à ce qu'un rayon d'une lumiere toute divine faisant jour à travers ces nuages, luy fit voir tout d'un coup, & dans une simple vûë, l'erreur, où sont presque tous les hommes, &

dont luy-même avoit pensé être surpris. Mais quels puissans mouvemens n'exciterent-elles point ? qui pourroit exprimer les sentimens de ce cœur, dans la premiere émotion de cette surprise ? & la resolution qu'il prît à la vûë de ce spectacle si horrible, & si peu attendu ? Non, jamais, ô grand Dieu ! s'écria-t-il, jamais je ne serviray de Maître, que la mort me puisse ravir. Dés ce moment tout luy sembla changé, parce qu'il étoit changé luy-même : cet éclat qui l'avoit déja peut-être un peu ébloüy s'effaça entierement de son esprit. Toute cette grandeur, qui avoit commencé à le charmer, disparut comme un phantôme, il ne pensa plus qu'à la quitter, avant qu'elle le quitât elle-même, & dés ce moment il fît vœu d'entrer en quelque religion, si Dieu luy faisoit jamais la grace de rompre les liens qui le tenoient indispensablement attaché.

Voila, Messieurs, nôtre Saint, qui a la veritable idée des choses de ce monde, en quoy consiste la veritable sagesse ; jusqu'à present il a vêcu dans l'innocence, mais c'est maintenant qu'il commence à vivre en Saint; il n'a plus que de l'horreur pour tout ce qui n'est point Dieu, ou qui ne conduit point à Dieu, & il ne peut souffrir que rien l'empêche d'être à Dieu, ou il partage son cœur avec Dieu; & enfin, depuis qu'il a été en cette école de la mort, où il a appris cette haute sagesse, il n'a plus que du mépris pour toutes les choses de la terre. C'est pourquoy se voyant obligé de demeurer encore quelques années dans le grãd monde, vous pouvez juger

quel usage il fit de cette grandeur, & combien peu il comptoit sur la faveur des Souverains, pendant qu'il ne songeoit plus qu'à acquerir celle du Souverain de l'Univers.

C'est, Chrêtiens, ce que nous apprendrons à l'exemple de ce grand Saint, si nous pensons un peu à quoy aboutit tout ce que les hommes recherchent avec le plus de passion dans cette vie, & ce qui débauche nôtre cœur du service de ce Maître souverain. Si nous n'avons pas un objet aussi sensible devant les yeux, que François l'eût alors, afin de faire le même effet, il n'y a rien de plus facile, que de se le représenter, pour faire du moins la même réflexion que luy; que ce haut degré d'honneur où nous aspirons, que cet attirail de fortune qui nous environne, que ce rang que nous donne la naissance, que tout cela sera un jour ensevely avec nous; & que ce corps que nous traitons maintenant avec tant de délicatesse, ne deviendra que pourriture, pour faire horreur à ceux-mêmes qui l'auront idolâtré. Pensons qu'alors le plus glorieux Monarque n'aura rien qui le puisse faire distinguer du dernier de ses sujets: que ce faste & cet appareil de grandeur qui l'accompagne jusque sur son tombeau, n'entre point dedans, parce que c'est là, où la mort égale tous les hommes. C'est dans cette consideration que nous apprendrons la veritable sagesse, en tirant la même consequence que fit nôtre Saint, de ne s'attacher jamais à aucun maître que la mort nous puisse ravir;

En effet, il ne pensoit plus qu'à quitter au

plûtôt l'embarras de la Cour ; mais Dieu qui l'avoit éclairé d'une si haute sagesse, voulut qu'il en fît part à tout le monde ; & pour faire encore éclater davantage sa sainteté, l'éleva au plus haut faîte de puissance, où la faveur de son Prince, qui connoissoit son merite, le pouvoit porter, lorsqu'il ne pensoit qu'à la fuïr. Ce qui me fait dire en troisiéme lieu, qu'il a sanctifié cette derniere marque de grandeur, qui est l'autorité & la puissance, que les charges & les emplois donnent aux Grands sur le reste des hommes : car au lieu d'obtenir son congé de l'Empereur, à qui il le demanda instamment, sa pieté ne servît qu'à le mettre plus avant dans sa faveur, & fit faire à ce Prince judicieux, ce que l'inclination fait faire aux autres, envers leurs favoris ; jamais on ne vit plus de marque de l'affection d'un Souverain, il sembloit que tous les biens, toutes les charges, & tous les honneurs ne fussent que pour François de Borgia, avec d'autant moins d'envie de tout le monde, qu'il faisoit plus d'efforts pour les éviter. Il ne se contente pas de l'avoir déja fait grand Ecuyer de l'Imperatrice, il ajoûte charges sur charges, il le fait Commandeur de S. Jacques, & luy donne la plus riche Commanderie de l'Ordre, avec une place au Conseil, & enfin le fait General, Gouverneur, & Vice-Roy de Catalogne.

Ce fut alors que François de Borgia, à l'exemple des Saints, commença à redouter sa propre puissance, en considerant combien l'abus en est facile, & à quelles conditions il la possedoit ; car se voyant comptable à

Dieu de tous les maux qu'il n'auroit pas empêché, & chargé en quelque maniere du salut de tous ceux qui luy étoient soûmis, plus il se voit élevé, plus il tremble, non dans l'apprehension de quelque revers de fortune, mais il tremble de la crainte des Saints, dont le
Psal. 55. Prophete Royal étoit tout pénetré, *Ab altitudine diei timebo.*, puisque cette élevation seroit capable de faire tourner la tête aux esprits les plus fermes, s'ils concevoient les obligations de leur état. Sur quoy la pensée de saint Augustin me semble admirable, lequel expliquant ces paroles du Prophete,
Psal. 39. *Lex Dei ejus in corde ipsius*, dit, que ce qui rend si rare l'alliance de la puissance & de la sainteté, est que les Grands, qui tiennent la place de Dieu sur la terre, se mettent effectivement en sa place; ils se font obéïr, mais ils se croyent indépendans; ils font des loix, mais eux-mêmes n'obéïssent pas à celles de Dieu, ou bien ils se contentent de mettre les siennes dans leurs édits, & non pas dans leur cœur. C'est ce grand abus qui a fait dire au Sage, que Dieu reserve un jugement rigoureux à ceux qui sont sur la tête des autres,
Sap. 6. *Judicium durissimum iis, qui præsunt, fiet.* Mais quand la sainteté est jointe avec la puissance, c'est alors que la loy de Dieu est dans le cœur & dans la main, que l'un la garde, & l'autre la fait garder, *Lex Dei ejus in corde ipsius.* C'est alors que la sainteté fait respecter la puissance, & en adoucit le joug, mais que reciproquement la puissance autorise la sainteté.

C'est en cette vûë, que nôtre François,

dans sa charge de Vice-Roy, se sert de l'épée & de la balance de la justice, pour les interêts de Dieu, qu'il cherche uniquement dans le bonheur des peuples : car il prend d'abord les armes pour purger cette grande Province des bandis qui l'avoient presque desolée par leurs courses, & par leurs brigandages ; il regle la milice, & empêche que les soldats n'exercent les mêmes violences contre les habitans des Villes, qu'ils faisoient contre les ennemis; il employe le même zele, & avec le même succés contre les blasphémateurs, banit les spectacles publics, & tous les scandales, remedie en un mot, à tous les desordres avec tant de bonheur, qu'il sembloit n'être entré en cette charge, que pour faire voir ce que peut la sainteté soûtenuë d'une grande puissance. Des desordres publics il passe aux particuliers, en prenant ensuite la balance de la justice, pour la défendre contre la justice même, en retranchant ces formalitez injustes, qui à force de droit & de loix, éternisent les procés. Il donne luy-même audiance à tous ceux qui la luy demandent ; il paye les dettes des pauvres, oblige les riches de payer les leurs, sans que jamais cette balance de la justice panche le moins du monde entre ses mains, ny du côté de la faveur, ny du côté de l'interêt.

Or comme la premiere obligation des Grands, est l'exemple, qu'ils doivent donner aux autres ; sa maison est tellement réglée, qu'elle semble plûtôt une Eglise que le Palais d'un Seigneur : il passe quatre ou cinq heures tous les jours en oraison, jeûnne des années

entieres presqu'au pain & à l'eau : employe ses revenus à bâtir, & entretenir des Hôpitaux ; & il n'y a point de pauvres qui ne ressentent les effets de sa charité, en mettant tous les soirs une bourse sous le chevet de son lit, pour ses aumônes du lendemain, point de si honteux, qu'il ne prévienne, ny de si miserable, dont il n'adouciſſe les maux par ses visites, & les consolations, qu'il leur donne. Ce qui fit dire avec admiration à un grand Prélat, qui l'étoit venu visiter, que l'Egliſe seroit heureuſe, ſi tous les Prélats étoient comme le Vice-Roy, & qu'il falloit renouveller l'exemple de saint Ambroiſe, en faiſant d'un Gouverneur un Prélat. Mais pour moy, je me récrierois plus volontiers avec le Prophete, *Erudimini qui judicatis terram*, Grands ! & Juges de la terre ! c'eſt de cet exemple qu'il vous faut apprendre le moyen de vous acquitter des obligations, dont Dieu vous a chargez, en vous mettant le pouvoir en main, & à vous souvenir que vôtre juſtice n'eſt que ſubalterne, qui reſſortît à un autre Tribunal ſouverain, qui eſt celui de Dieu, lequel, comme dit le Sage, interrogera non ſeulement vos perſonnes, mais encore vos œuvres, & vos actions, *Quoniam data eſt à Domino poteſtas vobis, & virtus ab altiſſimo qui interrogabit opera veſtra.* Parce que non ſeulement la voix de ceux qui auront été opprimez, ſous vôtre gouvernement, mais la voix de l'oppreſſion même demandera juſtice contre vous, & vous accuſera de tous les crimes, & de toutes les injuſtices que vous n'avez pas empêchées,

Pſal. 2.

Sap. 6.

Erudimini qui judicatis terram.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que ce Saint a ſanctifié toutes les marques de ſa grandeur, par l'uſage qu'il en a fait, la nobleſſe de ſa naiſſance, la faveur qu'il avoit auprés des Souverains, la puiſſance & l'autorité, où il a été élevé. Voyons maintenant, s'il vous plaît, comme dans l'abaiſſement de l'état religieux, qu'il a embraſſé volontairement, il s'eſt élevé au deſſus de toutes les grandeurs, par le mépris qu'il en a fait, & comme il a employé l'humilité de ce nouvel état, pour porter la ſainteté & les maximes de l'Evangile dans toutes les Cours de l'Europe: C'eſt ma ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

IL ſemble, Meſſieurs, qu'on ne puiſſe donner de nom plus propre à l'état Religieux, qui eſt un état de penitence, que celuy que Tertullien donne à la penitence même, qu'il appelle, *proſternendi atque humilificandi hominis diſciplinam.* L'art d'abaiſſer, d'humilier, & d'aneantir un homme à ſes propres yeux, & devant ceux de tout le monde. Ce fût en embraſſant cet état, que nôtre Saint ſe déchargea heureuſement du fardeau de toutes les grandeurs; car Dieu qui luy en avoit inſpiré le mépris à la vûë d'un mort, luy fournit le moyen d'y renoncer tout-à-fait, par le decés des deux perſonnes du monde, qui luy étoient les plus cheres, ſçavoir de ſon pere, & de ſon épouſe, dont l'un qui ajoûtoit à tous ſes titres, la qualité de Duc de Gandie, & des biens immenſes, luy facilitoit le moyen de ſe défaire de ſon Gouverner-

ment, & de se retirer de la Cour, & l'autre le mît en pleine liberté de disposer de luy-même, & d'accomplir le vœu qu'il avoit fait : c'est pourquoy ayant jetté les yeux sur nôtre compagnie naissante, pour ce dessein ; aprés avoir mis ordre aux affaires de sa maison, il vint à Rome se jetter aux pieds de S. Ignace, pour luy demander la grace de l'y recevoir. Mais à peine y fut-il arrivé, que le bruit, que firent tant de titres & de charges, qu'il avoit quittez, attira toute la Ville, qui ne parloit d'autre chose ; & le souverain Pontife, qui en fût averty, prît la résolution de le faire Cardinal, pour ne pas laisser ensevelir dans l'obscurité une vertu si éclatante ; mais ce Saint qui se voit accüeilly de cette tempête, lorsqu'il pense être arrivé au port, croit qu'il n'y a point de meilleur moyen de la conjurer, que de fuïr au plûtôt, & de reprendre la route d'Espagne.

La resolution n'en est pas plûtôt prise, qu'il se retire dans un coin de la Province de Guipuscoa, qui est une des extremitez du Royaume, la plus éloignée de la Cour, & dans une solitude proche de la ville d'Ognate, qui n'avoit rien de celebre, que la naissance de celuy, que saint François reconnoissoit pour son Superieur, & pour son General. Là il s'étudie de prendre son esprit ; & c'est là, qu'il espere que le monde l'oubliera, comme il l'avoit déja luy-même entierement oublié ; & où ayant pris l'habit de Religieux, & les Ordres sacrez, il ensevelit les restes de sa premiere grandeur dans cette solitude, d'où il ne sort que pour aller demander par la ville

l'aumône de porte en porte, ou bien dans les bourgades, & dans les campagnes, avec une clochette à la main, pour faire assembler les enfans & les catechiser. Mais comme si c'étoit peu d'avoir quitté le monde, & toutes ses grandeurs, il tâche de se dérober à ses propres yeux, en descendant jusque dans l'abîme de son neant : car pour tous ces titres qu'il avoit portez à la Cour, de Chevalier & de Commandeur de l'Ordre, de General, de Vice-Roy, de Duc, & de Grand d'Espagne, il n'en prend plus d'autres que celuy de François le pecheur, tant il étoit si persuadé, qu'il n'y avoit personne plus indigne de vivre que luy ! de sorte qu'un jour ayant appris, qu'un insigne imposteur avoit été arrêté pour avoir pris son nom, & sous ce titre s'être fait suivre, comme un Saint, en plusieurs villes d'Espagne, ce grand Saint ne pouvoit revenir de l'étonnement où il étoit, qu'il y eût personne au monde assez insensé pour prétendre acquerir le nom de Saint, en prenant le nom du plus grand pecheur, qui fût sur la terre. Et lorsqu'il voyoit qu'on accouroit de tous côtez pour le voir, il ne doutoit point que ce ne fût par curiosité, comme pour voir quelque monstre, dont la rareté attiroit le monde de bien loin.

Mais comme, selon l'oracle de la verité même, Dieu se sert de nos abaissemens pour nous élever : ce fut le moyen dont il se servit pour faire paroître la sainteté de François de Borgia, avec plus d'éclat; car déja cette solitude n'est plus capable de contenir les rayons d'une telle vertu, elle perce les tenebres &

se répand dans toute l'Espagne, & ce fût une chose surprenante, de voir l'effet, que le seul bruit de sa retraite produisit en peu de temps, dans les plus grands & les plus considérables du Royaume. On en compta plus de cent qui quiterent le monde pour se jetter en diverses Religions, animez par un exemple si puissant; dom Antoine de Cordoüe, son cousin germain, dom Sanche de Castille, & dom Pedre de Navarre, lesquels l'égaloient en naissance, ne purent tarder un moment à le suivre, à la premiere nouvelle qu'ils en apprirent; & il n'y eût que le peu de santé, qui pût empêcher dom Loüis, frere du Roy de Portugal, de prendre l'habit avec luy, car il luy en écrivit avec des desirs & des empressemens, qui montrent assez ce que peut un illustre exemple sur les esprits: On ne voyoit tous les jours à la Cour que de nouvelles conversions, que faisoit le seul récit de la vie de nôtre Saint: l'Empereur même qui luy avoit déja fait confidence du dessein qu'il avoit, de quitter quelque jour l'Empire, fut si touché de la lettre, que François luy écrivit pour obtenir son congé & la démission de ses charges, qu'il pensa dés-lors aux moyens d'executer sa résolution. Certes jamais la saintetè ne parut avec plus de magnificence, que de voir tous les jours une foule de la premiere noblesse accourir, non plus pour voir François de Borgia, comme faisoient les peuples, dans ce dépoüillement de toutes les grandeurs du monde; mais pour le suivre, & pour les quiter comme luy.

A l'exemple des grands & des nobles, les

ſçavans, & les premieres lumieres de toutes les Univerſitez d'Eſpagne y accoururent, & il y en eût de quoi faire pluſieurs Colleges. Une Communauté toute entiere de perſonnes conſiderables pour leur vertu & pour leur ſcience, leſquelles avoient commencé un nouvel Ordre, vinrent de concert en un ſeul jour demander à nôtre Saint de les recevoir dans le ſien, & dans toute l'Eſpagne & dans l'Italie on ne s'entretenoit d'autre choſe, que des nouvelles cõverſions que faiſoit l'exemple du Duc de Gandie. Que ne fait point, Meſſieurs, l'exemple d'un Saint, même dans les perſonnes les plus attachées au monde? C'eſt une lumiere, comme l'appelle le Fils de Dieu, dont les rayons ſont ſi perçans, ſi vifs, ſi penetrans, qu'il n'y a pas moyen de fermer les yeux, pour ne les pas voir, mais qui n'excite pas moins d'ardeur dans les cœurs, & j'oſe dire que le ſeul exemple d'une perſonne d'autorité fait plus de bien que tous les preceptes des livres, que tous les Sermons des Predicateurs, que tous les diſcours des ſçavans; parce qu'il fait voir la vertu en pratique, qu'il en porte les images dans l'eſprit par les yeux, & s'il n'a pas ſon effet dans tous les cœurs, du moins il couvre de confuſion ceux qui n'ont pas le courage de les imiter. Mais ſuivons nôtre Saint.

François ne cherche qu'à ſe cacher dans le ſilence, & dans l'oubly des hommes; mais autant que ſa reputation attire de perſonnes dans la ſolitude, autant en ſort-il de voix, qui la publient trop loin, pour ſon repos, car le Pape, à la ſollicitation de l'Empereur,

qui croit qu'il y va de sa gloire de ne pas laisser plus long-temps tant de vertu dans les tenebres, tâche de l'en faire sortir par la porte de l'honneur, & renouvelle la persecution, qui l'avoit fait fuir, & se retirer dans cette solitude. J'appelle de ce nom de persecution le dessein que trois Papes prirent, de luy donner le chapeau de Cardinal, comme ils l'avoient déja donné à deux de ses freres, & les poursuites que deux grands Rois, & plusieurs Princes firent pour ce sujet; parce que ce fut l'unique peine qu'il eût, depuis qu'il eût quitté le monde, & un combat opiniâtre, que son humilité toujours victorieuse eût à soûtenir jusqu'à sept fois. Mais Dieu, pour faire paroître sa saintetè avec plus de magnificence, n'eût pas besoin d'emprunter l'éclat de la pourpre: car aprés s'être servy du mépris, qu'il fît de toutes les grandeurs, pour porter les Grands de la terre à le suivre, il le tire maintenant de cette solitude, où il s'étoit rendu maître dans la haute sageſſe de la Croix, pour l'envoyer dans les Cours des Princes, instruire les Grands & les Sages du monde, de ces saintes maximes, qui leur sont inconnuës.

Je le vois donc d'abord dans la Castille, à la Cour de la Princesse Jeanne, fille de l'Empereur, destinée pour être l'épouse de l'Infant de Portugal. Là cette Princesse, qui l'avoit mandé, profita si bien de ses conseils, qu'on en vit les fruits durant toute sa vie, & dans sa personne, & dans toute sa Cour. Car ce fut un spectacle digne de toute la Cour du Ciel, de voir dans celle de la terre,

Digitized by Google

les Princes, les Ducs, & toutes les personnes de la premiere qualité, marquer une sainte jalousie à qui feroit le plus de profit du peu de temps, qu'il avoit à leur donner. Ensuite je le considere en celle de Portugal, ou quatre grandes Princesses, qui se mettent sous sa conduite, & qui font une profession publique de la plus haute pieté, y allument le feu d'une sainte émulation. Le Roy même, & l'Infant son fils sont embrasez de la même ardeur : mais sur tout le frere de ce Roy, qui avoit déja voulu suivre nôtre Saint dans sa retraite, fut si vivement touché de sa présence, qu'il fit comme un Cloître & une Religion de sa propre maison, ne retenant les restes de sa grandeur & de sa puissance, que pour servir d'azile aux pauvres & aux miserables. De là, je le suis à Evora, où le Cardinal Dom Henry, l'autre frere du même Roy, & qui fut luy-même le dernier Roy de Portugal, avant les révolutions de cet Etat ; où le Cardinal, dis-je, prît tant de confiance en sa prudence, qu'il luy ouvrît son cœur, & ne voulut plus se conduire que par ses avis. Suivons nôtre Saint.

Il retourne en Espagne pour visiter les maisons de son Ordre, qu'il y avoit établies, & ausquelles il croît devoir ses premiers soins. Mais il n'est pas plûtôt à Vailladolid, que l'Hôpital qu'il avoit pris pour son logement, devint plus frequenté, que les Cours des Princes. Tout ce qu'il y avoit de Grands à la Cour de Philippe, qui n'étoit alors que Regent d'Espagne, en l'absence de l'Empereur, y étant venu fondre, & dont un si

grand nombre se mît sous sa conduite, pour suivre les maximes qu'il leur inspiroit, qu'on disoit, que s'il y faisoit un plus long sejour, il auroit bien-tôt une Cour de Saints plus nombreuse que celle du Prince, ou bien que la Cour du Prince ne seroit plus composée que de Seigneurs Saints. Cependant Charles-Quint, s'étant démis de l'Empire, & de tous ses Etats, pour ne penser plus qu'aux affaires de son salut, repasse en Espagne, avec dessein de le retenir auprés de sa personne, afin d'avoir pour modele de sa vie, celuy qui luy avoit donné l'exemple de sa retraite, & de se servir de ses conseils pour le réglement de sa conscience, comme il avoit fait autrefois pour le gouvernement de ses Etats.

Ce fut un beau spectacle, Messieurs, de voir ces deux illustres dépoüillez, s'entr'embrasser dans leur premiere entrevuë, le Saint se jette à ses pieds, l'Empereur le releve, & se cole à son cou, & comme s'ils eussent été maintenant égaux, par la profession d'une sainte vie, il le fait asseoir & couvrir, le loge dans son Palais, & prépare luy-même sa chambre, luy ouvre son cœur, plûtôt comme un amy à son amy, que comme un Souverain à son sujet; mais ce fut un autre spectacle, qui ne fut pas moins glorieux à nôtre Saint, de voir ce Prince, le plus grand Politique, qui fût au monde, passer quatre ou cinq heures le jour à le consulter sur les affaires de son salut, à luy faire mettre ses conseils par écrit, à luy faire tracer l'ordre & la maniere de vie, qu'il devoit garder le reste de ses jours, ne le pouvant quitter

qu'avec peine, l'envoyant querir souvent, aprés avoir tenté de le faire demeurer avec luy, & enfin le voulant avoir pour le disposer à la mort, qui arriva peu de temps aprés. Mais comme Dieu ne vouloit pas renfermer la lumiere d'une si grande vertu dans un seul Royaume; il permit qu'il fût rapellé en Italie pour les affaires de son Ordre, & pour celles de l'Eglise, par le Pape, qui vouloit se servir de ses lumieres & de son zele au Concile de Trente; les affaires ayant changé de face, Dieu qui avoit d'autres desseins, s'en servit pour faire en Italie ce qu'il avoit fait en Espagne, qui fut, de porter la sagesse & les maximes de l'Evangile dans toutes les Cours de ces Princes, & particulierement dans celle de Rome, où l'on vit un changement presque universel dans tous les Cardinaux, qui réformerent leur train & leur maison, & entr'autres le grand S. Charles Borromée fut si animé par ses Sermons, & par ses entretiens, qu'il embrassa dés-lors cette grande austerité de vie, qu'il continua toujours depuis. Et enfin quelques années aprés, étant envoyé en France, avec le Legat, il soûtint par la sagesse des conseils qu'il donna au Roy Charles IX. qui l'écoûta avec une singuliere admiration, la haute estime que toute la Cour avoit conçûë de luy.

En verité, Messieurs, la vertu & la saintété a-t-elle jamais paru avec plus d'éclat, puisqu'il sembloit que ce Courtisan n'eût renoncé à toute la sagesse du siecle, aussi bien qu'à toutes ses grandeurs, que pour porter la

ſageſſe de la Croix, dans toutes les Cours des Souverains: mais il faut avoüer qu'il la pratiquoit luy-même d'une maniere, qui meritoit l'admiration de tous les hommes. Jamais on ne vit une plus grande pauvreté, ny un plus grand détachement des choſes de la terre, ne logeant que dans les Hôpitaux, & n'y ayant que l'autorité des Souverains qui le pût diſpenſer de cette loy. Jamais homme ne ſouffrît avec plus de peine l'honneur qu'on luy faiſoit; juſqu'à ſe détourner de pluſieurs lieües, dans ſes voyages, pour éviter l'accueil, que les Seigneurs des lieux luy vouloient faire. Jamais perſonne n'eût plus de paſſion pour les mépris, & pour les ſouffrances, puiſque dans les plus noires calomnies, que les heretiques firent de lui, & dont on tâcha de le noircir auprés de l'Empereur, & enſuite auprés de Philippe II. jamais il ne voulut dire ny écrire une ſeule parole pour ſa juſtification. Il ſouffrît qu'on cenſurât des livres, qu'on avoit ajoûtez à ſes ouvrages, & qu'on luy avoit attribuez, ſans ſe défendre. Il endura qu'un Predicateur déclamât en chaire contre lui, en ſa preſence, & l'accuſât d'être la cauſe de tous les troubles du Royaume, ſans faire autre choſe, que de ſe jetter à ſes pieds à la fin du Sermon, & de luy demander pardon, s'il l'avoit offenſé contre ſon deſſein. Ce qui ravit tellement tout l'auditoire, & ſon calomniateur même, que ſur l'heure il ſe retracta, & devint ſon Panegyriſte, & ſon plus grand amy. Il n'y a ſorte de perſecution qu'il n'ait ſoufferte, & dont il n'a jamais pris d'autre vengence, que de faire le plus de bien à ceux

ceux qui luy faisoient le plus d'outrages, aussi Dieu prît-il plaisir à en faire davantage éclater sa vertu & sa saintеté.

A quoy j'ajoûte en troisiéme lieu, que cet homme, qui de puissant qu'il étoit par ses charges, & par son autorité, s'étant mis sous le joug de la religion, & reduit sous l'obéïssance, a été l'instrument dont Dieu s'est encore servy dans les plus hauts desseins, & dans les plus nobles entrepriſes pour sa gloire. Car aprés que son humilité se fût opposée aux nouvelles tentatives que fit Philippes II. pour l'élever aux plus hautes charges de l'Egliſe; son obéïssance l'obligea de se rendre aux ordres de Dieu, qui permît qu'il fût élû General de sa Compagnie, aprés la mort de saint Ignace, & de celui qui luy avoit succedé? & ce fût alors qu'étant chef de tant de fervens & de genereux courages, que luy-même y avoit reçûs, & dont il pouvoit disposer, il n'y eut rien de grand & de glorieux pour les interêts de Dieu, & de la Religion, dont il ne fût ou l'instrument, ou l'autheur; parce que Pie V. qui fût élevé en même temps au Pontificat, & qui avoit de grands & d'admirables desseins pour le bonheur de la Chrêtienté, prît une entiere confiance en nôtre Saint, qu'il appelloit son bras droit; & se rapportant à luy de l'éxécution de toutes ses entrepriſes. De sorte que d'un côté se voyant appuyé de l'autorité du saint Siege, & de l'autre, trouvant des personnes prêtes de tout entreprendre pour le service de Dieu, on ne peut exprimer le fruit qu'il fit par tout le monde. Tous les Princes

s'adreſſerent à luy, pour obtenir des perſonnes capables de s'oppoſer à l'hereſie, qui ſe gliſſoit dans tous les Etats, & il n'y en eût aucun dans l'Italie, qui ne voulût avoir quelqu'un choiſi de ſa main, & envoyé de ſa part.

Le même empreſſement parût dans la plûpart des Princes d'Allemagne, où l'on peut dire, que tout cet Empire luy eſt obligé de ce qu'il retient encore de veritable religion, parce qu'ayant appris que Maximilien Roy des Romains, favoriſoit ouvertement les Proteſtans, à qui il avoit donné parole de ſe déclarer pour eux, & qui n'attendoit que la mort de l'Empereur Ferdinand pour en faire profeſſion publique, & entraîner par ce moyen le reſte de l'Allemagne dans leur party, François de Borgia écrivit à la Reine, qui le connoiſſoit, en des termes ſi touchans, & luy envoya un ſaint Miſſionnaire, qui par ſon zele, & par ſa prudence ſçût ſi bien ménager l'eſprit de ce Prince, qu'il le retira de l'abîme de l'hereſie, où il s'alloit précipiter avec tout l'Empire. Enſuite il en envoya dans l'Ecoſſe, & dans l'Angleterre, qui verſerent leur ſang pour la défenſe de la foy, & y maintinrent les reſtes de la religion. Mais ſon zele & ſa charité ne ſe renfermerent pas ſeulement dans les bornes de l'Europe; Dieu s'en ſervit pour porter l'Evangile aux Nations les plus barbares, & les plus éloignées. Il l'étendit dans l'Afrique, dans les Canaries, & dans toutes les Iſles de la Couronne de Portugal. Philippe II. luy écrivit de ſa propre main, pour le prier d'envoyer des ou-

Digitized by Google

vriers Apostoliques au Perou, au Mexic, & dans les Indes Occidentalles; ce qui fut executé avec un succés, qui fait voir que Dieu a voulu partager la conversion des Indes entre ces deux grandes lumieres de cet Ordre naissant; saint François Xavier, qui alla luy-même dans l'Orient, & saint François de Borgia, qui aprés avoir tenté mille fois de passer aussi luy-même aux Indes Occidentalles, y envoya des troupes délites, pour achever la conquête de ce nouveau monde.

Cependant il ne demeure pas oisif; car le souverain Pontife voyant, que pendant que l'heresie ravageoit une partie de la Chrêtienté, le Turc s'emparoit peu à peu de l'autre, voulut solliciter les Princes Chrêtiens à faire une puissante Ligue contre cet ennemy commun, & souhaita que nôtre François accompagnât le Legat son neveu, pour l'assister de ses conseils en Espagne, en Portugal, & en France. Nôtre Saint sacrifia les restes de sa vie en cette pieuse negociation; aussi fût-il comme un flambeau consumé des plus pures ardeurs de la charité, lequel ne jetta jamais tant d'éclat dans toutes les Cours de ces Princes, qui le revirent avec une nouvelle admiration, & qui le reçûrent avec des honneurs qui approchoient de la veneration, que l'on doit aux Saints dans le Ciel. Ce fut en cette occasion que la France le vit, mais ce ne fût que pour être la cause de sa mort; car ayant vû le déplorable état, où la fureur des heretiques avoit réduit ce Royaume si florissant, & ayant voulu dire la

Messe à découvert durant la plus rude saison, dans les mazures d'une Eglise, qu'ils avoient ruinée, afin de réparer l'outrage, que tant de sacrileges avoient fait à la divine Majesté; il se sentit le cœur si serré à la vûë de ces marques funestes de leur impieté, que la douleur jointe aux incommoditez de la saison, luy donna le coup mortel, par une fiévre lente, qui ne le quitta point durant son retour jusqu'à Rome, où il expira d'une mort aussi precieuse devant Dieu, que sa vie avoit été sainte.

Conclusion. Je suis obligé de finir sans avoir rien dit en particulier de ses austeritez, & de ses mortifications étonnantes, ny de son union intime avec Dieu, ny des autres vertus plus cachées, qui peut-être ne l'ont pas moins rendu grand devant la souveraine Majesté, qui penetre le fond des cœurs. Mais je ne veux pas finir sans faire cette réflexion, qui suit naturellement du dessein dans lequel je me suis borné, & que les saints Peres ont fait autrefois, lorsqu'ils ont vû un saint Paulin, un Victorin, une sainte Paule, & quelques-autres de ce caractere renoncer de la orte, aux grandeurs, à leur noblesse, & aux premieres Charges de l'Empire, que leur exemple ôtoit tout prétexte au reste des hommes, de n'être pas fideles à Dieu; & que leur vie étoit la condamnation de la nôtre: car quelle confusion de voir un homme de cette naissance, & de cette qualité, descendre de ce comble de grandeurs, & nous avoir une ambition si vaste, & des desirs si déreglez? Voir un Courtisan, qui au milieu des délices de la

Cour, a pratiqué la mortification des plus auſteres penitens, pendant que nous ne cherchons que nos aiſes & nos commoditez. Voir enfin un homme puiſſant, dans le crédit, dans l'autorité, & dans la faveur des Souverains, lequel n'a point d'autre vûë, que les interêts de Dieu; & nous qui ne cherchons que les nôtres? Non, ne diſons plus que Dieu s'eſt ſervy des perſonnes de la plus baſſe naiſſance, & les plus inconnuës pour confondre les Grands; mais qu'il ſe ſert aujourd'huy d'un homme ſi grand, & ſi illuſtre, pour jetter la confuſion ſur le viſage des grands & des petits, qui n'ont pas le courage de faire ce qu'un homme ſi grand & ſi conſiderable a executé ſi genereuſement? Obtenez-nous, grand Saint, par vos prieres, ce que vôtre exemple ne peut encore gagner ſur nos cœurs. Entre les prodiges qui rendent vôtre tombeau glorieux, c'eſt un miracle continuel, autoriſé par l'experience d'une infinité de perſonnes, que ceux qui en approchent en état de peché, ſe ſentent puiſſamment excitez à changer de vie, & les autres portez à aſpirer à une plus haute perfection, Dieu attachant la même force & la même vertu à vos cendres inanimées, qu'il attachoit autrefois à l'exemple de vôtre vie. Mais maintenant que vous êtes plus puiſſant que jamais pour nous obtenir cette faveur, n'attachez pas ſeulement ce pouvoir à vos cendres; mais faite que la memoire, & le récit de vos vertus faſſent encore dans ceux qui m'écoûtent, ce que vôtre exemple vivant faiſoit

Messe à découvert durant la plus rude saison, dans les mazures d'une Eglise, qu'ils avoient ruinée, afin de réparer l'outrage, que tant de sacrileges avoient fait à la divine Majesté; il se sentit le cœur si serré à la vûë de ces marques funestes de leur impieté, que la douleur jointe aux incommoditez de la saison, luy donna le coup mortel, par une fiévre lente, qui ne le quitta point durant son retour jusqu'à Rome, où il expira d'une mort aussi precieuse devant Dieu, que sa vie avoit été sainte.

Conclusion. Je suis obligé de finir sans avoir rien dit en particulier de ses austeritez, & de ses mortifications étonnantes, ny de son union intime avec Dieu, ny des autres vertus plus cachées, qui peut-être ne l'ont pas moins rendu grand devant la souveraine Majesté, qui penetre le fond des cœurs. Mais je ne veux pas finir sans faire cette réflexion, qui suit naturellement du dessein dans lequel je me suis borné, & que les saints Peres ont fait autrefois, lorsqu'ils ont vû un saint Paulin, un Victorin, une sainte Paule, & quelques-autres de ce caractere renoncer de la orte, aux grandeurs, à leur noblesse, & aux premieres Charges de l'Empire, que leur exemple ôtoit tout prétexte au reste des hommes, de n'être pas fideles à Dieu; & que leur vie étoit la condamnation de la nôtre: car quelle confusion de voir un homme de cette naissance, & de cette qualité, descendre de ce comble de grandeurs, & nous avoir une ambition si vaste, & des desirs si déreglez? Voir un Courtisan, qui au milieu des délices de la

Cour, a pratiqué la mortification des plus auſteres penitens, pendant que nous ne cherchons que nos aiſes & nos commoditez. Voir enfin un homme puiſſant, dans le crédit, dans l'autorité, & dans la faveur des Souverains, lequel n'a point d'autre vûë, que les interêts de Dieu; & nous qui ne cherchons que les nôtres? Non, ne diſons plus que Dieu s'eſt ſervy des perſonnes de la plus baſſe naiſſance, & les plus inconnuës pour confondre les Grands; mais qu'il ſe ſert aujourd'huy d'un homme ſi grand, & ſi illuſtre, pour jetter la confuſion ſur le viſage des grands & des petits, qui n'ont pas le courage de faire ce qu'un homme ſi grand & ſi conſiderable a executé ſi genereuſement? Obtenez-nous, grand Saint, par vos prieres, ce que vôtre exemple ne peut encore gagner ſur nos cœurs. Entre les prodiges qui rendent vôtre tombeau glorieux, c'eſt un miracle continuel, autoriſé par l'experience d'une infinité de perſonnes, que ceux qui en approchent en état de peché, ſe ſentent puiſſamment excitez à changer de vie, & les autres portez à aſpirer à une plus haute perfection, Dieu attachant la même force & la même vertu à vos cendres inanimées, qu'il attachoit autrefois à l'exemple de vôtre vie. Mais maintenant que vous êtes plus puiſſant que jamais pour nous obtenir cette faveur, n'attachez pas ſeulement ce pouvoir à vos cendres; mais faite que la memoire, & le récit de vos vertus faſſent encore dans ceux qui m'écoûtent, ce que vôtre exemple vivant faiſoit

dans tous les cœurs, de les porter à une vie toute sainte, afin qu'aprés vous avoir imité sur la terre, ils soient participans de vôtre gloire dans le Ciel, où nous conduise, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE SAINTE THERESE.

Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus. 4. *Regum*, *cap.* 2.

Je vous conjure de m'obtenir que l'esprit qui vous a toujours conduit, se multiplie, & devienne double à mon égard, Au Liv. 4. des Rois, Chap. 2.

C'Est la demande qu'Elisée, disciple du grand Prophete Elie, fit à son Maître, qui étoit sur le point de le quitter. Car Elie luy ayant demandé ce qu'il souhaitoit de luy, pour gage de son amitié, avant que de se séparer, pour ne se plus revoir en cette vie; ce Prophete, disciple d'un autre Prophete, & éclairé comme luy des lumieres du Ciel, luy fit cette priere aussi judicieuse & aussi sage, qu'elle étoit sainte & desintéressée; que puisqu'il l'établissoit son

ſucceſſeur, pour être chef des Prophetes, & des Saints qui habitoient le Carmel, & qu'il devoit être privé de ſa perſonne, de ſon conſeil, & de ſon exemple; du moins il luy laiſsât ſon eſprit également éclairé & ardent, remply de lumieres & de feu, eſprit élevé dans la plus haute contemplation des grandeurs de Dieu, & animé du zele le plus embraſé de ſa gloire, afin de laiſſer un diſciple digne de luy, & qui pût ſoûtenir ſon miniſtere & ſa dignité, en luy laiſſant ce double eſprit, *Obſecro ut fiat in me duplex ſpiritus tuus.*

Voicy, Chrêtiens, une fille du Carmel, choiſie pour marcher ſur les pas du grand Elie, pour rétablir l'Ordre qu'il a inſtitué, & pour le faire refleurir aprés un ſi long intervalle de temps; c'eſt l'incomparable ſainte Thereſe qui a réüny l'ancienne & la nouvelle loy dans la ſainteté de ſa vie, qui a été un Ange viſible ſur la terre, un Seraphin incarné, le chef-d'œuvre de la grace, le miracle de l'amour divin, & qui a fait enfin l'étonnement & la merveille de ſon ſiecle; je réduits neantmoins tout ſon éloge aux ſeules qualitez qu'elle a reçûës du Ciel, pour le grand deſſein, que Dieu a eu ſur elle, en vous diſant qu'elle a herité du double eſprit du grand Elie, à quoy le Sauveur du monde a ajoûté le ſien propre, qui a rectifié & perfectionné les deux autres; pour en faire la Fondatrice d'un grand Ordre de l'un & de l'autre ſexe, & pour ſervir à toutes les ſaintes ames, de modele d'une vie ſouffrante, contemplative, & agiſſante par les mouvemens

du zele le plus ardent, & le plus embrasé qui se puisse imaginer. Demandons pour ce dessein les lumieres du saint Esprit, par l'intercession de Marie, à qui nous dirons avec l'Ange :

Ave Maria.

COmme l'admirable sainte Therese appartient en quelque maniere à l'ancien & au nouveau Testament, & qu'elle a réüny en sa personne la sainteté de l'un & de l'autre, comme on a dit autrefois du glorieux Precurseur du Fils de Dieu. Il ne faut pas vous étonner, Messieurs, si je dis que son esprit a été aussi divisé & partagé ; car comme fille du Carmel, & du grand Elie, elle a herité de son double esprit, sçavoir des lumieres de ce Prophete infiniment éclairé, & des ardeurs de son zele tout de feu ; & comme fille de l'Eglise, qui est le nom qu'elle s'est donnée elle-même, elle a herité de l'esprit de la Croix, & des souffrances, que le Sauveur des hommes a laissé à tous ses enfans, mais dont il a fait un present tout particulier à cette Sainte, comme à son épouse, qui l'a reçû pour dot, & qui en a voulu porter la divise, comme de la chose qu'elle a le plus ardemment cherie. Voilà, Chrêtiens, sur quoy je veux établir aujourdhuy l'éloge de cette grande Sainte, qui est au dessus de tous les éloges. De sorte qu'elle n'a pas eu seulement le double esprit ; que demandoit Elisée, mais le triple esprit qui luy étoit necessaire pour les hauts desseins que Dieu avoit sur elle, & qui font son caractere par-

ticulier, puiſqu'elle a joint l'eſprit de la penitence & de la Croix avec l'innocence de ſa vie. Les plus hautes lumieres de la contemplation avec la ſoûmiſſion, & la ſimplicité d'un enfant, en ſe laiſſant conduire à l'Eſprit de Dieu, qui l'a gouvernée par ſes Directeurs; & enfin le zele d'un Elie avec la douceur de la charité, qui modere l'eſprit de l'ancienne Loy, pour gagner tout le monde à Jeſus-Chriſt. C'eſt ce que nous allons voir dans les trois Parties de ce Diſcours.

PREMIERE PARTIE.

D'Abord, Chrêtiens Auditeurs, comme l'ancienne Loy n'étoit qu'une diſpoſition à l'Evangile, & l'eſprit des Prophetes, une préparation à recevoir celuy de Jeſus-Chriſt, conſiderons Thereſe ſur le Calvaire, avant que de la voir dans les lumieres du Thabor avec Elie, attachée à la Croix, avant que de joüir du repos de la contemplation, animée d'un ardent deſir de ſouffrir pour ſon propre ſalut; avant que d'être embraſée du zele du ſalut du prochain; & enfin avant que de la conſiderer heritiere de l'eſprit d'Elie, permettez-moy de vous la repreſenter toute remplie de celuy de Jeſus-Chriſt, qui eſt un eſprit de croix, de penitence, & de douleurs; car c'eſt par cette voye qu'il a commencé à la conduire, comme la plus ſûre, & celle qu'il ouvre à tous les Saints. Mais ce que je remarque de ſingulier dans Thereſe, eſt que la penitence, qui eſt un genre de croix, dont nul Chrêtien ne ſe peut diſpenſer, quand il s'eſt rendu criminel, en violant les Loix de ſon Dieu, que

la penitence, dis-je, dans la plus grande rigueur, s'y trouve jointe avec l'innocence, qu'elle n'a jamais perduë, au témoignage de ſes Confeſſeurs, & au ſentiment de ceux, qui ont le plus ſcrupuleuſement examiné : ce qu'elle raporte elle-même de ſes infidelitez, qu'elle exaggere, & à qui elle donne tout le plus mauvais jour qu'elle peut, pour paroître criminelle à ſes propres yeux, & pour trouver ſujet de les pleurer toute ſa vie. Ce qu'elle commence même avant que d'être capable de peché, par un motif plus élevé, qui eſt celuy de ſouffrir pour l'amour de ſon Dieu.

La nature qui avoit conſpiré avec la grace pour faire ce miracle de ſainteté, & de l'amour divin, luy avoit donné un cœur tendre, & ardent, lequel ſoûtenu d'un courage au deſſus de ſon ſexe, étoit capable de tout entreprendre, & de ſe porter aux plus grands excés de la charité, s'il pouvoit y avoir de l'excés dans cette vertu, comme dans toutes les autres; & ſi, comme parle ſaint Auguſtin, l'unique meſure d'aimer Dieu, n'étoit pas de l'aimer ſans meſure, & autant que le cœur en eſt capable. En effet, à peine avoit-elle l'âge de ſept ans, qu'emportée par ce violent amour, elle entreprît une choſe qui étonne les plus grands courages; elle & un petit frere qu'elle avoit, liſoient enſemble l'hiſtoire des Martyrs, & en liſant ce qu'avoient fait ces genereux Atlethes, leurs cœurs commencerent à prendre feu, & à vouloir imiter ce qu'ils admiroient; Thereſe fût la premiere à découvrir ſes ſentimens, & quoy,

mon frere, dît-elle, n'endurerons-nous point quelque choſe pour un Dieu, qui a tant enduré pour nous? ces grands exemples ne feront-ils que contenter nôtre curioſité, ſans animer nôtre courage? Ah! que ne ſuis-je née dans cet heureux temps, où la perſecution faiſoit tant de Martyrs en Eſpagne! Mais ſi l'Egliſe y eſt en paix, l'Affrique n'eſt pas loin; c'eſt là qu'il faut aller chercher des couronnes, que nous ne trouverons pas au milieu du Chriſtianiſme. Que nôtre jeuneſſe & la foibleſſe de nos corps, ne nous arrêtent point; il y a des Martyrs encore plus jeunes, & plus foibles que nous.

Ils ſe dérobent donc ſecretement de la maiſon, & ſe mettent en chemin; ſans autre compagnie que leur zele, ſans autre guide que leur amour, ſans autre proviſion que l'eſperance, & la confiance en Dieu; on les ſuivit, & on arrêta l'éxécution de leur deſir; ce ne fut pas ſans beaucoup de larmes, que Thereſe fût obligée de retourner; mais Dieu qui la réſervoit pour un plus long, & plus douloureux martyre, ſe contenta pour cette fois de ſa bonne volonté, qui marquoit déja dés-lors, les grandes entrepriſes, dont elle ſeroit capable un jour; puiſque ne ſçachant encore bonnement ce que c'eſt que de vivre, l'amour qu'elle avoit pour Dieu, la portoit déja à mourir pour luy. C'étoit un enfant, je l'avoüe, mais qui étoit déja capable d'executer un deſſein, que ſaint Romüal & ſaint François n'entreprirent, qu'aprés avoir longtemps éprouvé leurs forces; c'étoit un deſir d'enfant, mais qui faiſoit déja paroître un

Digitized by Google

courage heroïque, qui commençoit à marcher, par où les autres achevent leur course; & quoy que ce desir n'eût pas son effet, il eut neanmoins d'heureuses suites. Car ne pouvant sortir de ce monde par la porte du martyre, elle en sortit par l'amour de la solitude; elle fit d'un jardin, qui étoit dans la maison où elle logeoit, un petit désert, un temple de sa chambre, de son cœur un autel, & de son corps & de son ame deux innocentes victimes, qu'elle offroit sans cesse en holocauste, l'une par les rigueurs de son abstinence, & l'autre par l'ardeur de sa charité, qui alloit toujours croissant, à mesure qu'elle avançoit en âge. C'est là qu'elle ne pensoit qu'à l'Éternité, & qu'elle n'avoit point d'autre entretien que cette parole, qu'elle proferoit sans cesse, & qui entra si avant dans son esprit qu'elle ne l'oublia jamais.

Heureux commencemens d'une vie si sainte, & qui doivent avoir encore de plus admirables progrés! heureux presage d'une vertu naissante, qui doit être couronnée d'une fin plus heureuse! mais qui fût pourtant interrompuë par de legeres fautes, qui luy donnerent lieu de pleurer tout le reste de ses jours; & Dieu permit qu'elle tombât dans de legers défauts, afin que son cœur, percé des traits d'une vive douleur, donnât lieu à son amour de les pleurer le reste de ses jours; pour avoir sujet de s'accuser toute sa vie comme une infidelle, de s'humilier & de se confondre dans ses sublimes contemplations, & afin que ses pechez luy servissent de contrepoids dans sa plus haute élevation. Mais au reste quels pe-

Digitized by Google

chez penſez-vous qu'elle avoit commis ? A l'entendre parler, on diroit que Magdelaine la pechereſſe, que Marie l'Egyptienne, que Thaïs & Pelagie ayent été innocentes, auprés d'elle ; l'Enfer n'a point, ce luy ſemble, de ſuplices qui égalent ſes crimes ; & pourtant tous les deſordres, qu'elle pleura depuis avec des larmes, qui n'ont preſque point ceſſé de couler, les égaremens, dont elle ne peut ſe ſouvenir qu'avec frayeur, les ingratitudes, dont la ſeule penſée renouvelloit autant de fois la playe, que le regret & l'eſprit de componction avoit faite en ſon cœur, ſe réduiſent à quelques vanitez, à des converſations un peu trop mondaines, à quelque ſecrete complaiſance ſi naturelle à celles de ſon ſexe, de ſe voir aimée & recherchée, quoy qu'elle ait toujours défendu ſon cœur de ces attachemens funeſtes, où le deſir de plaire engage tant d'autres, qui ne ſont pas ſi ſoigneuſes de ſe préſerver de l'air contagieux du monde.

Il eſt vray que peu s'en fallut que l'exemple & l'entretien d'une couſine germaine ne la fît tomber dans le précipice, & il falut que la miſericorde divine la tirât de ce danger, par une faveur particuliere, qu'elle luy fît voir en ſon temps, en luy montrant une place dans l'Enfer, où elle fût tombée ſans ſon ſecours. Helas, Chrêtiens ! que l'air du monde eſt contagieux ! & qu'il eſt difficile d'éviter les écueils qui s'y rencontrent, ſans une grace, & une protection ſpeciale, ſemblable à celle de ſainte Thereſe, qui fait un grand crime du danger, où elle s'étoit expo-

Digitized by Google

sée, & qui l'eût été en effet, si elle l'eût connu, comme elle avoüe qu'elle l'ignoroit; ce qui suffit pour la justifier devant Dieu; mais non pas devant elle-même; qui considerant ensuite avec d'autres yeux la grandeur du peril qu'elle avoit évité, & y faisant des réflexions plus tranquilles, y remarquoit des sujets de crainte & d'effroy, qu'elle n'avoit point aperçûs, lorsque le danger étoit présent: aussi tira-t-elle cette unique consolation du malheur qu'elle avoit échappé, d'en pouvoir instruire les autres, par son exemple, & leur donner le moyen de s'en garentir, par ce salutaire avis; que les conversations dangereuses sont le premier écueil, qui se rencontre dans la vie, & où l'innocence a coûtume de faire naufrage; que les entretiens trop libres sont l'attrait, qui fait prendre le premier poison d'une amitié criminelle, & que l'on ne sort gueres de ces têtes à têtes, que Tertullien appelle, *privatum consistorium libidinis*, le parquet privé de l'impureté, sans être déclaré criminel à celuy de Dieu, & de nôtre propre conscience: & ne me dites point, comme sainte Therese le pensoit elle-même d'abord, que vous vous connoissez assez, pour ne point craindre les impressions, qu'y peuvent faire naître les objets, qui vous attirent; que vous n'oubliez jamais ce que vous devez à la bienseance, & à vôtre honneur, que vous aimeriez mieux mourir que de trahir vôtre devoir, parce que vous ne pouvez pas répondre de vous-même, ny jusqu'où la passion vous poussera; & que c'est un aveuglement, qui me fait déja juger vôtre perte

infaillible, de ne pas appercevoir la grandeur du peril.

Voilà ce dangereux écueil que l'innocente Thereſe évita par une ſinguliere faveur du Ciel; mais apprenez de là, peres & meres, que vous répondrez un jour au Jugement de Dieu, de ces libertez que vous donnez à vos enfans, de voir toutes ſortes de compagnies. Vous dites que vous ne laiſſez aller cette fille qu'avec ſes proches parentes, mais prenez-vous garde ſi ces parentes n'ont point l'eſprit du monde, & ſi elles n'entretiennent pas de dangereuſes habitudes; puiſque nôtre Sainte penſa ſe perdre en la compagnie de ſa couſine; ſa mere ne luy pouvoit honêtement refuſer l'entrée de ſa maiſon; mais parce que cette couſine aimoit la galanterie, Thereſe avoüe elle-même, que ſans une grace particuliere du Ciel, elle ſe ſeroit pervertie en ſa compagnie. Mais afin de nous imprimer plus avant dans le cœur la crainte du peché, elle en parle, & elle le déteſte, comme ſi elle y étoit effectivement tombée, & l'amour qu'elle a pour Dieu. luy en fait concevoir toute l'horreur imaginable. Ce fut dans cette vûë que l'eſprit de componction commença à luy bleſſer le cœur; mais que de larmes & de ſoûpirs! c'eſt ce qu'elle ne peut elle-méme exprimer. & plût à Dieu que nous le puſſions du moins reſſentir, nous qui en avons peut-être infiniment plus de ſujet!

Elle ne ſe contente pas d'une douleur ſterile, car en ſecond lieu, la playe que la contrition fît à ſon cœur, luy fit verſer du ſang, auſſi bien que des larmes, & la porta à expier

ſes pechez, tout legers qu'ils étoient, par les plus grandes ſouffrances, & les plus rudes auſteritez; ſon premier effort fut de quiter le monde, auquel elle tenoit par quantité de liens; & comme il n'y a rien qui puiſſe égaler le deſir, dont elle s'étoit autrefois ſentie embraſée de répandre ſon ſang pour la foy, que d'embraſſer l'état religieux, auquel les ſaints Peres ont donné le nom & la gloire du martyre; c'eſt par là que Thereſe veut commencer ſa penitence; puiſque jamais perſonne n'eût plus d'averſion de s'enfermer dans un Cloître. Elle écrit elle-même qu'en y allant, elle ſe fit des violences incroyables, & qu'elle trembloit de telle maniere, qu'il ſembloit que tous ſes os alloient ſe disjoindre & ſe déboîter. Mais comme elle ne s'étoit déterminée d'entrer en religion, que pour expier des pechez, qu'elle croïoit avoir merité l'Enfer. Le Fils de Dieu voulut luy ôter toutes les douceurs, qu'il a coûtume de faire ſentir en pareille occaſion, aux bonnes ames; & l'on peut dire, qu'il luy fit éprouver toutes les rigueurs de la penitence, avant qu'elle l'eût commencée.

Je ne ſçay ſi jamais perſonne en a fait une plus rude, avec une patience plus invincible, & un courage plus heroïque; car croirez-vous bien qu'au lieu des carreſſes, que Dieu fait aux ames, qui ſe donnent à luy, au lieu des douceurs interieures & des conſolations, qu'il fait reſſentir à ſon ſervice; nôtre Sainte paſſe vingt ans entiers & davantage, en des peines & des angoiſſes d'eſprit effroyables, ſouffre des déſolations, des triſteſſes, des

tentations de toutes les manieres, & qu'il n'y a ſorte d'épreuve, à quoy Dieu n'ait mis ſa conſtance & ſon amour. Son imagination fut troublée de phantômes & de ſpectres affreux; ſon appetit combattu de craintes & de frayeurs horribles, ſa raiſon obſcurcie de doutes; il permet qu'elle ſoit perſecutée de tous côtez, qu'elle vive dans une continuelle apprehenſion que les faveurs qu'elle reçoit de Dieu, ne ſoient autant d'illuſions, que ſes Directeurs ſoient partagez dans le ſentiment qu'ils en portent, que les Docteurs & les Theologiens la combattent, & l'accuſent d'erreur & de vanité; il n'y a point d'épreuves à quoy il ne la mette, en même temps qu'il luy fait le plus de careſſes; & comme ſi les hommes & les demons conjurez n'euſſent pas été aſſez forts pour tourmenter une pauvre fille, le Sauveur même voulut ſe mettre de la partie, luy apparoiſſant dans un état affligeant pour elle: tantôt il luy découvre ſon bras ſanglant, pour luy reprocher quelque faute qu'elle avoit commiſe; tantôt il luy fait voir la place qu'elle devoit avoir en Enfer, ſi elle ne ſe fût convertie; tantôt luy apparoiſſant avec ſa croix, ce qui la faiſoit fondre en larmes, & l'animoit à expier ſes pechez, en ajoûtant à ſes peines interieures les plus étranges rigueurs, dont elle affligeoit ſon corps.

Vous ſçavez quelle eſt la vie des Religieuſes Carmelites; il n'y en a point dans l'Egliſe, qui menent une vie plus rude & plus auſtere; & cependant Thereſe ne s'en contente pas, elle ajoûte à l'habit rude & peſant qu'el-

Digitized by Google

les portent, des cilices & des haires picquantes, elle joint à leurs mortifications ordinaires, des disciplines de sa façon, c'est-à-dire, si crüelles, qu'on ne sçauroit y penser sans frémir; son corps affoibly de maladies est encore chargé d'une rude chaîne de fer, & quand il étoit si déchiré, que le sang & le pus sortoient de ses blessures, Therese les frottoit avec des orties pour les nettoyer, & les rouvroit en se roulant sur des épines pour les guerir. Je ne dis rien de ces jeûnes perpetuels, de ses longues veilles, de ce cilice toujours cousu à son corps, ny de ses maladies habituelles qui la tourmentoient sans cesse, & sans relâche. Toutes ces souffrances & ces croix surpassent tout ce qu'on en peut dire, mais non pas ce qu'elle en desire; plus elle souffre plus elle veut souffrir, par un desir insatiable des croix, que son ame penitente & contrite luy fait rechercher en toutes choses, pour expier des pechez, à quoy les autres pénitens ne penseroient pas seulement; & quoy qu'assurée de leur pardon par la bouche du Fils de Dieu même, elle ne laisse pas d'en conserver le souvenir, & la playe de douleur & de componction que la charité a faite à son cœur, ne se referma jamais. Oüy, elle les aura toujours devant les yeux comme un autre David, pour être une obligation toujours presente, & toujours pressante de les expier par de nouvelles douleurs. Mes pechez, disoit-elle, meritoient que j'enduraſſe une éternité toute entiere, & mon desir seroit d'endurer autant que mon Sauveur. Sa bonté n'a pas permis que je fusse

précipitée dans les Enfers, mon impuissance m'empêche d'égaler ses peines, il est donc juste de faire toute ma vie, ce que je devois faire durant l'éternité. *Aut pati aut mori*, c'étoit sa devise, *ou souffrir ou mourir.* Mais encore, grande Sainte, que voulez-vous souffrir davantage ? vos peines pourroient suffire à faire plusieurs Martyrs. Non, je n'ay pas encore assez enduré, puisque mes douleurs ne m'ont pas encore fait mourir.

Que cette devise est belle, Chrêtienne Compagnie, qu'elle est noble ! qu'elle est heroïque ! les ames molles & voluptueuses disent plûtôt mourir que souffrir. Ceux qui sont poussez du desir de la gloire, disent avec ce brave, ou vaincre ou mourir. Il y en a, qui pour exprimer la violence de leur passion, disent comme cet Amant insensé, ou l'amour ou la mort; mais Therese pour exprimer que tout son plaisir, toute sa gloire, & tout son amour est dans la douleur, que luy cause le souvenir de ses pechez, n'a point d'autres paroles en la bouche que celles-cy; ou souffrir ou mourir. Tobie se voyant dans la captivité, disoit en soûpirant, *Expedit mihi mori magis, quàm vivere*, il vaut mieux que je meure, que de vivre ainsi miserable. Elie, son saint Patriarche, fuyant la persecution de Jesabel, disoit à Dieu : Seigneur, ôtez-moy de cette vie, j'y ay assez demeuré: Et l'Apôtre disoit, *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo*, je souhaite de me voir délivré, & d'être avec Jesus-Christ. Le chagrin faisoit parler Tobie & Elie, le desir d'être bienheureux faisoit tenir ce langage à

Tob. 3.

Ad Philipp. 1.

ſaint Paul ; mais c'étoit la pénitence & le deſir d'être ſemblable au Sauveur, qui mettoit en la bouche de ſainte Thereſe ces admirables paroles, *ou ſouffrir ou mourir.*

Tout le monde ſçait ce que la Bulle de ſa Canonization raporte, qu'un jour le Fils de Dieu, par une faveur inſigne, qui pouvoit être enviée des bienheureux mêmes, voulut l'épouſer ſolemnellement, & y obſerver les ceremonies, qui ſe pratiquent dans les mariages du monde ; mais ne vous imaginez pas qu'il luy mette un anneau dans le doigt, comme il fit autrefois à ſainte Catherine ; non, il ne voulut donner à Thereſe que des gages d'un amour douloureux ; il luy donna ſa main, & avec ſa main il luy donna le cloud qui l'avoit percée. C'étoit luy dire que les ſoûfrances devoient être le fruit du mariage dont il venoit de ſigner le contract, avec une main bleſſée, & un cloud trempé de ſon ſang, & qu'il ſe faiſoit une alliance admirable des délices de l'amour de Dieu, avec les amertumes de la croix, laquelle dureroit juſqu'à ſa mort, qui ne fut que l'effet d'un amour douloureux & penitent, pour être conforme au Sauveur, qui luy avoit communiqué un eſprit de douleurs & de ſouffrances avant que de l'élever au repos de la plus haute & de la plus ſublime contemplation, où nous l'allons voir comme une fille d'Elie, éclairée des lumieres d'enhaut, & embraſée du feu de l'amour de Dieu, & de la plus ardente charité. C'eſt la ſeconde Partie de ſon Eloge.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

QUand je parle, Messieurs, de contemplation, quelque difference qu'il y ait entre les lumieres de l'esprit, & les ardeurs de la volonté, & quelque distinction que l'on mette entre l'une & l'autre puissance; cependant comme elles sont inséparables dans les communications intimes, qu'une ame a avec son Dieu, & que l'une est la cause de l'autre, comme la lumiere l'est de la chaleur; je les joindray ensemble pour faire voir jusqu'où Dieu éleve une ame en cette vie, lorsqu'elle s'abandonne entierement à sa divine volonté, & qu'elle ne cherche qu'à luy plaire. Car je puis dire que si le Sauveur n'eût entremélé de souffrances les faveurs, qu'il luy faisoit, son état tenoit plûtôt de celuy des bienheureux dans le Ciel, que de la condition du nôtre sur la terre. En effet, les lumieres que Dieu versoit dans son esprit, ne tenoient rien de celles qui sont ordinaires aux hommes. Les nôtres sont obscures, & les siennes étoient tres-lumineuses; les nôtres sont le fruit d'une longue meditation, & de beaucoup de veilles, & les siennes étoient infuses; les nôtres ne nous apprennent les choses du Ciel qu'avec beaucoup d'imperfection; mais les siennes approchoient de celles des bienheurenx; & les grands mysteres, que la foy nous propose sans nous les faire comprendre, étoient pour elle sans nüage & sans obscurité.

Certes j'aurois icy un beau champ de m'étendre sur le récit de tant d'admirables connoissances, que Dieu luy communiqua. Je parlerois de ce don d'Oraison si éminent &

si sublime, durant laquelle son ame sembloit se détacher de son corps & de ses sens, pour converser avec Dieu, à la maniere des purs esprits. Je parlerois de toutes ces manieres d'entretiens, de suspensions, d'images sensibles, de vûës intellectuelles, d'infusions lumineuses, & de vol extatique, par le moyen dequoy elle entendoit, comme saint Paul, des choses, que la foiblesse d'un mortel ne peut exprimer. Je parlerois de cette grace incomparable qu'elle a euë, de développer tout ce qu'il y a eu de plus caché dans la Theologie mystique, de démêler tous les secrets de l'amour divin, d'expliquer toutes les differentes impressions, tous les divers mouvemens qu'il produit dans les ames, & tout ce qui se passoit dans un cœur aussi ardent que le sien, qui étoit toujours uny à Dieu par un amour actuel, sans que le sommeil pût l'interrompre; ce que nous ne lisons que de la glorieuse Mere de Dieu, par un privilege, qui luy pouvoit faire dire comme à l'Epouse des Cantiques, *Ego dormio, cor autem meum vigilat.* Cant. 6.

La merveille est d'avoir été si humble avec tant de lumieres & de connoissances; car enfin ce ne sont pas seulement les sciences prophanes qui nous enflent; l'arbre de science étoit dans le Paradis, & cependant son fruit ne laissa pas d'être empoisonné par le serpent. Cela veut dire, que si l'on n'y prend garde, les connoissances mêmes les plus saintes nous menent insensiblement à l'orgueil; témoin saint Paul, à qui la grandeur de ses révélations eût été fatale, si Dieu, comme

il l'avoüe luy-même, ne luy eût donné un Ange de Sathan pour l'humilier. Mais Thereſe n'a point beſoin de ce contrepoids pour la rapeller dans le centre de ſon neant. Son Oraiſon, qui l'éleve à Dieu, & ſa contemplation qui l'y unit, ne ſervent qu'à luy découvrir les miſeres, & les défauts qu'elle a d'elle-même, & à l'humilier des faveurs qu'elle en reçoit. Auſſi n'en parle-t-elle que comme des graces, dont elle étoit indigne; & jamais ne s'eſt mieux verifié que dans cette Sainte, ce qu'on a dit d'un autre grand Saint, que c'eſt le propre du feu de la charité de réduire tous les biens & tous les avantages qu'on poſſede, en la cendre d'une profonde humilité, & que plus il nous unit à Dieu, qui eſt la verité même, plus il nous éloigne de la vanité.

C'eſt ce qui a paru dans nôtre Thereſe, que cette humilité faiſoit obéïr aveuglément à ceux qui avoient ſoin de ſa conſcience, & c'eſt à cette ſoûmiſſion & à cette obéïſſance, que nous ſommes redevables de la connoiſſance que nous avons des graces extraordinaires, qu'elle recevoit de Dieu, les ayant écrites elle-même par les ordres de ſon Confeſſeur, malgré toutes les repugnances de ſa modeſtie, qui eût bien mieux aimé publier ſes pechez à tout le monde; & ce qui eſt bien plus étonnant, & d'un plus rare exemple, c'eſt qu'elle s'aſſujettit à leur conduite, je ne dis pas dans les choſes contraires à ſes inclinations, & oppoſées à ſes ſentimens, & aux lumieres de ſa prudence naturelle, en quoy pourtant les Saints mettent la perfection de l'obéïſſance;

sance; mais elle avoit pour eux la même soûmission dans les choses, qui étoient, si je l'ose dire, contraires à la sagesse & à la conduite de Dieu. Dieu luy ordonnoit d'entreprendre quelque chose pour l'avancement de sa gloire, & souvent même il luy marquoit en particulier les moyens, dont il falloit se servir. Son Directeur, qui n'avoit pas les mêmes lumieres, n'en étoit pas quelquefois d'avis; & Therese dans cette opposition de conseils & de sentimens, dans ce conflict d'authorité & de direction, laissoit ce que Dieu luy avoit ordonné, pour obéïr à un homme. Elle avoit fait une explication du Cantique des Cantiques, & comme elle avoit mis en pratique tout ce que ce divin Livre enseigne, elle avoit trouvé des sens merveilleux, pour éclaircir beaucoup de paroles, que l'on n'entend point, si l'on ne sçait le langage de l'amour divin. Elle en parle à son Confesseur, qui sans examiner davantage, luy commanda de le jetter dans le feu.

Je ne sçay, Messieurs, si je dois m'indigner, contre l'imprudence de cet homme, ou admirer la providence divine, qui vouloit s'en servir pour faire pratiquer à Therese un acte heroïque de soûmission; si le Confesseur n'eût été indiscret, ou ignorant, nous aurions un chef-d'œuvre en ce genre; mais s'il ne l'eût été, nous n'aurions pas ce bel exemple d'humilité; sans cette malheureuse mépriſe nous sçaurions jusqu'à quel point Therese fût illuminée; mais nous ne sçaurions pas combien elle a été obéïssante; nous aurions un nouveau sujet d'admirer son

esprit ; mais nous n'aurions pas ce grand merite, d'imiter sa vertu. Mon Dieu, Messieurs, que de generosité ! que de courage & que de force dans une seule action ! étouffer & perdre par le commandement d'un homme, ce qu'elle avoit eu ordre d'écrire, de la bouche de Dieu même ; se priver du fruit de ses meditations, les ames saintes de l'instruction qu'elles en doivent tirer, l'Eglise de l'intelligence du plus difficile de tous les Livres canoniques ; & tout cela pour obéïr à un Confesseur ignorant & indiscret ; mais Therese ne raisonne point en matiere d'obéïssance ; elle sçait que Dieu luy a ordonné d'écrire ce Livre, mais elle sçait aussi qu'il luy commande de faire tout ce que ses Confesseurs luy ordonneront ; elle a fait la volonté de Dieu en le composant, elle la fera encore en le jettant dans le feu. Mais poursuivons.

Si Therese a été si élevée par les hautes lumieres, qu'elle recevoit du Ciel, & si elle sembloit approcher de l'état des bienheureux, elle ne l'étoit pas moins par l'ardeur de la charité, & par un amour, qu'elle appelle transformant, & qu'elle ressentoit encore infiniment mieux, qu'elle ne l'exprime ; ce que j'en ay pû concevoir, Messieurs, est, que comme dans le Ciel, l'amour dont brûlent les bienheureux, ne les transforme pas en Dieu même, en leur faisant changer de nature ; mais moralement, en n'ayant point d'autre vûë que de luy plaire, ny d'autre volonté que la sienne, par une conformité de desirs ; j'ose dire que nôtre Sainte avoit atteint ce haut degré de l'amour de Dieu dés

cette vie ; puiſqu'aprés avoir conſulté ſes Directeurs, & avoir obtenu leur permiſſion, elle s'obligea par un vœu exprés de faire toujours, & en toutes rencontres, ce qu'elle ſçauroit être la volonté de Dieu, & ce qu'elle jugeroit être de ſa plus grande gloire. Vœu ſi excellent, ſi ſublime, ſi heroïque, que nous ne liſons point que devant elle, pas un autre Saint l'ait fait, & même y ait ſeulement penſé. Quel prodige du divin amour ! Chrêtienne compagnie, oüy, ce vœu marque une fidelité, & une application d'eſprit ſi grande, qu'il n'y a que les Seraphins ſeuls, & les ames qui leur reſſemblent, qui en ſoient capables. Je ne m'arrêteray point ſur les actions de ſa vie, qu'elle a réglée ſur cette maxime; je me contente de dire, que c'eſt aſſez d'avoir obſervé cette promeſſe, & s'être acquitée de ce vœu, pour avoir atteint le plus haut degré de la charité la plus parfaite, & la plus élevée; puiſque les bienheureux même ne peuvent témoigner davantage l'amour qu'ils portent à Dieu, que de n'avoir qu'un même eſprit, & une même volonté avec luy.

Mais je diray que quelque aſſurance qu'elle eût de la volonté de Dieu, par des révélations expreſſes, elles n'étoient pas la regle de ſa conduite, mais la ſoûmiſſion aux ordres & aux volontez de ſes ſuperieurs, & de ceux qui luy tenoient la place de Dieu, comme la voye la plus ſûre, & qui ne peut être ſujette à l'illuſion. Soûmiſſion admirable ! veritable & infaillible moyen de faire la volonté de Dieu ! mais exemple de ſoûmiſſion abſolument neceſſaire à tous ceux, qui veu-

lent marcher sûrement dans le service de Dieu, & luy marquer un veritable amour. Ainsi attraits, inspirations, révélations même, ce ne sont point les voyes que Dieu nous ait marquées, pour nôtre conduite; & plus l'état que l'on a embrassé est parfait & sublime, plus la dévotion, dont nous faisons profession est extraordinaire, plus le danger est grand & évident de se perdre & de se tromper, quand on suit ses propres lumieres; & jamais nous ne sommes plus assurez de faire la volonté de Dieu, que quand il nous l'intime par la bouche de ceux qui nous gouvernent, lesquels peuvent se tromper en nous ordonnant les choses que nous devons faire; mais on ne peut être trompé en les suivant par une entiere & une aveugle soumission.

Je pourrois enfin ajoûter à ces lumieres, & à ce haut degré de charité, où Therese a été élevée, une espece de joüissance de Dieu dés cette vie, puisqu'il sembloit qu'elle fût déja en possession de ce souverain bien, par les faveurs & les caresses si signalées, qu'elle recevoit de Dieu, & que nous ne lisons presque d'aucun Saint, du moins si frequentes & si continuelles; il l'a assurée plusieurs fois qu'elle étoit en grace, qui est la maniere dont on possede Dieu sur la terre: il luy a fait voir la beauté d'une ame qui y étoit, pour luy apprendre l'état de la sienne, & luy faire sentir par une réflexion actuelle, la joye que luy pouvoit causer ce bonheur: de plus elle possedoit Dieu si intimement, & d'une maniere si sublime, qu'il luy sembloit quelquefois

qu'elle étoit toute remplie & toute penetrée de son essence, comme les bienheureux, & cette possession étoit accompagnée de cette douceur & de cette joye, dont saint Paul disoit que son cœur étoit comme inondé, par l'abondance des consolations qu'il ne pouvoit contenir. Tantôt le Fils de Dieu luy prend la main, & la met dans son côté, pour luy faire puiser la charité jusque dans la source même; & pour comble de faveurs, il veut se rendre present en toutes les manieres, & luy aparoître sensiblement, l'entretenir, demeurer les heures entieres avec elle, & luy découvrir familierement ses secrets. Tantôt il l'assure que la premiere maison qu'elle avoit établie, étoit le lieu de ses délices, tantôt il luy met la couronne sur la tête, & la remercie de ce qu'elle avoit fait en l'honneur de sa Mere; & tantôt il luy tend la main pour la défendre contre une troupe d'ennemis qui l'environnoient: d'autrefois il luy fait voir la gloire de sa naissance éternelle, & sa demeure dans le sein de son Pere; tantôt il luy montre ses mains remplies de pierres précieuses, pour luy faire connoître les richesses, qu'elle possedera dans le Ciel; & enfin il luy dit, que s'il n'avoit point créé le Ciel, il le créeroit exprés pour elle.

Mais l'amour reciproque que Therese a pour Dieu, & qui s'enflâme par toutes ces faveurs, porte le caractere de celuy du Sauveur même, puisqu'il est presque toujours joint avec la douleur & la croix: jusque-là que Dieu fait pour elle des miracles de souffrances, & veut que son amour même en soit

le motif & l'instrument tout à la fois : un Seraphin luy perce le cœur avec un dard embrasé, & en le retirant, elle assure elle-même, qu'il luy sembla qu'il luy arrachoit les entrailles ; la douleur étant si grande, qu'elle luy faisoit jetter les hauts cris ; mais elle ajoûte que cette douleur étoit mêlée d'une si grande douceur, qu'elle ne pouvoit souhaiter qu'elle cessât : c'est un tourment miraculeux que Dieu invente en sa faveur, pour luy faire éprouver en même temps les douceurs du Paradis, & les tourmens de la croix, & pour rendre son amour souffrant, & joüissant tout à la fois : ainsi voila cette fille du grand Prophete Elie, laquelle semble, comme luy, nourrie du feu de l'amour divin, & qui se trouve avec luy dans les lumieres du Thabort, par les admirables connoissances, que Dieu luy communique, & qui l'élevent jusqu'au plus haut degré de la contemplation.

III. PARTIE.

IL ne reste plus, Chrétienne compagnie, pour vous faire voir qu'elle a reçû ce double esprit de son glorieux Patriarche, que de vous montrer qu'elle a herité de son zele, aussi bien que de ses lumieres, avec cette difference cependant, que celuy d'Elie étant selon l'esprit de l'ancienne Loy, étoit un feu devorant, qui consumoit tout sans misericorde, & qui n'avoit qu'une rigueur & une severité inflexible. Mais que si Therese a employé le sien à rétablir son Ordre, & sa maniere de vie, elle y a mêlé la douceur de l'Evangile, sans rien perdre de sa force & de

ſon authorité. En effet, Chrêtiens, comme il eſt impoſſible d'aimer Dieu ſans aimer ſon prochain, & comme la charité qu'on a pour l'un, s'étend en même temps ſur l'autre, par un zele ardent, qui fait que l'on eſt touché de ſon malheur & de ſes miſeres; il ne faut pas s'étonner ſi celuy de Thereſe a logé Dieu & les hommes dans un même cœur, en ſorte qu'elle ne peut voir ſon Dieu offenſé par les pecheurs, que les outrages qu'on fait à cette divine Majeſté, ne faſſent autant de playes à ſon cœur animé du zele de ſa gloire, & du ſalut des ames, qui ſont le fruit de ſon ſang. Car n'eſt-ce pas une choſe qui tient du prodige, de voir qu'une Religieuſe adonnée à l'oraiſon, & renfermée dans un cloître, ait formé des deſſeins, qui ne ſont propres que des perſonnes Apoſtoliques? ne falloit-il pas que la charité la pouſſât, & la preſſât vivement, comme un ſaint Paul, *Charitas Chriſti urget nos*, & que ſon cœur fût d'une vaſte étenduë pour y renfermer, non pas une Ville, ou une Province, non pas même ſeulement toute l'Eſpagne, mais toute la terre, afin de l'aſſujettir, ſi elle eût pû, à Jeſus-Chriſt. 2. *Ad Corinth.* 5.

Dieu! de quoy nous étonnerons-nous, ſi cela n'eſt capable de nous jetter dans l'étonnement? y a-t-il rien de plus admirable que d'exterminer les hereſies, & de faire triompher la foy ſur l'infidelité? & qui eſt-ce qui a entrepris de ſi grands deſſeins? Diſons mieux, qui les a executez avec tant de conduite & de ſuccés? Si l'on me diſoit que c'eſt un ſouverain Pontife, & un Paſteur univerſel

de l'Egliſe, à qui le Fils de Dieu commettant le ſoin de ſon troupeau, a auſſi donné ſon autorité & ſa puiſſance ; ſi l'on me diſoit que c'eſt un Apôtre envoyé de Dieu avec des ſignes & des prodiges pour convaincre les incredules, je ceſſerois d'en être ſurpris ; mais qu'une fille foible par la condition de ſon ſexe, infirme par la débilité de ſon corps, dépourveuë des qualitez de l'eſprit, neceſſaires pour ces emplois ; qu'une fille, dis-je, ſans credit, ſans autorité, ſans ſecours, ſans appuy, ait formé cette entrepriſe, & l'ait fait heureuſement réüſſir, c'eſt ce qui ſurpaſſe toute creance, & ce qu'on ne pourroit jamais ſe perſuader, ſi nous ne le voyons de nos yeux.

Le premier effet de ce zele tout embraſé fut la maiſon de Dieu, comme celuy du Prophete, *Zelus domus tuæ comedit me.* Je veux dire qu'elle n'entreprend pas ſeulement la reforme d'un grand Ordre ; mais ce qui ne s'eſt jamais vû, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, que Dieu ſe ſoit ſervy de cette fille pour en fonder un tout nouveau de l'un & de l'autre ſexe, & de l'élever juſqu'à la plus haute perfection, qui ſoit dans l'Egliſe, c'eſt ce qui a donné de l'admiration à tout le monde ; car enfin s'il n'eût été queſtion que de réformer un ou deux Monaſteres de filles ; je conçois bien qu'il eût été poſſible à une perſonne adroite & engageante de les gagner, les unes par raiſon, les autres par amitié, celles-là par le bon exemple, celles-cy par la crainte des jugemens de Dieu, & toutes enfin par l'interêt de leur ſalut, & par des motifs de

Pſal. 66.

conſcience ; mais Thereſe pouſſe ſon zele plus loin , elle entreprend de reformer les hommes ; une fille ſans étude d'enſeigner des Docteurs , & une jeune Religieuſe de donner des regles à des perſonnes conſommées dans les emplois , & qui ont blanchy dans les premieres charges de l'Ordre ; mais encore de quel Ordre ? le plus ancien, & l'un des plus celebres, qui eſt celuy du Mont-Carmel, inſtitué avant l'Egliſe même , & qui ne finira qu'avec elle ; puiſque ſon Inſtituteur , & ſes derniers diſciples en doivent être les derniers Martyrs.

Cet Ordre ſi ſaint & ſi ancien avoit éprouvé le ſort de toutes les choſes humaines ; il s'étoit, par la longue ſuite des temps, relâché de ſa premiere ferveur , & l'eſprit du Patriarche Elie s'y étoit ralenty. Thereſe entreprend de le rétablir , & d'y faire revivre cette premiere ardeur , qui anime tous les Ordres naiſſans. Pour ce haut deſſein , il falloit ſans doute un exemple puiſſant , un courage heroïque , une patience à l'épreuve, & une vertu plus qu'humaine ; mais ſur tout un zele tout de feu pour ne point ſe rebuter des travaux , & des contradictions , qui étoient inſeparables d'une ſi grande entrepriſe ; car s'il faut le zele d'un Apôtre pour entreprendre la converſion des pecheurs , ne vous étonnez pas, ſi je dis qu'il faut le plus ardent & le plus embraſé , pour faire que des hommes de vertu , & déja convertis , portent leurs eſprits juſqu'à la plus haute perfection. Si un ſeul Saint rend plus de gloire à Dieu que des milliers de perſonnes d'une vertu commune ,

& dans une maniere ordinaire de vie, que ſera-ce de voir une ſimple fille fonder juſqu'à trente grands Monaſteres, & rétablir plus d'une fois autant d'autres remplis de perſonnes, qui par profeſſion embraſſent la plus grande auſterité, & s'élevent à la plus haute perfection qui ſe ſoit encore vûë dans l'état religieux, & enſuite être la premiere cauſe de la multiplication & de l'étenduë de cet Ordre, dans tous les Royaumes, & preſque dans toutes les Villes de l'Eſpagne, de la France, de l'Allemagne, & de l'Italie.

Si autrefois, au raport de ſaint Jerôme, ce fût un prodige de voir les ſolitudes & les deſerts peuplez de Religieux, qui ſembloient plûtôt venir du Ciel, que de la terre; n'eſt-ce pas encore une choſe plus ſurprenante, que cette Sainte en ait peuplé les Villes, les Provinces, & les Royaumes mêmes. Si ceux qui ont porté les premiers rayons de la foy & de la connoiſſance d'un Dieu, dans les païs les plus éloignez, ont merité le nom d'Apôtres; quels titres & quels éloges ne merite point cette Sainte pour y avoir porté la perfection de l'Evangile? S'il faut être pouſſé de l'eſprit de Dieu, pour porter les autres à quiter les vices, quel feu, & quelle ardeur faut-il avoir pour leur inſpirer l'amour de la ſainteté & de la plus haute perfection du Chriſtianiſme? c'eſt ce que je pourrois appeller un Apoſtolat plus élevé & plus éminent, que de donner ſimplement des Chrêtiens à l'Egliſe; mais pour lequel il n'a pas falu moins de courage & de travaux; car combien de courſes & de voyages ne luy a-t-il point falu faire pour

en venir à bout ? combien souffrir de persecutions ? comme cette entreprise étoit nouvelle & extraordinaire, elle y trouva des obstacles & des difficultez étranges ; elle vit élever contr'elle les Villes & les Provinces, dont les Gouverneurs employerent leur autorité pour renverser ses desseins, les Magistrats fulminerent des Arrêts sanglants pour en arrêter l'exécution, elle se vit exposée à la raillerie de la noblesse & du peuple, elle s'attira la persecution des gens d'Eglises & des laïques, on la cita devant les Tribunaux de l'inquisition, les Predicateurs declamerent contr'elle publiquement dans les chaires, & la rendirent suspecte d'erreur & de vanité dans l'esprit de leurs auditeurs. Elle fut mise en prison par l'ordre du Nonce comme une rebelle, qui troubloit la paix & le repos de la Religion ; mais elle ne se rebuta pas pour cela. Elle portoit dans son sein deux grands Ordres, & deux grandes Nations, *Duæ gentes sunt in utero meo.* Mais elle ne se plaignit point comme Rebecca dans les douleurs de l'enfantement, *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere ?* Elle fut de ville en ville, & de province en province, jettant les fondemens de sa reforme, elle l'établit à Avila, à Tolede, à Seville, à Burgos, à Alve, à Salamanque ; elle fit de longs & de penibles voyages, elle courut une infinité de hazards ; mais son zele fut plus fort que toutes les puissances de la terre, & de l'enfer, & surmonta tous ces obstacles. *Genes. 25.*

Il ne se borne pas même à cette seule entreprise, quoy que la plus glorieuse, & la

plus heureusement conduite qu'on pût s'imaginer; comme ce zele est immense, il s'étend par tout le monde, & embrasse tout ce qui regarde la gloire de Dieu, & le salut des ames. Car elle passe d'esprit dans les Indes, pour moyenner la conversion des Barbares, & des Infidelles, & aprés avoir tenté inutilement de les aller secourir elle-même, elle y anime les autres, & demande sans cesse à Dieu, qu'il y envoye des ouvriers; elle voit que l'heresie infecte la plus grande partie de l'Allemagne, qu'elle fait de grands progrés dans la France, & en même temps que la vûë des malheurs qu'elle y avoit déja causez, attendrît son cœur, elle allume son zele pour éteindre le feu des divisions, & des guerres, qu'elle excite par tout. Elle s'unit de pensée à tous les Predicateurs, & joint ses prieres à leurs paroles, pour détruire les vices aussi bien que l'erreur: Mais quoy qu'heritiere & réparatrice de l'esprit d'Elie, son zele, en ce point, n'a rien de celuy de ce Prophete, qui n'étoit d'usage que dans l'ancienne Loy: car au lieu de faire descendre le feu du Ciel pour les consumer, elle s'offre elle-même à souffrir les feux de l'Enfer jusqu'au jour du Jugement, pour les en délivrer durant toute l'éternité; & pour mettre une seule ame au Ciel, elle se présenta à Dieu comme une victime, pour souffrir toutes les peines que sa Justice auroit pû exiger dans le Purgatoire.

Que l'Epouse des Cantiques ne croye donc pas être la seule dont le zele est aussi fort que la mort, & aussi ardent que l'Enfer. Therese luy disputera cette gloire, puisque son

Digitized by Google

zele s'eſt étendu au delà de la mort, & n'a point redouté les flâmes de l'Enfer même. Elle eſt venuë dans l'eſprit & la vertu d'Elie, mais elle n'en a employé la rigueur que contre elle-même, n'y ayant jamais eu perſonne, qui ait eu plus de compaſſion pour les miſeres, & pour les infirmitez des autres, & plus de douceur pour les ſupporter, en réünifſant par un accord aſſez difficile, & aſſez rare, la force & la violence du zele avec la douceur & la tendreſſe de la charité. Au lieu qu'Elie eſt un homme, qui ne parle que d'exterminer les pecheurs; qui fait deſcendre la foudre ſur eux, qui venge les injures de Dieu par une ſterilité de trois années, & par le maſſacre de tous les faux Prophetes: Ces emportemens étoient tolerables, & peut-être neceſſaires dans la loy de rigueur: mais l'eſprit de l'Evangile eſt bien different, & le Fils de Dieu dit un jour à ſes Apôtres, qui le vouloient mettre en uſage, qu'ils ignoroient de quel eſprit ils étoient pouſſez. Non Thereſe n'a point ce zele vengeur, il a toute la force de celuy d'Elie, ſans rien retenir de ſa ſeverité. Il eſt vray que le Sauveur a porté ce feu ſur la terre, *Ignem veni mittere in terram, & quid volo niſi ut accendatur?* il veut qu'il brûle, mais qu'il ſoit allumé par l'eſprit de charité, & de douceur, & non par le ſouffle impetueux de la rigueur & de la ſeverité, tel enfin qu'il étoit dans Thereſe, qui eſt preſque la ſeule de ſon ſexe qui a joint les fonctions d'Apôtres avec le repos de la contemplation, & réüny le double eſprit d'Elie avec celuy du Fils de Dieu. *Luc.* 12.

Conclusion. Mais le moyen d'imiter cette grande Sainte? car je ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que chacun de vous ne dise en soy-même, qu'il n'est pas possible d'atteindre à une si haute perfection, & à un si sublime degré de sainteté. Il est vray, c'est trop pour des personnes, qui n'ont pas assez de courage, & de resolution pour devenir Saints : mais composons, faisons un partage de la vie, & des actions de sainte Therese; laissons à ses cheres filles ce qu'il y a de plus difficile, & de plus grand: abandonnons leur ses rigoureuses penitences, ses austeritez, ses haires, ses veilles, & ses jeûnes, son silence, & sa solitude, & tout cet appareil de penitence qui fait peur à la sensualité : laissons leur encore tous ces dons extraordinaires, dont fut favorisée cette grande Sainte, ces unions avec le Sauveur, ces entretiens si doux & si tendres, qu'elle avoit avec luy dans l'oraison, ces vûës ineffables, ces lumieres prophetiques, ces élevations, ces extases, & ces transports; enfin tout ce qui n'est pas de la conduite ordinaire de la grace, & que Dieu ne donne qu'aux ames choisies & privilegiées. Mais pour nous, pourquoy n'imiterions-nous point sa penitence & son desir de satisfaire à Dieu pour des pechez incomparablement plus grands que les siens? Pourquoy ne pourrions-nous pas imiter son zele, & réparer le tort que nous avons fait à Dieu par nôtre mauvais exemple, en portant les autres à l'amour & au service de Dieu? Pourquoy n'imiterions-nous pas cet amour des souffrances; puisque c'est le partage que Dieu donne aux ames saintes, qu'il choisit

pour ſes épouſes, & qu'il veut élever juſqu'au plus haut degré de la ſainteté, & que réciproquement c'eſt par là qu'on peut davantage témoigner l'amour qu'on a pour luy. Qui nous empêchera de nous abandonner entierement à la conduite & aux volontez de Dieu, comme cette grande Sainte? Ah! que Dieu feroit de grandes choſes dans nous, ſi nous n'apportions point d'obſtacles aux mouvemens de ſes graces? & ſi nous nous laiſſions conduire à ſon eſprit, il nous éclaireroit & rempliroit nôtre eſprit de lumieres, nôtre cœur de zele & de charité, il nous détacheroit de toutes les choſes de ce monde, pour ne poſſeder que luy ſeul en ce monde & en l'autre, & apres nous avoir élevez à la plus haute perfection de la ſainteté en cette vie, nous combleroit de gloire dans le Ciel. Je vous la ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE SAINTE URSULE.

Mulierem fortem quis inveniet? procul & de ultimis pretium ejus. *Proverb.* 31.

Qui trouvera une femme forte, elle eſt plus precieuſe que ce qui s'apporte des extremitez du monde. Aux Proverbes, Chap. 31.

NE ſoyons plus en peine, Chrêtiens Auditeurs, de trouver cette femme forte, que Salomon regardoit comme un tréſor, dont toutes les richeſſes des païs les plus éloignez ne pouvoient égaler le prix. Cela étoit bon avant que le Roy des Vierges fût venu ſur la terre, & lorſque la virginité étoit regardée comme un obſtacle à l'honneur de contribuer à la naiſſance du Meſſie; mais maintenant que ce Meſſie a publié une nouvelle Loy, dont la pureté de l'ame & du corps a fait l'un des principaux préceptes,

Digitized by Google

& la virginité l'un des plus importans conſeils, l'Egliſe nous met aujourd'huy devant les yeux l'exemple d'onze mille Vierges, qui peuvent diſputer de la gloire de la force avec les plus genereux Martyrs, & l'on peut dire que l'oracle de Salomon s'eſt accomply en leurs perſonnes, puis qu'elles viennent de delà les mers, & qu'elles ont paſſé un aſſez long eſpace de païs, étant pouſſées par la tempête des côtes d'Angleterre, juſque ſur les bords du Rhein, pour dire qu'elles viennent de loin, *Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Mais leur multitude montre bien, que la rareté qui donne le prix aux choſes n'en n'eſt pas ſi grande, puiſqu'il s'en eſt tant trouvé dans un ſeul païs, & que l'Egliſe en a produit depuis un nombre infiny, qui ont vêcu dans tous les temps, & dans tous les païs, auſquelles Urſule a ſervy de modele, & qui luy peuvent dire ces paroles que Jeremie diſoit à Dieu, *Dux virginitatis meæ es tu*, c'eſt vous qui êtes nôtre chef, & nôtre guide, & c'eſt ſous vos auſpices & ſous vôtre conduite, que nous nous ſommes engagez dans une ſainte milice, qui a le Fils de Dieu pour Chef, & où l'on voit ſur la terre une image de ce que ſaint Jean vît autrefois dans le Ciel, ſçavoir une armée de Vierges qui ſuivoient l'Agneau. Nous tâcherons, Chrêtiens, de vous découvrir cette merveille, aprés que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, par l'interceſſion de la Reine des Vierges. *Jerem. 31*

Ave Maria.

Digitized by Google

QUoyque toutes les vertus ſe ſoient renduës viſibles, & comme dit ſaint Ambroiſe, qu'elles ſe ſoient, pour ainſi parler, incarnées avec le Fils de Dieu, depuis qu'il a pris un corps pour paroître ſur la terre, & pour converſer avec les hommes. On peut dire cependant que la pureté & la virginité, ont eu cet avantage & cette prérogative entre toutes les autres; puiſque ce Verbe éternel, qui eſt la pureté même par eſſence dans le ſein de ſon Pere, & comme l'appelle l'Ecriture, l'éclat de la lumiére increé, a non ſeulement paru au monde, mais qu'en prenant naiſſance d'une Vierge, il a levé l'étendart de cette vertu, qui y étoit auparavant inconnuë. C'eſt depuis ce temps-là, diſent les ſaints Peres, qu'on a commencé à en connoître le merite, & à couvrir de gloire une vertu ſi éclatante, qui étoit auparavant une eſpece d'opprobre parmy les Juifs. Car on a vû enſuite des milliers de Vierges l'embraſſer, par une profeſſion déclarée; & l'on n'a point eu d'autres ſentimens des perſonnes, qui l'ont profeſſée, que ceux que l'admiration a coûtume de faire naître; parce que c'eſt par ſon moyen qu'elles ſe ſont élevées au deſſus de la condition de leur nature, & égalées aux Anges, qui en ce point ont à la verité plus de bonheur, mais n'ont plus de force ny de merite.

Or quoy qu'il ſoit vray, que cette vertu ſi noble, & auſſi précieuſe, qu'elle eſt délicate & fragile, ſoit commune à l'un & à l'autre ſexe; on ne peut nier cependant qu'elle n'ap-

partienne, par un droit tout particulier au sexe, dont elle fait l'ornement, & la vertu qu'on y considere davantage, puisque l'opinion commune a attaché le haut point de sa gloire à la conserver, & à donner jusqu'à sa propre vie pour la défendre.

Or si vous joignez à cette vertu si admirable le zele de conserver la foy, qui n'est pas moins précieuse, & que quelque saint Pere appelle la pureté de l'ame, c'est à lors que le courage des Vierges Chrêtiennes, qui ont souffert le martyre pour défendre l'une & l'autre, & que l'on a ordinairement attaquées par ces deux endroits, pour en remporter une victoire pleine & entiere, c'est alors, dis-je, que leur courage s'est signalé entre les autres, & que la Religion Chrêtienne à coûtume de produire ces grands exemples comme des miracles de force & de generosité. Mais entre celles qui se sont distinguées, pour la défense de ces deux vertus, je crois, Chrêtiens, que vous ne me desavoüerez pas, si je donne aujourd'huy un des premiers rangs à l'illustre sainte Ursule, qui ayant herité avec la foy, l'amour & le desir de la pureté, le martyre qu'elle a souffert pour la défense de l'une & de l'autre, a été accompagné de circonstances si singulieres, que je ne crains point de luy donner en particulier la qualité de femme forte, qui est le plus glorieux éloge que le S. Esprit, par la bouche du Sage, donne à celles de son sexe, dont on a le plus admiré la constance, & la generosité; puisqu'elle a conservé sa foy & sa pureté parmy les délices de la Cour, où

elle a été exposée aux plus grands perils, parmy les menaces & les promesses des soldats, qui ont employé l'artifice & la crainte pour la réduire, & enfin parmy les frayeurs & la présence de la mort, qui n'a pas été capable de l'ébranler : c'est ce que nous verrons dans la premiere Partie de ce Discours ; & dans la seconde, nous verrons la force qu'a eüe sur l'esprit de cette illustre troupe de Vierges l'exemple de cette genereuse Princesse, qui les a toutes animées à souffrir un glorieux martyre pour la défense de leur foy & de leur pureté. Ce sera le sujet & le partage de son Eloge, & de tout ce Discours.

PREMIERE PARTIE.

DAns le récit, Chrêtiens, que j'ay à vous faire d'une avanture aussi singuliere & aussi extraordinaire, qu'est celle dont l'Eglise nous rappelle le souvenir en ce jour, permettez-moy de vous prévenir d'abord sur les termes de force, de constance, de courage, de chef de troupes, & d'autres semblables, dont mon sujet m'oblige de me servir, dans l'Eloge d'une sainte Vierge, qui s'étoit consacrée à Dieu dés ses plus tendres années, & qui n'avoit d'autre employ, que la dévotion, & le exercices de la pieté. Vous cesserez de vous en étonner, quand vous aurez fait réflexion que la pureté est de toutes les vertus, celle qui a le plus d'ennemis à craindre, le plus de dangers à essuyer, & le plus de combats à soûtenir ; & comme il faut pour la conserver un secours tout particulier du Ciel ; ou pour parler avec le Sage, que c'est une faveur, que Dieu fait aux ames choisies, il

n'y a point auſſi de vertu pour laquelle il faille plus de force & de courage, tant à cauſe de la multitude des ennemis qui l'attaquent, que de l'opiniâtreté du combat, & de la neceſſité de toujours vaincre. Mais c'eſt cela même qui fait aujourd'huy la gloire de ſainte Urſule, qui a conſervé une vertu ſi rare, & qui court tant de hazards, premierement, dans la grandeur de la naiſſance, dans les délices de la Cour, où elle a tant à craindre, & dans le rang qu'elle y tenoit en qualité de fille d'un Souverain, d'une partie conſiderable de l'Angleterre. Car ſi d'un côté on y eſt plus en aſſûrance, à cauſe du reſpect qu'on a pour les perſonnes de ſon rang; d'ailleurs on ſçait aſſez que les alliances, à quoy on les deſtine, & qui leur fait chercher des partis ſouvent dès le berceau, ne leur laiſſent pas le choix, ny la liberté de demeurer Vierges, quand elles le voudroient. Double obſtacle qu'Urſule eut donc d'abord à combattre, pour conſerver ſa pureté, & la gloire de ſa virginité, qu'elle avoit conſacrées à Dieu, dés ſes plus tendres années. Ces deux choſes, dans l'alliance étroite qu'elles ont enſemble, ont pourtant quelque difference, & de differens hazards à éviter: mais Urſule a tout à la fois à ſe défendre contre les charmes & les délices de la Cour, qui attaquent la pureté, & contre les interêts d'Etat, ou ſi vous voulez contre le droit que prétendent les Souverains, de diſpoſer de leurs enfans pour le bien de leur Royaume. C'eſt pour cela qu'elle eut beſoin du ſecours de celuy qui luy avoit inſpiré le genereux deſſein de ſe

donner uniquement à luy ; & l'on peut dire que la grace du Ciel n'a jamais été plus forte, ny plus victorieuſe qu'à ſon égard, dans les differentes rencontres, où tout ſembloit s'oppoſer à ſa genereuſe reſolution.

En qualité de fille d'un Souverain, elle étoit à la verité élevée à la Cour de ſon pere, Prince non ſeulement Chrêtien, mais encore tres-pieux, qui en prenoit tout le ſoin imaginable, comme de ſa fille unique, ſur laquelle il fondoit toute l'eſperance de ſa maiſon : mais auſſi qui ne ſçait combien la Cour eſt un ſejour dangereux à l'innocence ? & combien l'air du grand monde, qui eſt toujours où la Cour ſe trouve, eſt contagieux à une vertu, qui n'a pas de plus grands ennemis que les délices ? Urſule, quelque éducation qu'elle y reçût, y étoit expoſée à tous les dangers, qui ſont preſque inévitables à tous ceux qui y demeurent ; les objets, les mauvais exemples, les converſations, & les divertiſſemens continuels effacent inſenſiblement, par des impreſſions contraires, tous les bons ſentimens qu'un naturel heureux, & toutes les leçons de vertu, ont pû faire concevoir. Car n'eſt-ce pas là que ſe trouve tout ce que le monde a de plus charmant ? là, où les plaiſirs, d'innocens qu'ils ſont d'abord, deviennent bien-tôt criminels, ou du moins amolliſſent tellement le cœur, qu'il n'a plus de force pour reſiſter aux charmes les plus attrayans, dont l'impreſſion vive & continuelle, ſecondée de l'exemple & de la coûtume, ne manque guere de corrompre l'eſprit ? N'eſt-ce pas là, où toutes les

maximes les plus contraires à la pieté, & aux principes de la Religion, regnent avec plus d'autorité ? l'on n'y voit qu'un épanchement déreglé, une continuelle dissipation d'esprit, une continuelle recherche de ses divertissemens, qui n'ont point d'autre interruption que le changement de l'un à l'autre ? presque tout ce qu'on y voit porte au crime, & devient un poison mortel à l'innocence. Ce qui fait dire à tous les Saints, que de conserver la pureté dans le grand monde, n'est pas un moindre miracle, que de vivre au milieu des flâmes, sans en être bien-tôt consumé. Ce fut donc contre ces objets, contre ces exemples, & contre ces dangers presens & continuels, qu'Ursule eut à se défendre, pour conserver un trésor, que tout s'efforce de ravir ; mais comme il dépendoit d'elle, d'être victorieuse de tant d'ennemis, & qu'il ne falloit que de la fidelité & du courage pour seconder les graces du Ciel, elle fût assez heureuse pour éviter tous ces pieges, & pour se garentir du peril, d'où peu de personnes échapent, sans que leur innocence n'y ait reçû quelque atteinte.

Mais en voicy d'autres, où quelque résolution qu'elle eût prise, de se conserver uniquement pour Dieu, elle fut obligée de céder à l'autorité d'un pere, qui la consideroit comme l'apuy de son Trône, & comme l'esperance de sa famille, par l'alliance illustre, à laquelle il la destinoit ; car vous m'avoüerez, que la virginité est bien rare dans une si haute naissance ; les Grands sont obligez de donner à l'Etat & au public, une posterité

qui succede à leurs biens, & qui conserve leur nom & leur rang, & souvent même il arrive qu'on prévient l'âge, & leur liberté, & qu'ils ne sont pas plûtôt venus au monde, qu'ils sont déja promis & engagez, sans qu'on ait consulté leur volonté, pour la chose du monde qui doit être la moins forcée: mais c'est un malheur attaché à la condition des Grands, qui n'étant pas à eux, comme l'on prétend, mais à l'Etat, & dévoüez au bien public, on les sacrifie d'ordinaire à l'interêt de leur maison. Ce fut là le grand obstacle qu'Ursule eût à surmonter, parce qu'étant unique, & par consequent toute l'esperance d'une famille Royale, qui ne pouvoit se perpetuer que par elle.

On se mît en peine de bonne heure de luy chercher un party. Il n'étoit question que de choisir le plus avantageux; & la multitude de ceux qui se presentoient, & qui se faisoient honneur de son alliance, étoit ce qui luy donnoit le plus de chagrin, de ne pouvoir être toute à Dieu, de la maniere qu'elle le souhaitoit: de maniere que ce qui étoit un effet de son merite, étoit le plus grand sujet de ses déplaisirs. Ces grandes richesses, l'esperance certaine d'un Royaume, auquel sa naissance luy donnoit un droit acquis, les rares qualitez qui relevoient encore cette naissance, la beauté, l'esprit, la sagesse, la modestie, & tous les attraits imaginables, qui, comme dit un Ancien, servent de Herauts pour appeller, & de liens pour attacher une foule d'adorateurs à leur service, ne luy permettoient pas de vivre inconnuë, & dans la retraite,

retraite, qui étoit pourtant sa plus grande passion. Cent fois elle s'est plainte à Dieu même du malheur de sa condition, qui ne luy permettoit pas de l'avoir pour son unique époux ; cent fois elle a accusé la nature de luy avoir donné des qualitez, qui toutes innocentes qu'elles sont en elles-mêmes, ne laissent pas d'être un attrait à l'incontinence d'autruy. Cent fois elle a envisagé, comme cause de son malheur, ce qui eût tenu lieu du plus grand bonheur à tant d'autres, qui se font un merite, ou plûtôt un sujet de vanité de ce qui est en effet le plus grand obstacle à leur salut : cent fois elle a été sur le point de se défigurer le visage, auquel les autres ont coûtume de donner de l'éclat par mille artifices, afin d'écarter cette foule de prétendans ; ce qu'elle eût executé, sans la confiance qu'elle avoit, que Dieu, qui luy inspiroit un si ardent desir de se donner entierement à luy, trouveroit le moyen de la défendre, & de se la conserver.

En effet son pere, à qui elle avoit découvert un dessein si pieux, y avoit d'abord donné les mains, charmé de la pieté & de la résolution de sa fille, pour laquelle il avoit toute la tendresse d'un pere ; & par un courage, qui n'étoit pas moins heroïque, auroit sacrifié tous ses interêts, & la grandeur de sa maison à la volonté de Dieu, sans un accident imprévû, qui luy fit croire, que sa volonté étoit, qu'il sacrifiât plûtôt les saintes résolutions de sa fille au repos public, & au salut de son Etat. C'est icy, Messieurs, où Dieu, qui a conservé la pureté d'Ursule

parmy tous les charmes, & les délices d'une floriſſante Cour, va maintenant la défendre contre la violence étrangere, par une ſage conduite de ſa providence, qui ſçait tirer ſa gloire des évenemens les plus contraires à nos deſſeins. Voicy le fait.

Un Prince infidele, mais puiſſant, que ſes forces & ſa valeur avoient rendu redoutables aux peuples voiſins, & même aux Princes les plus éloignez, attiré par le bruit, que les perfections d'Urſule faiſoient dans les Cours des autres Souverains, l'envoya demander en mariage, pour un fils unique qu'il avoit, auquel il crut ne pouvoir procurer un plus grand avantage, que cette alliance, qui ajoûteroit un Royaume à celuy qu'il luy laiſſoit, & qui, en luy donnant une épouſe auſſi accomplie, que celle dont la reputation étoit venüe juſqu'à luy, rendoit ce fils le plus puiſſant, & le plus heureux Monarque de ſon temps. Il en fait donc la recherche dans les formes, par une Ambaſſade magnifique, les complimens, les marques d'eſtime, de paſſion, d'attachemens, & enfin les préſens dignes de la qualité de l'un & de l'autre, n'y furent pas épargnez: mais cette recherche ſe fit avec une ceremonie un peu extraordinaire: ce fut qu'on la demanda avec des prieres armées, & que par un compliment qui marquoit plus de fierté, que de reſpect, on déclara qu'une telle demande ne ſouffroit point de refus; qu'on vouloit l'obtenir de gré, ou de force; qu'il faloit ſe réſoudre ou à une alliance glorieuſe à tous les deux partis, ou à une guerre que l'on n'étoit pas en état de ſoûtenir, contre un

Conquerant armé, prêt à fondre sur l'Angleterre au premier refus. La surprise fut extrême du côté du Prince, qui se vit reduit à ce triste choix, ou de donner sa fille à un Infidele, contre la volonté de celle, qui eût plûtôt choisi la mort, que de manquer à la promesse qu'elle avoit faite à Dieu, ou bien de voir la desolation de son païs, en s'exposant à tous les malheurs d'une guerre crüelle, & à la fureur d'un victorieux irrité par un refus, qu'il tiendroit comme le dernier de tous les outrages. Mais Ursule qui en devoit être la plus alarmée, pleine d'une sainte confiance en Dieu, & avertie par une revelation d'enhaut, que cette tempête, qui la menaçoit du naufrage, la conduiroit heureusement au port, s'offrit comme une victime pour le salut de son païs.

Elle est donc accordée; les Ambassadeurs font sçavoir à leur Maître le succés de leur negociation: on reçoit leurs presens, & l'on prepare l'équipage pour le depart de la Princesse, pendant que le peuple délivré du danger qui le menaçoit, donne par tout des marques de sa réjoüissance. Mais un autre incident trouble la fête; car le Tyran Maxime s'étant alors soûlevé contre l'Empereur Gratien, pour luy ravir l'Empire, aprés avoir engagé l'Angleterre dans ses interêts, entre dans la France par la Bretagne, qu'il desola; mais depuis ayant pris dessein de la repeupler, pour luy servir d'une retraite assurée, en cas qu'il fût défait, y établit pour Gouverneur le Prince, à qui Ursule étoit destinée pour épouse, lequel avoit em-

braſſé le party de l'Uſurpateur, & partagé le hazard avec luy. Le Tyran fit choiſir à même temps dans toute l'Angleterre, juſqu'à onze mille filles, pour être femmes de ceux, qu'il avoit laiſſé dans le païs qu'il avoit conquis, afin que ces deux peuples étant unis par une alliance étroite, de meuraſſent plus fideles, & n'euſſent plus que le même Souverain. Dans cette vûë, dit l'Hiſtoire, on équippe la flotte qui devoit paſſer cette troupe de Vierges, qui de gré ou de force furent obligées de quitter leurs proches, & leur païs, pour aller, ſous la conduite de la Providence, trouver ceux qu'on leur deſtinoit pour époux. L'unique conſolation qu'elles ont dans cet abandon general, c'eſt d'avoir Urſule à leur tête, & d'être les compagnes de ſa fortune; ſa vertu & ſa pieté leur fait tout eſperer du ſecours du Ciel. Elles s'embarquent enfin ſous la promeſſe qu'elle leur fait, que tout réüſſira à leur avantage, & que Dieu prendra le ſoin de les conduire.

Mais, ô providence adorable d'un Dieu! que vos penſées & vos deſſeins ſont éloignez des penſées, & des deſſeins des hommes! Aprés quelques heures d'une navigation aſſez heureuſe, une furieuſe tempête les éloigne du port, où elles penſoient aborder, & les pouſſe avec violence à l'embouchure du Rhein, qu'elles ſont obligées de remonter, pour trouver un port où elles puiſſent être hors du danger du naufrage. Elles abordent proche Cologne, où une partie des troupes de l'Empereur Gratien avoient leur quartier d'Hyver, qui voyant cette flotte mal en

ordre, & reconnoissant aux pavillons qu'elle étoit du party de Maxime, courent aux armes, & se mettent en devoir de s'en saisir, & de massacrer sans pitié tous ceux qui se trouveroient dedans. Quelle fut, je vous prie, leur surprise, quand au lieu des soldats, ils ne trouverent que des filles, qui par leur contenance, leur modestie, leur tristesse, & la frayeur qui étoit encore peinte sur leur visage, leur firent d'abord tomber les armes des mains, arrêterent leur fureur, & la changerent en compassion, tous barbares & infideles qu'ils étoient: car l'Histoire marque que c'étoit des Huns, peuples assez connus par leur ferocité, que l'Empereur tenoit à son service, & qu'il avoit choisis pour opposer aux progrés de Maxime. Ils leurs offrent donc leur secours; mais ce fût avec l'insolence ordinaire à ces sortes de gens, qui n'étant retenus ny par le respect, ny par la compassion du pitoyable état où étoit cette troupe affligée, prétendoient se payer de leurs services, & faisoient assez voir que c'étoit l'amour qui leur inspiroit ces sentimens d'humanité.

Ah! Uusule, voicy le temps auquel vous devez attendre l'effet de la confiance que vous avez toujours eüe, en celuy, qui est engagé de vous défendre; jamais le danger ne fut plus grand. Vous avez resisté aux charmes & aux délices de la Cour, mais alors vous n'aviez à combattre que contre vous-même, & contre les objets séduisans: mais icy, on joint la force & la violence aux caresses & aux bienfaits, les promesses, & les menaces

aux soûmissions, & aux prieres; peut-être même qu'ayant appris leur avanture de quelques-unes d'entr'elles, & qu'elles étoient destinées pour femmes aux soldats, que Maxime avoit laissé dans la Bretagne, ils leurs representerent qu'elles devoient preferer les sujets d'un Empereur legitime, à ceux d'un rebelle, & d'un perfide, qui s'élevoit contre le meilleur Prince du monde; qu'elles trouveroient un établissement plus certain, & plus avantageux dans l'Allemagne, & que Gratien, pour renverser les projets de ses ennemis, contribuëroit à leur bonheur; mais enfin que le droit des gens les faisoit leurs captives, & que par un heureux caprice de la fortune, elles trouveroient en eux des serviteurs, & des amans au lieu de maîtres. Voila de nouveaux pieges dont il étoit difficicile de se défendre à des captives sans secours, & qui ne pouvoient manquer d'éprouver la violence de ceux, dont elles rebutoient les promesses. Quels sont vos sentimens, grande Sainte? & où est l'effet de vôtre confiance? ce Dieu que vous avez pris pour vôtre époux, vous manquera-t-il, dans une occasion, où sans son secours, vous ne sçauriez éviter de perdre ou l'honneur, ou la vie? Non, Chrêtiens, ce secours ne luy manquera pas, dans un si pressant besoin; car d'un côté elle parle au Chef de la troupe avec tant d'autorité, marque tant d'assûrance & de courage sur son visage, qu'elle arrête l'insolence de ses soldats, & de l'autre elle inspire tant de force & de resolution à ses compagnes, en leur representant la gloire qu'elles auront de souf-

frir plûtôt la mort, & tous les supplices, que de condescendre à une infamie, & aux lâches desirs de cette soldatesque impudente, qu'elle les trouve toutes disposées à mourir pour un si glorieux sujet.

Mais voicy l'occasion de signaler leur courage à défendre leur foy, aussi bien que leur pureté. Car ces insolens, qui n'auroient pas manqué d'employer la violence, aprés les sollicitations & les promesses; ayant reconnu qu'elles étoient Chrêtiennes, crurent, avant que d'en venir à cette extremité, qu'ils pouroient plus aisément les faire condescendre à leur volonté, s'ils pouvoient leur faire perdre la foy; ce fut par cet endroit, qu'ils recommencerent la batterie, sçachant bien que la victoire leur étoit assurée, s'ils venoient à bout de leur faire quiter leur religion. Il y a, Messieurs, une si étroite liaison entre ces deux vertus, la pureté, & la foy, que l'une s'appelle la virginité de l'ame, comme l'autre est celle du corps; aussi étoit-ce la coûtume des Tyrans, dans le martyre des Vierges Chrêtiennes, de tenter l'une ou l'autre voye, persuadez qu'ils étoient qu'elles renonceroient bien-tôt à la foy, s'ils pouvoient, par crainte, ou par menaces, les faire renoncer à la pureté. Il leur importoit peu laquelle des deux vertus ils attaquassent la premiere, puisque la victoire des deux, leur étoit assurée, s'ils pouvoient en emporter une seule; soit parce que le Christianisme, qui commande cette pureté jusque dans les pensées, par un precepte indispensable, & qui fait de la virginité le plus noble & le plus

élevé de ſes conſeils, ne peut pas long-temps ſubſiſter dans une ame impure, & dans un corps ſoüillé ; ſoit que l'ame qui ſe laiſſe corrompre par les ſoüillures de la chair, ne puiſſe goûter les grandes veritez de l'Evangile : quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que l'impureté diſpoſe à l'infidelité, comme nous aſſûre ſaint Paul, & que ceux qui s'y addonnent, n'ont plus d'autre Dieu que leur plaiſir, & que les idoles auſquelles ils conſacrent leurs affections.

C'eſt donc maintenant pour la foy & pour la Religion Chrêtienne, qu'Urſule a à combattre, puiſque c'eſt par cet endroit, que ces barbares l'attaquent ; mais comme ils ſont barbares, n'attendez pas qu'ils employent, comme les autres, des raiſons apparentes, ou qu'ils s'efforcent de leur faire voir de la contradiction dans nos myſteres, ou des ſuperſtitions dans nôtre culte ; les ſeuls argumens qu'ils employent ſont les menaces de la mort, la terreur, les épées nuës qu'ils font briller à leurs yeux, & qu'ils leur preſentent pour les intimider, leurs arcs & leurs fléches, dont ils eſperent que le bruit, qui retentira à leurs oreilles, portera la frayeur juſque dans leur cœur. Ils quittent donc le perſonnage d'amans, & de perſonnes charitables, pour prendre celuy de tyrans & de boureaux, & au lieu des careſſes, & des offres de ſervices, ils n'ont plus que des blaſphêmes dans la bouche, la fureur dans le cœur, & la terreur ſur le viſage. De quelle conſtance Urſule n'eût-elle pas beſoin ? de quelle force n'arma-t-elle point ſon cœur,

pour défendre les deux choſes du monde qui luy étoient les plus cheres; je crains & je rougis, Meſſieurs, de vous repreſenter icy un ſpectacle, dont l'humanité & la pudeur ont également horreur; une Vierge, une Chrêtienne, une Princeſſe, expoſée aux ſollicitations, aux inſultes, aux violences, aux effronteries de ces barbares; & dans l'état déplorable de captive, où elle ſe trouve; mais ne craignez rien pour ſa foy, non plus que pour ſa pureté: Dieu, ſous la conduite duquel elle s'eſt miſe, aura ſoin de l'une & de l'autre, & luy inſpirera la conſtance des Catherines, des Agathes, & des Agnés, comme elle en a l'innocence & la pureté. Auſſi ne craint-elle pas pour elle: mais qui luy répondra que parmy une ſi nombreuſe ſuite de compagnes, il ne s'en trouve quelqu'une à qui la crainte de la mort ſoit plus forte, que l'amour de la foy? & qu'enſuite elle ne ſe laiſſe aller aux ſollicitations de ces barbares, qui ſe ſerviront de ſon exemple, pour ébranler la conſtance des autres. Il étoit bien difficile parmy une ſi grande troupe, que toutes euſſent les mêmes ſentimens, & le même courage: qui l'aſſurera que toutes celles qui étoient ſorties d'Angleterre pour contracter une alliance par un mariage, & qui ne s'étoient préparées qu'à des nopces, ſoient en un inſtant diſpoſées au martyre? & qu'elles ne prennent pour prétexte, que la Providence leur preſentoit d'autres époux en la place de ceux qu'elles alloient trouver, & qu'elles ne pouvoient eſperer de voir jamais? n'a-t-elle pas lieu de craindre qu'elles ne s'ac-

commodent au temps, & à leur état present, c'eſt ce qui fait le ſujet de ſon apprehention, & ce qui l'oblige de ſommer le Ciel, de ſa promeſſe, ou du moins d'en imploier le ſecours, dans un ſi évident peril. Oüy, grande Sainte! vous l'obtiendrez, vous ſortirez victorieuſe de ce dernier combat, où vous remporterez une double couronne, pour avoir conſervé vôtre foy, & vôtre pureté tout à la fois; mais ce qui relevera infiniment vôtre gloire, c'eſt, qu'aprés que Dieu vous a ſervy de motif, & de modele, pour conſerver l'une & l'autre vertu, vous ſervirez vous-même de modele à cette nombreuſe troupe de Vierges, qui ſuivront vôtre exemple, & à qui vous inſpirerez la force & le courage de ſoûtenir un ſi rude combat. C'eſt ce que nous allons voir en cette ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

COmme jamais la force ne fut plus neceſſaire que dans cette occaſion, je ne crains point de repeter, que c'eſt icy que nous rencontrons cette femme forte, que Salomon vouloit qu'on cherchât au delà des mers, & des païs les plus éloignez. Auſſi je puis dire qu'il n'y eût jamais d'exemple plus puiſſant, plus illuſtre, & plus fecond que celuy-cy. Premierement, il eſt puiſſant & efficace, puiſqu'il inſpire à toutes ces ſaintes Vierges, le même courage, dont Urſule elle-même étoit animée. Car non ſeulement il les éleve au deſſus de leur naturel, pour affronter genereuſement la mort, & tous les ſupplices; mais au deſſus de la nature même,

Digitized by Google

pour les rendre capables d'une action qui a besoin de toutes les forces de la grace ; je veux dire le martyre, qui entre toutes les actions surnaturelles, doit tenir le premier rang ; puisqu'elle renferme toutes les vertus les plus nobles du Christianisme, sçavoir la foy la plus vive, qui nous fait croire une autre vie, avec tant de certitude, qu'on ne craint point de verser tout son sang, pour rendre témoignage de cette verité ; une esperance heroïque, qui nous fait quitter les biens présens, pour ceux de l'éternité ; une charité la plus ardente ; puisque l'on donne jusqu'à sa propre vie pour un Dieu, ce qui en est la marque la plus certaine du plus grand amour, comme nous assûre le Fils de Dieu même, *Majorem hâc dilectionem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Joan. 15. Aussi faut-il pour cela une grace toute singuliere, qui n'est que pour ceux, à qui Dieu destine cet incomparable bonheur.

Or ce qui est bien à remarquer, c'est que Dieu attache les autres graces aux accidens de cette vie, & aux conjonctures des temps & des lieux, mais il se sert ordinairement des exemples des Martyrs, pour animer les autres au martyre, puisqu'ils renaissoient en quelque maniere à mesure qu'on leur ôtoit la vie, *plures efficimur quoties metimur*, disoit Tertullien ; d'où ce Pere tiroit une preuve certaine de la vertu divine, qui poussoit les Chrêtiens à rendre témoignage de leur religion ; car dans tout le reste, dit-il, la crainte de la mort fait obéïr aux Edits des

Empereurs ; les ſupplices, dont les criminels ſont menacez, arrêtent leurs deſſeins les plus funeſtes, ou empêchent du moins qu'ils ne ſe multiplient : mais pour la Religion Chrêtienne, on a beau la défendre, ſous peine de mort, c'eſt l'eſperance de mourir pour ſa défenſe qui la fait embraſſer, & les ſupplices les plus terribles, & les plus inoüis, bien loin d'en empêcher le progrés, c'eſt ce qui en eſt la principale cauſe ; ſi, pour imprimer de la terreur, on les fait mourir publiquement, ils s'entr'animent les uns les autres ; & au lieu d'un criminel qu'on avoit conduit ſur l'échafaut, il s'en trouve cent qui avoüent qu'ils ſont les complices, ſans qu'on les recherche, & qui ſont prés de mourir pour le même ſujet. Voila ce qui faiſoit dire aux Payens mêmes, qu'il y avoit quelque choſe de divin, qu'ils ne comprenoient point : mais c'eſt que Dieu ſe ſervoit de leur exemple, pour inſpirer ce courage, & qu'il joignoit la force de ſa grace, au pouvoir de leur exemple. Voila proprement ce qu'opere l'exemple d'Urſule, d'animer tant de Vierges à une ſi genereuſe mort, ſans qu'aucune ait manqué de courage ; juſque-là qu'une d'entr'elles effrayée du carnage que l'on faiſoit de ſes compagnes, s'étant cachée pour éviter la mort, voyant enſuite les corps des autres, qu'on jettoit hors du vaiſſeau, & les torrens de ſang dont le fleuve du Rhein étoit encore tout rouge, honteuſe de ſa lâcheté, ſe preſenta d'elle-même, & demanda d'être jointe aux autres, comme une grace, & un bienfait, dont la crainte, & ſon peu de cou-

rage l'avoient renduë indigne.

Effet puissant & admirable de l'exemple d'Ursule ! à qui toutes les autres pouvoient dire, *Dux virginitatis nostræ tu es*, c'est vous qui nous avez servi de guide, & d'exemple. *Jerem. 3.*
le dessein des soldats n'étoit pas d'abord de les massacrer inhumainement, ils ne croyoient pas que ce fût un exploit qui dût signaler leur valeur, d'avoir défait une troupe de Vierges sans armes & sans défense, mais seulement de les faire condescendre à leur volonté, & pour leur imprimer plus de terreur, ils leurs proposerent ou la mort, ou le mariage, avec le renoncement de leur foy, sans leur donner de temps pour déliberer. De maniere que chacune avoit les yeux arrêtez sur la Princesse, & sembloit attendre d'elle sa destinée : car si elle eût accepté l'offre du General, il est à croire que les autres, ou du du moins plusieurs d'entr'elles, eussent pris party à son exemple. Mais Ursule, qui vît bien que ce nom de mariage servoit de voile à une brutale passion, qui leur faisoit mettre tout en usage pour les séduire, se souvenant du vœu qu'elle avoit fait à Dieu, en eût plus d'horreur, que de la mort ; & pensant qu'elle étoit Chrêtienne, eût plûtôt souffert tous les supplices imaginables, que de renoncer sa foy. Elle fit réflexion qu'étant Princesse, & en cette qualité, étant à la tête de toute la troupe, le sort de tant de saintes filles dépendoit du choix qu'elle alloit faire. Je m'imagine pour moy, qu'elle entra dans les sentimens, que saint Ambroise met en la bouche d'une autre sainte Vierge, dans une sem-

Amb. lib. 1. de Virg. loquitur de sancta Agnete.

blable occasion, *Pereat corpus quod amari potuit oculis quibus nolo*, que mon corps perisse, & qu'il soit mis en pieces, puisqu'il a été assez malheureux pour plaire à des yeux, ausquels je ne veux jamais agréer. S'il n'y a point d'autre voye de délivrer une Princesse, & une Chrêtienne de la mort, que de commettre un crime, & par mon exemple causer l'infamie à tant de Vierges; mourons, le choix en est fait à mon égard, c'est à vous, fideles épouses de Jesus-Christ, Vierges & Chrêtiennes, si vous avez bien voulu attacher vôtre destinée à la mienne, de suivre maintenant l'exemple que je vais vous donner. Il est temps que je vous découvre le secret de mon cœur, que je vous ay caché jusqu'à present; vous sçavez toutes, que je n'ay pris résolution de m'embarquer, & de passer la mer, que pour délivrer nôtre commune patrie de la desolation dont elle étoit menacée; mais vous ne sçavez pas, que je ne m'y suis offerte que sur l'assûrance que le même Dieu que nous adorons, m'a donnée, que je serois éternellement à luy, & que sa providence sçauroit bien détourner l'attentat qu'on pouroit entreprendre sur la pureté, qui luy étoit uniquement consacrée. Voicy l'effet de ses promesses, la foy & l'honneur qu'on nous veut ravir, meritent bien que nous sacrifions nos vies pour les conserver.

Il n'en falut pas davantage, cet exemple de courage inspira la même résolution aux autres, & devint un exemple non seulement puissant pour les animer, mais encore illustre, eu égard à la qualité de la personne

Digitized by Google

qui le donne, puiſque c'eſt une Princeſſe deſtinée pour être Reine : or tout le monde ſçait qu'il n'y a rien de plus capable d'inſpirer aux autres le courage & la vertu, que de voir des perſonnes d'un ſi haut rang, qui font ce qu'ils diſent, & ce qu'ils commandent ; c'eſt ſur ce modele qu'on ſe forme, & ſur eux que chacun regle ſes actions: & l'impreſſion de leur exemple a toujours une force merveilleuſe ſur ceux-mêmes qui ne dépendent pas d'eux, parce qu'ils ſe reglent d'ordinaire ſur eux. De maniere que quand ils ſont les premiers à donner bon exemple, cet exemple impoſe une eſpece de neceſſité à tous les autres, de faire le même ; & l'on peut dire, qu'ils enſeignent encore mieux qu'ils ne commandent, & que leur exemple n'eſt jamais ſans ſuite. Mais c'eſt ce qui eſt encore plus neceſſaire dans les actions, qui demandent de la force & du courage, leſquelles étant difficiles d'elles-mêmes, on a beſoin d'y être animé ; comme quand il y va de la vie, ou de s'expoſer au hazard de la perdre : c'eſt ce que nous voyons dans nôtre Princeſſe, & ce qui me fait dire, que l'exemple, que donne Urſule en cette occaſion, n'eſt pas moins illuſtre par la grandeur de ſon action, que par la dignité de ſa perſonne : car comme il n'y a point d'action d'une plus haute generoſité, que de donner ſa vie pour la défenſe de ſa foy, & de ſon honneur, & que ce courage eſt encore plus admirable dans une fille ; par quelque endroit que l'on conſidere cette action, il ſeroit difficile d'en trouver une plus noble, & plus illuſtre ; car la

Digitized by Google

crainte ne se mesure pas seulement par la grandeur du peril, la surprise qui ne donne pas le temps de refléchir sur le hazard que l'on court, la multitude des ennemis qui attaquoient ces pauvres filles, la fierté & les menaces d'une nation crüelle & barbare, dont elles ne devoient attendre que les derniers outrages, aprés avoir refusé leurs offres, mettoient à tous momens l'image de la mort devant les yeux d'Ursule.

Il falloit sans doute que Dieu luy eût inspiré une force & un courage au dessus de son sexe, non seulement pour n'être point effrayée des épées qui brilloient entre les mains de ces soldats, & de tant de fléches qui voloient en l'air, mais encore pour animer les autres, & pour les rassurer. Quand elle craignoit pour l'honneur de ses filles, elle irritoit la colere des soldats, & redoutoit plus leur amour & leurs caresses, que la mort, & que les plus cruels suplices; mais maintenant qu'ils en veulent à leur vie, on peut dire qu'elle souffre la mort autant de fois, qu'elle voit tomber de ses compagnes mortes à ses pieds, & d'autres blessées à mort, qui implorent son secours; elle ne peut les consoler toutes, ny les animer de paroles, parce qu'elle ne peut faire entendre sa voix à une si grande troupe, separées en tant de vaisseaux, parmy les cris des soldats, qui courent çà & là, & les gemissemens de celles de ses compagnes, qui expirent; mais sans qu'il soit necessaire de conter les blessûres, & le martyre d'onze mille Vierges, arrêtez vos yeux sur Ursule seule, qui mêle ses lar-

mes avec leur sang qui les plaint & qui les anime tout à la fois, & dont le cœur est transpercé d'autant de fléches mortelles, qu'elle en voit de blessées devant ses yeux; elle reçoit la premiere tous les coups qu'on leur porte, & elle meurt autant de fois qu'elle en voit qui expirent à ses yeux, & il me semble que je puis dire en cette occasion de cette Sainte, ce que saint Gregoire le Grand a dit d'un autre Martyre, qui avoit vû mourir sept de ses enfans devant elle: il l'appelle sept fois martyre, par la douleur mortelle que son cœur ressentit autant de fois. Eh! que dirons-nous de nôtre Sainte, qui en a vû mourir peut-être plus de dix mille avant que de mourir elle-même, ne doit-on pas dire, qu'elle est morte dix mille fois, qu'elle ressentit toutes leurs playes, & endura tous leurs tourmens; puisqu'elle leur tenoit lieu de mere.

D'un autre côté, il ne faut pas croire que ces saintes filles eussent moins de tendresse pour elle; ce qui fait qu'ils ne craignent que pour Ursule, en negligeant leur propre vie, s'attroupent autour d'elle, & s'efforcent de la défendre, en recevant les traits qu'on luy lançoit de tous côtez: A mesure qu'elles tombent, d'autres accourent, & leur succedent, pour luy faire un rempart, ou un bouclier de leurs propres corps; ce qui fit qu'elle reçût le coup de la mort une des dernieres, & qu'avec la douleur, de les voir massacrer si inhumainement, elle eût la consolation de les voir couronnées du martyre; & l'esperance de les suivre bien-tôt. D'au-

tres, à son exemple, encourageoient les plus timides, & d'autres, dans le desir d'une si glorieuse mort, qui leur devoit ouvrir le Ciel, vont au devant des soldats, qui les cherchent; c'est à qui préviendra ses compagnes, & à qui aura la gloire de mourir la premiere; d'autres se laissant aller à l'ardeur qui les transporte, appellent ceux qui poursuivent leurs compagnes, & les exhortent à ne les point oublier; & d'autres enfin voyant couler le sang de leurs playes, l'offrent à Dieu en attendant que le sacrifice soit consommé par un second coup, qui leur ôte la vie. Voila l'effet de l'exemple d'Ursule; tant il est vray, qu'il ne faut souvent qu'une seule personne pour inspirer le courage à une infinité d'autres; parce qu'en troisiéme lieu cet exemple est fecond, & a coûtume de s'étendre, & d'en attirer une infinité d'autres.

C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que le sang des Martyrs étoit la semence des Chrêtiens; mais l'on peut dire que celuy d'Ursule, a eu le privilege de faire des Martyrs, & qu'il ny en a jamais eu de plus fecond; puisqu'il n'y en a point qui en ait tant donné à l'Eglise en si peu de temps. En effet, quelque force qu'ait eu celuy des autres Martyrs, le fruit n'en a pas paru tout d'un coup, & s'ils ont converty quelques-uns des spectateurs de leurs supplices, les autres sont demeurez endurcis, & souvent leurs prieres dans le Ciel, ont achevé dans la suite des siecles, ce que leur sang avoit commencé sur la terre: sçavoir la conversion de leur patrie, ou de leur ville. L'exemple, dont l'effet a paru le plus present,

a été celuy de saint Maurice, qui anima toute une legion, dont il étoit le Capitaine & le Chef, ce qui faisoit à peu prés le nombre de six mille soldats; mais l'on peut dire qu'aucun n'a égalé celuy d'Ursule, qui devint la mere d'un si grand nombre de Vierges, lesquelles, aprés avoir, à son exemple, préferé la mort à l'infamie, en fit ensuite autant de Martyres, qui verserent leur sang pour la défense de leur foy: & je ne sçay en lequel des deux cet exemple a été plus heureux, & plus fecond. La pureté a eu d'abord le bonheur d'avoir peuplé l'Eglise, & fait un de ses ordres le plus nombreux, *causa numerosa prolis nescii fœcunda conjugium*, comme parle un saint Pere. Cet illustre corps, & cette illustre portion du troupeau du Fils de Dieu, comme l'appelle un autre, a toujours excedé dans tous les siecles celuy des Martyrs & des Confesseurs; mais que l'exemple d'une seule Vierge en ait donné jusqu'à onze mille tout d'un coup, sans parler de tant de milliers d'autres, qui, dans la suite des temps, se sont rangées sous ces étendarts, c'est ce qui doit passer pour un prodige.

Si les Vierges sont les temples du saint Esprit, les Epouses du Fils de Dieu, les compagnes de l'Agneau dans le Ciel, & enfin le troupeau choisi, & le plus chery de ce souverain Pasteur: (car ce sont les éloges que l'Ecriture, & les saints Peres leurs donnent,) quelle gloire à Ursule d'avoir consacré à Dieu tant de temples, d'avoir préservé ses épouses de l'infamie, & de luy avoir offert autant de victimes innocentes, qu'il y en avoit

dans cette troupe, qu'elle conduiſoit ? ne doit-elle pas être maintenant à la tête de celles qui ſuivent l'Agneau dans le Ciel, puiſque c'eſt ſous ſa conduite, & par ſon exemple, qu'elles y ſont arrivées ; du moins l'on peut dire, que comme il n'y a point de corps qui ait été ſi nombreux dans ſon origine, il n'y en a point auſſi, qui ſe ſoit plus étendu, & dont l'exemple ait été plus fecond. Il eſt vray que depuis les premieres perſecutions, le ſexe n'a pas donné un ſi grand nombre de perſonnes qui ayent donné leur vie pour défendre leur foy, parce que les perſecutions ont été plus rares depuis ce temps-là, & que le martyre n'eſt pas toujours en nôtre pouvoir, comme l'eſt la pureté ; mais ce qui diſtingue les filles de ſainte Urſule des autres, eſt qu'elles s'expoſent au martyre en faiſant les fonctions d'Apôtres, & que par un courage qu'elles ont herité de ſainte Urſule, où on voit paſſer les mers, & aller dans les païs les plus éloignez, & les plus barbares, pour y cultiver la foy, que les perſonnes apoſtoliques y vont porter ; que leur zele ne pouvant ſe contenir dans les bornes de l'ancien monde, va faire des conquêtes dans le nouveau, & par un martyre de charité, s'expoſent aux dangers de l'Ocean, & partagent les travaux des Apôtres.

C'eſt un employ dont leur ſexe les avoit diſpenſées juſqu'à ces derniers temps ; mais leur charité ingenieuſe les en a renduës capables ; pour montrer que ce n'eſt pas tant leur courage, qui manque au martyre, comme parle ſaint Cyprien, que le martyre à leur coura-

ge, c'eſt le fruit de l'exemple de ſainte Urſule, lequel ſeul a été fecond en Vierges & en Martyres, puiſque la vocation propre de celles qui veulent ſe ranger ſous ſes étendarts, eſt de faire profeſſion de l'une, & d'aſpirer à la gloire de l'autre, de maniere que comme il n'y a point de plus haute, ny de plus noble fonction dans l'Egliſe, que celle d'Apôtre, qui eſt une diſpoſition, & pour ainſi dire, l'apprentiſſage du martyre; c'eſt parmy les filles de ſainte Urſule, que Dieu en a choiſi pour aller chercher des ames juſqu'aux extremitez de la terre; de les inſtruire, & de faire les fonctions d'Apôtres dans ces vaſtes païs, qui ſont racheptez du ſang d'un Dieu, & où elles vont porter ſon nom au peril de leur vie. Glorieuſe poſterité! que l'exemple d'Urſule nous a laiſſée, dignes filles d'une ſi illuſtre mere! heritieres de ſon zele, & de ſon courage, auſſi bien que de ſa pureté! toujours diſpoſées à donner des martyres à l'Egliſe, auſſi bien que des vierges; parce qu'elles ſont formées ſur l'exemple de celle dont nous faiſons l'éloge. Auſſi compoſent-elles la ſeconde troupe qui reconnoît cette Sainte pour ſon chef, & pour ſon modele, & Urſule conduit cette ſeconde famille par les mêmes voyes qu'elle a conduit la premiere, comme l'heritiere de cette force & de ce courage, dont Dieu remplît le cœur de cette illuſtre Vierge, qui devoit être le modele de tant d'autres, dans la ſuite des ſiecles, auſſi bien que durant ſa vie.

Mais ce modele & cet exemple n'eſt pas pour ſes ſeules compagnes qu'elle a ſi puiſ- *Concluſion.*

ſamment animées au martyre, ny pour tant d'autres qui portent aujourd'huy ſon nom ; & qui n'ayant pas l'occaſion de ſacrifier leur vie par ce martyre ſanglant, qui en tranche le cours tout d'un coup, la luy conſacre par un autre genre de martyre, lequel pour n'avoir l'horreur & la cruauté du premier, ne luy cede point en merite, comme dit ſaint Bernard, puiſque les rigueurs & les auſteritez de la vie religieuſe, en ſont une eſpece, qui prolonge la mort, & qui fait verſer le ſang goute à goute ; au lieu de le répandre tout à une fois, & qui enfin rend une ame qui ſe conſacre à Dieu en cet état, une hoſtie vivante, qui ſubſiſte dans les flâmes de ſon ſacrifice, & qui l'entretient par ſa ferveur, pour donner ſans ceſſe la mort aux inclinations de la nature, ſelon l'expreſſion du grand Apôtre, *Obſecro vos, ut exhibeatis membra veſtra hoſtiam viventem.* Non, ce n'eſt pas aux ſeules Vierges qui ont accompagné Urſule dans ſun voyage, ny à celles qui font maintenant profeſſion de combattre le monde ſous ſes étendarts, qu'elle doit ſervir d'exemple ; cet exemple s'adreſſe à toutes ſortes de perſonnes, chacun ſelon ſon état & ſa condition ; car s'il ne s'eſt guere trouvé de pureté plus fidele, de foy plus conſtante, de courage plus heroïque, ny de plus rigoureux martyre que celuy de cette grande Sainte, ſera-t-il dit qu'elle aura tant fait, & tant ſouffert pour Dieu, donné tant de marques de ſa fidelité, & de ſon courage, & que nous nous contenterons de ſi peu ! je veux que vous n'ayez pas à défendre la vertu de pureté con-

tre une armée d'ennemis, qui l'attaquent. Helas ! qu'il y a ſouvent de combats à donner, & de victoires à remporter, qui pour n'être connuës que de Dieu ſeul, n'en ſont pas moins difficiles, ny moins glorieuſes, & qui ne demandent pas moins de courage & de fidelité ; c'eſt cette guerre interieure que Caſſien appelle, *inviſceratam pugnam*, l'ennemy que nous avons à combattre, & qui né avec nous ; nous le portons dans nous-mêmes, il ne meurt qu'avec nous, il prend vie de nôrre vie, & ſes forces de nos forces, il nous bat de nos armes, nous dreſſe des embuches par tout, & nous fait une guerre d'autant plus crüelle, qu'elle eſt dans nous, & contre nous-mêmes.

Or dans cette neceſſité indiſpenſable, que tout Chrêtien a de vaincre, s'il ne veut renoncer au bonheur éternel, qui n'eſt que pour les ames pures : n'eſt-ce pas un étrange aveuglement, de voir que tant de perſonnes apportent ſi peu de précaution à conſerver une vertu que le moindre ſouffle peut ternir ? car comme ſi elle n'avoit pas aſſez d'ennemis au dedans, on en cherche encore au dehors, qui ſont les objets capables de ſoüiller le cœur, d'attiſer le feu qui nous doit conſumer, & d'irriter le mal au dedans par les cauſes étrangeres ; en s'expoſant aux occaſions, en vivant dans la moleſſe, & dans les délices, & en recherchant tout ce qui peut contribuer à leur perte. Je ne ſçay, Chrêtiens, par quelle illuſion il arrive, qu'il n'y a point de veritable Chrêtien, qui n'eût horreur de renoncer à ſa foy, & qui ne proteſte qu'il

eſt prêt de donner ſa vie & tout ſon ſang, pour la défendre, & qu'on en voye ſi peu qui ſoient en garde pour défendre une vertu, que nous ne conſerverons jamais ſans la fuite des délices & des occaſions ; & dont la conſervation n'eſt pas moins neceſſaire que celle de la foy. C'eſt un artifice du demon, qui ſe met peu en peine par quelle voye il nous perde, pourvû qu'il en vienne à bout, & qu'il réüſſiſſe dans ſon deſſein. On a vû autrefois des Martyrs qui aprés s'être montré plus forts que tous les ſuplices des bourreaux, ont lâchement ſuccombé aux attraits de cet ennemy flateur, & par là ont malheureuſement perdu la couronne qu'ils avoient entre les mains ; pour nous apprendre, qu'il n'y a pas moins de courage à vaincre les plaiſirs des ſens, que les tourmens les plus terribles : & que les ſaints Peres donnent indifferemment le nom de martyrs aux uns & autres ; parce qu'ils ſont également courageux à témoigner à Dieu leur fidelité. C'eſt de quoy ſainte Urſule nous doit ſervir d'exemple aujourd'huy. Elle a renoncé à tous les délices du ſiecle, que ſa naiſſance royale luy pouvoit faire eſperer, mais aprés avoir été ſuivie d'une ſi grande multitude de filles, qu'elle a animées par ſon exemple, faſſe le Ciel qu'elle ſoit encore ſuivie de tous ceux qui m'écoûtent, afin d'avoir part à ſa couronne, dans l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

PANEGYRIQUE

Digitized by Google

PANEGYRIQUE POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS.

Sancti estote, quia ego sanctus sum: *Levit.* 11. *& prima Petri, c.* 1.

Soyez Saints, parce que je suis Saint. Au Levit. chap. 11. Et dans la premiere Epître de S. Pierre, chap. 1.

N'Est-il pas surprenant, Chrêtiens Auditeurs, que Dieu fasse aux hommes un commandement de cette nature, de s'élever au dessus des foiblesses de leur condition, & de la bassesse de leur être, pour se rendre semblables à luy, pour meriter de regner éternellement avec luy dans le Ciel? Qui a-t-il dans l'homme qui ne soit un obstacle à ce bonheur, & qui ne semble même opposé au commandement qu'il leur fait d'être

Saints ? La sainteté est un éloignement de toutes sortes de soüillures, un détachement de toutes les choses de la terre, une victoire entiere de toutes les passions, un attachement inséparable au Créateur par une charité ardente; & afin que cette sainteté soit consommée, hors d'atteinte & de tous les hazards auſquels elle est exposée en cette vie, il faut joüir du souverain bien, dont Dieu ne donne la possession qu'à ceux qu'il a prédestinez de toute éternité.

D'ailleurs, quel est l'homme à qui Dieu intime un tel commandement ? Pecheur, avant même que de naître, né avec un penchant au mal, lequel déregle toute sa vie, aveugle dans la connoissance de son veritable bien, foible & inconstant dans les poursuites qu'il en fait, esclave de ses passions, porté aux biens sensibles, vivant au milieu des pieges de ses ennemis, & dans ce monde où tout le porte au vice, & le détourne de la vertu ?

Oüy, Chrêtiens, c'est à cet homme là même que Dieu commande d'être Saint ; mais que cet homme est luy-même éloquent pour exaggerer les difficultez, & les obstacles, qu'il trouve dans la voye de la sainteté, afin d'en faire autant de prétextes à sa lâcheté criminelle ! il dépeint d'une maniere vive sa foiblesse, ses engagemens, ses fortes habitudes, son temperament, son naturel : il se forme une idée de cette sainteté qu'on luy ordonne, comme d'une chose impratiquable, & qui est entierement au dessus de ses forces. Mais foiblesse humaine ! difficultez préten-

duës ! excuses frivoles ! disparoissez aujourd'huy à la vûë de la gloire, & de l'exemple des Saints, que l'Eglise nous met en cette Fête, devant les yeux ! Nous devons travailler à nôtre sanctification, la gloire des Saints nous y anime ; nous pouvons devenir Saints, quelques difficulté qu'il y ait dans cette entreprise, l'exemple des Saints nous le persuade. Deux veritez, Chrêtiens Auditeurs, que j'entreprens de vous développer aujourd'huy. Il n'est rien de plus capable de nous animer à la saintetè, que la gloire des Saints, qui est nôtre recompense. C'est la premiere verité ; il n'est rien de plus puissant pour nous persuader qu'on peut acquerir la saintetè que l'exemple des Saints, c'est la seconde ; & pour reduire cecy sous une idée plus simple. La gloire, qui est la recompense des Saints, est le plus puissant motif qui nous doit animer à travailler à nous faire Saints : c'est mon premier Point. L'exemple des Saints est la preuve la plus forte, & qui nous fait le mieux sentir que nous pouvons nous sanctifier, c'est la seconde. Voyons donc dans les Saints la gloire que nous devons acquerir : Voyons dans ces mêmes Saints les modeles que nous devons imiter. Ce sera le sujet & le partage de ce Discours, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Ciel, par l'intercession de la Reine des Saints.

Ave Maria.

PREMIERE PARTIE.

SI le commandement que Dieu a fait aux hommes d'être Saints, vous surprend, parce que l'execution en est aussi difficile,

que l'obligation en eſt preſſante & indiſpenſable ; j'oſe dire, Chrêtiens, que d'un autre côté, rien ne leur doit davantage faire connoître le deſir ardent & ſincere qu'a ce même Dieu de les rendre éternellement heureux ; car enfin il faut conclure de là, qu'il ne s'eſt pas contenté de les avoir créez pour cette fin, ny de leur avoir donné les moyens neceſſaires pour y parvenir ; mais qu'il les preſſe encore, & qu'il les oblige de prendre la voye qui conduit à ce ſouverain bonheur ; parce que comme rien de ſoüillé ne peut entrer dans le Ciel, & que le ſeul merite y donne accès ; la ſainteté, qui eſt la condition ſous laquelle la gloire nous eſt promiſe, conſiſte à éviter le peché, qui nous en peut exclure, & à pratiquer les actions de vertu qui nous font meriter cette recompenſe. Mais comme la ſainteté eſt devenuë violente à la nature corrompuë, & demande qu'on faſſe de continuels efforts ſur ſoy-même, afin de l'acquerir ; Dieu pour faciliter le commandement qu'il nous en a fait, nous propoſe la gloire des Saints, comme l'objet le plus capable de nous y animer. Les raiſons en ſont claires, & il ne faut que les expoſer pour en être convaincus dans ce premier Point : je les tire des qualitez mêmes de cette gloire, qui eſt en même temps nôtre derniere fin, la recompenſe de nos travaux, & qui par une conſequence neceſſaire fait nôtre beatitude & nôtre ſouverain bonheur. Donnons un peu plus d'étenduë à ces raiſons, & appliquez-vous, je vous prie, à les bien concevoir.

Digitized by Google

PRemierement, Messieurs, Dieu qui a fait l'homme à son image, l'a aussi fait, comme vous sçavez, uniquement pour luy, de maniere qu'il est nôtre principe & nôtre derniere fin tout à la fois ; & ce ne sera que par la claire vûë de sa divine essence, & par la possession de luy-même, que cette image, qui est l'ouvrage de ses mains, recevra les derniers traits de sa ressemblance ; comme l'assure le disciple bien-aimé, *Similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est.* Que cette fin est noble ! Chrêtiens, & que l'homme est considerable devant Dieu, puisqu'il est fait pour joüir de Dieu même ! mais ce qu'il est important de bien concevoir, & de n'oublier jamais, c'est que cette fin si noble, & si élevée ne se peut acquerir que par des moyens propres & proportionnez, qui sont les vertus & les saintes actions, que l'homme prévenu & secouru de la grace du Ciel doit necessairement pratiquer pour être Saint, & pour répondre aux grands desseins que Dieu a sur luy. Or je dis que la pensée & la vûë d'une si noble fin, doit exciter puissamment un Chrêtien à faire de saintes actions ; ce qui s'appelle travailler à acquerir la sainteté, qui est l'unique & indispensable moyen de parvenir à la gloire où nous aspirons. Pourquoy ? c'est qu'il y a cette difference entre l'homme & les êtres inanimez, & irraisonnables ; que ceux-cy vont à leur fin, par un instinct naturel, & imprimé dans le fond de leur être, sans s'en écarter jamais, où s'en détourner le moins du monde ; ils sçavent leur route, ils

ſont inſtruits des moyens qu'il faut prendre pour cela, & ils ne ſe trompent jamais dans l'uſage qu'ils en font; comme ils n'ont que faire de déliberer ny de choiſir, puiſqu'ils en ſont incapables, ils n'ont pas auſſi beſoin d'y être pouſſez; ils y vont ſûrement, ou plûtôt ils y ſont entraînez par le penchant de leur nature.

Il n'en eſt pas de même de l'homme: comme la fin, où Dieu l'a deſtiné, eſt ſurnaturelle, la nature ne l'y conduit point, il ignore ſouvent les voyes qu'il doit prendre pour y arriver, & il a beſoin d'un ſecours étranger; n'ayant pas de luy-même aſſez de force pour y atteindre; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que les plus grandes difficultez qu'il luy faut vaincre pour cela, viennent de luy-même, parce que ce ſont ſes vices, ſes paſſions, ſes inclinations perverſes, qui ſont comme autant d'obſtacles à cette fin. Je ſçay bien que Dieu n'avoit pas créé l'homme avec ce déréglement; mais depuis qu'il s'y eſt mis luy-même par ſon peché, Dieu l'y a laiſſé, & il s'eſt contenté de luy donner le ſecours de ſes graces, pour ſurmonter ces difficultez, de luy ouvrir le Ciel, qu'il s'étoit fermé par ſa rebellion, de luy tracer en un mot par ſes preceptes, & par ſon exemple, la voye qu'il doit ſuivre, & la route qu'il doit tenir; mais avec tout cela, cette voye eſt encore rude & difficile, contraire aux inclinations de la nature corrompuë, & cet homme a beſoin d'être pouſſé & excité à marcher dans le ſentier que Dieu luy a marqué, qui eſt la ſainteté, ſans laquelle on ne peut arriver à cet

heureux terme. Or, encore une fois, qui peut l'y exciter plus puiſſamment que la vûë & la penſée de cette même fin, dont le deſir efficace & ardent fait entreprendre avec courage les moyens les plus difficiles, & dont ſouvent la nature a le plus d'horreur?

En effet, qu'eſt la ſainteté autre choſe, ſinon un aſſemblage de toutes les vertus; un exercice de toutes les bonnes œuvres, un amas de merites & de bonnes actions, par leſquelles on acquiert la gloire que Dieu nous a deſtinée? & comme la fin eſt la premiere cauſe de toutes nos entrepriſes, & qu'elle met toutes nos puiſſances en mouvement; à moins d'avoir en vûe cette fin, d'enviſager ſouvent ce terme, & d'aſpirer à cette gloire dont joüiſſent les Saints, & que nous devons un jour partager avec eux, à moins d'y penſer, & d'y faire de ſerieuſes réflexions, je ne vois pas comme on peut avoir aſſez de courage pour ſe réſoudre à employer les moyens neceſſaires pour l'acquerir. Car enfin la ſainteté coûte beaucoup à la nature, elle demande du ſoin, de l'application, de la contrainte, & de la violence ſur ſoy-même. Il faut donc quelque choſe de grand, pour exciter nos deſirs languiſſans, pour réveiller nôtre eſprit de l'aſſoupiſſement étrange où il eſt à cet égard, & pour picquer nôtre ambition naturelle, en nous propoſant un ſi grand bien pour objet; autrement nous ne ferons que de foibles efforts ſur nous, nous avancerons peu dans cette carriere ſi penible de la ſainteté.

Ainſi, Chrêtiens, formons-nous une hau.

te idée de ce souverain bien, levons de temps en temps les yeux au Ciel, allons en esprit dans cet heureux sejour, & contemplons-y la gloire dont joüissent les Saints, & disons-nous à nous-mêmes. Voila pourquoy je suis créé; ma foy & ma religion me l'apprend, les Saints qui en sont en possession m'attendent pour être le compagnon de leur bonheur, comme dit le Prophete Royal, *me expectant justi.* Ah! cet objet si charmant n'est-il pas capable d'allumer tout ce qu'il y a de feu & d'ardeur dans nos desirs? Nous ne connoissons pas à la verité la grandeur de ce bonheur, & nous ne voyons pas l'éclat de cette gloire; mais l'Apôtre qui avoit été ravy jusqu'au troisiéme Ciel, où il en avoit vû quelque chose, en dit assez pour nous animer à tout entreprendre, afin de la posseder un jour, lorsqu'il nous assure que ce que Dieu nous a préparé dans cet heureux sejour est au dessus de tous nos sens, & passe tout ce que le cœur humain en peut comprendre & souhaiter: *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.*

Psal. 141.

1. Ad Corinth. 2.

Sans nous épuïser en d'inutiles efforts, pour nous en former une juste idée, mesurons seulement la grandeur de ce bien, à la capacité de nôtre cœur, laquelle est infinie, & disons, ce bien qui la doit remplir, est ma fin, c'est pour cela que je suis fait, & ce n'est que pour cela que je suis au monde, en voila assez. Ce desir vague & indéterminé que nous avons d'être heureux, & qui ne nous fait agir que pour cela, aura alors un

objet fixe & arrêté, qui eſt la gloire des Saints, & nous portera à prendre le moyen d'y parvenir, & voyant qu'il n'y en a point d'autre que la ſainteté, nous nous animerons à prendre & à ſuivre ce moyen, par ces paroles du Prince des Apôtres, *Satagite, ut per bona opera certam veſtram vocationem & electionem faciatis*, travaillez, & appliquez-vous à acquerir la gloire à laquelle vous êtes appellez, & qui eſt vôtre fin. C'eſt l'unique neceſſaire dont parle l'Evangile; mais ne prétendez pas l'obtenir par une autre voye, que par la ſainteté, qui conſiſte à fuir le mal, & à pratiquer le bien, *Satagite per bona opera.* 2. Petr. 1.

Or voila, Chrêtiens Auditeurs, la ſource de tous les malheurs, & de tous les deſordres de la plus grande partie des hommes, ils ne penſent preſque jamais à la fin, pour laquelle ils ſont créez; & même bien loin d'avoir ces vûës, ils font leur fin dès moyens que Dieu leur a donnez pour y arriver. Car ils n'ont point d'autre penſée, ny d'autre deſir, que de s'établir en ce monde; ils ne cherchent qu'à y pouſſer leur fortune; ils ſe forment mille projets d'ambition, & n'aſpirent qu'à une gloire mondaine & periſſable; d'où il arrive que comme cette fin eſt criminelle, les moyens qu'ils prennent pour y arriver, n'ont garde d'être Saints. Ah! *filii hominum uſquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* s'écrie le Prophete, enfans des hommes! juſqu'à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le menſonge, en ne vous propoſant pour fin, que les faux biens de ce monde? Vous courez Pſal. 4.

aprés une ombre qui s'enfuit, & qui n'a rien de ſolide ; mais parce que vous la ſouhaitez ardemment, vous employez tous les moyens pour venir à bout. Oüy, hommes vains, & amateurs du menſonge, vous changerez de conduite ſi vous avez en vûë vôtre veritable fin; le deſir de la poſſeder vous en fera trouver les moyens doux & faciles; ces idées affreuſes que vous formiez de la penitence, de la mortification, & des vertus les plus auſteres diſparoîtront auſſi-tôt ; vous courerez dans la voye des Commandemens de Dieu, comme parle le Prophete, lorſqu'il aura étendu & élargy vôtre cœur par les deſirs ardens & embraſez que vous concevrez de cette fin, qu'on ne peut obtenir que par la ſainteté, parce qu'elle eſt en même temps la recompenſe de nos travaux.

C'eſt la ſeconde qualité que nous devons remarquer dans cette gloire, & qui nous doit perſuader, que ſoit quelle nous ſoit deſtinée de Dieu avant ou aprés avoir prévû nos merites, qui eſt une queſtion dans laquelle je ne veux point entrer, elle ne nous ſera jamais donnée, que comme le prix de nôtre ſainteté, & comme la juſte recompenſe de nos merites. Or quelle impreſſion, je vous prie, cette conſideration ne fera-t-elle point ſur les cœurs les plus froids & les plus lâches ? quand ils ſeront vivement perſuadez que la gloire, dont joüiſſent les Saints, n'eſt pas la recompenſe des biens de fortune, ou de naiſſance, des avantages de l'eſprit ou du corps, des charges, des dignitez & des emplois; car ces choſes ne dépendent pas de

nous, & il n'eſt pas toujours en nôtre pouvoir de les poſſeder ; mais cette gloire eſt la recompenſe des vertus & des actions qui font les Saints, c'eſt-à-dire de mourir à ſoy-même par les exercices de la penitence, de mener une vie cachée en Jeſus-Chriſt, & détachée de tout ce qui eſt mortel, pour ne s'attacher qu'à Dieu ſeul, de ſe conformer aux maximes de l'Evangile ; & en un mot, d'accomplir tous les devoirs de la juſtice. Voila ce qui a fait les Saints, & voila ce qui les a mis en poſſeſſion de la gloire dont ils joüiſſent dans le Ciel. C'eſt ce que l'Apôtre ſemble vouloir faire entendre par ces paroles, *Per fidem vicerunt regna, operati ſunt juſtitiam, adepti ſunt repromiſſiones.* Les Saints, par la foy, ont conquis les Royaumes ; ont accomply les devoirs de la juſtice, & par là ils ont reçû l'effet des promeſſes.

Heureux les Saints que nous reverons en ce Saint jour ! d'avoir bien compris que la ſainteté eſt l'unique bien auquel on doit donner ſes ſoins & ſon application dans cette vie ! mais plus heureux encore de l'avoir acquiſe par des peines, des croix, des afflictions, & des travaux, qui ont merité cette gloire pour recompenſe ! recompenſe riche, ample, abondante, comme l'appelle l'Evangile, & dont je me ſuis efforcé de vous donner un leger crayon dans une autre occaſion. Suppoſons-là icy plus grande que nos eſperances, & plus ample que nos deſirs mêmes, quelques vaſtes & étendus qu'ils puiſſent être ; & diſons, que ſi cette recompenſe incomprehenſible, & qui renferme tout le

bien poſſible, puiſque c'eſt Dieu même qui
Geneſ. 15. en eſt l'objet, *Ego ero merces tua.* Si, dis-je, cette recompenſe n'eſt pas capable de nous inſpirer de l'amour pour la ſainteté, qui eſt l'unique moyen de la meriter, il faut que les charmes de ce monde nous ayent entierement ſeduits, & nous ayent tellement enchantez, que nous n'ayons jamais fait réflexion ſur la grandeur du bien qui doit être le prix de la ſainteté, de la vertu, & des travaux que nous endurerons pour les meriter.

Car s'il n'y a rien de ſi hazardeux & de ſi difficile, que l'eſperance d'une recompenſe aſſez légere ne faſſe entreprendre; ſi la couronne qui nous eſt preſentée de loin, nous fait expoſer aux plus évidens perils, & franchir tous les obſtacles qui s'oppoſent à nos deſſeins, ſi l'on renonce même à toutes les douceurs de la vie, pour une fumée d'honneur; ſi l'on en voit tous les jours qui gênent leur liberté, contraignent leur naturel, & s'abſtiennent des divertiſſemens les plus legitimes, afin de faire leur cour, & meriter par là, la faveur d'un Prince mortel; ſi enfin tout nous ſemble aiſé, quand nous eſperons venir à bout d'une choſe que nous ſouhaitons avec ardeur, & que nous regardons comme un bien conſiderable, *Vi-*
Geneſ. 29. *debantur pauci dies præ amoris magnitudine*, dit le Texte ſacré, en parlant de Jacob, qui ſouhaitoit d'obtenir Rachel, pour prix de ſes travaux; tant d'années de fatigues continuelles, ne luy paroiſſoient que fort peu de jours. La ſainteté, quelque fâcheuſe & quelque difficile qu'elle ſoit, nous

paroîtra-t-elle impratiquable, quand nous considererons la grandeur de la recompense ? Un moment d'un leger travail nous fera-t-il de la peine, quand nous penserons avec l'Apôtre, qu'il est suivy d'un poids immense de gloire ? Plaindrons-nous la violence qu'il faut faire pour un peu de temps à nôtre liberté, quand nous ferons réflexion que c'est pour en joüir aprés cela, d'une maniere infiniment plus glorieuse durant une éternité toute entiere ? Les travaux les plus rudes, les affrons les plus sensibles & les plus humilians, les mortifications les plus affreuses, & qui nous font le plus d'horreur nous sembleront délicieuses, quand nous seront fortement persuadez, qu'aprés ces austeritez de la penitence, nous serons éternellement comblez de joye, & de plaisirs.

Fœlix pœnitentia ! dit autrefois un grand Saint, qui apparut à sainte Therese tout éclatant de gloire aprés sa mort, *Fœlix pœnitentia ! quæ talem mihi promeruit gloriam !* heureuse penitence, qui m'a mis en possession de la gloire dont je joüis ! heureux travaux qui ont passé si vîte, & qui seront recompensez durant une éternité toute entiere ! Austeritez & mortifications, dont les exercices semblent si rudes, & dont les personnes sensuelles veulent ignorer jusqu'au nom même, quand vous ne seriez point adoucis par les consolations, dont Dieu comble un cœur qui veut par ce moyen demeurer fidele à son service, quelle douceur n'avez-vous point pour celuy qui espere une couronne immortelle ? Sainteté, en un mot, que tu paroîs

S. Petrus de Alcantara, in ejus vitâ.

aimable à celuy qui penſe à la recompenſe qui luy eſt préparée ! Oüy, celuy qui y penſeroit ſerieuſement, renonceroit bien-tôt à toutes les vanitez du monde ; il regarderoit tout ce qui nous y charme, & qui nous y retient, comme des bagatelles & des amuſemens, il choiſiroit plûtôt, comme Moyſe, au témoignage de l'Apôtre ſaint Paul, d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de poſſeder le Royaume de l'Egypte ; hé ! qui inſpiroit à ce grand Legiſlateur de ſi nobles ſentimens ; le même
Ad Hebr. 11. ſaint Paul en rend la raiſon, *aſpiciebae enim in remunerationem* : Il regardoit la recompenſe qui luy étoit préparée. Mais c'eſt faute d'y penſer & d'y faire reflexion, que la plûpart des hommes ſe donnent tant de mouvemens, & ſe fatiguent tant le corps & l'eſprit pour acquerir la réputation de ſçavans, de braves, d'habiles dans leur art, & de gens conſommez dans les affaires ; & que le dernier de leurs ſoins eſt de ſe rendre Saints & parfaits Chrêtiens. Cependant, s'écrie nôtre Apôtre, ſurpris d'un procedé ſi peu rai-
1. Ad Corinth. 9. ſonnable, *& hi, ut corruptibilem coronam accipiant.* Ces gens qui eſſuyent tant de travaux & de hazards, n'ont pour toute recompenſe qu'une couronne corruptible, & de peu de durée, au lieu qu'il y en a une incorruptible & éternelle, qui eſt la récompenſe des Saints, *Nos autem ut incorruptam.*

Cette conſideration, Chrêtiens, doit faire une impreſſion d'autant plus forte & plus vive ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, pour nous animer à la ſainteté, que c'eſt une troiſiéme qualité, ou plûtôt un troiſiéme effet de cette

gloire, qui luy eſt deſtinée, de nous rendre neceſſairement & parfaitement heureux; puiſque c'eſt le propre de la derniere fin d'être en même temps le ſouverain bonheur de ceux qui y ſont parvenus; c'eſt-à-dire, de contenter tous leurs deſirs, & de ne leur laiſſer rien davantage à ſouhaiter. C'eſt là où les Saints ſont arrivez, ils ſont au comble de leur bonheur, auſſi portent-ils le nom de Bienheureux, avec celuy de Saints, pour marquer que c'eſt par la ſainteté de leur vie qu'ils ont merité ce bonheur ſouverain. C'eſt beaucoup dire en peu de mots, & je ne ſçay rien, mon cher Auditeur, ny de plus puiſſant, ny de plus capable de vous porter à devenir Saint, que de vous repeter ſouvent, que c'eſt l'unique moyen d'être éternellement & parfaitement heureux.

Je vous ay déja dit que la nature ne nous a point laiſſé de liberté ſur le point de ſouhaiter d'être heureux, nous le voulons neceſſairement être, lors même que nous nous détournons le plus de nôtre veritable bonheur, par nos vices & par nos crimes, & il n'eſt pas neceſſaire d'employer de grands diſcours, comme a fait ſaint Auguſtin, pour nous en convaincre; mais comme il n'y a que la Religion Chrêtienne qui ait appris aux hommes en quoy conſiſte cette ſouveraine felicité, ſçavoir dans la poſſeſſion du ſouverain bien, qui eſt Dieu même; il n'y a que cette même Religion, qui nous enſeigne la voye pour y parvenir, qui eſt la ſainteté; de maniere que ſi nous voulons acquerir le veritable bonheur, qui ſeul peut remplir tous

nos desirs, & nous rendre parfaitement heureux, en nous rendans parfaitement contens, il faut travailler à nous faire Saints; en vain les impies & les esclaves du monde s'efforcent-ils de satisfaire leurs passions, pour trouver leur bonheur en cette vie; ils n'en sçauroient venir à bout, & ils ne trouvent que de l'amertume & de l'affliction d'esprit dans la joüissance des biens de ce monde; en vain amassent-ils des richesses & des trésors, comme un moyen d'obtenir ensuite tout ce qu'ils peuvent souhaiter; on connoît les inquietudes, & les chagrins qui les accompagnent, qui les suivent, & qui empêchent bien qu'on n'y trouve le repos qu'on y cherche: En vain recherche-t-on avec tant d'ardeur les plaisirs, pour lesquels plusieurs renoncent volontiers à ceux de l'autre vie, Dieu même ne permet pas que les voluptueux en joüissent tranquillement; il les trouble, & il les inquiete par mille remords de conscience, par la crainte de ses jugemens, & par les plus épouventables exemples de sa justice: mais outre que la sainteté nous fait joüir dés cette vie d'une paix & d'un repos de conscience, qui est un bonheur inexplicable, & qui est au dessus de tous les sens, ainsi que s'en explique l'Apôtre, elle seule nous donne droit au souverain bonheur de l'autre; puisque c'est la condition que Dieu même a mise pour le meriter; comme il est exprimé dans l'Evangile des huit beatitudes, qui fut le premier Sermon que le Sauveur fit en public, dans lequel est compris tout ce qu'il faut faire pour aller au Ciel, & qui porte pour cela mê-

me le nom de beatitude, parce que c'eſt ce qui nous aſſûre nôtre bonheur éternel, en faiſant nôtre ſainteté.

De maniere, Chrêtiens, qu'à la vûë de la gloire des Saints, que l'Egliſe nous met aujourd'huy devant les yeux, nous devons nous deſabuſer de deux grandes erreurs, qui ont ſéduit la plus grande partie des hommes, & qui ſont cauſe que ſi peu de perſonnes travaillent à acquerir la ſainteté; l'une eſt de ceux qui cherchent le ſouverain bonheur, pour lequel nous ſommes créez, ou qui croyent le pouvoir trouver en ce monde, par un étrange aveuglement, que toutes les lumieres du Chriſtianiſme n'ont pû encore diſſiper, quoy que les plus ſages d'entre les Payens mêmes ayent reconnu par leur propre experience, que rien n'étoit capable de nous y rendre heureux, & de nous y donner un ſolide contentement; parce qu'il n'a qu'un faux éclat, une fauſſe grandeur, & une figure qui paſſe, dit ſaint Paul, *Præterit figura hujus mundi.* Faux bonheur, qui rend les Grands ſuperbes dans leur élevation, pauvres dans leur abondance, malheureux mêmes au milieu de leurs plus grandes proſperitez; faux honneurs, qui cauſent une infinité de retours fâcheux, qui nous flatent & qui nous ſéduiſent; qu'on regarde comme des prééminences qui attirent du reſpect, mais qui dans la verité des choſes, ne ſont que des ſervitudes ſpecieuſes: Faux biens, qu'on n'acquiert qu'avec beaucoup de peines, qu'on ne conſerve qu'avec inquietude, & qu'on ne perd qu'avec des chagrins infinis: Fauſſe puiſ-

1. Ad Corinth. 7.

ſance enfin, qui ne fait ſouvent que des malheureux, ou des coupables.

Mais la ſeconde erreur, dont la penſée de la gloire des Saints doit déſabuſer un Chrêtien, c'eſt, de croire qu'il y ait d'autre voye d'arriver, ou même de prétendre à ce veritable bonheur, que par la ſainteté, parce que c'eſt uniquement au travail qu'eſt dûë la recompenſe, & la gloire au merite, & que l'un & l'autre ſe meſure par la ſainteté; Auſſi eſt-ce le deſſein de l'Egliſe en cette Fête, où elle nous fait comme une montre generale de la gloire des Saints, puiſqu'en même temps elle nous retrace le ſouvenir de ce qu'ils ont fait pour acquerir ce bonheur ineſtimable. *Beati pauperes ſpiritu.*, . *Beati miſericordes.*... *Beati qui lugent.*... *Beati qui perſecutionem patiuntur*, *&c.* Les uns ont répandu genereuſement leur ſang pour défendre leur foy; les autres ont verſé des larmes de penitence pour expier leurs pechez; icy des Confeſſeurs ont eſſuyé mille travaux; là des Vierges ſe ſont préſervées de la corruption du monde. Vous voyez d'un côté des Solitaires qui ſe ſont enfoncez dans les grotes & dans les deſerts; vous voyez de l'autre de fervens Religieux, qui ont fait de leurs corps une hoſtie vivante, comme parle ſaint Paul; vous voyez enfin des Bienheureux de tous les Ordres, de tous les âges,, de tous les ſexes, de toutes les conditions, & de tous les païs, comme Dieu les fit voir au Diſciple bien-aimé; mais tous ſont Saints, tous ont des palmes en leurs mains, pour marque de leurs victoires: tous ont merité ce bonheur par des moyens

Matth. 5.

differens à la verité, mais la sainteté a été le moyen general, par lequel ils ont merité la gloire, comme une couronne de justice, ainsi que l'appelle saint Paul; *Reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi justus Judex.* Couronne de justice, parce qu'elle n'est dûë qu'aux justes & aux Saints, & qu'elle est la recompense de leurs bonnes œuvres, & de leurs vertus; couronne de justice, parce qu'elle ne se donne que pour de bonnes actions, en prenant ce mot au sens de l'Ecriture, pour la sainteté, qui rend les hommes justes devant Dieu. Couronne de justice enfin que le juste Juge ne donne que pour recompense des actions de justice, *Reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi justus Judex.* Mais pouvons-nous acquerir cette justice, & cette sainteté, à laquelle est dûë cette couronne, cette gloire, & la possession de ce souverain bonheur? Oüy, sans doute, puisque c'est ce que nous persuade invinciblement l'exemple des Saints. Nous l'allons voir en cette seconde Partie. 2. Ad Timoth. 4.

SECONDE PARTIE.

SI d'un côté la sainteté est la voye unique, sûre, & infallible pour arriver au Ciel, & joüir de la gloire des Saints, il faut aussi avoüer de bonne foy, Chrêtiens, qu'elle est rude, & difficile à tenir, & qu'il seroit inutile de nous animer à la suivre, si l'on ne nous découvroit quelle est cette route qu'il faut prendre, les écueils qu'il y faut éviter, & les obstacles qu'il faut vaincre, pour arriver enfin à ce terme si heureux. Or pour cela, il faut remarquer premierement, que comme cette voye est étroite, difficile, & peu

Digitized by Google

frequentée, comme le Fils de Dieu nous la repreſente luy-même, il faloit nous l'aplanir, & nous montrer par où il faut marcher, en marchant devant nous : En ſecond lieu, comme dans cette route il y a des pieges qu'on nous tend, & des embûches qu'on nous dreſſe par tout, *Mundus totus in maligno poſitus*, comme parle l'Ecriture, il falloit des guides ſûrs, qui nous appriſſent à les éviter ; & enfin comme il y a des ennemis terribles & redoutables, qui s'oppoſent à nos deſſeins, & qui nous arrêtent preſque à chaque pas, nous avions beſoin de Chefs experimentez, qui nous montraſſent comment il les faut combattre ; puiſque ſans cela, comme nous ne pourrions marcher dans cette voye, qui conduit au Ciel, nous n'arriverions jamais à la gloire dont les Saints ſont en poſſeſſion. Faiſons donc voir en peu de mots, que l'exemple des Saints nous conduit en tout cela, & par conſequent nous montre que nous pouvons acquerir la même gloire qu'ils ont meritée.

1. Joan. 5.

Premierement, ſi c'eſt en vain, comme nous avons dit, que nous prétendons au bonheur éternel, qui eſt le terme où nous aſpirons, ſi nous ne prenons la veritable voye qui y conduit ; le même peché qui nous en avoit exclus dés la naiſſance du monde, avoit répandu tant de tenebres & d'ignorance dans nos eſprits, que nous ignorions même par quelle voye il falloit y retourner ; & pour nous l'apprendre, il a été neceſſaire qu'un Dieu deſcendît du Ciel, qu'il marchât devant nous, & qu'il nous frayât le chemin par.

Digitized by Google

ſes preceptes, & par ſes exemples. Mais comme nonobſtant cela, ce chemin eſt encore rude & difficile, & que la ſainteté, qui eſt cette voye unique, coûte beaucoup à acquerir, ce Sauveur des hommes ne s'eſt pas contenté de ſe donner luy-même pour exemple, & de nous obliger à le ſuivre; il ſçavoit bien que la difficulté effrayeroit les uns, & leur feroit paroître la voye étroite de la vertu comme impraticable; que la longueur en rebuteroit les autres; que ceux-cy aprés avoir commencé la carriere avec ardeur, s'arréteroient au milieu de la courſe; & que ceux-là regarderoient derriere eux, & reprendroient le chemin du grand monde, où leur perte ſeroit inévitable; il connnoiſſoit le naturel de l'homme, & le penchant de ſon cœur; d'où il arriveroit que le plaiſir préſent l'emporteroit ſur l'eſperance de l'avenir; il ſçavoit avec quelle paſſion il s'attache aux biens de la terre, & le peu d'état qu'il feroit des promeſſes d'un Dieu, quelques certaines & infaillibles qu'elles ſoient; il prévoyoit avec quelle force le torrent de la coûtume l'entraîneroit vers le déréglement; en un mot, il connoiſſoit d'un côté la neceſſité de retourner en nôtre patrie, par la voye des croix, & de la mortification, qui ſont la ſainteté; & de l'autre, combien d'obſtacles & de difficultez ſe trouveroient dans cette voye: De maniere que comme l'exemple des perſonnes vicieuſes nous entraîne dans les deſordres, & nous fait courir dans la voye de perdition; l'exemple des Saints au contraire nous montre le chemin du Ciel, nous apprend ce qu'il

faut faire pour y arriver, en voyant ce que les autres ont fait, comme il faut pratiquer la vertu, & les maximes de l'Evangile, en considerant comme ils les ont mis en pratique.

Ainsi l'on peut dire de l'exemple des Saints, ce que Tertullien dit de celuy du Fils de Dieu, que c'est la solution de toutes les difficultez qu'on pouroit apporter touchant l'obligation que nous avons d'acquerir le Ciel par la saintetè, *Solutio totius difficultatis Christus est*, voila ce qui resout toutes les difficultez, ce qui répond à tous les doutes, ce qui ôte tous les prétextes: Car un Chrêtien n'a qu'à envisager tous les Ordres qui composent cette triomphante compagnie des Bienheureux; pour voir, qu'en quelque état qu'il puisse être, il a devant les yeux des personnes qui luy ont frayé le chemin. Il apprendra des uns comme il doit se servir des biens de la terre pour meriter ceux du Ciel; des autres à endurer patiemment les miseres de la pauvreté; ceux-cy luy enseigneront à souffrir les injures, les persecutions, & les outrages des hommes, afin d'enrichir leur couronne de mille actes de patience; & ceux-là luy donneront les modeles achevez de penitence, par l'austerité de leur vie. Quelques-uns luy montreront comme on peut conserver l'humilité dans l'élevation, & dans le rang considerable qu'ils ont tenu dans le monde; d'autres à être fideles, & reguliers dans les devoirs de la vie chrêtienne, parmy la multitude des affaires, dont leur Charge ne les pouvoit dispenser; en un mot, comme il y a des

routes differentes pour arriver à cet heureux ſejour, & que tous les Saints n'ont pas pris la même, on peut ſe former ſur ceux qui ont été de même rang, de même âge, de même profeſſion; ou qui ont vêcu dans les mêmes emplois, & dans les mêmes engagemens.

De cette maniere, il n'y a perſonne, ſur qui l'exemple des Saints ne puiſſe faire la même impreſſion, qu'il fît autrefois ſur l'eſprit du grand ſaint Ignace, mon glorieux Fondateur, lorſqu'il étoit encore entêté de la gloire du monde, qu'il eſperoit acquerir par les armes. Car ayant lû par hazard, comme les Saints avoient mépriſé cette gloire mondaine, pour laquelle il avoit une ſi ardente paſſion, & ce qu'ils avoient ſi genereuſement entrepris pour celle de Dieu; il conçût tant d'admiration pour leur courage, & un deſir ſi ardent de les ſuivre; que dés ce moment même il prît cette forte & genereuſe reſolution de renoncer au monde, & de n'aſpirer qu'à cette gloire immortelle; c'eſt, Chrêtiens, ce que l'exemple des Saints a ſouvent fait ſur l'eſprit des hommes; auſſi eſt-ce pour ce deſſein que l'Egliſe nous le met aujourd'huy devant les yeux, parce qu'en ce point, la plûpart même des Chrêtiens ſont ſemblables à ces lâches Iſraëlites, envoyez pour faire la découverte de la terre promiſe, leſquels ne rapporterent que les difficultez qu'ils trouvoient à ſe rendre les maîtres du païs, ſans parler des avantages qu'il y avoit de faire cette heureuſe conquête.

La terre que nous avons découverte, diſoient-ils, devore ſes propres habitans, mille

monstres effrayent ceux qui veulent y entrer ; c'est un païs ennemy, où l'on ne peut avancer qu'à mesure qu'on s'ouvre le chemin à la pointe de l'épée, & où il faut presque donner autant de batailles que l'on fait de pas. Voila, Chrêtiens, le langage que tient le libertinage, pour se dispenser de suivre une route si contraire à ses inclinations ; la frayeur saisit d'abord les lâches, quand on leur parle d'acquerir la sainteté, parce que pour cela, il faut renoncer aux plaisirs des sens, mortifier leur chair, & rompre les attachemens par lesquels ils tiennent au monde si fortement. Mais les Saints qui sont entrez dans cette terre promise, qui en voyent les merveilles, qui en goûtent les douceurs, & qui joüissent du bonheur de cet heureux sejour, nous en font bien un autre raport, & une peinture bien differente ; ils avoüent bien qu'il leur en a beaucoup coûté pour y parvenir, mais que le plaisir qu'on y goûte surpasse infiniment la peine ; que cette voye, quelque étroite qu'on la fasse, n'est point impratiquable, ny impossible, puisque tant de personnes y ont marché devant nous. Leur exemple convainc les libertins, que la vertu & la sainteté ne sont point si abandonnées qu'ils s'imaginent, ny le chemin du Ciel si inaccessible, & si peu frequenté : & qu'il n'y a que nôtre lâcheté, qui nous le fait trouver si rude & si difficile.

En second lieu, Chrêtiens, comme la prudence est necessaire pour éviter les pieges qu'on nous tend dans cette voye du Ciel, aussi bien que la force & le courage pour en

vaincre les difficultez ; c'eſt encore à quoy nous ſert l'exemple des Saints, leſquels éclairez d'une ſageſſe toute divine, & aſſiſtez d'un ſecours particulier d'enhaut, nous ont découvert, par leur conduite, les ruſes dont le demon s'eſt ſervy pour les ſurprendre, & pour les faire donner dans les pieges qu'ils leurs avoient dreſſez. En effet, quel artifice n'a-t-il pas employé pour tenter leur fidelité, & pour laſſer leur patience ? quelles tentations n'ont point ſouffert les uns, & quels hazards n'ont point couru les autres ? de quels ſpecieux prétextes l'ennemy de leur ſainteté & de leur bonheur ne s'eſt-il point ſervy pour les détourner de leurs devoirs ? n'a-t-il pas tâché mille fois de ſurprendre leur vigilance ? ne les a-t-il pas ſouvent engagez dans des occaſions délicates ? n'a-t-il pas fait joüer mille reſſorts ſecrets, & mille pratiques ſourdes, pour leur faire quiter leurs bonnes réſolutions, & abandonner les voyes de la juſtice? L'exemple des Saints nous apprend donc à éviter tous ces pieges, & comment nous devons nous comporter en de ſemblables rencontres, & dans les mêmes conjonctures ? ne nous enſeigne-t-il pas comme il faut ſe tenir en garde contre les ruſes & les artifices de l'amour propre, le plus dangereux ennemy de la ſainteté ? comme il faut reſiſter à nos paſſions, qui ne ſont pas moins adroites qu'elles ſont violentes, & comme nous devons nous défendre contre les charmes des plaiſirs ? Car enfin nous ſommes dans la même voye, où ils ont été, nous ſommes expoſez aux mêmes perils qu'ils ont courus, nous avons les

mêmes pieges à éviter, les mêmes passions à dompter, les mêmes tentations à craindre : Eh! de qui pouvons-nous mieux nous instruire, & prendre des leçons sur tout cela, que de l'exemple de ceux qui ont passé par les mêmes épreuves, qui ont marché les premiers devant nous, qui nous ont marqué ces écueils, découvert ces pieges, & averty de tous ces dangers, qu'ils ont si heureusement évitez ? Leur exemple est donc un excellent maître, qui ne nous enseigne pas moins ce qu'il faut fuir, que ce qu'il faut faire, pour marcher en assurance dans la voye de la saintetè, & pour arriver heureusement au Ciel.

Pour mettre cecy en pratique, Messieurs, voilapar exemple, un homme qui a resolu de servir Dieu, & de se sanctifier; parce qu'il est convaincu que c'est le seul moyen d'être éternellement heureux ; mais, par malheur, il s'est écarté de la route qui conduit au Ciel, dés sa jeunesse, en se jettant dans le commerce du grand monde, dont il a pris l'esprit, & les maximes. Que luy direz-vous de plus fort pour l'affermir dans sa résolution, & pour le rappeller de son premier égarement, que de luy mettre devant les yeux quelque pecheur converty, qui a genereusement embrassé la penitence, & qui, loin de se rebuter de ses rigueurs, a cru, qu'il n'en pouvoit jamais faire assez pour satisfaire à la justice d'un Dieu offensé ? Cet autre est engagé dans le commerce du monde par les devoirs de son état & de son employ, qui peut mieux luy faire comprendre qu'il faut y être

fidele à Dieu, que par l'exemple de ceux, qui y ont conservé leur innocence, & qui se sont défendus de l'air contagieux qui en infecte tant d'autres, par une vigilance continuelle sur eux-mêmes, & qui ont vaincu ses charmes par la fuite, comme ils en ont évité les pieges, & les embûches, en se conduisant par les lumieres, & par les maximes de l'Evangile.

Que si quelqu'un prétend trouver place dans le Ciel, & se faire Saint sans beaucoup de travail, & sans tant de précautions; car il ne se trouve que trop aujourdh'uy de ces sortes de personnes qui croyent pouvoir accorder les maximes du siecle avec celles du Christianisme, en menant une vie molle & oisive, éloignée à la verité des plus grands desordres, mais qui ne se fait aucune violence, & qui n'acquiert aucun merite. Si cette voye luy paroît sure & commode, parce qu'il n'y voit pas des crimes énormes, ny des déreglemsns scandaleux: pour le tirer de cette dangereuse carriere, il faut luy representer que les Saints n'ont pas pris ce moyen pour arriver au Ciel, & que de prendre une autre route que celle qu'ils ont tenuë, c'est s'engager dans une voye de damnation; parce que quoy qu'elle semble droite à bien des gens, qui n'en veulent pas voir le danger, elle conduit pourtant à la mort, comme parle le Sage, *Est via quæ videtur homini justa, & novissima illius ducunt ad mortem.* Prov. 14.

On en voit d'autres qui prennent à la verité un chemin plus sûr, en s'engageant dans un état plus saint, en se faisant d'Eglise, ou bien

en s'adonnant aux œuvres de charité. Ce sont des voyes, je l'avouë, qui menent plus droit au Ciel que les primieres; mais qui donnent souvent dans tous les pieges, que les Saints ont si soigneusement évitez, faute de se former sur leur exemple, qui nous apprend qu'il ne faut point entrer dans un état par interêt, ny par des veuës humaines, & que ce n'est pas assez de faire des actions de pieté, si on ne les fait pour Dieu, & par de saints motifs, & des veuës chrêtiennes, & surnaturelles. De sorte que dans toutes nos actions il faut faire comme ce Prince autrefois, lequel en toutes ses entrepriſes, consultoit l'image de son pere, sur lequel il vouloit se former; examinoit ce qu'il eût fait dans une semblable rencontre, s'il s'y fût trouvé: c'est, Chrêtiens, ce que nous devons faire dans toutes les actions particulieres de nôtre vie, consulter ce qu'ont fait les Saints en semblables rencontres; comment ils se sont tirez de telles occasions dangereuses, où il y alloit de leur conscience, & de leur salut.

Ajoûtez enfin en troisiéme lieu, qu'outre les pieges qu'on nous dresse dans la voye de la saintetè, il y a encore de grands obstacles à surmonter, & de puissans ennemis à combattre; qu'il ne tient cependant qu'à nous de vaincre; puisque nous avons pour cela les secours necessaires, & par conséquent qu'il n'y a que nôtre propre lâcheté qui nous puisse empêcher d'être Saints, & nous fermer l'entrée du Ciel; parce que les Saints qui l'ont acquis étoient hommes comme nous, sujets aux mêmes miseres, & aux mêmes passions

que nous, & que souvent même ils ont été plus violemment attaquez, & sollicitez plus puissamment que nous ne le sommes. En effet, parcourez leurs vies, leurs combats, leurs victoires; n'ont-ils pas eu à vaincre aussi bien que nous, tout ce qu'il y a dans le monde de plus funeste, & de plus pernicieux à l'innocence? Tout ce qu'il y a à craindre dans les grandeurs & dans la possession des biens de la terre? tout ce que la puissance des hommes a pû employer pour les forcer à agir contre leur devoir? & enfin tout ce que la mort a eu de plus terrible & de plus affreux pour les faire renoncer à leur foy & à leur religion? ils ont mieux aimé tout perdre, ils ont tout vaincu, & triomphé de tout. O Dieu! que ne leur a-t-il point coûté pour être Saints? que de tortures & de genres de supplices n'ont point souffert les Martyrs? que de combats & de persecutions les Confesseurs n'ont-ils pas eu à soûtenir? par quelles traverses, & par quelles contradictions les justes n'ont-ils point signalé leur courage, leur foy, leur fidelité, leur constance?

Ne peuvent-ils donc pas dire maintenant dans le Ciel, ce que S. Paul disoit d'eux, & de luy-même sur la terre, *Spectaculum facti sumus mundo, angelis & hominibus*, qu'ils sont un spectacle non seulement exposé à nos admirations, mais à nôtre imitation; car il semble que chacun d'eux en nous étalant les actions, qui leur ont merité les couronnes qu'ils portent, nous apprend à combatre & à vaincre, *spectaculum facti sumus*. Regardez cet exemple, Chrêtiens, mais suivez-le en 1. Ad Corinth. 4.

même temps, combattez comme eux, si vous voulez avoir part à leur gloire. Spectacle! exemple! quelle impression ne devez-vous point faire sur nos esprits? que vous nous instruisez puissamment! puisque vous faites voir par des preuves si sensibles, que nous pouvons devenir ce que vous êtes, puisque vous avez été ce que nous sommes, & qu'il n'y a point d'obstacles que nous ne puissions vaincre, puisque vous en avez été victorieux? Or comme vous êtes tous admirables par vôtre sainteté, tous recommandables par quelque endroit, tous signalez par de rudes combats, & par de grandes victoires. Vos exemples sont autant de reproches de nôtre lâcheté, de nôtre négligence, & de nôtre insensibilité. Oüy à la vûë de tant d'exemples les hommes sont forcez d'avoüer leur peu de courage, de faire si peu d'effort pour acquerir la sainteté, en voyant ce que les Saints ont fait pour le Ciel: Car quand tant de personnes, d'une naissance distinguée, se persuadent qu'ils vivroient sans honneur, s'ils régloient leur vie sur les maximes de l'Evangile; les saints Loüis, les Elzears, & les Amedées, qui étoient de meilleure naissance qu'eux, & qui ont vêcu dans une exacte observation de la loy de Dieu, & des vertus propres de leur état, ne s'élevent-ils pas contr'eux, & ne les forcent-ils pas d'avoüer qu'ils se trompent, s'ils croyent que la pieté n'est pas le partage des Grands. Quand un homme d'affaire considere le saint Roy David, qui, chargé du gouvernement d'un grand Etat, employoit tous les jours plusieurs heures à mediter la

Digitized by Google

loy de son Dieu; quand une Dame, nourrie dans les délices, & toute occupée du soin de son corps, dira que l'odeur d'un Hôpital luy est insupportable; poura-t-elle ne pas rougir de confusion, quand elle fera reflexion, que les saintes Elizabeth, & tant d'autres Princesses, faisoient leur plus ordinaire occupation de visiter les pauvres, & de penser leurs playes? En un mot, lorsque tant de lâches Chrêtiens se mettront devant les yeux les actions heroïques des Saints, & les exemples de vertus qu'ils ont laissez, ne seront-ils pas obligez d'avoüer à leur confusion, qu'il n'y a que leur peu de foy, leur peu de courage, leur peu de résolution, qui les empêche d'imiter les Saints, pour avoir part à leur gloire.

Conclusion.

Ainsi, Chrêtiens, puisque vous avez vû que la gloire des Saints, nous doit animer à la Sainteté, qui est l'unique moyen de parvenir au souverain bonheur dont ils joüissent, &d'ailleurs, que leur exemple nous fait voir que nous pouvons acquerir cette sainteté, quelque difficile qu'on nous la represente. Je n'ay plus, pour conclure tout ce discours, qu'à vous dire que c'est inutilement que nous nous efforçons d'arriver à la gloire par d'autres voyes, que par la sainteté, parce que toutes les autres reviennent à celle-cy. C'est-à-dire, qu'on peut être Saint en plus d'une maniere, mais qu'on ne peut meriter la gloire sans être Saints, & qu'ainsi pour nous animer à le devenir, & à y travailler de tout nôtre pouvoir, pensons que la gloire merite d'être acheptée par tous les travaux imagi-

nables ; que quand il faudroit, a l'exemple de plusieurs Saints, renoncer d'effet, aussi-bien que d'affection, à tout ce que l'on possede dans le monde, quand il faudroit se retirer dans le fond des grotes & des solitudes, comme quelques-uns ont fait ; quand nous passerions toute nôtre vie dans les larmes de la penitence, couverts de haires & de cilices, comme ont fait les Anachoretes ; quand nous endurerions enfin tous les tourmens des Martyrs, encore pouroit-on dire avec l'Apôtre, qu'il n'y a point de proportion entre le travail & la recompense, *Non sunt condigna passiones hujus temporis ad futuram gloriam.* Mais Dieu, qui est infiniment liberal & magnifique, se contente de moins, & l'on peut être Saints, pour ainsi dire, à moins de frais; puisque pour cela, il ne faut que s'acquiter des devoirs d'un Chrêtien, observer fidelement les Commandemens de Dieu, & remplir les obligations de son état.

Ad Rom. 8.

C'est ce que nous persuade l'exemple d'une infinité de Saints, qui ont acquis leur gloire par les mêmes actions que nous pratiquons tous les jours. Helas! il ne faudroit pour cela, que faire autant pour Dieu, que nous faisons pour le service du monde. Mais comme l'exemple des bienheureux nous montre ce qu'il faut faire, en nous mettant devant les yeux ce qu'ils ont fait ; il nous convainc aussi que la saintetè n'est point au-dessus de nos forces, puisqu'ils en sont venus à bout, & que du côté de Dieu les graces, & les secours qui nous sont necessaires ne nous manqueront jamais. Prétexter donc la difficulté, c'est publier sa

lâcheté, & son peu de courage. Ah ! faisons voir, qu'au milieu des Charges & des emplois, parmy les occupations d'une famille, dans l'embarras même des affaires où nôtre devoir nous engage, nous y pouvons servir Dieu, vivre en prédestinez, & meriter la gloire des Saints, puisque tant de personnes l'ont acquise en demeurant dans les mêmes engagemens, & n'ayant pas d'autres moyens de se sanctifier que ceux que nous avons. Travaillons à acquerir la sainteté, qui est recompensée d'un tel bonheur. Efforçons-nous de devenir Saints, si nous voulons être éternellement heureux, *Filii Sanctorum sumus*, nous sommes enfans des Saints, ils nous regardent du haut du Ciel comme des témoins de nos actions, ils compatissent à nos miseres & à nos foiblesses, ils nous offrent leur protection, auprés de Dieu, ils s'interessent enfin dans nôtre bonheur : ne cherchons point de vains prétextes pour nous dispenser de suivre leurs exemples, de crainte qu'ils ne s'élevent un jour contre nous, & que ces mêmes exemples ne nous soient autant de reproches, qu'ils nous feront, & qui nous convaincront qu'il n'étoit pas impossible de vivre comme eux; puisqu'ils étoient autrefois comme nous: au lieu que si nous les imitons ce sera le moyen d'obtenir la gloire dont ils joüissent, & d'en joüir avec eux éternellement. Je vous le souhaite, &c. Tob. 2.

PANEGYRIQUE DE St CHARLES BORROME'E.

Dedit illi legem vitæ & disciplinæ : *Ecclesiastici*, c. 45.

Dieu luy a donné une regle de vie, & une loy d'ordre & de discipline. En l'Ecclesiastique, Chap. 45.

CE sont les paroles par lesquelles le Sage conclut l'éloge du grand Legislateur Moyse, qui choisi de Dieu pour tirer son peuple de la servitude de l'Egypte, & le conduire dans la terre promise, reçût pour cela une loy contenant les préceptes de vie, & toute la discipline qu'il devoit faire observer à ce peuple, dont il devoit être le chef & le conducteur. Tous ces titres, Messieurs, ne sont pas au dessus de la dignité des Prélats & des Pasteurs, puisqu'ils sont chargez de la

conduite des ames, & que leur ministere & leur employ est de leur montrer la voye du Ciel, de veiller sur leurs mœurs, de leur prescrire des regles de vie, & d'employer l'autorité que leur donne leur caractere, pour les faire religieusement observer; mais l'état où Dieu les a élevez les oblige en même temps de se rendre eux-mêmes une regle vivante, & de servir de modele à ceux qui sont commis à leur conduite, afin de les instruire plus efficacement par l'exemple de leur vie, & par la lumiere de leurs actions, comme parle l'Evangile, que par les réglemens les plus utiles & les plus sages qu'ils puissent porter.

Or si jamais Prélat a remply exactement ces devoirs, & s'est acquité de ces fonctions si glorieuses, pour le bonheur de son peuple, & à l'utilité de toute l'Eglise; ç'a été, Messieurs, le grand Archevêque de Milan, l'incomparable saint Charles Borromée, que Dieu semble avoir donné dans ces derniers siecles, pour servir de modele aux Prélats, pour rallumer le feu du sanctuaire, pour faire refleurir l'ancienne discipline de l'Eglise, & travailler avec un merveilleux succés, à la réformation generale des mœurs; de maniere que j'ay cru ne pouvoir vous faire un portrait plus achevé des vertus, & du merite de cet admirable Prélat, que de dire de luy, ce que le saint Esprit a dit de Moyse par la bouche du Sage, *Dedit illi legem vitæ, & disciplinæ*, que Dieu luy a donné une loy de vie, & de discipline; une loy, dis-je, sur laquelle il a reglé sa vie propre, & toutes

ſes actions ; en ſorte qu'il s'eſt rendu l'exemple & le modele ſur lequel tous les Prélats, & même tous les Chrêtiens peuvent ſe former ; enſuite une loy de diſciple, par laquelle il a tellement réglé ſon Egliſe, & ſon Clergé, & conduit ſi heureuſement ſon peuple, que c'eſt à juſte titre qu'on luy donne la gloire d'avoir fait revivre la ſainteté du Sacerdoce, réformé le Clergé, ralumé la ferveur des Eccleſiaſtiques, réveillé le zele de Paſteurs, rétably la pieté parmy les peuples, & changé toute la face de l'Egliſe. C'eſt ce qui va faire le ſujet de ſon Eloge, aprés avoir imploré le ſecours du même ſaint Eſprit, qui l'a conduit dans toutes ſes entrepriſes ; ce ſera par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

IL y a pareillement, Meſſieurs, deux choſes à conſiderer dans un Evêque choiſi & appellé de Dieu, pour prendre la conduite du troupeau du ſouverain Paſteur, qui eſt le titre que l'Apôtre donne au Sauveur du monde. Premierement, un Evêque eſt élevé à une dignité éminente dans l'Egliſe, qui le met dans un rang diſtingué, & qui luy donne un pouvoir de juriſdiction ſur ceux qui luy ſont ſoûmis. Et en ſecond lieu, ce même rang luy impoſe des charges & des devoirs indiſpenſables, qui ſont attachées à ſa dignité : ce qui fonde auſſi deux ſortes d'obligations, que Dieu luy impoſe, dont les unes regardent uniquement ſa perſonne, qui doit être, ſelon ſaint Paul, autant diſtinguée par ſes vertus,

& par ſes rares qualitez, que par le rang qu'elle occupe; les autres regardent les fonctions qu'il exerce, & qui l'obligent envers ſon Egliſe & ſon peuple, d'une maniere toute autre que le commun des fideles. C'eſt pourquoy, ſelon le ſentiment des Docteurs, l'Epiſcopat eſt un état de perfection, qu'on ſuppoſe qu'il a acquiſe; en ſorte que quiconque n'eſt pas ſaint & parfait, manque au premier de ſes devoirs, & à la premiere condition de ſon état: c'eſt ce qui a toujours rendu cette dignité ſi redoutable à tous les Saints, qui ne ſe croyoient pas aſſez parfaits, pour ſervir de modele aux autres, & ce qui leur a fait fuir un honneur, où tant de perſonnes aſpirent aujourd'huy avec tant d'empreſſement; ny ſur leur peu de merite, ny ſur les devoirs du miniſtere auquel ils s'engagent, parce que ſi cet état demande une ſi haute perfection dans leur perſonne, il leur impoſe de plus, l'obligation de ſanctifier ceux, dont Dieu leur a commis la conduite, du moins de n'épargner ny ſoins, ny fatigues, ny travaux pour en venir à bout; ce qui ne fait pas moins apprehender cet employ, où l'on doit rendre compte à Dieu, & pour ſoy-même, & pour le troupeau qui leur eſt confié. Mais auſſi autant que cet état a d'élevation, autant peut-on dire que ceux qui en rempliſſent dignement les devoirs ſont élevez au deſſus des autres Saints, puiſqu'ils tiennent la place des Apôtres, dont ils ſont les ſucceſſeurs, & que le Saint Eſprit nous aſſûre, que ceux qui auront éclairé les autres, & qui les auront mis dans les voyes de la juſtice, ſeront com-

me des Astres dans le Ciel, qui brilleront d'un double éclat, *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.*

Daniel. 12.

Or c'est, Chrêtiens, parmy ces Astres de la terre, aussi bien que parmy ceux du Ciel, que j'ay dessein de vous faire considerer aujourd'huy le grand saint Charles Borromée, puisqu'il a été effectivement dans son siecle, la lumiere de l'Eglise, puisque sa saintetè a répondu au rang, & à la dignité où son merite l'a élevé, & que la moindre chose qui est à loüer dans ce grand homme, est la gloire & l'éclat de l'illustre famille dont il a tiré sa naissance : ce qui fait que je ne crains point de dire de luy ces paroles, *Dedit illi Deus legem vitæ & disciplinæ*, que Dieu luy a donné une loy de vie toute sainte, & toute parfaite, qu'il a inviolablement observée ; & ensuite une loy de discipline, qu'il a fait exactement garder : par l'une il a donné l'exemple de toutes les vertus qui honorent la dignité dd'un Prélat ; par l'autre il a apporté tant de vigilance, & de soin à régler son Eglise & son troupeau, qu'il a rétably la discipline Ecclesiastique par tout. Ce sont les deux caracteres qui distinguent ce Saint des autres, & qui vont faire le partage de son Eloge.

PREMIERE PARTIE.

C'Est une maxime, Messieurs, qui ne peut être contestée, que l'exemple est une loy vivante, qui a infiniment plus de force & d'autorité, que toutes les loix qui ne sont écrites que dans les livres ; en sorte qu'une vie pure & irreprochable est une instruction publique, que tout le monde écoûte, & que

chacun eſt capable de concevoir ; mais c'eſt une verité qui n'eſt pas moins conſtante, que quand celuy qui donne cet exemple s'eſt acquis de l'autorité par ſa charge, par ſa dignité, par ſa naiſſance, & par le rang qu'il tient au deſſus des autres ; alors la ſeule impreſſion qu'il fait ſur les eſprits, & ſur les cœurs de ceux qui les voyent, entraîne non ſeulement tous ceux qui dépendent de luy : mais encore ceux-là mêmes qui ne luy étant point ſoûmis, ne laiſſent pas de ſe regler ſur luy. Auſſi, Chrêtiens, eſt-ce la premiere qualité qu'on demande dans un Prélat, parce qu'étant élevé à cette haute dignité, que ſaint Chryſoſtome appelle le Conſulat de l'Egliſe ; ſa vie, & ſes actions ſervent d'ordinaire de loy, de regle, & de modele à ceux qui ſont ſous ſa conduite, & c'eſt à mon avis ſur ce principe qu'eſt fondé l'obligation qu'ils ont d'être parfaits en vertu de leur état ; parce qu'étant obligez de former les autres à la ſainteté, ils ſont obligez par une ſuite neceſſaire, d'en prendre les moyens, & que de tous les moyens, le plus puiſſant, le plus infaillible, & ſans lequel tous les autres ſont inutiles, eſt leur propre exemple, & la ſainteté de leur vie. C'eſt pourquoy avant que de conſiderer le grand ſaint Charles, appliqué à conduire & à regler les autres, voyons d'abord comment il ſe conduit luy-même, & la loy d'une vie ſainte & reguliere, qu'il a inviolablement ſuivie, *Dedit illi legem vitæ.* Je ne m'arrêteray pas à toutes les vertus qui rendent un homme parfait ; mais ſeulement à celles qui ſont propres de l'état

où Dieu l'a appellé, & que l'Apôtre S. Paul preſcrit particulierement à ſon diſciple Timothée, pour le rendre capable de ſoûtenir le poids de cette haute dignité, à laquelle il le prépare, & le fait monter, comme par degrez.

Il veut qu'il ſoit irreprochable, exempt des vices, qui en pouroient ſoüiller l'éclat, & le rendre mépriſable à ceux qui ne le doivent regarder qu'avec reſpect, *Oportet Epiſcopum eſſe irreprehenſibilem.* Enſuite ne ſe contentant pas de le voir exempt des défauts, auſquels la vie des autres hommes eſt ſujette, il veut qu'il mene une vie édifiante, par la pratique des plus hautes vertus, & des plus nobles actions de charité, *Exemplum te præbe bonorum operum.* Et enfin il l'éleve juſqu'au plus haut degré de la ſainteté & de la perfection, en voulant qu'il ait l'approbation generale de tout le monde; & que les vertus du dedans éclatent au dehors, *Oportet teſtimonium habere bonum ab iis qui foris ſunt*; de maniere qu'il n'y ait rien de grand, de genereux & d'heroïque qu'il n'entreprenne, & qu'il ne ſoit capable d'executer. Voila juſtement les degrez par où nôtre Saint eſt arrivé à la plus haute perfection de ſon état, & qui l'ont rendu digne d'être propoſé à tous les autres, comme un modele achevé, dans le haut rang où la Providence l'avoit placé.

Premierement, il a été éloigné des vices qui pouroient ſoüiller cet état & cette dignité ſi éminente; ce qui ne ſuffit pas à la verité pour rendre une perſonne parfaite au point que Dieu le veut, mais ſans cela, perſonne

Digitized by Google

ne le peut être, & cela seul semble même si rare dans la corruption du siecle, dans une naissance illustre, & dans une fortune éclatante, qu'il suffiroit pour le sujet d'un grand éloge; puisque le saint Esprit même n'en demande point d'autre, *Quis est hic & laudabimus eum?* Ce ne sont pourtant que les premiers traits, & comme la premiere ébauche de ce modele de perfection, que le Ciel avoit prévenu de ses benedictions. Jamais on ne vit une naissance plus heureuse, & plus portée à la vertu, un cœur plus droit, & qui eût de plus grands principes de probité, un plus grand fond de bonté naturelle, des inclinations plus nobles, & une plus belle disposition à toutes les grandes choses; puisque tout marquoit en luy la grandeur de son ame, & faisoit voir qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui brilleroit un jour, quand l'éducation auroit cultivé un fonds si riche, & que l'instruction auroit perfectionné ce que la nature avoit si heureusement commencé. Dieu même en voulut donner quelque présage dés sa naissance, par une lumiere extraordinaire, qui parut si-tôt qu'il fût venu au monde. Il n'eût rien de l'enfance que l'innocence & la docilité, qu'il conserva toute sa vie, & l'on remarque qu'elle se passa toute dans des actions de pieté, & à faire déja les fonctions d'un Prélat, par un instinct qui fit connoître dés-lors à quoy Dieu le destinoit: & comme si Dieu eût voulu prendre le soin de l'instruire luy-même, comme un autre saint Athanase, jamais jeunesse ne fût plus réglée, & dans un âge qui ne peut

ſouffrir de loy, ny de regle qui gêne & qui contraigne ſa liberté, Charles s'en fit une des maximes de l'Evangile, & des veritez de la religion, *Dedit illi legem vitæ.* La crainte de Dieu, la fuite des compagnies dangereuſes, & ſur tout l'horreur du libertinage, & de l'impureté, qui eſt le premier écueil qui ſe trouve à l'entrée du grand monde, ſi-tôt qu'on y eſt embarqué, puiſqu'il reſiſta ſi courageuſement aux charmes dont on tâcha ſouvent de le ſéduire, en faiſant ſecrettement entrer dans ſa chambre des courtiſanes apoſtées, & parées magnifiquement, pour le ſolliciter au crime.

Enſuite l'éloignement du jeu & des débauches, des emportemens, & des deſordres que l'on a coûtume de craindre, & de blâmer durant le premier feu de la jeuneſſe, eſt d'autant plus admirable, que la mort de ſon pere le laiſſa maître de luy-même, & de ſa conduite avant la fin de ſes études. Tout ce qui l'environnoit étoit capable de les corrompre, les charmes d'une fortune ébloüiſſante devoient, ce ſemble, l'entraîner dans le vice, les riches Benefices dont il étoit pourvû, & la joüiſſance qu'il avoit de tout le revenu, luy donnoient le moyen de mener une vie molle & délicieuſe; & ſon naturel ardent, eût fait tout apprehender d'une vertu moins affermie que la ſienne; mais on fût ſurpris quand on vît que ſa pieté, bien loin de ſe démentir, ou de ſe relâcher, ne fît que prendre de nouveaux accroiſſemens avec l'âge; que celuy qui avoit fait à ſon pere un point de conſcience, de mêler le revenu de ſes Benefices avec

le bien de sa maison, & de le faire entrer dans la dépense necessaire pour l'entretien de sa famille, s'en faisoit un à luy-même de l'employer à d'autres usages qu'à la nourriture des pauvres ; que le luxe étoit bany de ses meubles, & de son train ; que nulle marque de somptuosité, ou de délicatesse ne parût jamais sur sa table : alors on jugea que ce saint Abbé, car il ne portoit encore que cette qualité, étoit veritablement destiné de Dieu à être un jour un saint Prélat ; puisqu'il étoit si éloigné de tous les vices, & de tous les desordres, que saint Paul nomme en détail, comme s'il avoit eu nôtre Saint devant les yeux, pour en faire le portrait au naturel, ou que ce Saint se fût formé luy-même sur le modele que ce grand Apôtre en a tracé, *Oportet Episcopum sine crimine esse, sicut Dei dispensatorem, non superbum, non iracundum, sua domui bene prapositum, non turpis lucri cupidum, sed pudicum, justum, continentem* ; Il sçavoit bien qu'un homme sujet à quelque vice, ou à quelque passion déreglée, porte son naturel & ses déreglemens dans tous les états qu'il embrasse, & ensuite qu'il les souille, & qu'il les deshonore tous. *Ad Titum. 1.*

C'est ce qui oblige ceux qui s'engagent dans l'Eglise, & ceux qui y poussent les autres par les Benefices qu'ils leurs conferent ; les uns de faire une information exacte des mœurs de ceux dont ils font le choix, & les autres qui embrassent d'eux-mêmes cet état, d'entrer dans un serieux examen, s'ils y sont appellez, si les vices à quoy il sont portez, n'y trouveront point le moyen de s'y fomen-

bonnes œuvres, nécessaires pour soûtenir cet état, *Teipsum brabe exemplum bonorum operum.* *Ad Titum* 2.

C'est la seconde chose en quoy nôtre saint Charles s'est signalé, ou si vous voulez par où il s'est disposé à la dignité de Prélat. En effet, Pie IV. son oncle ne fut pas plûtôt élevé au Pontificat, que connoissant les rares qualitez de son neveu, qui dans un âge si peu avancé étoit capable des plus grands emplois, l'appella à Rome pour se décharger sur luy d'une partie des soins de l'Eglise, & le fit passer par tous les degrez, pour le former aux affaires; mais qui servirent à faire paroître sa vertu avec plus d'éclat, ou plûtôt à le faire servir luy-même de modele dans tous ces differens états; il le fit Referendaire, Cardinal, Archevêque de Milan, chef de son Conseil, premier Officier de la Cour de Rome, chargé de toutes les affaires Ecclesiastiques, Legat dans tout l'Etat Ecclesiastique, dont il avoit toute la conduite, & à la souveraine dignité prés, tout ce qu'il y avoit de plus honorable & de plus élevé, charges, pouvoir, autorité, il le fit maître de tout: car on sçait ce que c'est que le Neveu d'un Pape, quel rang il tient auprés de sa personne, & quelle part il a dans toutes les affaires; mais dans un âge si porté aux plaisirs, & si sensible à l'honneur & à l'ambition, dans la joüissance des plus riches Benefices de l'Eglise, a-t-on jamais remarqué que son cœur se soit élevé, il en pouvoit prendre Dieu à témoin, avec le saint Roy David, *Domine non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei*, jamais il n'a abusé de son autori- *Psal.* 130.

l'avoit déja pourvû des premieres Charges de l'Egliſe, l'exhorta de reprendre l'état ſeculier, luy chercha une alliance avantageuſe pour ajoûter par ce moyen de nouvelles Principautez à celles qu'il poſſedoit déja : Quelle tentation ne ſeroit-ce point pour ceux qui ne ſe jettent dans l'Egliſe, que parce que le peu de bien, qui eſt dans la famille, ne leur donne pas le moyen de paroître dans le monde, avec tout l'éclat que leur naiſſance demandoit.

Ce grand Saint, qui ne s'y étoit conſacré, que par le pur deſir de ſervir Dieu, s'y ſentant plus fortement appellé que jamais, réſiſta, en cette occaſion, aux ſollicitations de ſes proches, & aux prieres du Pape même ; & pour leur ôter toute eſperance de le fléchir, & la penſée de le tirer d'un état, où il ſe ſentoit ſi fortement appellé, il s'engagea auſſitôt dans les Ordres ſacrez, exemple ſurprenant de fidelité à la vocation de Dieu ! & qui fera rougir un jour tant de perſonnes, qu'on voit changer d'état du jour au lendemain, tantôt quitter la ſotane pour prendre l'épée ; qu'on voit ſucceſſivement entrer dans le Clergé, & dans le Palais, & mêler ſouvent l'un & l'autre, ſelon les interêts de leur famille, leſquels les font paſſer de l'Egliſe au Bareau, ou quiter un Benefice pour s'engager dans le mariage : comme ſi la vocation de Dieu s'accommodoit aux differentes révolutions de leur fortune, ou bien comme s'ils ne prétendoient être au ſervice de Dieu, qu'en attendant que le hazard leur ouvrît une porte, pour entrer dans celuy du monde, & y tenir le rang

que demade la bienseance de leur condition ; Peut-on croire que ce soit par vocation qu'ils ont embrassé cet état, lorsqu'ils le quittent dans l'esperance de s'avancer dans un autre ? C'est ainsi qu'au scandale de l'Eglise, & à l'opprobre de la Religion, on change d'habit, d'état, & ensuite de maniere de vie, comme si le service de Dieu n'étoit que leur pis-aller, le partage d'un cadet, & une ressource pour une famille incommodée. Nôtre Saint Prelat montre bien une autre estime de sa vocation, & par une conduite infiniment édifiante, il ne demeure à Rome qu'autant que le bien de la Chrêtienté l'y retient, & quoy que dispensé de la résidence qu'il doit à son Eglise, pour un plus grand fruit qu'il procuroit à toute l'Eglise universelle, il ne fut pas plûtôt déchargé de ce soin, par la mort du souverain Pontife, qu'il se rend à Milan pour y prendre l'administration d'un Dioceſe, qui depuis prés d'un siecle n'avoit eu de Pasteur qui en eût pris soin par luy-même.

Ce fut là proprement qu'il commença à donner l'exemple des plus heroïques vertus, & des plus éclatantes actions de charité envers les pauvres, d'un zele infatigable envers le prochain, & d'une austerité étonnante envers luy-même, qui sont les vertus, dont l'exemple semble plus necessaire à un Prélat ; mais je ne sçay si jamais personne y a surpassé le grand S. Charles Borromée ; & j'oserois bien assûrer que tres-peu l'y ont égalé : Car d'abord il fait de ses grandes richesses, & de ses grands revenus, le trésor public de tous les miserables, persuadé non seulement qu'il n'en

n'en étoit que l'économe ; mais encore, comme dit saint Jerôme, que la gloire d'un Evêque, est de n'avoir de bien que pour soulager ceux que la misere met en danger de leur salut, *Gloria Episcoporum est pauperum necessitati providere.* Quelle gloire donc pour nôtre Prélat, d'avoir joint les charitez spirituelles avec les corporelles, & par ce moyen de les avoir rendu plus puissantes & plus efficaces ? & certes ces aumônes passerent pour des profusions qui surprirent tout le monde : La mort de ses freres, comme nous avons dit, l'avoit laissé seul heritier d'un ample & opulent patrimoine, qu'il pouvoit se réserver pour soûtenir sa dignité, pendant que du revenu de ses Benefices, il soulageoit une infinité de pauvres ; mais au lieu que l'un & l'autre auroit à peine suffi à l'ambition de quantité d'Ecclesiastiques, celuy-cy trouve que l'un & l'autre ne peut suffire à l'étenduë de sa charité. Il ne se contente pas de donner le superflu, il ne se reserve par même le necessaire pour son entretien ; il commence par vendre ses plus belles Terres, dont il distribuë le fond ; & l'on a compté jusqu'à quarante ou cinquante mille écus de la vente d'une Principauté qu'il donna en un seul jour : ô Dieu ! quelle charité ! & qu'épargnera-t-il dans les neccessitez pressantes ; puisqu'il se dépoüille de son propre heritage, dans les plus ordinaires ? N'est-ce pas honorer Dieu de sa propre substance, comme parle le Sage, puisque les hommes ont donné ce nom à leurs biens, comme s'ils faisoient une partie d'eux-mêmes ; mais ce

grand Saint ne croyoit pas en pouvoir faire un plus saint usage, que de les employer à nourrir les membres de son Sauveur ?

On le taxa de prodigalité en cette occasion, & nôtre Saint s'en défendit, en disant, qu'il étoit juste qu'il vécût de l'autel, & qu'il avoit assez de revenu de ses Benefices pour cela ; mais que ce reproche luy est glorieux ! pendant que les autres s'endettent souvent pour bâtir des Palais, pour meubler des maisons de campagne, pour tenir table ouverte à tous les Grands, pour nourir des chevaux, pour avoir grand équipage, & entretenir un train magnifique, nôtre Saint met sa gloire à ne laisser aucun pauvre qu'il n'assiste dans tous les besoins. Il aime bien mieux souffrir le reproche que luy font les riches du siecle en cette vie, que celuy que luy auroient fait les pauvres au Jugement de Dieu, s'il avoit employé ses grands biens en de folles dépenses, & qui n'auroient pas manqué de luy dire, *nobis subripitur quod superfluis impenditur*, c'est nôtre bien que vous avez employé en équipages, en festins somptueux, & en superfluitez criminelles. Aussi est-ce pour éviter ce reproche, que nôtre Saint ayant consumé en ces charitez plus des trois parts de ses heritages, passe au revenu de ses Benefices, & de plus de quatre-vingt mille écus de rente dont il joüit, soixante sont destinez pour les aumônes réglées ; & du peu qui luy reste pour entretenir sa maison, il se retranche, il ménage, & fait tant que la meilleure partie de ce reste y est encore employé ; il soustrait à ses pro-

pres besoins tout ce qu'il peut, pour subvenir à ceux des autres ; il n'ignore pas ce qui sert d'excuse & de prétexte à tant d'autres, que les biens luy sont necessaires dans la place qu'il occupe ; que la bienseance de sa dignité, son autorité, & son rang ne se peuvent passer de ce secours, & que sans un peu d'éclat, on ne peut se faire respecter des peuples ; que c'est pour cela que l'Eglise assigne des revenus aux Prélats, & que cette fin en rend la possession legitime ; mais nôtre Saint n'a point tous ces égards, ou plûtôt sa charité heroïque le fait passer par dessus toutes ces considerations, puisque dans une necessité publique, aprés avoir vendu sa vaisselle d'argent, ses tapisseries, & tous les meubles qui étoient de la bienseance de sa dignité, à peine se reserva-t-il une pauvre paillasse pour se coucher ; & un jour pressant son Maître d'Hôtel, & l'Intendant de sa maison de luy trouver de quoy assister les pauvres qui mourroient de faim, il ne s'étonna point d'entendre de sa bouche, qu'il ne luy restoit ny lict pour reposer, ny pain pour sa table, ny un sol dans ses coffres pour la dépense de sa maison, & que ses charitez excessives l'avoient luy-même reduit à la derniere necessité : Il en faut pourtant trouver, à quelque prix que ce soit, luy répond ce Saint, la charité le presse, & luy fait trouver des ressources & de nouveaux fonds pour y survenir ; car aprés avoir entrepris de nourir trois mille pauvres, il n'étoit pas pour les abandonner dans une necessité extrême ; il emprunte donc de grandes sommes sur les reve-

nus de son Eglise, dont il ne pouvoit aliener le fond, il engage & il vend jusqu'aux ornemens des Autels, & jusqu'aux vases sacrez, selon l'exemple que luy en avoit laissé saint Ambroise, dans le même trône Archiepiscopal qu'il occupoit, & dont il s'efforçoit d'imiter les vertus; il disoit, comme luy, qu'ils ne pouvoient mieux être employez qu'à nourrir les corps, & à rachepter les ames de ceux, pour lesquels le sang que contenoient ces vases sacrez avoit été répandu.

Voila jusqu'où la charité porte un homme veritablement appellé à l'Episcopat; & quiconque souhaite cette charge en cette vûë, peut bien dire avec saint Paul, qu'il ne souhaite pas seulement une bonne œuvre, mais une occasion continuelle de pratiquer les œuvres les plus heroïques de la charité chrêtienne, à l'exemple de nôtre Saint, qui n'amasse des tresors que pour le Ciel, qui n'employe ses richesses qu'à nourir les pauvres, & dont l'Eglise, comme dit le Sage, n'oubliera jamais les aumônes & les charitez, en le proposant comme un homme de misericorde, dont la source n'a jamais tary, & comme l'un des plus achevez modeles de charité qu'elle puisse proposer. Mais s'il pourvoit avec tant de charité & de liberalité aux besoins corporels de son troupeau, il ne s'épargne pas luy-même dans ses neccessitez spirituelles, dont jamais son Eglise n'eût plus de besoin; parce que depuis plus de quatre-vingt ans elle n'avoit vû resider d'Archevêque.

En effet, le zele qui consumoit ce grand

Prélat ne tarda guere à le faire connoître, & à le rendre en troiſiéme lieu le modele d'une charité parfaite, qui ravit tout le monde en admiration, & luy acquit bien-tôt ce témoignage que ſaint Paul demande dans un Evêque, que le zele dont il brûle au dedans éclate au dehors, & s'applique à ſantifier les autres, par une plenitude de perfection qu'il a acquiſe, *Oportet teſtimonium habere bonum ab iis qui foris ſunt.* Il ne manqua pas d'occaſion de faire paroître ce zele ardent ; car ſon Egliſe étoit dans un pitoyable état, par l'ignorance des Eccleſiaſtiques, par la corruption des mœurs qui ſuit toujours l'ignorance, par la licence qui regnoit dans tous les ordres, par les crimes & les ſcandales publics qui s'y commettoient impunément, funeſtes ſuites des guerres ſanglantes dont ce païs avoit été le theatre durant pluſieurs années. L'hereſie de Luther qui avoit infecté l'Allemagne, & celle de Calvin qui faiſoit d'horribles ravages dans la France, s'inſinuoient déja chacune de leur côté dans le Milanez ; il ne falloit pas un Paſteur moins zelé que ſaint Charles, ny un courage moins heroïque que le ſien, pour entreprendre tant de travaux ; ce fut à quoy il s'appliqua, & pour ainſi parler, à quoy il ſe ſacrifia tout entier ; ſon temps, ſes ſoins, ſes ſueurs, ſes biens, ſa ſanté, ſa vie, rien n'y eſt épargné, comme s'il n'eût été que pour ſon troupeau, toujours agiſſant, allant de ville en ville, & de bourgade en bourgade, catechiſant les uns, & prêchant les autres, terminant les procés, dont il ſe faiſoit l'arbitre, reconci-

1. Ad Corinth. 3.

liant ceux que les haines & les inimitiez avoient porté à se déclarer une guerre ouverte, & enfin ramenant au bercail ceux que l'heresie en avoit écartez ; ces visites étoient autant de Missions Apostoliques, qui firent renaître la pieté, l'usage des sacremens, l'exercice des bonnes œuvres, & qui firent voir une image de l'Eglise primitive, par la ferveur qu'elles inspirerent par tout.

Il n'a pas plûtôt achevé d'un côté qu'il recommence par un autre, avec un zele infatigable, à qui rien n'échappe ; icy il passe les journées entieres à conferer le Sacrement de Confirmation à des milliers de personnes, qui n'en avoient jamais seulement entendu parler, il passe les nuits à entendre les confessions ; tantôt il prêche sans relâche, & tantôt il va de maison en maison pour visiter les malades, & assister les moribonds ; & il luy est arrivé quelquefois, aprés avoir catechisé, & travaillé tout le jour, de ne trouver pas le soir un morceau de pain, pour prendre son repas, ny un lict pour se reposer : mais son courage luy donne des forces pour défendre, & pour assister son troupeau, qui est charmé de voir un grand Archevêque, un Cardinal, un Legat, le nepveu d'un Pape s'abbaisser jusqu'aux fonctions, que les moindres Prêtres avoient honte de faire auparavant ; c'est sans doute s'être rendu tel que l'Apôtre souhaite un Prélat ; *Oportet testimonium habere bonum*, il faut que tout le monde luy rende ce fidele témoignage, non seulement d'être sans reproche, mais d'une vie exemplaire, d'une vertu consommée, d'un dessin-

Digitized by Google

tereſſement achevé ; mais ſur tout d'un zele embraſé, appliqué à ſon miniſtere, & toujours prêt d'expoſer ſa vie pour ſon troupeau.

Toute la ville de Milan l'a vû les pieds nuds, & tout ſanglans, couvert de cilice, la corde au col, & chargé d'une peſante croix, marcher en proceſſion par les ruës, pour appaiſer la colere de Dieu, s'offrant, à l'exemple de Moyſe, comme une victime pour les pechez de ſon peuple ; ou comme Aaron quand il ſe jetta entre le peuple de Dieu qui periſſoit, & les flâmes qui étoient prêtes de le devorer : elle l'a admiré durant une furieuſe peſte, qui en peu de jours avoit fait d'horribles ravages, s'expoſer avec huit des plus fervens de ſon Clergé, & aller de ruë en ruë, & de quartier en quartier, viſiter les malades, les confeſſer, & leur adminiſtrer en perſonne les Sacremens ; & une fois, pour ne rien faire qu'avec prudence, ayant mis en déliberation s'il n'étoit pas obligé de ſecourir luy-même ſon peuple en cette neceſſité ; & les Theologiens luy ayant répondu qu'il ſuffiſoit qu'il y pourvût par le miniſtere des autres ; & que de les ſecourir par luy-même étoit bien d'une plus grande perfection, mais non d'une neceſſité indiſpenſable ; parce qu'il devoit conſerver ſa vie pour le ſervice de ſon Egliſe : Ah ! ſi c'eſt une œuvre de perfection, s'écria-t-il, j'y ſuis donc obligé, puiſque mon état & ma qualité de Prélat m'obligent d'être parfait ; & l'on peut dire qu'il mit en pratique en cette occaſion ce que dit autrefois ſaint Paul dans

une autre, *Ego libentissimè impendam, & superimpendar ipse pro animabus vestris.* Je suis leur Pasteur, j'ay déja employé mes biens, pour nourrir leurs corps languissans & attenuez, je me donneray encore moy-même pour le salut de leurs ames. J'ay donné tout ce que j'avois, il ne me reste plus qu'à me donner moy-même en exposant ma vie, *Libentissimè impendam, & superimpendar.* Il s'expose au danger, sur ce principe, sans se ménager, & l'on peut dire, qu'il s'exposa autant de fois au martyre, puisque l'Eglise même reconnoît pour veritables Martyrs, ceux qui trouvent la mort dans cet exercice de charité; & quoy que par une protection singuliere du Ciel, il ait été préservé d'un peril si évident, sa gloire & sa couronne n'en sera pas moindre dans le Ciel, puisque la volonté y a été toute entiere; aussi ne regardoit-il la pourpre de Cardinal qu'il portoit, que comme un engagement au martyre, & un signe toujours present qu'il avoit devant les yeux, de donner sa vie pour son troupeau, quand l'occasion s'en presenteroit. Il l'a cherché mille fois cette occasion parmy les heretiques, il l'a échappée plus d'une fois; mais si les ennemis de la Religion ne luy ont pas ôté la vie, il l'a abregée par ses penitences rigoureuses, par ses jeûnes, par ses veilles, & par ses travaux continuels; de maniere que sa vie peut être comparée à celle des plus austeres penitens, ne couchant ordinairement que sur des ais, ne mangeant point de viande, se passant de feu durant les plus rudes Hyvers, se déchirant le corps de

chaînes de fer, & de disciplines sanglantes, & jeûnant presque toujours au pain & à l'eau ; c'est le témoignage qu'en ont rendu ses domestiques, & celuy que toute l'Eglise rendra éternellement à l'incomparable saint Charles, d'avoir été un modele des saints Prélats, pour avoir été tel que le grand Apôtre le demande ; d'avoir vêcu sans reproche, d'avoir donné les exemples des plus heroïques vertus, & d'avoir enfin remply les obligations de cet état, qui demande la plus haute perfection ; c'est cette loy de vie sainte & exemplaire qu'il a reçûë, & qu'il a si parfaitement gardée ; il n'a pas été moins fidele, & moins religieux à faire garder celle qu'il avoit établie pour le bon réglement de son Diocese, *Dedit illi legem vitæ, & disciplinæ.* C'est ce que nous allons voir en peu de mots, dans cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

FAire des Loix, & les garder soy-même, sont deux choses bien differentes, Messieurs, & il n'est rien de plus ordinaire en ce temps, que de voir les personnes les moins regulieres, & souvent même les plus déreglées, être les plus rigides, & les plus zelées à ranger les autres dans le devoir, & à faire observer les loix qu'elles prescrivent à ceux qui sont soûmis à leur autorité ; mais aussi il arrive par une juste punition de Dieu, qu'il n'y a point de personnes qui réüssissent moins dans leurs projets, à qui l'on se soumette moins volontiers, dont les loix soient violées plus impunément, & dont on supporte l'empire & l'autorité avec plus

d'impatience. Nous voyons même par experience, que leurs Reglemens, leurs Ordonnances, & leurs Commandemens, ne servent qu'à leur attirer les mépris, les censures, & les railleries des hommes, qui se font un plaisir malin de comparer leur vie avec leur loix, & leurs actions avec leurs préceptes, & indignez d'un zele si mal reglé, & de l'énorme disproportion qu'ils remarquent entre ce qu'ils font & ce qu'ils ordonnent, ils se portent comme par dépit à les violer, malgré la peine qui suit l'infraction, & pour leur montrer par leur desobéïssance, qu'ils sont indignes de commander; que voulez-vous, c'est le naturel des hommes, qui ayant la raison pour leur premiere loy, ne peuvent souffrir une conduite si peu raisonnable; mais aussi l'on peut dire que l'exemple de celuy qui commande, justifie, autorise, & appuye toutes les loix qu'il porte, & quand elles sont justes & utiles pour le bon ordre d'un Etat, d'une famille, ou de quelque societé que ce soit, l'on n'a rien à dire; on les embrasse avec joye, & animez par l'exemple du Legislateur, personne n'a plus de peine à se soumettre à la loy *Nulli gravis est jussio quæ constringit & principem*, dit un Pere de l'Eglise, ce que le Prince fait luy-même, il a droit de le commander, & personne ne peut avoir de juste prétexte de s'en dispenser.

Ainsi nôtre saint Prélat appellé de Dieu pour rétablir la discipline Ecclesiastique, & pour remettre le Clergé dans sa premiere ferveur, aprés s'être rendu luy-même si

saint, si parfait, & le modele de son troupeau par l'exemple de sa vie, comme parle le Prince des Apôtres, *forma facti gregis.* Il a poussé son zele plus loin, car il a entrepris la reformation de son Dioceſe, d'en bannir les vices, d'en corriger les abus, d'en exterminer tous les desordres, que les malheurs des temps ont introduits, & d'y faire revivre la pieté & la religion; voyons donc comme il s'y prend, & comment il en vient à bout par le bel ordre qu'il y établit, par les sages réglemens qu'il fait, & par la fermeté inébranlable qu'il apporte à maintenir l'un, & à faire obſerver inviolablement les autres. Je ne feray que les parcourir. 1. Petr. 5.

Premierement, comme il n'y a rien de plus beau, & de plus admirable que l'ordre, qui donne la beauté à tout le reſte; c'eſt à quoy saint Charles employe ſes premiers ſoins; il régla d'abord sa maiſon, en faiſant une Egliſe de son Palais; où tous ſes domeſtiques & ſes Officiers avoient leurs heures réglées pour la priere, & pour les autres exercices de pieté; & comme il y avoit un Intendant ſur toute ſa famille, pour les beſoins du corps, & qui prenoit ſoin du temporel, ſelon l'ordre que le Saint y avoit établi; il y en avoit un autre pour les beſoins de l'ame, lequel veilloit ſur les mœurs & ſur la conduite de chacun; la modeſtie, la douceur & l'honnêteté qui paroiſſoit dans les ſerviteurs, fit connoître à tout le monde, combien le maître luy-même étoit réglé, combien ſon eſprit étoit droit, & ſon cœur, comme celuy du Prophete Royal, porté à obſerver la loy

de Dieu ; mais il y aura peut-être peu de personnes qui croyent qu'il faille juger delà de sa sainteté, dont on se forme toute une autre idée, que celle que Dieu en a luy-même ; on croit qu'elle ne consiste qu'en des vertus d'éclat, & dans ces actions qui frapent les yeux, ou qui ont quelque chose de surprenant : nôtre Saint s'est assez fait admirer par cet endroit ; mais je crois qu'il n'est pas moins grand devant Dieu par ces petites choses dont les hommes font communément le moins d'état. Saint Augustin étoit de cet avis, lorsqu'il a appellé l'ordre le moyen unique de plaire à Dieu, *Ordo est quem si tenuerimus in via, perveniemus ad Deum, & quem nisi tenuerimus non perveniemus ad eum.* Puis qu'une vie réglée, & passée avec exactitude est d'un merite inconcevable devant ses yeux ; c'est par ce moyen que saint Ambroise nous assûre, que chacun peut être Evêque en sa famille, par le bon ordre, & par la régularité que tous les domestiques ne manqueront pas d'observer, à l'exemple de leur maître ; & c'est en quoy chacun est capable d'imiter le grand saint Charles, qui fit par ce moyen de son Palais, l'Ecole & le Seminaire des plus grands hommes, & des plus grands Prélats, d'où sont sortis douze Evêques formez de sa main & sur son exemple, sept Nonces Apostoliques vers divers Princes de la Chrêtienté, un de ses Officiers Cardinal, & un autre Pape, & tous firent éclater la pieté qu'ils avoient apprise sous un si grand Maître, qui pratiquoit luy-même ce qu'il enseignoit.

Digitized by Google

L'ordre & le bon réglement étant établ y de la ſorte dans ſa maiſon, il paſſa delà à ſon Clergé, & à tous les Eccleſiaſtiques de ſon Dioceſe, pour y retracer l'image de la primitive Egliſe. Ce qui ne fut pas une petite affaire, ny une entrepriſe d'une facile execution ; car comme il n'y en eût peut-être jamais un plus déreglé, ce Saint ne trouva jamais plus de réſiſtance, & n'eût jamais plus de beſoin de prudence & de fermeté ; ſix grands Seminaires qu'il établît d'abord, & qu'il fonda, luy donnerent un grand nombre d'Eccleſiaſtiques zelez, qu'il eût ſoin de rendre capables d'inſtruire & de prêcher les peuples ; il en peupla enſuite toutes les Egliſes, & leur bon exemple ſervît infiniment à réformer les autres ; ſa Cathedrale étant preſque deſerte, pour le peu de revenu qu'il y avoit, devint bien-tôt floriſſante par la prévoyance, & le crédit qu'il eût de le faire augmenter, & d'en donner les premieres dignitez aux perſonnes les plus vertueuſes. De maniere que du plus ſcandaleux Clergé qui fût dans l'Italie, il en fit le plus ſaint & le plus réglé ; tant l'exemple donne de force aux Loix, & aux Reglemens que l'on fait pour la réformation des autres ! Toutes les autres Egliſes de ce grand Dioceſe, & tous les autres Eccleſiaſtiques ne purent tenir contre les ſoins, & la vigilence de ce Paſteur éclairé, qui donne ordre à tout par ſes frequentes viſites, qui remedie à tout par ſes ſoins, qui prend connoiſſance de tout par ſon exactitude, & qui s'applique, par principe de conſcience, à ce que chacun y faſſe ſon devoir,

Digitized by Google

avec la derniere regularité ; delà suivit bientôt la réformation entiere des mœurs de tout le peuple ; parce que quand les Ecclesiastiques vivent dans une exacte réforme, l'on peut dire que tout le monde vit dans l'ordre ; comme au contraire leurs desordres causent un déreglement universel dans toutes les conditions, parce que comme ils sont obligez par leur état, à une vie plus sainte & plus réguliere, de quelque côté qu'ils se tournent, soit pour le bien, soit pour le mal, leur exemple est comme un premier mobile, qui donne l'impression & le mouvement à tout le reste.

Ce qui n'empêcha pas que nôtre Saint n'employât de son côté, les moyens les plus efficaces pour mettre tout le monde dans l'ordre, se servant de ceux-cy pour régler ceux-là, fondant des Colleges pour instruire la jeunesse dans la pieté ; des maisons de refuge, où les pauvres filles, que la necessité exposoit au desordre, fussent élevées ; les pauvres & vagabonds avoient leurs Hôpitaux, & leurs lieux de retraite ; il fit des Seminaires où les enfans des pauvres Gentilshommes étoient élevez & entretenus ; il fonda des Convens de Religieux les plus réformez, pour donner l'exemple aux autres, & pour attirer les benedictions du Ciel par leurs prieres, contre l'heresie qui s'insinuoit par tout ; il institua une Congregation qui n'avoit autre employ qu'à veiller & à rechercher si quelqu'un n'avançoit point, ou ne soûtenoit point quelque erreur, laquelle, par ce moyen, étoit étoufée dés sa naissance ; toutes les Egli-

ſes étoient pourvûës de Catechiſtes pour inſtruire les enfans, tous les villages de zelez Miſſionaires qui y firent tant de fruit, qu'on ne voyoit que proceſſions, que pelerinages, & que dévotions dans toutes les campagnes; les païs où l'hereſie avoit déja penetré, comme les Griſons revinrent dans le ſein de l'Egliſe, par le ſoin qu'il eût de leur envoyer des Predicateurs Apoſtoliques capables de confondre l'erreur, & de leur faire ouvrir les yeux à la verité; il n'y eût, en un mot, état, ny condition, ny famille, qui ne changeât de vie, avec l'étonnement de tous les autres Prélats, qui à l'exemple de ce grand Saint, entreprirent de régler leur Dioceſe ſur le ſien. Ne voila pas, Meſſieurs, avoir reçû de Dieu une loy d'ordre, & de diſcipline, puiſqu'il la rétablît ſi glorieuſement par tout, *Dedit illi legem vitæ, & diſciplinæ.*

Mais afin que le fruit en fût auſſi ſolide, & auſſi durable qu'il étoit étendu & univerſel; il ne ſe contente pas de mettre ainſi l'ordre par toute l'Italie, il fait des Loix & des Reglemens pour maintenir, & pour conſerver cette diſcipline en ſa vigueur; mais avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'on ne peut douter que ce ne fût l'Eſprit de Dieu qui les luy inſpiroit, auſſi eſt-ce de ſes decrets que l'Egliſe a pris depuis ſes plus beaux Statuts, pour la conduite des Paroiſſes & des mœurs de ceux qui ſont conſacrez à l'Autel: il a tenu, durant le temps qu'il a été Archevêque de Milan, cinq Conciles Provinciaux, & ſix Synodaux, où tout ce qui ſe peut imaginer d'utile, de neceſſaire, de bienſeance, de

devoir, de précepte, de conseil y est prescrit dans un détail où rien n'est oublié ; & c'est delà que toutes les autres Eglises qu'on a vû depuis vivre dans la regularité que demande la sainteté de leur état, ont puisé ce qu'elles ont de plus édifiant pour la majesté des ceremonies, de plus saint pour l'administration des Sacremens, de mieux reglé pour leurs fonctions, & de plus sagement étably, *Dedit illi legem vitæ, & disciplinæ.*

Ce n'est pas assez, autant que ce Saint a de prudence pour faire de si saints réglemens, autant apporte-t-il de soin & d'application à les faire exactement observer ; c'étoit ce qu'il disoit souvent luy-même, que c'est augmenter le desordre, que de faire des loix, sans tenir la main à les faire garder ; parce que c'est multiplier les crimes, & que le mal est plus grand quand il est accompagné de l'infraction d'une loy, que quand elle n'a point été portée ; c'est pourquoy outre ces Conciles & ces Synodes, il faisoit des assemblées de ses Doyens & de ses Archidiacres, pour luy faire un fidele raport de la maniere dont chaque réglement s'observoit, des difficultez qui se trouvoient sur chaque article ; là, les avis, les remedes, les secours, & tout ce qui en pouvoit faciliter l'execution y étoit examiné, & tout malade qu'il étoit souvent, il se faisoit instruire & rendre compte de tout, avec une exactitude & une application, qui marquoit bien qu'il travailloit à l'ouvrage du Seigneur ; aussi le fruit répondit-il à ses soins.

Mais le grand ouvrage auquel il s'appliqua avec plus de soin, qu'il poursuivit avec plus d'ardeur, & dont il fit sa grande affaire, fut celuy d'où dépendoit la réformation de l'Eglise en general; je veux dire le Concile de Trente commencé depuis si long-temps, transferé & interrompu tant de fois, & pour lequel tant de Papes & tant de Souverains s'étoient donné tant de mouvemens, sans en pouvoir venir à bout. Le Concile, qui devoit rendre la paix à la Chrêtienté, confondre les heresies, fixer & établir la creance & les bonnes mœurs des fideles, & décider en dernier ressort tout ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut faire pour être veritable Chrêtien; ce Concile que tant de Royaumes & de Provinces avoient demandé avec tant d'empressement, que tous les Ordres avoient si long-temps attendu, & aprés lequel l'Eglise universelle avoit si long-temps soûpiré; ce Concile, dis-je, fut enfin conclu par les soins & par les sollicitations de saint Charles, & l'on peut dire que ce fût autant son ouvrage, que celuy des Papes & des Souverains qui y employerent toute leur autorité. Certes, quand il n'auroit rendu que ce service important à l'Eglise, il meriteroit la gloire d'être le reparateur de la discipline Ecclesiastique, ayant eu tant de part à ce Concile, qui contient tout ce que l'on peut souhaiter pour ce grand dessein, & d'autant plus qu'il fut le premier qui en fit observer les decrets, qui gouverna son Diocese selon ses Réglemens & ses Statuts, & que ce fût à sa sollicitation que le Pape établit la Congregation, qui s'appelle du saint

Concile, où se décident encore aujourd'huy tous les doutes, & toutes les contestations qui naissent sur l'intelligence de ses Canons, & de ses decrets, comme celui qui a tellement reglé tout ce qui regarde la foy, les bonnes mœurs, & la discipline de l'Eglise, que ce seul Concile, pour suppléer à tous les autres : Disons donc encore une fois *Dedit illi legem vitæ, & disciplinæ.* Que Dieu luy a donné non seulement une loy, pour luy servir à luy-même de régle de vie, mais encore une loy d'ordre, & de discipline, pour la reformation de l'Eglise en general.

Particulierement si vous ajoûtez en troisiéme lieu à cet esprit d'ordre & de discipline, la fermeté qu'il a toujours fait paroître à les faire observer, puisque sans un cœur aussi droit & aussi intrepide, que le sien, il eût été impossible de réüssir dans une entreprise, que mille contradictions du côté de son peuple, mille obstacles & mille oppositions du côté des puissances Ecclesiastiques & seculieres sembloient rendre chimerique. Il eut en tête les Vice-Rois, & les Gouverneurs qui regardoient ces réglemens des mœurs, comme autant d'attentats sur la liberté publique ; il eut à soûtenir la fureur d'une populace mutinée, & resoluë de garder ses vieilles coûtumes, & de les défendre, comme ses privileges & ses immunitez, à quoy elle ne pouvoit souffrir qu'on donnât la moindre atteinte. Il luy fallut essuyer les insultes des libertins, qui attenterent plus d'une fois sur sa vie. On l'a voulu assassiner jusqu'à l'Autel, en celebrant les divins Mysteres, & ce

ne fût que par un miracle tout évident qu'on trouva à ſes pieds la bale qu'on luy avoit tirée de trois pas, lorſqu'il faiſoit ſa priere à genoux dans ſon propre Palais; mais tout cela ne fut pas capable de luy faire changer de réſolution, ny de ralentir ſon zele; les prieres & les interceſſions des Grands ne le purent jamais empêcher d'uſer de l'autorité, que ſon caractere luy donnoit, pour arrêter les deſordres, & pour faire garder ſes Réglemens; jamais il ne mollit par la conſideration du rang & de la qualité des coupables; jamais il ne défera aux importunitez de ſes amis, lorſqu'il y alloit des interêts de Dieu, toujours ferme dans l'execution des ordres qu'il avoit établis, aprés toute la déliberation d'une prudence conſommée: mais au reſte ſi doux & ſi charitable envers les pecheurs, qu'il pleuroit avec eux, s'attendriſſoit ſur leurs propres miſeres, & qu'il prenoit ſur luy-même la peine & la ſatisfaction que meritoient leurs crimes; & ſi miſericordieux, qu'il n'a jamais vangé les injures qu'il a reçûës, que par les bienfaits dont il accabloit ceux qui l'avoient le plus cruellement outragé; juſqu'à employer toute ſon autorité pour retirer des mains de la juſtice ce malheureux aſſaſſin, qui avoit attenté ſur ſa propre vie. D'où l'on doit inferer que cette fermeté inflexible qu'il avoit à faire garder l'ordre & la diſcipline, & à obliger chacun à faire ſon devoir, ne venoit que d'une droiture de cœur, qui ne pouvoit plier, pour aucune conſideration humaine, & d'un amour de la juſtice à l'épreuve de la crainte, de la

complaisance, & de tout respect des hommes.

Conclusion. Voila, Messieurs, quel a été le grand saint Charles Borromée, dont je puis dire, pour conclusion de son Eloge, & de tout ce discours, ces paroles de l'Apôtre, *Talis decebat ut esset nobis Pontifex, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus*, qu'il falloit un Pontife de ce caractere, un Prélat Saint, aussi éloigné des déreglemens du siecle, aussi irreprochable dans sa vie, & aussi élevé dans sa sainteté, que l'étoit ce grand Saint, pour rendre à l'Eglise son premier éclat, & sa prémiere sainteté, pour donner la vigueur à ses loix, & pour rappeller sa premiere ferveur. Tout autre qui eût entrepris cette réformation, sans y employer l'exemple d'une vie toute sainte, une mortification aussi parfaite, un dégagement aussi entier de tous ses interêts, une droiture d'ame aussi inflexible, & un zele aussi infatigable, eût succombé sous le poids de cette entreprise; mais rien n'est impossible au zele ardent d'un homme qui a l'autorité en main, qui parle par exemple, & qui n'a en vûë que le salut des hommes, & le desir de faire servir Dieu: & delà, Chrêtiens, vous devez avoir conçû, que quoy que tout soit admirable dans ce grand Saint, & que tout le monde y trouve de quoy imiter, ce qui fait cependant son caractere propre, & particulier, que peu de personnes imitent aujourd'huy, est ce zele pour la sanctification des autres autorisé par son exemple, & soûtenu par la sainteté de sa vie, *Dedit illi Deus legem vitæ, & disciplinæ.*

Digitized by Google

Helas! Meſſieurs, il ſe trouve aujourd'huy aſſez de gens zelez pour la réformation d'autruy, nous ſommes en un ſiecle qui aime la morale étroite, on ne ſçauroit preſcrire de loix aſſez gênantes, ny inventer de direction aſſez ſevere; ceux qui ſont établis pour veiller ſur la conduite des autres, ne manquent guere de faire de beaux Réglemens, de citer les Coûtumes, de renouveller les anciens Decrets, & d'en faire de nouveaux: jamais plus de préceptes, plus de loix, plus de perſonnes qui s'ingerent de diriger, & de réformer les autres, Directeurs, Peres ſpirituels, Predicateurs, tout eſt plein de cenſeurs & de réformateurs du genre humain; & d'où vient donc ſi peu de réforme, & ſi peu de ſainteté, puiſqu'il n'y eût jamais tant de loix? c'eſt qu'elles ne furent jamais ſi mal obſervées; c'eſt qu'autant qu'on eſt zelé pour la perfection des autres, autant néglige-t-on la ſienne propre; & comme diſoit le Sauveur, en parlant des Phariſiens, *dicunt & non faciunt*, ils diſent des miracles, ils portent des loix toutes ſaintes, mais ils ne les gardent pas eux-mêmes, & leur vie ne répond pas à leurs paroles; ils ne joignent pas ces deux choſes, qui doivent être inſéparables, *legem vitæ, & diſciplinæ.* Il faut être ſaint ſoy-même, avant que de ſanctifier les autres, & mener une vie reglée & ſans reproche, pour porter les hommes à recevoir la loy, & la régle que nous voulons leur preſcrire; c'eſt l'accord & l'aſſemblage de ces deux choſes, qui vient à bout

Matt. 23.

de la réformation de tout le monde, qui ouvre le chemin du Ciel aux autres, & qui nous donne droit à nous-même d'y prétendre. Je vous le souhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE SAINTE ELIZABETH, PRINCESSE DE TURINGE.

Certamen forte dedit illi ut vinceret ; *Sapient.* 10.

Dieu luy a ſuſcité un rude combat, pour luy donner le moyen de remporter une glorieuſe victoire. En la Sageſſe, Chap. 10.

IE ne puis, Meſſieurs, vous faire un portrait plus achevé de l'illuſtre Princeſſe ſainte Elizabeth, dont vous honorez la memoire en ce jour, qu'en luy appliquant ces paroles, que le Sage dit de l'ancien Patriarche Joſeph, que la divine Providence voulut faire paſſer par les deux differens états d'un extrême abaiſſement, & d'une ſouveraine élevation, pour ſervir dans l'une &

dans l'autre fortune, de modele, de constance & de fidelité, *Certamen fortè dedit illi ut vinceret.* C'est en effet les deux grands combats que la vertu des justes a à soûtenir, & les deux grandes épreuves ausquelles Dieu a coûtume de les mettre; la grandeur & l'humiliation, l'abondance & la misere, & ce qu'on appelle la prosperité & l'adversité; car l'on peut dire que celuy qui a passé par cette double épreuve, est veritablement saint, & veritablement grand. Il faut une force toute extraordinaire, & une vertu au dessus du commun, pour ne pas être ébloüy de l'éclat des richesses & des honneurs, pour se tenir ferme sur un pas si glissant, & pour demeurer attaché à son devoir, sans abuser de l'autorité que donne une haute naissance, & la qualité de Souverain; aussi est-ce ce qui donne de l'admiration au saint Esprit même, *Quis est hic & laudabimus eum? Fecit enim mirabilia in vitâ suâ.* D'ailleurs quelle grandeur d'ame, & quel miracle de force & de constance ne faut-il point, pour n'être point ébranlé ny abatu par la chute de sa fortune, pour supporter la révolution la plus fâcheuse & la plus imprévûë, sans se plaindre, & pour benir Dieu dans les persecutions, & dans l'accablement de tous les malheurs? C'est ce qui a fait admirer le courage & la patience du saint homme Job, mais de voir une grande Princesse, fille d'un Roy, l'épouse d'un Prince souverain, passer d'un extremité à l'autre, & faire éclater dans l'un & dans l'autre état, une fidelité constante & inébranlable, sans jamais se démentir,

Eccli. 31.

vous

vous m'avouërez que c'eſt le caractere d'une vertu heroïque, & d'une ſainteté conſommée. C'eſt ce que nous verrons dans l'incomparable Princeſſe de Turinge ſainte Elizabeth, aprés que nous aurons imploré les lumieres du ſaint Eſprit, par l'entremiſe de celle qui a été la plus grande & la plus affligée de toutes les pures creatures.

Ave Maria.

C'Eſt, Chrêtiens, une queſtion qui n'eſt pas moins utile qu'agreable, ſur laquelle non ſeulement les Orateurs prophanes; mais même pluſieurs ſaints Peres ont étalé leur éloquence, dans lequel de ces deux états, la force & la vertu eſt d'un plus grand ſecours; ou pour demeurer dans les juſtes bornes de la moderation, dans la proſperité d'une floriſſante fortune, ou pour ſouffrir conſtamment toute la malignité, & les plus cruels outrages de la perſecution des hommes. Quelques prévenus que ſoient les eſprits en faveur de l'adverſité, qui a beſoin d'un courage pluſqu'humain, pour ſe ſoûtenir dans les diſgraces, & quoy que l'on diſe ordinairement que c'eſt là où la force paroît avec plus d'éclat; la queſtion cependant ne laiſſe pas d'être conteſtée, & le party qui tient pour la proſperité ne manque pas de fortes & de puiſſantes raiſons; puiſqu'il faut ſans doute dans cet état un grand fond de moderation, pour s'élever au deſſus de ſa fortune, pour maintenir ſon ame dans la même ſituation, pour reprimer l'impetuoſité de ſes paſſions, pour garder enfin une extrême

retenuë en toutes choſes, & n'uſer de ſa puiſſance que dans les regles de ſon devoir. Ce qui me fait entrer aſſez volontiers dans le ſentiment du grand ſaint Auguſtin, que pour être un grand Saint dans l'adverſité, & dans les miſeres, on n'a beſoin que d'une vertu, qui eſt la patience; au lieu que pour vivre en Chrêtien dans la proſperité, & dans l'affluence de toutes ſortes de biens, toutes les vertus y ſont auſſi neceſſaires; parce qu'il y a mille meſures à garder, mille déſordres à craindre, mille devoirs à régler, & mille obſtacles à ſurmonter.

Je vous laiſſe, Meſſieurs, toute la liberté de vos ſentimens touchant cette conteſtation, quelque party que vous embraſſiez, je me ſerviray de vos raiſons pour élever la gloire de l'incomparable ſainte Elizabeth, qui s'eſt tellement ſignalée dans l'un & dans l'autre état, que j'oſe bien avancer d'un côté qu'il y a eu peu de perſonnes, qui dans une haute naiſſance, & dans une égale fortune, ſe ſoient ſervis de tous ces avantages pour les interêts de Dieu, & qui y ayent fait voir une plus grande fidelité; & de l'autre peu, qui dans une revolution plus ſubite ayent fait éclater plus de conſtance & de generoſité chrêtienne parmy tant de malheurs. Voila les deux grands combats qu'elle a eu à ſoûtenir, & les deux grandes épreuves par où elle a paſſé, pour arriver juſqu'au plus haut degré de ſainteté, *Certamen forte dedit illi ut vinceret.* Et comme ce ſont les deux choſes qui ont partagé toute ſa vie, elles feront auſſi tout le partage de ce Diſcours.

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE.

NE trouvez pas étrange, Messieurs, si je dis d'abord que le premier combat où cette grande Sainte a donné des preuves de son courage, & où sa fidelité a été mise aux plus rudes épreuves, a été dans l'état de sa prosperité ; c'est-à-dire dans la grandeur, parmy les avantages de sa dignité, & dans le pouvoir que lui donnoit ce haut rang, où Dieu l'avoit fait naître. En effet, outre toutes les difficultez qui sont communes à tous les hommes pour devenir Saints ; les Grands ont des obstacles tout particuliers, & qui semblent attachez à leur condition : les autres ont à combattre leurs passions, leurs vices, & le penchant de la nature corrompuë, qui les entraînent vers le déreglement ; mais les Grands outre cela, ont à se défendre contre le monde, qui a bien d'autres charmes pour eux, que pour le reste des hommes. Ils ont, pour la plus part peu de pieté, & peu de sentimens de religion, ayant l'esprit dissipé par les objets qui frapent leurs sens ; au lieu qu'ils auroient plus de besoin que les autres de rentrer souvent dans eux-mêmes. Ils sont superbes, & entêtez de leur propre grandeur, & cependant il faut qu'ils s'humilient pour être sauvez ; ils sont attachez aux biens de la terre, & aux richesses, dont ils ont besoin pour soûtenir l'éclat de leur fortune, & leur cœur en doit être absolument détaché ; ils sont naturellement portez aux plaisirs, & ont plus de besoin que personne du monde de la mortification chrêtienne. C'est, Messieurs, contre tous ces obstacles, & contre chacun

de ces ennemis en particulier, que sainte Elisabeth eut à combattre.

La naissance la fit fille d'un Roy d'Hongrie, & luy donna tous les avantages de l'esprit & du corps que l'on pouvoit souhaiter; ce qui la fit destiner dés le berceau à une alliance illustre, & enlever dés l'âge de quatre ans de la maison de son pere, pour être élevée dans une Cour étrangere, jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être l'épouse du Lantgrave de Turinge, distingué entre les Princes d'Allemagne par la puissance & par l'étenduë de ses Etats, & d'une maison qui avoit déja donné plusieurs Empereurs, & qui l'eût été luy-même si la mort ne l'eût pas enlevé en la fleur de son âge. Ce fût en cette Cour que l'heureux naturel qu'Elizabeth avoit pour la vertu, & les semences de pieté que l'on y remarquoit déja, eussent sans doute été bientôt étoufées par la mauvaise éducation qu'on luy donna, si la grace du Ciel n'eût été plus puissante, & ne l'eût soûtenuë contre les railleries de tous les Courtisans, & contre la jalousie d'une belle-sœur, qui ne pouvoit souffrir l'éclat de cette vertu naissante, & de la pieté qui sembloit née avec nôtre Princesse, ou du moins qui sembloit avoir prévenu l'usage de la raison: puisque tout enfant qu'elle étoit, elle ne tenoit rien des inclinations de cét âge, qui est porté aux divertissemens; elle faisoit tout son plaisir de se prosterner aux pieds des Autels, à lever les mains & les yeux au Ciel, marquant dés-lors que c'étoit-là où elle portoit son cœur, & où elle mettoit toutes ses esperances. Lorsqu'on l'obligeoit à

ſe divertir avec ſes compagnes, qu'on élevoit avec elle; elle ſe déroboit ſecrettement, & ſe cachoit dans la Chapelle du Palais pour faire ſes prieres. A meſure qu'elle avançoit en âge, ſa devotion prenoit de nouveaux accroiſſemens, la fin de ſon ſommeil étoit le commencement de ſa priere, en laquelle elle paſſoit la plus grande partie de la nuit à genoux; & outre le ſacrifice du ſoir & du matin qu'elle faiſoit à Dieu, par une fervente oraiſon, toute la journée elle n'eſtoit occupée que de Dieu, & ne pouvoit ſouffrir d'autre entretien.

Vous pouvez juger, Chrêtiens, ſi des gens de Cour pouvoient s'accommoder de ce naturel, & s'il ne luy falloit pas déja une fidelité à l'épreuve, pour négliger les railleries continuelles des uns, & le mépris des autres. Il n'y avoit point de domeſtique qui ne ſe fît un merite de luy faire tous les jours quelque confuſion, à deſſein de tourner ſon eſprit au genie & aux manieres de la Cour, & de l'obliger à ſe défaire de cette pieuſe inclination, qu'on regardoit comme peu convenable au rang auquel on la deſtinoit. Les autres, comme ſa belle-ſœur, & les plus proches du Lantgrave, pouſſant leur malignité plus loin, envenimoient toutes ſes actions, & leur donnoient tout le mauvais jour qu'ils pouvoient, pour empêcher ſon mariage avec le jeune Prince, & s'efforçoient de luy en inſpirer de l'averſion; tous ceux qui la ſervoient étoient autant d'eſpions, mais qui ne remarquant dans ſa conduite que pieté, que douceur & que condeſcendance pour tout le monde, plai-

gnoient leur sort, de voir qu'on leur élevoit une Maîtresse qui feroit un Monastere de la Cour, & qui en banniroit le jeu, la pompe, & les divertissemens, qui l'avoient renduë la plus galante de toute l'Allemagne. Elizabeth n'étoit pas insensible aux traits de la raillerie la plus piquante, mais elle étoit fidele à Dieu, & jamais ny la crainte des hommes, ny leurs mépris, ny les préjugez que tous les Courtisans formoient au desavantage de son humeur, ne purent l'empêcher de pratiquer les plus saints exercices de pieté, dont elle ne se relâcha jamais pour tous les discours qu'on en pût faire.

Ainsi pour le premier essay, & pour la premiere épreuve de sa vertu elle vainquit le plus grand & le plus dangereux ennemy de la sainteté, qui est le respect humain, & cette honte qu'on a de se déclarer hautement pour Dieu; honte qui est un obstacle aux plus essentiels devoirs de la religion, & qui en détourne souvent les ames lâches, lesquelles jusques dans les obligations de pieté, se font un honteux esclavage des loix du monde. C'est le premier combat que le Demon livre à ceux qui commencent à se donner à Dieu, & qui embrassent la devotion: mais d'où nous pouvons juger combien nôtre Sainte étoit déja avancée dans la vertu, d'avoir vaincu un ennemy aussi redoutable que celuy-là, & d'avoir déja entierement triomphé du monde, qui, quand il ne peut nous séduire par ses charmes, nous attaque & nous poursuit par ses discours, par des railleries, & des

censures. Or cette victoire fut si entiere & si parfaite dans sainte Elizabeth, qu'il sembloit qu'elle eût pris à tâche, de fouler le monde aux pieds, de le buter dans toutes ses maximes, & de prendre tout le contrepied de sa conduite. Elle n'a point de plus grand plaisir que de visiter les pauvres, de les instruire, & de leur rendre les services les plus bas, elle s'abandonne à toutes les ferveurs de sa devotion, & fait tant qu'elle bannit enfin de la Cour le libertinage, l'impieté, le jeu, & tous les désordres qui regnent dans celle des autres Souverains, quand ils sont autorisez de l'exemple de ceux, qui font la régle & la loy de tous les autres.

Que si nôtre Princesse a eu assez de force pour combattre le monde, & mépriser ses railleries & ses censures: la pompe & l'éclat, & tout ce qu'il a de plus capable de séduire les hommes, & de les débaucher du service de Dieu ne fit pas plus d'impression sur son esprit. La providence qui l'avoit élevée dans ce haut rang, pour faire voir que l'on peut être fidele à Dieu dans les grandeurs de la Cour, aussi bien que dans l'humiliation d'un Cloître, permît qu'elle trouvât un époux qui luy étoit à peu prés semblable, & qui avoit des principes de probité & de religion, que les égards qu'il devoit à sa qualité de Prince ne luy firent jamais oublier; il fut presque le seul qui reconnut le tréfor qu'il possedoit, & l'estime qu'il en fit, & qui n'étoit pas moindre que l'affection qu'il luy portoit, arrêta tous ces discours, & luy fit fermer l'oreille à tous les conseils qu'on luy

donna de la renvoyer; ravy au contraire de se former sur un si bel exemple qu'il avoit devant les yeux, il se fit son disciple dans la pieté, sans perdre dans tout le reste l'autorité de Maître & de Souverain. C'est pourquoy il luy donna toute liberté de suivre les mouvemens de la grace, & de continüer les actions de vertu qu'il admiroit en elle, se reservant le seul pouvoir de moderer les excés de sa ferveur.

Ce fut donc alors qu'Elizabeth fit voir que Dieu, qui n'exclud aucune condition du Royaume des Cieux, comme chante l'Eglise; ôte l'esprit de Prince; c'est-à-dire l'esprit de grandeur & d'indépendance aux Souverains; quand il les appelle à son service, *Qui aufert spiritum principum*, dit le Prophete Royal; car non seulement cette Princesse conserva les sentimens d'une humilité chrêtienne dans sa grandeur, mais encore une ame toute penetrée de ceux de sa bassesse, lorsque tout la portoit à l'orgueil; elle s'abaisse aux pieds de tout le monde, elle n'a point de plus grand plaisir que de rendre jusqu'aux moindres services à ceux-là mêmes qui luy sont soûmis, elle ne souffre qu'avec chagrin & avec un déplaisir qu'elle ne peut dissimuler les déferences & les respects que l'on rend à sa dignité; & si elle est obligée de les souffrir en public, elle les défend dans le domestique, à ses Officiers; les titres d'Alteſſe, d'Excellence, de Grandeur sont pour elle des injures qui l'outragent; les plus pauvres, & les personnes de nulle consideration, sont celles qui ont le plus d'accés auprés d'elle,

Psal. 75.

prenant un ſingulier plaiſir de dompter cette fierté ſi naturelle aux Grands, & particulierement à celles de ſon ſexe, qui ſont élevées au comble des grandeurs. Ce ſentiment d'humilité qui la faiſoit ſans ceſſe s'aneantir devant Dieu, luy avoit fait quitter tout le faſte & toute la pompe d'une Souveraine, n'ayant rien qui la diſtinguât à la Cour, que ſa modeſtie, mettant toute ſon ambition & toute ſa gloire à deſcendre juſqu'aux plus vils miniſteres de la charité, & ſon humilité étoit ingenieuſe à trouver des prétextes pour cela, & à en chercher les occaſions. On eût dit qu'elle avoit tout-à-fait étouffé ce reſte d'amour propre, & aneanty ce deſir de la gloire ſi naturel à celles de ſon rang. Delà cette averſion qu'elle avoit pour le luxe des habits, & ſi elle étoit quelquefois obligée de ſe parer dans les ceremonies publiques; elles n'étoient pas plûtôt finies qu'elle prenoit un habit de laine de ſa façon, & dans un âge où cette paſſion a coûtume d'être la plus forte dans l'eſprit des Dames, & ſur le point de trouver un party, nôtre Sainte fit paroître toute l'averſion poſſible de cette ſomptuoſité ſi peu conforme au Chriſtianiſme, qui adore un Dieu pauvre & humilié.

Un jour étant entrée dans l'Egliſe toute couverte de pierreries qu'elle portoit dans les aſſemblées publiques, & ayant jetté les yeux ſur le Crucfix, helas! dit-elle dans ſon cœur, ton Dieu eſt tout nud, attaché à une croix, & tu es vêtuë en Princeſſe, parée des richeſſes de la terre & de la mer; il eſt couronné d'épines, & tu es couronnée d'or, comme ſi

cette veuë & ce reproche qu'elle se faisoit à elle-même luy eût percé le cœur, elle tomba pâmée & comme morte, sans poux & sans mouvement, & à peine fût-elle revenuë par le prompt secours qu'on luy donna, qu'elle prît la résolution de ne porter jamais ces ornemens, que la necessité, & la soumission qu'elle devoit au Prince son époux ne l'y obligeât. Admirable exemple, Mesdames, & qui doit confondre ces vanitez criminelles, qui ruinent & l'humilité chrêtienne, & la modestie tout à la fois, par tant de modes étudiées, par des affeteries si indécentes, & des airs si mondains; car enfin où est l'humilité & la modestie du Christianisme parmy ce faste & tout cet appareil? où est la fuite & la haine du monde, en portant les marques de l'attachement criminel qu'on y a? Certes s'il est vray, comme dit l'Ecriture, qu'une femme modestement vêtuë est grace sur grace, *Gratia super gratiam, mulier sancta & pudorata.* Il est indubitable que c'est crime sur crime qu'une femme vêtuë immodestement, qui fait douter de son innocence, par ces ajustemens scandaleux, puisqu'elle peche contre tant de préceptes tout à la fois, bien éloignée de la sainteté de nôtre Elizabeth, qui au milieu de sa Cour n'a nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie, & qui au lieu de s'amuser à parer une idole du monde, employe ses grands biens à nourrir & à vêtir les membres de Jesus-Christ, dans les pauvres.

Nôtre Sainte étoit entrée dans ces sentimens dés ses plus tendres années, puisqu'il

ſembloit que la miſericorde fût née, & eût cru avec elle, comme parle le ſaint homme Job : cette inclination étoit ſi forte que tout ce qu'elle avoit, tout ce qu'elle pouvoit ménager ſur ſa dépenſe neceſſaire, & tout le fruit de ſes épargnes étoit le patrimoine des pauvres ; de maniere que pour exprimer en un mot, ſa charité, il faut dire qu'elle a tout donné; de maniere que d'une grande Princeſſe, elle s'eſt fait pauvre elle-même, juſqu'à ne vivre, durant tout ſon veuvage, que du travail de ſes mains, pour l'amour de celuy, qui, ſelon l'Apôtre, de riche qu'il étoit s'eſt fait pauvre pour nôtre amour ; & ſi le Sage compte entre les actions de la femme forte, les liberalitez qu'elle fait aux neceſſiteux, en diſant qu'elle a ouvert les mains pour leur donner, ou qu'elle les a étenduës pour les ſoulager, *Manum ſuam aperuit inopi, & palmas ſuas extendit ad pauperem.* Qui peut conteſter cette gloire à nôtre Sainte, qui pour être fidele à ſon Dieu, dans un état où les autres oublient leurs plus eſſentiels devoirs, & amaſſent avec tant de ſoin, pour dépenſer enſuite avec une égale profuſion, a eu la force de ne retenir que ce qu'elle n'a pû donner : qui a ouvert ſon cœur à la compaſſion, & ſes mains à l'aumône, ſans jamais les refermer, tandis qu'elle a eu de quoy faire des largeſſes? Aprés avoir employé ſes revenus à loger ſon Dieu dans des Temples magnifiques qu'elle fît bâtir, & à parer ſes Autels, elle obtint du Prince ſon époux de diſpoſer du fond en faveur de ſes Temples vivans, qui ſont les pauvres dont elle nourriſſoit juſqu'à neuf cent par jour, à

bâtir des Hôpitaux, & à les entretenir. Et ſa charité alla ſi loin, qu'on luy en fit un crime dans la ſuite, en l'accuſant d'avoir fait un Hôpital de toute la Turinge, & de s'être reduite elle-même à la mandicité. Ses Intendans en firent des plaintes au Lantgrave, par un détail odieux de tous les meubles précieux qu'elle avoit vendus, de toutes les terres de ſon domaine qu'elle avoit alliennées, de tous les revenus qu'elle avoit diſſipées : mais ces plaintes n'eurent point d'autres réponſes que des approbations, que ce religieux Prince donna à leur zele, mais avec des deffenſes de s'oppoſer aux charitez de la Princeſſe, pourvû qu'elle ne touchât point à la Principauté, & aux Villes qui compoſoient ſon Etat.

La Princeſſe ayant donc main-levée, aprés avoir donné tout ſon argent, elle en fait de ſes pierreries & des bijoux, dont ſa mere l'avoit chargée en ſortant de Hongrie, & qui firent une partie de la dot de ſon mariage, parmy leſquels on comptoit grand nombre de couronnes & de diadêmes d'un prix ineſtimable ; elle regarda tout cela comme les dépoüilles du monde qu'elle avoit vaincu, & qui ne devoient être employées qu'aux uſages de la charité. Elle ſe dépoüilla mille fois de ſes propres habits, qu'elle donna à de pauvres filles, & un jour n'ayant rien donné à un pauvre qui l'importunoit, & qui l'avoit pourſuivie aſſez long-temps, lorſqu'elle alloit à une ceremonie où elle ne devoit paroître qu'en habit de Princeſſe, elle luy donna le manteau Ducal qu'elle portoit, tout chargé

de diamans, & qui étoit le plus riche meuble destiné pour ces ceremonies d'éclat. On le vint dire aussi-tôt au Prince, qui l'attendoit, & qui étoit en peine de ce qu'il diroit aux Ambassadeurs qu'il traitoit, si son épouse ne paroissoit pas avec toute la pompe que la fête demandoit; mais Dieu qui voulut faire voir combien cette charité luy avoit été agreable, ne voulut pas qu'il en reçût de la confusion, il alla luy-même à sa chambre pour la hâter de venir, & luy ayant demandé où étoit son manteau, & s'il pesoit trop pour la saison, il l'apperçût proche d'une muraille, où un Ange l'avoit raporté, ou bien un autre tout semblable; & souvent elle a paru avec un habit miraculeux en pareilles rencontres, aprés que la charité l'avoit dépoüillée des siens propres.

Si les Grands du monde sont naturellement portez à l'orgueil, à l'ambition, & à cette cupidité d'amasser des richesses pour satisfaire leurs passions, ils n'ont pas moins de penchant aux plaisirs des sens, & croyent que leur qualité & leur naissance leur donne droit de mener une vie molle & sensuelle, ou du moins les dispense des rigueurs de la penitence; mais ce qui doit passer pour un miracle de grace, dans nôtre grande Princesse, c'est de s'être non seulement défenduë de tous les charmes du monde, mais encore d'avoir pratiqué la mortification & la plus grande austerité à la Cour, qui est le sejour de tous les plaisirs & des divertissemens; car c'est là que les occasions d'offenser Dieu sont toujours présentes, où les exemples sont une coûtu-

me & une loy, à laquelle chacun se conforme: quel empire le vice n'y exerce-t-il point? & n'est-ce pas, selon saint Ambroise, où la mort, c'est-à-dire le crime, entre par tous les sens, où l'on prend le poison par les yeux, & par les oreilles; & ne faut-il pas un secours particulier du Ciel pour y conserver l'innocence? mais pour s'y faire Saint, & y pratiquer la mortification chrêtienne dans le plus haut degré, ne faut-il pas un prodige de grace? C'est ce que nous devons sans doute admirer dans sainte Elizabeth, en qui l'amour de la Croix, & le desir d'imiter un Dieu crucifié, avoit entierement vaincu ce penchant; que les Grands ont aux plaisirs, & changé en un desir insatiable de macerer son corps par les plus grandes austeritez. De maniere que si elle eût suivy la ferveur de sa devotion, & si elle n'eût apprehendé d'aller contre les ordres de Dieu, en ne consultant que son propre esprit, elle eût bien-tôt consumé sa vie par les rigueurs de la penitence. Les jeûnes, les veilles, & les cilices étoient presque comptez pour rien, sa vie étoit une continuelle abstinence au milieu des festins les plus somptueux, par un rafinement de mortification, si j'ose ainsi parler; parce que la victoire a bien plus de difficulté & de merite de se moderer dans l'abondance d'une table délicieuse, que de se contenter du peu que l'on a dans sa pauvreté; les haires picquantes qu'elle portoit sur sa chair, lorsqu'elle étoit obligée de se parer, la consoloient du déplaisir qu'elle avoit de se montrer avec ces ornemens, & les disciplines sanglantes dont elle déchiroit son

corps impitoyablement, la dédomageoient en quelque façon de ce qu'elle croyoit perdre dans les divertiſſemens innocens, dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer.

Auſſi les Hiſtoriens de ſa vie nous aſſûrent, que jamais ame plus pure & plus innocente n'étoit entrée plus ſolidement dans l'eſprit de penitence, qu'elle eût portée juſqu'aux plus grands excés, ſi un ſage Directeur, en qui elle avoit pris confiance, n'eût moderé ſa ferveur; mais comme la charité eſt ingenieuſe, elle trouva le moyen d'accorder l'obéïſſance avec ſon deſir; non ſeulement en ſe privant de tous les plaiſirs des ſens, mais en inventant à chacun leur propre ſupplice, dans les exercices de charité qu'on luy permettoit; car elle paſſoit les journées entieres dans les chaumines des pauvres, dans les cachots les plus infects, & dans les hôpitaux, dont la puanteur faiſoit mal au cœur à tous ceux qui l'accompagnoient; & là, une Princeſſe d'une conſtitution foible, & délicate penſoit les playes des pauvres, baiſoit les ulceres des lépreux, leur donnoit à manger, & faiſoit leurs lits, avec un viſage riant, & un contentement incroyable. Son plaiſir étoit de penſer les enfans tout couverts de gratelle & de puſtules, & d'autres ſemblables maux les plus capables de luy donner de l'horreur. Qui pouroit icy dire les victoires qu'elle remporta ſur elle-même, dans l'averſion naturelle que l'on a de ces ſortes d'objets, & dans la délicateſſe de ſa complexion? de quel artifice ne s'aviſa-t-elle point pour ſatisfaire en même temps & ſa charité, & le deſir qu'elle

avoit de ſe vaincre ; elle en fit entrer ſecrement deux dans ſon Palais, un tout hideux pour la faim qui luy dévoroit les entrailles, & à qui un mal honteux rongeoit la tête, qui n'étoit plus qu'une croute d'ordure, elle le lave, & nettoye de ſes propres mains toute l'infection ; elle prend ſoin de l'autre, qui étoit paralitique, & travaillé d'un flux de ſang, & luy rend toutes les aſſiſtances que l'on peut plûtôt s'imaginer, que de décrire dans un mal contagieux, & dans un paralytique qui ne pouvoit en façon du monde s'aider luy-même, ny épargner la peine aux autres de le ſoulager.

Une autrefois ayant aperçû un lépreux ſi défiguré qu'elle en eût horreur : mais faiſant reflexion qu'elle ne pouvoit aſſez faire pour le Sauveur du monde, qu'elle conſideroit en ſa perſonne, elle le fit porter à ſon Palais, pour en prendre le ſoin, & animée de cette vive foy qui nous doit faire enviſager le Fils de Dieu dans le plus miſerable des hommes, elle le fait mettre dans la chambre, & dans le lit du Prince qui étoit abſent; mais qui étant revenu plûtôt qu'elle ne penſoit, & l'ayant ſurpriſe dans cette occupation, en marqua de l'émotion & de la colere ; mais il n'eût pas plûtôt commencé à la quereller ſur cette charité ſi indiſcrete, qu'au lieu d'un pauvre il trouva le Fils de Dieu même caché ſous cette figure, lequel ſe fit connoître ſenſiblement, & luy dit les mêmes paroles qu'il avoit dites autrefois à ſaint Paul, c'eſt donc moy, Prince, que tu perſecute en improuvant la charité que l'on me fait. Elizabeth ne pouvoit ſans doute

trouver un meilleur deffenseur, ny un plus puissant motif pour continuer ces actions heroïques de charité, & de mortification tout ensemble, dont sa vie ne fut qu'une pratique continuelle, qui confondra un jour la délicatesse & la sensualité de tant de personnes, qui ne peuvent se faire la moindre violence, dont les corps accoûtumez aux délices ont horreur de toutes sortes d'austeritez, qui se persuadent qu'une vie de plaisirs, une vie d'oisiveté & de divertissemens est de la bienseance de leur condition. Ah! que répondront-ils un jour à cette grande Princesse, qui dans ce haut degré, où sa naissance & sa qualité l'avoient placée, n'a pas cru qu'un moment de sa vie dût être exempt de mortification, puisque si elle a été fidelle à Dieu dans l'état de sa grandeur & de sa prosperité, elle ne l'a pas moins été dans la révolution de sa fortune, & dans les plus grandes afflictions qui ayent jamais exercé les plus grands courages, *Certamen forte dedit illi ut vinceret.* Nous l'allons voir en cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'Est, Messieurs, une verité incontestable dans l'Ecriture, que l'affliction & les persecutions sont comme la pierre de touche de la vertu, sur laquelle l'on ne peut absolument compter, avant qu'elle ait passé par cette épreuve; de sorte qu'au lieu que l'on dit que c'est dans l'adversité & dans nos disgraces que nous éprouvons la fidelité de nos amis, tout au contraire c'est par la fidelité que nous témoignons à Dieu dans les traverses & dans les persecutions qu'on nous suscite, que nous

faisons voir que nous l'aimons veritablement. C'est ainsi que quand Dieu voulut faire paroître la fidelité de son serviteur Job, il permît qu'il tombât du faîte de la grandeur où il étoit élevé, dans l'accablement de tous les malheurs de cette vie; il voulut renverser sa fortune pour élever sa gloire, & le reduire en ce déplorable état, pour en faire un modele de constance & de fidelité. Elizabeth, Chrêtiens, avoit trop de vertu, de courage, & de grandeur d'ame pour ne pas être mise à cette épreuve; & je puis ajoûter que Dieu avoit de trop hauts desseins sur elle, pour permettre que cet éclat manquât à sa couronne. En effet, je ne sçay à quoy j'ay pensé de partager sa vie en sa bonne & mauvaise fortune, & j'ay eu plus d'égard à la justesse du discours pour en faire un éloge regulier, qu'à l'ordre & aux évenemens qui en font le sujet, puisque sa vie n'a été qu'une suite de persecutions, & un exercice continüel de la plus heroïque patience: cependant il semble qu'elles ne commencerent proprement à l'accabler, que depuis la mort du Prince son époux; car ce fut comme le signal qui donna main-levée à la haine d'une belle-mere, & à la jalousie d'une belle-sœur, qui luy en firent bien-tôt sentir les plus cruels effets.

Elle n'avoit pas encore essuyé les larmes que la mort d'une personne qui luy étoit si chere luy avoit fait couler, & à peine avoit-elle eu le temps de faire à Dieu un sacrifice de sa douleur, que les persecutions les plus outrageuses succederent aux afflictions les plus sensibles. Elle esperoit que la mort du

Digitized by Google

Prince rompant ſes liens, la mettroit du moins en liberté, & qu'elle pourroit dire à Dieu avec le Prophete, *Dirupiſti vincula mea*, je n'ay plus qu'à penſer, & à me conſacrer uniquement à vous, ſans partage, & ſans diviſion; mais elle connut bien-tôt que c'étoit encore en luy ſeul qu'elle devoit mettre ſes eſperances, puiſqu'elle ſe vit en même temps abandonnée de ſes plus proches, qui devinrent ſes plus grands perſecuteurs: dépoüillée de ſes Etats, elle croyoit qu'une vie particuliere la mettroit à couvert de la haine des hommes, & hors des atteintes de la fortune, & ce fut ce qui la mit hors de défenſe contre la fureur de ſes ennemis: enfin elle embraſſe la vie religieuſe, & elle y croit trouver un aſile, & c'eſt là que ſa patience eſt exercée par les plus rudes épreuves. Voicy donc, Meſſieurs, un modele de conſtance dans tous ces états differens, par où la providence l'a conduite; admirez les deſſeins de Dieu ſur les juſtes, & vous allez voir de quelle maniere il traite ceux qu'il cherit le plus tendrement. *Pſal.* 115.

La perſecution commença donc par ſes proches; ceux que l'autorité du Prince avoit retenu pendant ſa vie, & dont il avoit à peine arrêté les cenſures, & les injures les plus picquantes, & qui s'étoient ſervy de tous les artifices pour empêcher qu'il ne la prît pour ſon épouſe, employent maintenant la violence ouverte pour dépoüiller ſes enfans de la ſucceſſion de leur pere, & elle de la regence de ſes Etats, & de l'éducation des petits Princes ſes enfans. On gagne ſon beau-frere Henry

ce qu'enfin elle rencontre une pauvre étable abandonnée, qui luy sert de retraite, & qui la fait souvenir que la glorieuse Mere de Dieu s'étoit vûë reduite dans le même état, & obligée de prendre un semblable logement.

Providence adorable d'un Dieu où êtes-vous! & est-ce de la sorte que vous abandonnez vos plus fideles amis! Non, Chrêtiens, elle ne les abandonne pas, mais c'est ainsi qu'elle les éprouve, & que pour faire davantage éclater leur vertu, elle semble se cacher pour un temps; & c'est à ce rude combat qu'elle expose Elizabeth, qui fait paroître un courage plus qu'humain. Elle entre dans cette pauvre cabane comme dans son Palais, elle console les compagnes de son malheur, les rassûre, & les anime à souffrir pour Dieu; & ce spectacle est d'autant plus ravissant aux yeux de Dieu, qu'elle ne souffre pas seulement avec patience, mais avec joye, avec une volonté soumise, & avec un cœur remply de confiance, qui adore les ordres de son Createur: dans cet état, capable d'abatre une ame moins fidele, & moins solidement établie dans la vertu. Je n'avance point cecy sans raison, car ayant passé quelques heures dans ce déplorable abandon, avertie par le son d'une cloche, elle entre dans l'Eglise des Religieux de saint François, lorsqu'ils se levoient pour chanter l'Office divin, & aprés leur avoir exposé en peu de mots, le sujet qui l'avoit amenée dans ce lieu, & la joye qu'elle ressentoit de souffrir pour Dieu, elle les conjure de chan-

charité chrêtienne ne refuſe pas même aux plus miſerables, &, ſi par la permiſſion de ſes perſecuteurs, une ou deux perſonnes luy donnent le couvert pour quelques jours, ce fut pour la traiter avec tant d'indignité, qu'elle fut obligée de retourner dans cette miſerable étable, & encore fallut-il bien employer des prieres pour qu'on l'y ſouffrît. Ce fut alors que ſes entrailles s'émeurent de compaſſion, & qu'oubliant ſon propre malheur, ſon cœur éprouva tout ce que la tendreſſe de l'amour maternel eſt capable de faire reſſentir; elle ne trouva ny pain ny vivres pour nourrir les plus grands de ſes enfans; elle n'a ny lict ny berceau pour coucher les plus petits; la ſaiſon eſt rude, & dans cette étable, qui fait jour de tous côtez, elle ne peut les garantir du froid qui les tranſit. C'eſt ce qui eût été capable d'abatre ce grand courage, ſi la confiance qu'elle avoit en Dieu ne l'eût ſoûtenuë, & miſe dans une ſituation inébranlable. Qui pourroit compter enſuite les mépris, les inſultes, & même les outrages qu'elle reçût de ſes ſujets dans ce pitoyable abandon, qui dura aſſez long-temps. Vous en jugerez par un ſeul trait, que je n'ay pû lire dans ſon hiſtoire ſans indignation.

Une malheureuſe femme, que la Princeſſe avoit aſſiſtée dans ſa maladie, & qu'elle avoit tirée de la mendicité, par des charitez conſiderables, ſe trouva de front & à ſa rencontre dans un chemin boüeux & remply de fange; la Princeſſe déja avancée ſur la planche qu'on avoit miſe pour faciliter le chemin, apperçût cette femme qui entroit par l'autre

bout, & le chemin étant fort étroit, la pria d'attendre un moment qu'elle fût passée, lorsque cette impudente s'avance à grand pas, la heurte insolemment, la pousse, & la fait tomber dans le bourbier plein d'ordures, & s'arrêtant pour la considerer en cet état toute couverte de bouë avec un ris mocqueur, la raille, l'insulte, & la charge d'injures, pendant que la Princesse, sans s'émouvoir d'un si sanglant affront, se releve, & va d'un visage tranquille laver ses habits. Que pensez-vous, Messieurs, de cette patience? laissons le reste des outrages qu'elle est obligée de souffrir, & qui ne furent pas capables de donner la moindre atteinte à sa constance, Dieu qui n'oublie pas ses fideles serviteurs, quoy qu'il les éprouve pour quelque temps, la tira enfin de cette misere, & la rétablit comme il fit autrefois le saint homme Job, dans tous ses biens, en touchant le cœur de Henry, l'usurpateur de ses Etats, qui en fit la restitution aux legitimes heritiers.

C'est icy le second état où nous pouvons considerer la constance de nôtre incomparable Sainte, qui aprés avoir composé à l'amiable avec son beau-frere, laissa les principautez à ses enfans sous la tutelle de leurs plus proches, & ne se reservant que son doüaire, voulut absolument quitter la Cour, & mener une vie particuliere, où elle pût servir Dieu en toute liberté, & employer ses biens dans les plus saintes pratiques de la charité chrêtienne, elle croyoit y vivre en paix; mais Dieu, qui en veut faire un modele de constance, permet qu'on luy suscite de nouvelles

velles perſecutions qui épurent ſon cœur; car elle n'eſt pas plûtôt retirée de la Cour, qu'il ſemble que tout le monde ſe déchaîne contr'elle, & l'on croit qu'elle merite tous ces mauvais traitemens, parce que ſa pieté & la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu, ne pût ſouffrir qu'on luy parlât d'un ſecond mariage, ny écouter, ſur ce chapitre, les propoſitions & les recherches des plus grands Princes de l'Allemagne; on croit qu'à force de la perſecuter, on l'obligera enfin de l'y réſoudre, pour trouver de l'appuy contre la violence, & que c'eſt le moyen d'en venir à bout. Dans cette vûë on traverſe tous ſes deſſeins & tous ſes projets, on s'oppoſe aux établiſſemens qu'elle fait pour le ſervice des pauvres, & à l'employ qu'elle veut faire de ſes biens; on l'inquiete ſur la maiſon, ou plûtôt ſur la chaumine qu'elle a fait bâtir pour ſa retraite, & on la démolît. Obligée qu'elle eſt de ceder à ce nouvel orage, elle quitte la Turinge pour paſſer en la Heſſe, où elle eſpere plus de repos; mais elle n'y eſt pas plûtôt arrivée, qu'on n'y peut ſouffrir l'éclat d'une ſi haute vertu, & comme les perſecutions la ſuivoient par tout, on employe les affrons, la violence, & les outrages, pour l'en chaſſer. Elle quitte la Ville, & ſe retire dans un village, & dans les maſures d'une vieille maiſon abandonnée, & ſous les ruines d'un degré, elle ménage une loge qu'elle fait couvrir de feüilles & de branches d'arbre, pour ſe mettre à l'abry des injures du temps: elle y demeure inconnuë à tous les hommes, & y meine une vie plus divine qu'humaine: elle y

fût demeurée le reste de ses jours sans la consideration de ses filles, qui ne pouvoient vivre dans un lieu si peu logeable, & où elle-même pensa perdre les yeux par l'incommodité de la fumée, dont elle ne pouvoit se défendre.

Il faut avoüer, Chrêtiens, qu'il y a eu quelque chose de surprenant dans la conduite de Dieu, sur cette Sainte Princesse, & que nous ne pouvons assez penetrer; car sa vertu, sa douceur, son humilité dans une si haute naissance, & sur tout son naturel bien-faisant, & les charitez qu'elle répandoit avec une espece de profusion sur tous les miserables, & tant d'aimables qualitez qui devoient luy attirer l'admiration, le respect & l'amour de tout le monde, sembloient ne luy attirer que des outrages & des persecutions. Mais c'étoit la voye que Dieu avoit choisie pour la conduire à la plus haute saintetè, & en faire le modele d'une vertu affligée, & d'une constance à l'épreuve des plus rudes coups; la Providence pourtant ne l'a jamais abandonnée, en luy faisant trouver des ressources dans les plus grandes extremitez. La tempête s'appaise cependant, & le calme revient, on permet à Elizabeth de retourner à Maspurg, qui étoit la capitale de la Turinge, & d'y continuer la vie qu'elle avoit commencée: mais elle eut à se défendre d'une autre persecution qui luy sembloit plus redoutable, & qui ne fit pas moins éclater sa fidelité: car le demon n'ayant pû l'ébranler par les outrages, par la pauvreté, & par les miseres, il l'attaque du côté des grãdeurs & de l'honneur,

Le Roy de Hongrie, pere de la Princeſſe, pour des conſiderations qu'on ne peut deviner, mais qui ne luy font pas un grand honneur dans l'hiſtoire, parle enfin, & l'amour paternel ſe réveille; il luy envoye un Ambaſſade pour l'inviter à venir dans ſes Etats, qui la ſouhaitent avec paſſion, pour y tenir le rang que ſa qualité merite; on luy promet qu'elle y trouvera les careſſes d'un pere, qui eſſuieront ſes larmes; & qui luy feront oublier ſes malheurs paſſez, par la douceur d'une vie tranquille, & digne d'une fille de Roy. Mais c'eſt de quoy Elizabeth ſe défend, comme du plus grand malheur qu'elle pût apprehender; elle craint plus le ſéjour & les grandeurs de la Cour, que les perſecutions de ſes plus grands ennemis. Il y a peu de perſonnes qui entrent dans ces ſentimens ſi chrêtiens, & qui regardent les richeſſes, & tous les avantages d'une vie commode, comme de grands obſtacles à la ſainteté, & à la vertu, & & encore moins qui comptent entre les faveurs du Ciel, les adverſitez, & les perſecutions, qui beniſſent la main qui les frape, ou qui ſe ſoumettent de la ſorte aux ordres de Dieu, avec une entiere reſignation à ſa divine volonté: c'eſt cependant à cette unique épreuve qu'il faut meſurer nôtre vertu, & nôtre ſainteté, à l'exemple de cette grande Princeſſe.

Ce qui a encore plus viſiblement paru dans le troiſiéme état de vie qu'elle a embraſſé. En effet, Dieu qui ne l'avoit tirée de la Cour, & préparée par tant d'épreuves, que pour l'élever au plus haut degré de la perfection,

luy inſpira le deſir de la vie Religieuſe ; & quoy que l'exercice de la charité eût de grands attraits pour elle, particulierement depuis que le Souverain Pontife Gregoire IX. charmé du recit qu'on luy avoit fait de ſa vertu, eût pris ſon party & ſa défenſe, & mis ſa perſonne & ſes biens ſous ſa protection ; en ſorte que depuis ce temps-là elle pouvoit ſervir Dieu, & ſecourir le prochain en toute aſſûrance. Cependant Dieu luy fit connoître un autre état encore plus parfait, *Adhuc excellentiorem viam vobis demonſtro*, comme parle l'Apôtre, ce fût la perfection Evangelique dans l'Ordre de ſaint François, qui venoit tout recemment d'être canoniſé ; elle ſe perſuadoit que n'ayant nul commerce avec les hommes, les hommes l'oubliroient, & ceſſeroient de l'inquieter dans ſes exercices de pieté ; elle en forma donc la reſolution le propre jour du Vendredy Saint, dans la penſée que cet état la rendroit plus ſemblable à ſon Sauveur crucifié ; & c'eſt là où Dieu, qui renverſeroit plûtôt l'ordre de la nature, que de permettre que les traverſes & les contradictions manquaſſent à une ame ſainte, luy prepare des croix plus exquiſes, plus interieures, & plus ſenſibles. Le Pape qui approuva ſon deſſein luy envoya le propre manteau dont s'étoit ſervy le grand & ſeraphique ſaint François durant ſa vie, & que cette Sainte reçût comme un précieux preſent, qui luy mettoit devant les yeux l'étroite pauvreté dont elle alloit faire profeſſion, & luy aſſigna en même temps pour Superieur, celuy qu'elle avoit choiſi pour Directeur, du

1. *Ad Corinth.* 12.

vivant du Prince ſon époux, & auquel elle obéïſſoit comme à Dieu même, dont il tenoit la place à ſon égard. Ce fut pour mettre les derniers traits à la patience d'Elizabeth, & achever d'en faire un modele de conſtance & de fidelité.

Cet homme étoit à la verité un grand Saint pour ſa perſonne, & elle n'en pouvoit choiſir un d'un eſprit plus éclairé, & d'un deſintereſſement plus parfait; mais c'étoit un homme d'une ſainteté auſtere, d'une ſeverité outrée, & qui traitoit ceux qui étoient ſous ſa conduite, à peu prés comme luy-même; qui ne ſçavoit ce que c'étoit de rien pardonner à la foibleſſe des hommes. Il trouva dans nôtre Sainte une diſciple qui en faiſoit plus qu'il ne luy en pouvoit preſcrire, d'exemple & de parole; & tout auſtere qu'il étoit, il eut beſoin de toute ſa prudence pour moderer ſa ferveur, pour régler ſes aumônes, & pour arrêter l'ardeur de ſa charité, en l'empêchant de faire manger à ſa table, les lepreux, & les malades infectez de quelque maladie contagieuſe, d'aller mendier ſon pain de porte en porte, comme elle en avoit pris le deſſein, & enfin qu'elle n'encherît ſur la pauvreté de l'Evangile, en ſe reduiſant à la mendicité. Il eut égard pour ce point à ſa qualité, & à la délicateſſe de ſa complexion; la forme de vie qu'il luy preſcrivit, fut de s'employer avec ſes filles au ſervice des pauvres, dans un hôpital qu'elle avoit fait bâtir, & qu'elle entretenoit de ſes biens, pendant qu'elle vivoit du travail de ſes mains.

Juſque-là tout étoit aſſez dans l'ordre,

mais le desir de la rendre encore plus parfaite, & de l'élever à une plus haute sainteté, le fit donner luy-même dans d'autres excés, pendant qu'il veut empêcher que nôtre Sainte ne s'y laisse emporter : car il luy parle avec un empire & une dureté qui n'avoit rien d'humain, & qui eût été capable de rebuter, & de lasser toute autre patience, moins affermie ; tout ce que l'obéïssance a de plus fâcheux est employé pour rompre sa volonté, tout ce qu'elle souhaite luy est interdit, tout ce qu'elle apprehende luy est tout aussi-tôt ordonné ; & ce Directeur, à qui elle ouvroit son cœur, trouvoit l'endroit par où elle étoit le plus sensible, afin d'arracher jusqu'aux racines de l'amour propre. Il s'apperçût qu'elle avoit une affection tendre pour les filles qui l'avoient suivie dans toutes ses disgraces, & qui avoient renoncé à tout pour passer avec elle le reste de leur vie, il s'avisa de les luy ôter, & de les écarter l'une d'un côté, & l'autre de l'autre, avec défense de les voir ; ce qui luy fut si sensible, que celle qui avoit renoncé pour Dieu à l'amour naturel de ses propres enfans, n'eût presque pas assez de force pour rompre les liens de l'amitié ; ses yeux devinrent deux sources de larmes, & le temps qui remedie à tout, ne pût jamais guerir cette playe : Elizabeth eut besoin de tout ce qu'elle avoit de patience, & de soumission pour se resoudre à cette dure séparation. Il n'en demeure pas là, il luy donne d'autres compagnes, & choisit les plus imperieuses, celles dont l'humeur étoit plus capable de pousser à bout la patience de cette

pauvre Princeſſe : ô Dieu ! quelle croix ! quelle épreuve, & quel exercice de patience ! de ſouffrir leur groſſiereté, leurs reprimendes importunes & publiques, leurs cenſures continuelles, l'aigreur de leur animoſité, les raports qu'ils faiſoient de toutes ſes actions à leur Superieur commun. C'étoit luy faire mener une vie d'eſclave, plûtôt que de ſervante, luy ôter toute ſorte de conſolation, la priver du plus juſte & du plus doux plaiſir de la vie, de n'avoir pas une perſonne à qui elle pût décharger ſon cœur.

Mais quelque ſaint que fût ce Directeur, qui la conduiſoit par des voyes ſi rudes, pour la détacher de tout ce qui étoit humain, je ne ſçay ſi l'on peut approuver la maniere dont il en uſoit ; car étant ſevere de ſon naturel, & échauffé par les raports indiſcrets de ſes ſurveillantes, qu'il écoutoit trop facilement, au préjudice de l'innocente Princeſſe, dont le ſilence & la patience paſſoient pour un aveu de ſes fautes, s'emportoit ſouvent contr'elle, l'outrageoit de paroles, & je ſuis aſſuré que le Souverain Pontife, qui l'avoit établi ſon Superieur, n'eût jamais approuvé qu'il allât juſqu'à la meurtrir de coups ; mais nôtre Sainte étoit trop patiente pour s'en plaindre le moins du monde, ou d'en conſerver le moindre reſſentiment dans ſon cœur ; & par une patience, qui a peu d'exemples, elle a merité cet Eloge, que luy a donné Vincent de Beauvais, un des ſçavans Ecrivains de ſon ſiecle, d'être un miroir & un modele de ſainteté, dans tout les états où la Providence l'a miſe, pour ſervir

d'exemple à toutes sortes de personnes, de fidelité à Dieu dans la prosperité d'une fortune éclatante, & d'une constance invincible dans l'adversité : Voila les deux theatres, ou plûtôt les deux grands combats où elle a signalé sa force, & perseveré jusqu'à la mort, qui a répondu à une si sainte vie, & qu'une infinité de miracles, parmy lesquels on compte jusqu'à seize morts ressuscitez, marquent combien elle est précieuse devant Dieu, aprés un si long exercice de patience, & de tant d'heroïques vertus.

Conclusion. C'est ce modele, Chrêtiens auditeurs, que je vous laisse à considerer : elle a été fidele à Dieu au milieu des grandeurs & des plaisirs d'une Cour florissante, sans que tout cela ait été capable de seduire son cœur ; elle les a possedez sans attache, & elle s'en est veuë privée avec une resignation admirable. Ah ! que cet exemple confondra un jour de personnes, qui s'oublient quand ils sont élevez au dessus des autres, & qui oublient, en même temps, tous les devoirs de la pieté chrêtienne, & toutes les obligations de leur état ; sans penser que Dieu les a élevez pour servir aux autres d'exemple, pour soulager les miseres de leur prochain, & pour soûtenir, par le poids de leur auuthorité, la religion & les interêts de Dieu. Quel compte n'auront-ils point à rendre à Dieu, de l'employ qu'ils auront fait de tant d'avantages, & de bienfaits qu'ils auront reçûs du Ciel ? Ensuite, comme cette grande Sainte n'a pas été moins constante, ny moins fidele dans toutes les disgraces &

Digitized by Google

dans les perſecutions dont Dieu a voulu éprouver ſa vertu. C'eſt, Meſſieurs, à cette marque que nous devons meſurer la nôtre ; car mille gens ſont les braves, & ſe croyent bien affermis dans la pieté & dans le ſervice de Dieu, pendant que rien ne les inquiete, & que rien ne leur manque, qui diſent comme David, *Dixi in abundantia mea non movebor in æternum*, ils ſe croyent inébranlable, mais à la moindre traverſe, à la moindre ſecouſſe, à la moindre contradiction, ils ſuccombent, & toute leur conſtance eſt renverſée, *Avertiſti faciem tuam à me, & factus ſum conturbatus.* C'eſt pourquoy perſonne, à proprement parler, ne ſe peut appeller vertueux, ſi ſa vertu n'a paſſé par cette épreuve de l'affliction, de la calomnie, des outrages, des perſecutions des hommes, leſquelles en ſont connoître la ſolidité, & la grandeur de nôtre patience, & comme dit l'Apôtre ſaint Jacques, y donnent le dernier achevement. Pour vous, Meſdames, qui avez embraſſé l'état, & ſuivy l'exemple de cette religieuſe Princeſſe ; puiſque vous combatez ſous ſes étendarts, preparez-vous aux mêmes combats, *Certamen forte dedit illi ut vinceret.* Vous avez quitté & mépriſé le monde, comme elle ; mais il faut, à l'exemple de cette Sainte, pourſuivre vôtre victoire, c'eſt-à-dire, en détruire les maximes, en arracher tous les ſentimens, faire gloire de ſes mépris, ſe vaincre ſoy-même, porter la croix du Sauveur,

Pſal. 29.

Ibidem.

& perſeverer conſtament dans ces exercices juſqu'à la mort, pour meriter la couronne de l'Eternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE, MARTYRE.

Mulierem fortem quis inveniet! procul & de ultimis finibus pretium ejus, *Proverb.* 31.

Qui trouvera une femme forte : elle eſt plus precieuſe que ce qui s'apporte des extremitez du monde : Aux Proverb. Chap. 31.

COMME il n'a jamais rien paru de foible dans l'incomparable ſainte Catherine, dont je ſuis chargé de faire l'Eloge, je ne craindray point, Meſſieurs, de dire d'elle ce qu'un grand homme a dit de Judith, que la nature luy avoit donné le ſexe; mais que la vertu avoit formé tout le reſte

Digitized by Google

dans sa personne. Or comme la force est de toutes les vertus, celle qui éclate le plus, & qui donne le plus d'admiration, jusque-là qu'elle porte le nom de vertu même par une espece de prérogative & de prééminence. Pour faire le Panegyrique de cette grande Sainte, il ne faudroit que vous faire la Peinture de cette vertu, avec les traits les plus vifs & les plus hardis, afin de faire en même temps, le caractere d'une Vierge, qui a été le miracle de son siecle, & qui a fait voir, que quelque avantage que la nature ait donné à un sexe au dessus de l'autre, la grace n'a point fait ce discernement dans le partage de ses faveurs, puisque le plus foible du corps s'est souvent élevé par la force de l'esprit & du courage, jusqu'à servir de modele aux uns, & aux autres de sujet de reproche & de confusion.

Je ne doute pas, Chrêtiens, qu'il n'y ait d'autres vertus, qui ont rendu cette Sainte celebre, & que toutes n'ayent contribué à former ce chef-d'œuvre ; mais comme c'est la force qui leur a donné ce grand éclat, & qui a obligé l'Eglise de l'aller chercher jusque dans l'Orient, & d'en faire le choix parmy tant de Martyrs, pour l'honorer par une Fête si particuliere & si ancienne ; c'est ce qui justifie cet oracle du Sage, que ce n'est pas une chose ordinaire de voir tant de force, dans une fille de sa qualité, & qu'il a fallu l'aller chercher bien loin, & passer les mers pour l'aller trouver, *Procul & de ultimis finibus pretium ejus* ; mais nous l'avons enfin trouvée, c'est ce que je puis déja répondre par

Proverb. 31.

avance, & comme la bienheureuſe Mere de Dieu, en luy apparoiſſant avec ſon fils entre les bras, fut le principe de ſa converſion & de ſon bonheur, adreſſons-nous à elle pour obtenir du ſaint Eſprit la grace d'en connoître les ſuites merveilleuſes.

Ave Maria.

CEtte alliance de la force avec le ſexe qu'on a toujours cru le plus foible, eſt ſans doute, Chrêtiens, du nombre de ces choſes qui donnent le plus d'admiration; puiſque c'eſt une de celles qui font éclater le plus hautement la puiſſance de Dieu, en ſe ſervant des plus foibles inſtrumens, pour produire les plus grandes merveilles. Il eſt vray que je ne ſçay par quel plaiſir malin, on a affecté de les compter par les ſiecles, pour marquer que ce n'étoit pas une choſe ordinaire; mais il faut pourtant leur rendre juſtice en ce point, & avoüer que ſi la force n'eſt pas toujours leur propre caractere, & leur vertu dominante, comme l'on veut que ce ſoit celle des hommes, elles ont toujours neanmoins été capables des plus grandes & des plus heroïques vertus, particulierement lorſque Dieu s'en eſt voulu ſervir pour la gloire de ſon nom; de maniere que pour rares qu'on veüille qu'en ſoient les exemples, ceux qui ont écrit les vies des Martyrs en trouvent aſſez pour en remplir des volumes entieres, leſquelles non ſeulement n'ont point cedé en force aux plus genereux Martyrs; mais encore qui ont fait voir par les

victoires qu'elles ont remportées, que rien n'étoit au deſſus de leur courage.

C'eſt à juſte titre, Meſſieurs, que je mets aujourd'huy de ce nombre l'illuſtre ſainte Catherine, à qui Dieu a inſpiré tant de fermeté, tant de conſtance, & de reſolution, dans un âge qui ne promettoit que de l'inconſtance & de la legereté, qu'elle a paſſé pour un miracle de force, & pour un prodige de vertu. C'étoit une Vierge illuſtre par ſa naiſſance, élevée dans l'idolâtrie, & au milieu de la corruption du Paganiſme, & de la Cour: mais qui par la force de ſon eſprit, & par la fermeté de ſon courage peut ſervir de modele dans l'un & dans l'autre; puiſque fortifiée de la grace denhaut, elle a été capable de reſiſter, par la force de ſon eſprit, à ce qu'il y avoit au monde de plus capable de la ſeduire, & par la force de ſon courage, à ce qu'il y avoit de plus terrible, & de plus capable de l'ébranler. Auſſi eſt-ce mon deſſein de renfermer ſon Eloge dans ces deux principaux avantages, dans leſquels l'on prétend que ce ſexe a été le moins favoriſé de la nature, ſçavoir dans la force de l'eſprit, qui conſiſte à connoître & à deffendre la verité; & dans celle du cœur, qui eſt le courage, qui n'eſt point effrayé à la vûë des ſuplices, & par la crainte de la mort. C'eſt ce que j'eſpere vous faire voir dans les deux parties de ce Diſcours.

PREMIRE PARTIE.

COmme l'eſprit eſt non ſeulement ce qui éléve l'homme au deſſus de tous les autres animaux; mais encore qui met une diſtinction conſiderable entre les hommes

mêmes ; je ne m'étonne pas, Meſſieurs, s'il s'en trouve tant qui ſe picquent de force d'eſprit, & s'ils ſont touchez d'un avantage qui leur attire tant de gloire, & qui ſemble faire le plus haut degré du merite ; Je ne blâmerois pas, Meſſieurs, ce deſſein, qui marque l'excellence & la nobleſſe de nôtre nature, ſi l'objet de cette force étoit toujours veritable, c'eſt-à-dire, s'ils faiſoient conſiſter cette force dans une choſe, qui demandât effectivement des efforts extraordinaires ; mais il faut avoüer que l'illuſion des hommes eſt bien étrange ſur ce chapitre ; car il y en a qui mettent cette gloire dans une choſe qui leur doit attirer le mépris de tous les hommes, à ſçavoir dans l'impieté, & dans des ſentimens particuliers ſur les veritez & ſur les Myſteres de nôtre religion ; ce qui doit plûtôt paſſer pour l'effet de la plus pitoyable foibleſſe dont un eſprit ſoit capable ; d'autres la font conſiſter dans une penetration ſubtile, & dans une intelligence élevée, que rien n'arrête, & que rien ne borne ; mais l'objet à quoy ils s'appliquent fait voir que la ſolidité & la force dont ils ſe flatent le plus, découvre leur plus grand foible, puiſqu'ils ne s'occupent qu'à des choſes qui paſſent, & qui ne doivent pas toujours durer : D'autres enfin mettent cette force à ſçavoir l'art de commander aux autres, & à les tenir dans la ſoumiſſion : car pour cela, ils penſent qu'il faut avoir un genie au deſſus du commun, pour démêler une intrigue, pour déconcerter les deſſeins & les projets de leurs ennemis, & pour venir à leurs fins

par les voyes les plus sûres & les plus immanquables; mais comme tout cela ne regarde que le bonheur de cette vie, & qu'un esprit fort & éclairé doit s'élever au dessus des choses de ce monde, & s'étendre dans l'éternité même; ils me permettront de leur dire, que dans tout cela il a n'y rien que d'humain, & que la veritable force est celle que la foy & le christianisme nous inspirent, en élevant nôtre esprit au dessus de luy-même, & en dissipant les nuages & les tenebres, que nos lumieres naturelles ne peuvent percer; que si l'on se conduit ensuite par ces lumieres, si l'on suit ces maximes, si l'on agit en consequence de ces principes, c'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture sagesse & intelligence, & ce qui est effectivement l'unique & la veritable force d'esprit, puisqu'elle a pour fin de le rendre éternellement heureux.

Ainsi, Chrêtiens, quand je vous parle de force d'esprit dans sainte Catherine, je ne prétens pas seulement vous dire qu'elle avoit un esprit vif, penetrant, & d'une étenduë au dessus de celles de son sexe, ny qu'ensuite cet esprit si riche de son fond, ayant été cultivé par les lettres, & par les plus belles connoissances, fut le sujet de l'admiration de toute la ville d'Alexandrie, où elle avoit pris naissance, ou bien qu'elle n'eût pas besoin de le perfectionner par un long usage du monde; puisque sa solidité naturelle suplea & au temps, & à l'experience, & au long exercice qui ne rend les autres consommez qu'aprés bien des années; elle possedoit tous ces avantages dans un âge où les autres à peine ont com-

mencé à les acquerir ; mais je mets la force de ſon eſprit à avoir connu la verité, à l'avoir ſuivie ſi-tôt qu'elle l'eût connuë, & à l'avoir défenduë contre les plus fameux Philoſophes, & les plus grands orateurs de ſon temps, qu'on avoit aſſemblez pour la convaincre ; & enfin à avoir mépriſé toutes les grandeurs de la terre qu'on luy offroit, pour la faire renoncer à ſa foy : mais tout cecy merite d'être examiné un peu plus en particulier.

Elle eut le malheur de naître dans les tenebres du Paganiſme, & d'y être élevée dans ſes premieres années ; c'eût été ſans doute la ſource de ſon malheur éternel, ſi Dieu, qui l'avoit choiſie pour rendre un illuſtre témoignage de la verité de nôtre religion, ne ſe fût ſervy des avantages de la nature, pour la diſpoſer à recvoir ceux de la grace; car ayant reçû avec la nobleſſe du ſang royal, dont elle étoit iſſuë, un genie élevé, & un eſprit capable de quelque choſe de grand, elle mépriſa toutes les molles délicateſſes, & tous les amuſemens de ſon ſexe, & portant ſes penſées plus haut, elle s'adonna avec tant d'aſſiduité, & d'application à l'étude des lettres humaines, de l'éloquence & de la philoſophie, qu'elle ſurpaſſa les plus ſçavans, & les plus éloquens hommes de ſon temps ; enſuite inſtruite à fond de tout ce qui pouvoit contenter ſa paſſion, de ſçavoir tout ce que l'eſprit peut découvrir dans les choſes naturelles, elle voulut approfondir les divines, & penetrer dans les Myſteres de la Religion, où elle étoit née.

Digitized by Google

Ce fut là où Dieu l'attendoit; car n'y trouvant que vanité, que fables ridicules, que contradictions groſſieres, & qu'un pitoyable égarement d'eſprit, qui s'étoit fait des Dieux vicieux pour flater le déreglement du cœur; alors la paſſion de connoître la verité, s'emparant de ſon eſprit, & ne trouvant rien dans toutes les ſectes qui luy parût raiſonnable, pour ne rien ignorer en matiere de religion, elle voulut auſſi avoir la connoiſſance des Myſteres des Chrêtiens, elle les écoûte, elle les examine, elle les admire, & les lumieres du Ciel ſe joignant à ſa curioſité, elle reconnoît qu'il n'y a que cette Religion qui luy donne une juſte idée de la divinité, qui éleve l'homme à une fin digne de ſa dignité, & qui le porte à la veritable vertu. Ce furent les premieres ſemences que la foy jetta dans ſon eſprit, leſquelles aidées des influences du Ciel, & par cette fameuſe viſion dans laquelle la glorieuſe Mere de Dieu luy preſenta ſon Fils, qui la rebutant, parce qu'elle n'étoit pas Chrêtienne, acheva de la reſoudre d'embraſſer cette Religion, qu'on ne perſecutoit que faute de la bien connoître.

La force de ſon eſprit n'eut rien de l'opiniâtreté de ceux qui ſe picquent de ne ſe rendre qu'à ce qu'on leur peut prouver par des démonſtrations évidentes; elle raiſonna plus juſte, & conçût bien que Dieu ne ſeroit pas ce qu'il eſt, s'il pouvoit être compris par l'eſprit humain, & que les myſteres qui étoient au deſſus de ſa raiſon, mais qui n'avoient rien qui la choquât, montroient la

hauteur & l'excellence de cette foy, qui seule pouvoit fixer les agitations inquietes de son esprit, puisqu'hors de là, elle ne trouvoit rien de solide où s'appuyer. Les Ecritures qu'elle étudia, les propheties qu'elle vit accomplies, l'évidence des miracles dont cette doctrine étoit soûtenuë & autorisée, & sur tout la saintetè de vie qu'elle enseignoit, & qu'elle voyoit alors en ceux qui la professoient, ne luy permirent pas de differer plus long-temps d'en faire elle-même une profession ouverte & déclarée. Voila ce qui fait voir d'abord la force de son esprit, de s'être élevée au dessus des discours & des jugemens des hommes, & des censures qu'ils pouvoient faire d'une conduite qui étoit si éloignée des personnes de son rang & de sa naissance. Car, Messieurs, il n'en faut pas juger comme au temps où nous sommes; c'est maintenant un honneur & une gloire d'être Chrêtiens, depuis que la Croix a été placée jusque sur le diadême des Rois; mais alors c'étoit le dernier des opprobres, on mépriſoit ceux qui en faisoient profession, comme des gens de peu d'esprit; on les regardoit comme la lie du peuple, & on les persecutoit comme des impies & des scelerats: ils étoient bannis de toutes les societez, & ils étoient en horreur à tous les gens de merite.

Quelle force d'esprit ne fallut-il point à une fille distinguée par sa naissance, à une Princesse, dont l'esprit n'étoit pas moins grand que le rang où elle étoit élevée, dans la reputation où elle étoit d'un jugement solide, & d'une égale capacité, de se déclarer

Chrêtienne, à la veuë de toute la ville d'Alexandrie, où étoit alors la Cour de l'Empereur Maximien, l'un des plus grands ennemis qu'eût encore eu cette Religion; dans l'âge le plus brillant, & dans l'éclat d'une haute fortune, qui alloit être renverſée, quand elle eût pû ſe flater qu'on auroit quelque égard & quelque conſideration pour ſa perſonne, & pour le rang qu'elle tenoit? Que ne devoit-elle point craindre pour ſa réputation, par une action d'un tel éclat, quel renverſement de ſes affaires par la diſgrace de l'Empereur, qu'elle ne pouvoit manquer de s'attirer? quel obſtacle à ſon établiſſement, qui devoit naturellement faire le plus grand de ſes ſoins? Mais Catherine a bien d'autres veuës, & la verité qu'elle a connuë luy inſpire la force de ſe déclarer, malgré ces vaines craintes, qui euſſent peut-être été capables d'ébranler un eſprit moins ferme que le ſien. La foy, dit un ſaint Pere, eſt la force & la vigueur des grands eſprits, *magnarum vigor eſt mentium*, & il n'y a qu'elle qui ſoit capable d'inſpirer ces hauts ſentimens.

Mais comme la foibleſſe eſt toujours naturelle à l'homme, en quelque état qu'il ſoit, le Fils de Dieu qui l'a bien prévûë, a voulu établir dans ſon Egliſe, un Sacrement dont le propre eſt de nous donner cette force de profeſſer nôtre Religion, contre les vaines craintes, & les reſpects humains qui nous en détournent: c'eſt même pour cette raiſon, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, que nous imprimons ſur nôtre front le ſigne de la

croix, pour ne point rougir des maximes qu'elle enseigne, & pour montrer par là que nous la professons hautement. Helas! aujourd'huy qu'il n'y a ny honneur à perdre, ny réputation à risquer, ny renversement de fortune à craindre, on voit cependant des Chrêtiens au milieu du Christianisme même, qui ont honte de professer leur foy; une petite raillerie, les discours & les entretiens de quelques libertins, une parole, un soufle de vent est capable de renverser les meilleurs desseins, & d'empêcher les hommes de déclarer ce qu'ils sont. Voilà la derniere persecution de la Religion Chrêtienne, qui n'a pas été de peu de durée, comme toutes les autres, mais qui a commencé avec le Christianisme même, & qui continuëra jusqu'à la fin; le respect humain, le tyran perpetuel de la pieté, qui luy declare une guerre irreconciliable, & qui fait aujourd'huy ce que tout l'appareil des supplices n'a pû faire dans les plus sanglantes persecutions, sçavoir de bannir jusqu'aux marques exterieures de la Religion, par une foiblesse d'esprit, dont on peut assez s'étonner.

Catherine n'étoit pas de ce caractere, la force de son esprit qui luy avoit fait reconnoître la verité de la Religion Chrêtienne, la luy a fait encore professer ouvertement, mépriser tous les discours des hommes, fouler aux pieds tous ces vains respects. Ce fut par un effet de cette force, que la grace luy inspira, qu'elle alla trouver l'Empereur même, au milieu de sa Cour, & jusque dans le Temple, où il faisoit un sacrifice solemnel à ses faux

Dieux, pour luy déclarer qui elle étoit, & pour luy remontrer l'injuſtice de ſes Edits. Son diſcours prononcé avec cet air de fermeté qu'inſpire la perſuaſion de la verité qu'on annonce, & accompagnée de tous les agrémens qu'on peut imaginer dans la perſonne qui parle, ſoûtenu d'un veritable zele, & animé d'une ſainte audace, que l'Eſprit de Dieu donne en ces rencontres, troubla, & étonna ſi fort l'Empereur, qu'il en demeura tout interdit & déconcerté; de ſorte qu'il ſe contenta de luy marquer le temps, auquel il pouroit luy donner audiance ſur ce ſujet. Mais pourſuivons.

Si la force de l'eſprit de Catherine parut à profeſſer ſi hautement la foy, & à s'élever au deſſus de tout ce qui a coûtume d'en détourner les autres; elle éclata en ſecond lieu, avec encore plus d'avantage, & avec un ſuccés plus admirable à la défendre. Car ce ne fut pas contre l'Empereur ſeul qu'elle eut à la ſoûtenir; ce Prince aprés l'avoir écoûtée tout à loiſir, ne pût reſiſter à ſes raiſons, mais il ne s'y rendit pas pour cela; & s'il fut interdit par la force de ſon eſprit, il ne le fut pas moins par les charmes de ſon viſage. Elle étoit dans le plus grand éclat qu'une extrême jeuneſſe puiſſe donner à une parfaite beauté; cet air noble, modeſte, & majeſtueux tout enſemble qui parut dans toute ſa perſonne deſarmerent cet homme, le plus fier & le plus farouche qui eût encore monté ſur le Trône des Ceſars. La maniere animée & pleine de reſpect dont Catherine luy parla, & la grace incomparable qui ac-

Digitized by Google

compagnoit chaque parole, redoublant ſon éloquence, le fraperent vivement; mais elles firẽt une impreſſion toute autre que celle qu'elle attendoit. L'Empereur demeura dans l'aveuglement; mais une folle paſſion s'emparant de ſon cœur, il reſolut de vaincre celle qui l'avoit vaincu, & de ne rien épargner pour gagner celle qui l'avoit ſi facilement deſarmé. Il falloit commencer par l'eſprit, & la porter à reconnoître le pouvoir de ces Dieux, dont elle avoit tant d'horreur. Ce fut ce qui l'embarraſſa le plus, & ne ſe croyant pas aſſez fort pour luy reſiſter, bien loin d'eſperer de la convaincre, il ſe reſerva ſeulement le ſoin d'attaquer ſon cœur, aprés que d'autres plus éclairez que luy auroient combattu ſes ſentimens ſur le fait de la Religion.

Pour en rendre donc la conquête plus aſſûrée, il luy oppoſe tout ce que la Grece & l'Egypte avoient de Sçavans, qu'il fit aſſembler au plûtôt, & qu'il anima par de grandes promeſſes, s'ils pouvoient la reduire à leur opinion, & luy faire quitter la ſienne. Pour voir donc la force de l'eſprit de Catherine, & les illuſtres victoires de ſa ſcience, & de ſa ſageſſe toute divine; repreſentez-vous cette fameuſe conference où on l'envoya citer de comparoître, mais où elle parut ſi glorieuſement à la veuë de toute la ville d'Alexandrie; car bien loin de refuſer la diſpute ſur l'inégalité du combat, où ſes parties devoient être ſes Juges, & où le nombre ſeul ſembloit devoir emporter l'avantage, quand même elle tiendroit contre le plus fort de tous; elle

accepte genereuſement le défy, & ſe rend dans la ſale du Palais de l'Empereur; c'eſt ſans doute un ſpectacle qui merite nos regards & nôtre attention, de voir d'un côté cette jeune fille toute ſeule pleine d'une ſainte confiance, la modeſtie peinte ſur le viſage, entrer dans la lice avec un air de grandeur, qui attire les yeux de tout le monde, & qui aprés avoir ſalué l'Empereur, qui ne pouvoit ſeulement douter du ſuccés de ſon entrepriſe, ne luy demande qu'une audiance favorable; & de l'autre côté cinquante tant Orateurs que Philoſophes, l'élite de tout ce qui ſe trouva de Sçavans dans tout l'Empire, tous gens conſommez dans leur profeſſion, les premiers eſprits de leur temps, le choix des Academies, & les oracles de tout l'Orient; cinquante Philoſophes contre une fille, leſquels vont faire tous leurs efforts pour combattre la verité, & pour deffendre le menſonge. Cette Sainte qui ſçavoit bien que toute la ſcience du monde eſt vaincuë, & vaine quand elle n'eſt ſoûtenuë que d'une aveugle préſomption, ſollicite Dieu de défendre luy-même ſa propre cauſe contre les ennemis de ſon nom; c'eſt à vous, Seigneur, s'écria-t-elle, à vous faire connoître, c'eſt à vous à mettre des paroles de vie dans ma bouche, pour éclairer ces aveugles, & confondre ces Sçavans.

Elle n'eût pas plûtôt finy ſa priere, que Dieu, qui l'exauça, ajoûta tant de force à ſes raiſons, & tant de charmes à ſon éloquence, qu'elle prouva ſans peine à ceux qui ne meſuroient leur religion que par leur ſens,

sens, la verité de l'existence d'un Dieu invisible, qu'elle renversa les idoles sensibles, qu'ils s'étoient formez dans eux-mêmes; les autres qui ne s'appuyoient que sur les préjugez, & sur l'antiquité de leur religion, ne se deffendent pas mieux; elle efface en un moment les impressions que la prévention avoit fait sur l'esprit de ces personnes, & elle leur fait voir qu'ils n'ont suivy jusqu'à present que le mensonge & que l'erreur; c'est en vain qu'ils s'efforcent de l'embaraſſer par une multitude de demandes, envain qu'ils tâchent de la surprendre par des questions captieuses, en vain qu'ils veulent éluder ses réponses solides, par de vaines subtilitez; elle rompt tous leurs efforts, elle satisfait à toutes leurs difficultez, développe leurs sophismes, les pousse à son tour avec une vivacité si penetrante, qu'elle dissipe les tenebres de l'erreur, & porte tant d'éclairs & de lumieres dans leurs yeux, qu'ils n'en peuvent soûtenir l'éclat, ny resister à l'esprit de Dieu, qui parloit par sa bouche. Ainsi elle les vaine & les confond, & les oblige d'avoüer qu'ils ont été eux-mêmes dans l'erreur, au lieu qu'ils s'étoient promis de luy faire abandonner la sienne, & de l'en desabuser.

Quelle force, Chrêtiens, de l'esprit d'une fille, lorsqu'il sert d'organe à celuy de Dieu! de dissiper des erreurs établies depuis tant de siecles, de vaincre l'opiniâtreté de tant de Sages, & de sçavans entêtez de leurs opinions, & prévenus par des préjugez si puissans, & de voir que des hommes dans une si haute réputation de science & de sagesse;

n'ont point de honte de confeſſer qu'ils ont été trompez ; & ce qui eſt pluſque tout cela, embraſſer la Foy, & la Religion Chrêtienne, qu'ils avoient tâché de détruire avec tant d'effort, & enſuite ſouffrir le ſuplice du feu pour la ſoûtenir ; quel prodige de force, je vous prie? ſi c'eſt une choſe ſurprenante qu'elle ait pû ſe deffendre des ſurpriſes de cinquante Philoſophes, qu'eſt-ce donc de les avoir convaincus, pouſſez, confondus, aſſujettis à la foy, & portez à la deffendre aux dépends de leurs vies & de leur ſang ? où trouverez-vous un exemple d'une ſemblable force d'eſprit ? Oüy, Chrêtiens, j'eſpere en trouver un qui ne luy cedera point, mais ce ſera dans cette même Catherine, & ſur elle-même par un troiſiéme triomphe de la foy, & de la veritable ſageſſe, dont ſon eſprit étoit remply.

Elle vient de vaincre par la force de la verité l'erreur & le menſonge ; mais elle trouve un ennemy plus terrible & plus difficile à vaincre, c'eſt la vanité des choſes de la terre, l'éclat des grandeurs du monde, qui ébloüit les yeux, & qui ſéduit le cœur de ceux qui les poſſédent, ou qui les eſperent, & en faveur deſquelles on eſt ſi étrangement prévenu. Vous m'avouërez qu'il faut une force rare d'eſprit pour en reconnoître la fragilité, & n'en concevoir que du mépris ; mais les lumieres de la foy, dont elle eſt éclairée, font qu'elle ne les conſidere que comme des ombres, qui ſe perdent dans ce grand jour que Dieu avoit fait dans ſon ame. Elle étoit d'une maiſon opulente, je vous l'ay déja dit, d'une naiſ-

ſance royale, avec une raviſſante beauté, que ne devoit-elle point eſperer de tant d'avantages ? & que ne devoit-elle point ſe promettre de ces biens, que les autres eſtiment tant, & qu'ils recherchent avec tant d'ardeur? Mais elle ne fut pas plûtôt Chrêtienne, que la premiere reflexion qu'elle fit fut ſur la vanité de ce que le monde appelle grandeur, fortune, établiſſement, la force de ſon eſprit luy ayant fait connoître qu'il n'y avoit rien de ſolide, ny dans la gloire du monde qui ſe diſſipe, & qui s'évanoüit d'elle-même, ny dans les richeſſes, que la mort enleve lorſque nous y penſons le moins, ny dans les plaiſirs qui ne laiſſent aprés eux que l'amertume & le repentir. Elle s'éleva au deſſus de tout cela, dés ſes plus tendres années, pour ne penſer qu'aux biens éternels, que la foy luy avoit fait connoître.

Voicy donc l'occaſion de la faire paroître cette force heroïque; car l'Empereur qui avoit vû avec un dépit, qu'il ne pût diſſimuler, ces Philoſophes ſuccomber ſous le poids des raiſons de Catherine, voulut l'attaquer d'une maniere à laquelle il n'eſperoit pas qu'elle pût reſiſter; ce fut par les promeſſes de tout ce qu'il y a de plus grand ſur la terre, ſçavoir la poſſeſſion d'un Empire, en luy offrant ſon Trône avec ſon cœur, ſi elle vouloit renoncer à ſa creance, pour ſuivre celle de ce Prince, qui s'offroit de la prendre pour ſon épouſe, & de partager avec elle toute ſa grandeur. Vous m'avoüerez, Chrêtiens, que cette offre étoit capable de tenter une jeune perſonne, & que peut-être jamais la foy n'a

desavouë sa profession ; mais combien en voyons-nous, ou qui le fassent, ou qui marquent une disposition d'esprit à le faire, quand l'occasion le demande ? Helas ! la vanité du siecle, le desir de la gloire, l'affection qu'on a aux biens perissables, & aux plaisirs des sens, ne font-ils point d'impression sur nôtre esprit ? y renonçons-nous comme nous l'avons promis ; mais plûtôt quand nous aurions fait une profession publique & solemnelle du contraire, agirions-nous autrement ? y serions-nous plus attachez, les rechercherions-nous avec plus d'affection, d'ardeur & de passion ! Nous croyons cependant avec cela, être Chrêtiens, juste Ciel ! & où en sont les marques ? en avons-nous les sentimens ? en observons-nous les premieres maximes ? non ; Il ne faudroit point l'offre d'un Empire, ny l'éclat d'un Trône & d'une Couronne, ny l'esperance de regner pour nous faire renoncer à la foy & à la religion, puisque pour un petit avantage, pour un point d'honneur, pour des bagatelles & des amusemens qui sont de si peu de consequence, nous y renonçons tous les jours ; car j'appelle y renoncer, que de n'en observer pas les maximes, & d'en pratiquer de toutes contraires. Mais avoüons en même temps que la force n'est jamais plus necessaire que dans le Christianisme, non seulement la force d'esprit pour en soûtenir les veritez, mais encore la force & le courage du cœur, comme nous allons voir en sainte Catherine ; car c'est ce qui fait la seconde Partie de son Eloge.

monde, & que la foy luy avoit inſpiré un genereux mépris de tous les avantages humains, pour leſquels les autres conçoivent tant d'eſtime ; & que toutes les faveurs de l'Empereur ne furent pas capables de la tenter : mais maintenant qu'il s'agit de reſiſter à ſes menaces, & de ne point redouter ſa colere, il faut ſans doute du courage, & un cœur à l'épreuve de tout. En effet, ces menaces & cette colere étoient d'autant plus terribles, qu'elles ſuccedoient à l'amour, qui eſt une paſſion qui ſe change toute en fureur, & qui n'inſpire que des ſentimens de vengeance, quand il ſe voit rebutté : *Imitare amorem*, diſoit autrefois une perſonne reſoluë de tirer vengeance de ſon amour mépriſé, *imitare amorem*, venge-toy à l'égard de l'amour que tu avois auparavant, & que la grandeur de l'un ſoit maintenant la regle de l'autre. C'eſt à quoy ſe reſolut l'Empereur Maximen, le plus furieux dans la colere, le plus terrible dans ſes menaces, & le plus cruel dans ſes vengeances, connu ſur ce pied là dans tout l'Empire, & marqué dans les hiſtoires par ce caractere ; juſque-là que la nouvelle de ſon élection à l'Empire ne fut pas plûtôt venuë à Rome, qu'au lieu des fêtes & des réjoüiſſances publiques qu'on avoit fait pour tous les autres, on n'entendit que des ſoûpirs du peuple, & les Temples retentirent des cris & des prieres de ceux qui demandoient à leurs Dieux de les délivrer de ce Barbare, dont ils n'attendoient aucun ſentiment d'humanité. Voila quel étoit le naturel de ce Tyran, qui ſe contrefit pour un temps

Seneca in Medeâ.

à l'égard de Catherine, dont la beauté & les vertus l'avoient comme enchanté, & luy avoient fait joüer toutes sortes de personnages; dans l'esperance de l'attirer au culte de ses faux Dieux: il luy avoit representé qu'en l'épousant, elle épouseroit un Empire, & qu'elle ne pouvoit manquer d'être heureuse en commandant à celuy qui commandoit presque à toute la terre; qu'il vouloit être son premier sujet, se gouverner par ses conseils, se faire à toutes ses volontez; que son humeur guerriere avoit besoin d'être adoucie par sa prudence, & par sa conduite, & qu'ainsi elle contribuëroit au bonheur de tout l'Empire Romain.

Catherine devoit s'attendre qu'en le rebutant elle s'attireroit toute sa fureur, que ses ménaces ne se termineroient pas à de simples paroles; mais qu'il en viendroit jusqu'aux derniers excés de la cruauté, le feu qui luy montoit déja au visage, & les regards affreux qu'il lançoit sur elle de temps en temps étoient bien capables d'ébranler un cœur moins ferme que le sien, & de luy faire faire par la crainte ce qu'il ne pouvoit obtenir par amour; mais quand la foy & sa religion seule, dont le renoncement étoit la premiere condition que l'Empereur luy demandoit, ne luy eût pas fait mépriser tant de menaces, la pureté qu'elle avoit consacrée au Sauveur du monde, lorsque par une faveur singuliere il l'avoit épousée avec les ceremonies qui se pratiquent dans les mariages, en luy mettant un anneau dans le doigt, pour marque qu'elle étoit uniquement à luy; cette pureté,

Digitized by Google

dis-je, qu'elle luy avoit consacrée, luy eût mis devant les yeux l'infidelité criminelle dont elle eut été coupable à son égard, & que toutes les menaces & toutes les craintes de la mort n'étoient pas capables de luy faire commettre. Ainsi c'est en vain que l'Empereur s'efforce de l'épouventer, elle se rit de ses menaces, & pour se défaire de ses importunitez, elle ajoûte les mépris aux refus. Ce barbare, dont les emportemens alloient d'abord jusqu'à la fureur, ménagea pourtant sa colere pour cette fois, & l'esperance de la réduire avec le temps, luy fit differer d'user des dernieres rigueurs. Il la dépoüille de ses biens, la dégrade de sa noblesse, la fait conduire dans une affreuse prison, afin que réduite à sa derniere misere, sans secours & sans appuy, elle fit à loisir reflexion sur les avantages dont elle se privoit par son opiniâtre resistance, & sur ce qu'elle devoit attendre dans la suite, de la colere d'un Empereur rebuté & mépriſé.

Elle eut sans doute besoin des consolations du Ciel, pour se soûtenir contre tant de menaces; aussi ne luy manquoient-elles pas: les bienheureux esprits la visiterent, & le Sauveur luy-même la fortifia contre la crainte des plus effroyables tourmens; mais pendant que l'Empereur s'entretenoit d'une vaine esperance de la gagner par la crainte, l'Imperatrice touchée de compassion de voir une Princesse de ce rang exposée à tant de dangers, fit un autre effort pour fléchir son courage, par la tendresse & par la douceur. Elle obtint permission de la visiter, à dessein de la

faire condescendre à ce que l'on souhaitoit d'elle ; & apparament elle n'avoit jamais entendu parler que des menaces qu'on luy faisoit ; car il est difficile de croire qu'elle eût consenty que l'Empereur l'eût épousée à son préjudice, & qu'elle luy eût voulu ceder la place qu'elle occupoit. Quoy qu'il en soit, si Catherine eût été capable d'être ébranlée, cette seconde voye eut été plus puissante que la premiere, parce que le courage s'irrite contre les difficultez, & la force regarde les dangers, comme la matiere de ses victoires ; au lieu que la tendresse, la compassion, & l'amitié que témoigne une personne de ce rang amolit insensiblement le cœur, qui se rend plus facilement à ces sortes d'attaques ; mais cette visite eut un effet bien different de celuy que l'Empereur en attendoit ; celle qui prétendoit porter Catherine à quitter sa Religion, fut elle-même convaincuë de la fausseté de la sienne, par l'éloquence de cette Sainte, & lorsqu'elle prétendoit luy faire adorer ses Idoles, elle fut gaguée à Jesus-Christ, & même préceda au martyre celle qu'elle étoit venuë détourner de mourir pour la foy de Jesus-Christ.

Je vous laisse à penser, Messieurs, si cet accident si peu attendu, fut un nouveau sujet de fureur pour Maximin ; il en fut venu dés-lors aux derniers excés de la cruauté, sans que la passion qu'il avoit pour Catherine luy fit faire une nouvelle tentative, où il esperoit mieux réussir ; elle est donc tirée de ce cachot pour paroître encore une fois devant ce Tyran amoureux, qui joint les caresses

aux menaces, & met tout en œuvre pour la fléchir. Il crut que la mort de l'Imperatrice, à qui il avoit déja fait trancher la tête pour la foy, d'un côté seroit capable de l'intimider, en luy faisant voir par là ce qu'elle devoit attendre elle même, si elle persistoit dans sa résolution ; & de l'autre, qu'elle leveroit le scrupule que sa vertu eût pû luy suggerer, d'épouser un Prince qui eût déja une autre femme ; & qu'ainsi ayant à déliberer entre le Trône & l'échafaut, les délices & les tourmens, elle ne balanceroit plus sur le choix qu'elle auroit à faire. Il eut la force sur luy-même de suspendre l'impetuosité de son naturel. Il prie, il commande, il promet, il menace, il prend tous les traits & toutes les postures des differentes passions dont il est agité ; il fait tout ce que l'amour & la rage luy suggerent, & il ne fait rien ; car Catherine regarde avec la même fermeté, ses promesses & ses menaces, & l'oblige enfin de quitter ce personnage d'amant, qu'il soûtenoit si mal, & qui luy convenoit si peu, pour en prendre un autre qui luy étoit bien plus naturel : car aprés l'avoir regardée d'un œil farouche, & capable de jetter la frayeur dans un cœur moins ferme que celuy qu'il attaquoit, il se retire pour ne luy parler plus que par son Capitaine des Gardes, qui la remene en prison ; mais qui se croyant plus adroit & meilleur courtisan que son Maître, voulut en sa faveur employer tout ce que la cajollerie a de plus dangereux pour le sexe, & de plus capable de seduire celles qui sont moins sur leurs gardes ; le succés fut que

Catherine le gagna à Dieu, & en fit un Martyr, ce qui fit hâter son suplice, de crainte qu'elle ne fit encore d'autres conquêtes, qui eussent rendu sa mort plus glorieuse, & qui eussent chargé le Tyran de plus de confusion.

Or pensez-vous, Chrêtiens, que cette Sainte avec toute son éloquence & toute sa sagesse eût fait ces miracles de conversions, si son courage n'eût animé son raisonnement, & si le sang qu'elle étoit prête de verser, n'eût donné de la force à ses paroles. Sa mort va donc être la preuve de son discours; mais mort glorieuse, qui non seulement n'a rien de foible; mais qui fait paroître un prodige de force par deux ou trois circonstances qui la rendent tout-à-fait admirable, sçavoir la durée, la varieté & la cruauté des supplices, la durée a quelque chose d'inhumain qui marque de la haine & de la vengeance, leur varieté a quelque chose d'affreux, mais la cruauté surpasse la barbarie même. Premierement, son suplice fut long, & executé à diverses repriſes, qui luy firent ressentir toutes les horreurs de la mort, dont on a coûtume d'épouventer les plus hardis. Elle vit expirer dans les flâmes ces Philosophes, & elle leur avoit servy de Predicateur pour les animer à souffrir le martyre. Elle vit tomber la tête de l'Imperatrice, & celle du Capitaine qu'on luy avoit envoyé pour la garder; son imagination ne luy representoit que les images d'une mort affreuse, se considerant comme une victime de la fureur publique, & elle concevoit assez ce qu'elle devoit attendre

aprés la mort des autres, qui n'étoit qu'un prélude de la ſienne; mais elle enviſagea tout cela d'un viſage aſſuré, & aprés avoir animé les autres aux ſuplices, elle attendit de pied ferme le ſien. Deux heures durant les bourreaux martyriſerent ſon corps, ſans donner d'atteinte à ſon courage; ils prolongerent leur cruauté, ſans laſſer ſa conſtance, & ne luy donnant le temps de reſpirer que pour reparer eux-mêmes leurs forces.

Jamais on ne vit ſouffrir plus long-temps une perſonne qui ſembloit devoir expirer par la vûë ſeule de ſes ſupplices, dont la varieté ne fut pas moins ſurprenante que la durée; les foüets & les tortures, le feu, les chevalets, les peignes de fer, tout fut mis en uſage, & rien ne fut aſſez fort pour l'ébranler: le changement dans la douleur paroît une eſpece de ſoulagement, fondé ſur cette experience, que le plaiſir même devient un tourment quand il eſt continué trop long-temps; mais quand on paſſe d'une extremité à une autre, & qu'un ſuplice fait place à un autre ſuplice plus violent & plus inſuportable, alors il faut qu'un courage ſoit fortifié du ſecours d'enhaut pour réſiſter à tant d'épreuves; c'eſt ce qui a ſignalé le courage de Catherine entre les plus glorieux Martyrs. J'ay horreur, Meſſieurs, de vous repréſenter tant d'effroyables tourmens, ſes bourreaux mêmes en fremiſſent, & en témoignent plus de crainte qu'elle-même, & la haine que le peuple a pour ſa religion, n'empêche point les larmes que la compaſſion ne peut refuſer à ſes douleurs.

Digitized by Google

La cruauté enfin de chaque ſupplice en particulier donne encore un nouveau ſujet d'admiration. On inventa une nouvelle machine pour la déchirer en pieces ; c'étoit une roüe armée de pointes aiguës & de raſoirs afilez, qui par des reſſorts ſecrets, & par des mouvemens lents & compaſſez devoient la faire ſouffrir dans tous les membres de ſon corps tout à la fois. Il ſembloit que la barbarie même eût inventé cet inſtrument, & que la rage le dût faire remuër ; tout le monde en eſt effrayé, & a les yeux attachez ſur Catherine, pour remarquer ſa conſtance & ſon courage, mais Dieu fait paroître un effet viſible de ſon pouvoir, en briſant & renverſant cette épouventable machine, & redoublant par là la confuſion de ce Tyran, qui deſeſpera enfin de pouvoir rien gagner. De maniere que laſſé de voir augmenter la gloire de Catherine, à meſure que ſa fureur augmentoit, il luy fit trancher la tête, & la mit en poſſeſſion d'une couronne immortelle, qui ne s'emporte que par la force ; elle verſa du laict avec du ſang, pour marquer que ſa pureté n'avoit pas été moins illuſtre que ſon martyre, & qu'elle ne luy avoit pas été moins chere que ſa foy, puiſqu'elle a défendu l'une & l'autre avec un égal courage, & un égal ſuccés. Les Anges qui avoient été les témoins & les ſpectateurs de ſes combats firent ſes funerailles, & enleverent ſon corps, de crainte qu'il ne fût deshonoré par des mains impures ; & pour comble de gloire l'honorerent de leurs concerts. O Dieu ! que vôtre puiſſance eſt admirable en la foibleſſe

de vos creatures; car quel prodige plus digne d'admiration ! que de voir une fille foible d'âge, foible de corps, foible de forces; mais animée de vôtre Esprit, fortifiée & soûtenuë de vôtre grace, & remplie de la lumiere de vôtre Eglise, surmonter tous les efforts des Tyrans ! demeurer libre dans les fers, invulnerable parmy les rouës, invincible dans l'excés de ses douleurs, intrepide à la veuë de la mort, & même la recevoir d'un visage riant, qui montre la force & la fermeté de son cœur. C'est donc par cette force & d'esprit & de cœur, qu'elle a triomphé de toute la puissance de l'Enfer, par la résistance qu'elle fit à un Empereur, de toute la sagesse du monde, par la victoire qu'elle remporta sur des Philosophes, & sur des Orateurs préparez afin de l'attaquer; de toutes les richesses & de toutes les grandeurs par le mépris des couronnes qu'on luy offroit, & enfin de toutes les tortures & de toutes les horreurs de la mort, par sa constance inébranlable. Que peut-on imaginer de plus genereux, & de plus heroïque ? *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Nous l'avons donc trouvée cette femme forte; mais pour conclusion je ne sçay si elle trouvera des imitateurs; je vous ay déja dit que la force est la vertu du Christianisme, puisqu'il n'y a point de veritables Chrêtiens, qui ne doivent être prêts de donner leur vie, & de verser leur sang pour la défense de leur foy & de leur religion. Helas ! bien des gens protestent qu'ils le feroient, & plusieurs semblent souhaiter d'en avoir l'occasion; mais *Conclusion.*

qu'il y a de difference d'enviſager la mort en idée, & de la ſouffrir en effet? Y a-t-il une plus grande contradiction que de voir que ceux qui croyent avoir aſſez de force pour ſouffrir le martyre, n'en ont pas aſſez pour ſe faire eux-mêmes la moindre violence, afin de pratiquer les autres maximes du Chriſtianiſme, & les autres vertus, qui ne ſont pas moins neceſſaires à un Chrêtien que la foy, & ſans leſquelles mêmes la foy ne ſervira que de ſujet de condamnation? eh! comment ſouffririez-vous les menaces d'un Tyran, vous qui ne ſçauriez digerer une parole qui vous choque, pardonner une injure, ſouffrir un petit mépris? Vous qui ne pouvez vous gêner le moins du monde pour remplir les devoirs les plus indiſpenſables de vôtre religion? Rendons graces à Dieu de ce qu'il n'y a plus de Tyrans qui perſecutent la foy, il ne faudroit point tant de menaces, ny un ſi grand appareil de ſupplices pour vous y faire renoncer; puiſqu'un leger interêt, un point d'honneur, une petite ſatisfaction, vous fait trahir vôtre conſcience, & négliger les interêts de Dieu. Mais aprés tout, nous ne manquons pas d'occaſions d'imiter la force & le courage de cette incomparable Sainte. Oüy, Meſdames, il s'en preſente tous les jours, & l'honneur, la modeſtie, la pudeur que vôtre ſexe doit préferer à la vie, ſelon les maximes mêmes de la morale payenne, trouve au milieu du Chriſtianiſme preſqu'autant d'ennemis, que dans les tenebres de l'infidelité; mais j'ay honte d'avoüer qu'on n'y trouve peut-être auſſi peu de force, puiſqu'on y

voit auſſi peu de retenuë, auſſi peu de précaution, autant de ſcandales & de libertez. Ah ! je vous diſpenſe d'acquerir la ſcience de ſainte Catherine, la nature vous a deſtinée à d'autres emplois. Je ne vous conteſteray pas même la force de l'eſprit, pour donner aux hommes un avantage en ce point, que vous auriez peut-être peine à ſouffrir, partagez-le également ſi vous voulez, je ne m'y oppoſeray point ; je veux même que la grandeur du courage ne vous manque pas, puiſque vous êtes capables des plus fortes reſolutions quand vous vous tournez du côté de la vertu, mais en quoy vous devez le marquer, à l'exemple de ſainte Catherine, c'eſt à défendre le tréſor ineſtimable de la pureté, en quoy vous avez ſans contredit la préference ſur les hommes, quoy qu'ils n'y ſoient pas moins obligez par la loy du Chriſtianiſme qui la commande juſque dans les penſées, & c'eſt en quoy vous pouvez plus particulierement imiter la force de nôtre Sainte.

Elle y a trouvé trois grands obſtacles qu'elle a courageuſement ſurmontez, la jeuneſſe, la beauté, les promeſſes ; voila les trois écueils que vous avez à éviter à ſon exemple, & les trois ennemis que vous avez à combattre, la jeuneſſe inſpire un enjouëment folâtre & badin, avec un attachement au divertiſſement, & au plaiſir ; la beauté porte à la moleſſe, à la vanité, & à une certaine adoration de ſoy-même ; & les promeſſes achevent de corrompre un cœur déja ébranlé par les deux autres ; & de ces trois choſes viennent ces

chutes & ces ſcandales ſi ordinaires ; mais ſi vous comparez la jeuneſſe de Catherine paſſée ſi ſaintement, & toute occupée aux exercices de pieté, avec la liberté que nous voyons dans tant de perſonnes, ne confeſſerez-vous pas que vous avez un modele dans cette Sainte, dont on voit peu de fideles copies ; ſi vous faites réflexion ſur les agrémens que la nature luy avoit donnez, ils ont été innocens, & n'ont été employez que pour le ſervice de ſon Dieu, & pour luy gagner des ames, au lieu que la plûpart des Dames aujourd'hui en font des pieges criminels pour les perdre, & quand la nature ne leur a pas fait ce preſent, elles ont recours à l'artifice, pour les mêmes deſſeins : quand je conſidere enfin Catherine à l'épreuve de toutes les promeſſes, auſſi bien que de toutes les menaces, & que l'on en voit tant qui n'ont pas la force de réſiſter aux ſollicitations & aux promeſſes d'un libertin, qui ne leur peut cauſer que de la honte & que de l'infamie, je dis alors qu'il faut de la force & du courage pour défendre cette vertu, auſſi bien que pour ſoûtenir ſa foy & ſa religion ; & que ſans cette force, il n'y a point de Vierges, non plus que de Martyrs. C'eſt la force qui conſerve cette innocence, qui acquiert toutes les vertus, & qui enfin ouvre le Ciel, & merite la couronne dans l'Eternité bienheureuſe, que je vous ſoubaite, &c.

ORAISON FUNEBRE D'HENRY LE GRAND,

ROY DE FRANCE, ET DE NAVARRE:

Prononcée en la Cérémonie de ſon Anniverſaire, qui ſe fait à la Fléche, dans l'Egliſe du College Royal, où repoſe ſon Cœur.

Cor Regis in manu Dei: *Proverb.* 21.

Le Cœur de ce grand Roy eſt entre les mains de Dieu: Aux Proverbes, Chap. 21.

DANS cette triſte & lugubre Cérémonie, qui nous aſſemble tous les ans en ce lieu, pour rendre les devoirs funebres à Henry le Grand, Roy de France & de Navarre: Je vous avouë, Meſſieurs, que pour répondre à ce que vous attendez de mon mi-

Digitized by Google

niſtere, je ne ſçay ce que je pourray ajoûter à l'Eloge de cet incomparable Monarque, aprés que plus de cinquante Hiſtoriens ont travaillé à recueillir ſes éclatantes actions, que plus de cinq cent Orateurs ont épuiſé toute leur éloquence à en faire le Panegyrique; & que d'ailleurs l'eſtime, le reſpect, & la veneration que tous les François conſervent pour la memoire de ce grand Roy, a ouvert toutes les bouches pour en publier les loüanges, & employé les plus ſçavantes plumes, pour en immortaliſer le ſouvenir.

Quelques-uns ont remarqué qu'il a ſurpaſſé l'Empereur Auguſte en clemence & en bonté, & qu'aprés tant de guerres civiles, il a comme luy, refermé les playes de l'Etat, calmé toutes les tempêtes qui l'agitoient, & rendu la force & l'autorité à la Juſtice, & aux Loix. D'autres ſe ſont mis en peine de juſtifier les noms de Grand, de Conquerant, de Pere du peuple, & tous les titres, dont l'amour & la reconnoiſſance des ſujets ſe ſont efforcez d'honorer leurs Souverains. Et les autres enfin ont fait un paralele curieux de ce Heros invincible avec les Conſtantins, les Theodoſes, les Charles-Magnes, & avec les plus grands Princes qui ont été dans tous les ſiecles. Mais dans cette foule, & dans cette agreable confuſion de Titres, d'Eloges, & de vertus, qui m'ont ébloüy, j'ay cru que le lieu où nous ſommes, & l'objet qui frappe ſi ſouvent nos yeux, meritoit bien d'arrêter pour quelque temps nos eſprits. C'eſt le précieux dépôt de ſon Cœur; puiſque c'eſt par le cœur, qu'il faut juger des grands hom-

Digitized by Google

mes, & que dans nôtre Henry, qui porte le nom de Grand, rien n'eſt plus grand que ſon cœur, qui merite que les nôtres renouvellent l'amour & le reſpect qu'ils doivent à ſa memoire, en même temps que nous luy rendons ce foible témoignage de nos reconnoiſſances dans la cérémonie de ce jour.

Pour trouver donc quelque ordre dans cet Eloge, & quelques bornes dans un ſi vaſte ſujet, diſons en particulier du Cœur de ce grand Monarque, ce que le Sage dit en general, de celuy de tous les Rois, qu'il eſt entre les mains de Dieu, *Cor Regis in manu Dei.* Puiſqu'en effet il a été entre les mains de ce ſouverain Maître des cœurs, dans toutes les manieres, dont une choſe peut être entre les mains de celuy dont elle dépend : Premierement, comme un ouvrage que Dieu ſemble avoir formé, pour les vûës que ſa providence avoit ſur luy, en luy donnant des inclinations toutes royales, & une grandeur d'ame élevée au deſſus de la fortune, comme autrefois il donna au premier Roy de ſon peuple, un cœur genereux & magnanime, & un courage capable de vaincre & de ſoûmettre tous ſes ennemis. Secondement, comme un don précieux, & comme un riche preſent ; puiſque c'eſt en effet le plus grand que Dieu puiſſe faire aux peuples, que de leur donner un bon Roy, dont dépend la tranquilité & le bonheur de tout un Etat : & en ce ſens, nous conſidererons nôtre Henry, comme un don que Dieu a fait à toute la France, du plus doux, & du plus clement de tous ſes Rois. Et en troiſiéme lieu,

il a été entre les mains de Dieu comme un instrument, dont il s'eſt ſervy pour ſa gloire: & de cette maniere, nous verrons ce grand cœur, qui avoit comme ſuccé avec le lait, des maximes ſi contraires à la foy, devenir le plus zelé défenſeur de la religion. Et pour comprendre tout cecy en trois mots, nous réünirons les trois plus éclatantes vertus de ce Cœur, qui luy ont ſi juſtement acquis le nom de Grand: ſçavoir ſon courage, ſa clemence, & ſa pieté. Ce ſera le ſujet & le partage de ſon Eloge. Commençons.

PREMIERE PARTIE. JE conſidere donc premierement, le cœur de nôtre Henry entre les mains de Dieu, qui l'a formé comme un prodige de courage & de valeur, pour s'ouvrir le chemin au Trône, où la Providence l'avoit deſtiné. Jamais en effet Prince n'eſt venu au monde avec de plus belles, & de plus nobles inclinations: tout le monde ſçait qu'elle étoit ſa paſſion dominante, mais l'on ne peut preſque dire qu'elle étoit ſa plus grande vertu: & ſi la Morale nous apprend qu'on n'en peut avoir une dans le ſouverain degré, qu'on n'ait en même temps toutes les autres, quel devoit être, je vous prie, le merite de ce Prince, qui les poſſedoit preſque toutes dans l'éminence? Certes je ne craindray point de dire qu'il étoit du nombre de ces Heros, & de ces hommes d'un genie ſuperieur, que la nature fait naître pour commander au reſte des hommes, & dont à peine elle en fait voir un, dans chaque ſiecle. Parlons plus chrêtiennement, & diſons que la Providence l'ayant

fait naître pour affermir le premier Trône de la Chrêtienté, ébranlé par tant de troubles, & penchant à sa ruine par les guerres intestines & domestiques, voulut qu'il commençât par en faire la conquête, & qu'il emportât à la pointe de l'épée ce qui luy étoit dû par le droit de sa naissance : mais pour cela de quelle force, & de quel courage n'eût-il pas besoin, afin de se mettre en possession d'un Royaume, dont il trouva l'entrée fermée par autant de rempars, qu'il contient de Villes, & deffenduë presque par autant de bras, qu'il avoit de sujets? Car comme jamais Prince n'est venu de si loin à la Couronne, je ne sçay s'il y en a jamais eu à qui elle ait coûté plus de travaux, & plus de sang ; puisqu'il luy fallut combattre & vaincre presque sans forces, sans places, & sans finances, armé de son seul courage, & soûtenu de la seule justice de son droit. Onze Princes du sang qui vivoient lorsqu'il vint au monde, avoient des prétensions legitimes devant luy, sur la Couronne ; luy-même étoit dépoüillé du Royaume de Navarre, que la valeur de son pere, & de son ayeul, n'avoient pû reconquerir. Outre que le malheur de son éducation y formoit le plus grand obstacle, parce qu'ayant été nourry & élevé dans l'heresie, & même étant Chef du party, il luy eût fallu passer sur le ventre à tous ses sujets, avant qu'ils l'eussent souffert monter sur un Trône, qui n'est que pour le fils aîné de l'Eglise, & qui met à la tête de tous ses titres, le nom de Tres-Chrêtien.

Providence adorable d'un Dieu! que vos

desſeins ſont élevez au deſſus de nos intelligences ! vous avez choiſi nôtre Henry dans la derniere famille royale, comme un autre David, pour le mettre ſur le premier Trône de la Chrêtienté; mais vous voulez auſſi, que comme un autre David, ſon courage luy en ouvre le chemin, & que depuis l'âge de quinze ans, qu'il commença à porter les armes, il ne les quitte preſque ny jour, ny nuit, durant trente ans entiers, & qu'il donne des preuves de ſa valeur dans les occaſions les plus hazardeuſes, où jamais Capitaine ſe ſoit expoſé. Car enfin qui ne s'étonnera d'apprendre qu'il ait ſignalé ſon courage, en prés de trois cens ſieges de Villes, & de Places fortes ? Qu'il ſe ſoit trouvé en perſonne juſqu'à cent quarante attaques perilleuſes, qui n'étoient differentes des combats, que par le peu de temps qu'il avoit pour ranger ſes troupes, & pourvoir à ſa deffence ? qu'il ait donné cinq batailles rangées, dont ſon ſeul courage l'a rendu victorieux ? quoy de plus ſurprenant que de voir qu'avant que la mort d'Henry III. l'eût appellé à la Couronne, il ait eu à ſoûtenir ſept guerres contre toutes les forces de la France, & qu'il ſe ſoit vû en divers lieux, quatre & cinq armées ſur les bras, ſans autre appuy que ſa ſeule vertu ? De quel courage, & de quelle force n'eût-il point beſoin, pour être tout à la fois en bute & à l'épreuve de tous les coups les plus rudes de la fortune ?

Ce n'eſt pas tout ; aprés la mort de ce Prince infortuné, au lieu de voir ſes travaux couronnez, quels puiſſans ennemis, nôtre Henry,

Henry, à qui le droit de la succession appartenoit de plein droit, n'eût-il point à combattre ! Certes à voir le peu de forces, le peu d'argent, le peu d'amis, & de secours qu'il avoit, on doutoit si la Couronne luy étoit échuë pour la porter & pour en joüir, ou si elle luy étoit tombée sur la tête pour l'écraser, puisqu'il lui fallut s'opposer à la plus puissante faction qui ait jamais été en cet Etat, soûtenuë d'un côté de toute la puissance d'Espagne, & de l'autre autorisée de celle de Rome. La Religion, qui servoit aux Chefs de la ligue de specieux pretexte pour couvrir leur ambition, allumoit dans les cœurs des peuples le zele le plus animé qu'on ait jamais vû : puisqu'il fit tout le monde soldat pour combattre contre son Prince legitime, chacun s'épuisant volontiers pour fomenter le feu de la division, qui embrasoit & consumoit tout le Royaume. De maniere que dans cette conspiration generale, ce grand Prince avoit contre luy les plus grandes Villes de son Royaume, qu'il falloit prendre de force, & cependant conserver comme son heritage, ensuite ceux de son party qui l'obsedoient, & qui traversoient tous les projets d'accommodement, mais qu'il n'osoit choquer. Il ne faisoit pas un pas, ny une démarche qu'il n'eût à soûtenir un double combat, l'un contre ses ennemis, & l'autre contre ses propres sujets. Quelle constance ne se fût enfin lassée de tant de travaux & de perils ? & quel autre cœur que le sien eût été assez ferme pour tout entreprendre, & pour ne se point rebuter de tant d'obstacles ? Ne

falloit-il pas que la même main qui l'avoit formé pour être à l'épreuve de tout cela, l'eût auſſi conduit de victoire en victoire, juſque ſur le Trône qu'elle luy avoit deſtiné.

Ce qui m'autoriſe, Meſſieurs, dans cette penſée, c'eſt en ſecond lieu, que ce grand courage n'étoit point l'effet d'un naturel ardent, d'une bravoure temeraire, ou d'une impetuoſité aveugle, ou d'une paſſion qui l'emportoit, ſans réflexion ſur le peril; car comme jamais Capitaine ne fut plus genereux, je ne ſçay ſi l'on en trouvera qui ayent ménagé leur courage avec plus de conduite. Car non ſeulement ce grand Prince avoit un ſens droit, & un diſcernement exquis pour prévoir les dangers, prendre ſon temps, ſe ſervir de l'occaſion, & tirer avantage de toutes les conjonctures: mais il avoit encore des lumieres que l'âge & l'experience ne donnent point, & qui venoient de ſon fond: juſque-là, que dés l'âge de treize ans, & à la premiere bataille où il ſe trouva, il reconnut les fautes des plus grands Capitaines de leur ſiecle, & fit voir qu'il avoit une étenduë de genie non ſeulement au deſſus de ſon âge, mais même au deſſus des plus grands hommes: puiſqu'à la journée de Moncontour, les plus braves de ſon party avoüerent que la bataille n'avoit été perduë, que pour n'avoir pas ſuivy ſon avis, lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant. Ce qui fit juger dés-lors ce qu'il ſeroit un jour, quand le temps auroit ajoûté l'étude & l'experience à un genie ſi heureux.

De là vient qu'enſuite dans tous les combats, il prévoyoit & prévenoit preſque toujours les deſſeins de ſes ennemis, & donnoit ſes ordres ſi à propos, que tous les Chefs de ſes troupes étoient ſouvent obligez d'avouër que la prudence du Roy leur avoit ſauvé l'honneur & la vie. Dans la chaleur même du combat, il étoit par tout, remarquoit tout, donnoit ordre à tout, avec tant de ſang froid, qu'on eût dit que le bruit, l'embarras, la préſence du peril luy euſſent plûtôt augmenté que troublé la raiſon. L'on diſoit autrefois du fameux Conquerant de l'Aſie, que ſon courage gagnoit les batailles, & remportoit les victoires; mais que c'étoit avec les yeux de ſes Capitaines, & avec les bras de ſes ſoldats. Je pourrois dire au contraire de nôtre Heros, ce que l'Ecriture dit d'un homme ſage, que ſes yeux étoient en ſa tête, c'eſt-à-dire, qu'il n'avoit point de lumieres plus fideles, ny plus ſûres que les ſiennes, qui luy faiſoient trouver des expediens & des reſſources, ſouvent même lorſque tout étoit deſeſperé, qui faiſoient dire communément, que là où il n'étoit pas, rien ne réüſſiſſoit, & que par tout où il paroiſſoit, ſa ſeule perſonne valoit le plus puiſſant ſecours: Ou bien ce qu'on a dit de l'Empereur Theodoſe, qu'il réuniſſoit ſous le même étendart la fortune & la vertu, la prudence & le courage, & qu'on ne ſçavoit lequel des trois, le cœur, la tête, ou la main contribuoit le plus à remporter la victoire: ou enfin ce que le Philoſophe a dit de ces anciens Heros, que leur con-

duite venoit d'un principe plus élevé que la raiſon : puiſque le cœur de ce Prince étoit entre les mains de Dieu, qui l'avoit formé, & qui le conduiſoit, lors même qu'il étoit à la tête d'un party que l'erreur portoit à détruire la veritable Religion.

Que cette propoſition, Meſſieurs, ne vous ſurprenne point ; puiſque c'eſt en cela même que Dieu fait éclater ſon ſouverain pouvoir, & la ſageſſe de ſa providence, de tirer la lumiere de l'abîme des tenebres, & de ſe ſervir des inſtrumens qui ſemblent en apparence les plus oppoſez, pour faire réüſſir ſes plus grands deſſeins. Ainſi Dieu conduit, exerce, & aguerrit ce cœur magnanime, ſur qui il a des vûës toutes particulieres, & luy apprend, pour ainſi dire, à ſes propres dépens, les moyens de ſoûtenir enſuite ſes interêts avec plus d'avantage. Ce qu'il ſemble qu'il ait voulu confirmer par le jugement d'un grand Pape, qui ſe voyant obligé de traiter nôtre Henry, comme une perſonne qui étoit à la tête d'un party heretique, ne pût cependant s'empêcher de marquer la haute eſtime qu'il en avoit conçûë, en declarant publiquement que c'étoit le ſeul Prince de l'Europe, à qui il eût voulu communiquer les grands deſſeins qu'il avoit, pour le bien, & pour la gloire de la Religion, ſi Dieu luy faiſoit jamais la grace de le rappeller de ſon égarement, comme celuy qu'il connoiſſoit ſeul capable de les executer.

Mais ce qui marque plus viſiblement que ce grand cœur étoit entre les mains du Dieu

des armées, c'eſt la multitude & la rapidité de ſes conquêtes, parce que quelque magnanime & intrepide qu'il fût, ſans une protection toute ſpeciale, jamais il ne fût venu à bout de tant d'ennemis, qui ſembloient renaître les uns des autres. Car enfin, Meſſieurs, il n'en étoit pas comme de ces anciens Empereurs, que le gain d'une ſeule bataille rendoit maîtres abſolus de l'Empire du monde, il a fallu à ce grand courage vaincre & conquerir ſon Royaume pied à pied, Province aprés Province, & Ville aprés Ville. Je le conſidere d'abord prévenu par ſes ennemis, & inveſty dans Dieppe, d'où il s'ouvre le paſſage par ſa valeur, & montre à la journée d'Arcques, qu'il ne peut que difficilement être vaincu : de là je le vois paroître victorieux aux portes de Paris, en prendre les Faux-bourgs d'aſſaut, & porter la terreur par tout, lorſqu'on s'attendoit de l'y voir captif, & chargé de chaînes, comme ſes ennemis l'avoient promis : enſuite je le regarde fondre comme un éclair de Province en Province, qu'il emporte de force, ou qu'il oblige de le recevoir ; juſqu'à ce que ce grand corps de la Ligue ſe voyant démembré, & prêts à ſuccomber ſous la valeur de ce Heros, fit un effort pour arrêter la rapidité de ſes conquêtes à la journée d'Yvry, qui fut comme le theatre de la gloire de nôtre Henry, par l'un des plus furieux combats qui eût été vû depuis long-temps, & dont tout l'honneur de la victoire fut attribué à la force de ſon courage : Car ayant apperçû un gros formidable de lances, avec

lequel ſeul, celuy qui le commandoit s'étoit promis de défaire tout ce qu'il attaqueroit, nôtre Prince l'attaque luy-même avec fort peu de gens, ſe mêle parmy ce redoutable eſcadron, l'épée à la main, & en moins d'un quart d'heure, le perce, l'enfonce, le taille en piece, d'où ſuivit le gain de la bataille, qui déconcertra entierement les affaires de la Ligue; car depuis ce temps-là elle ne fit que traîner comme un ſerpent demy écraſé, ſans pouvoir ſe ſoûtenir que par le ſecours des Etrangers.

On appelle donc au ſecours le Duc de Parme, qui étoit ſans contredit, le premier homme de ſon temps, ſage, & d'une experience conſommée; il arrêta pour un temps, à la verité, le progrés des victoires de nôtre Conquerant: mais aprés avoir vû avec quelle vîteſſe & quelle valeur le Roy de Navarre agiſſoit, c'eſt ainſi qu'on l'appelloit alors, il luy rendit ce témoignage, qui ne peut être ſuſpect venant de la bouche d'un ennemy, que les autres Capitaines faiſoient la guerre en lions, mais qu'Henry la faiſoit en Aigle, qui voloit dans ſes conquêtes. C'eſt pourquoy ayant été arrêté quelque temps au milieu de ſes victoires, ce fut enſuite comme un torrent qui devint plus rapide & plus impetueux dans ſon cours, puiſque malgré toute la reſiſtance qu'on luy fit, il força plus de quarante Villes en ſix mois, & ſe rendit maître de la plus belle Province du Royaume, à la vûë d'une Armée auſſi nombreuſe que la ſienne. La Champagne & la Bourgogne furent obligées de ſe rendre, & quand on

Digitized by Google

compte parmy ſes exploits militaires cent trente Villes aſſiegées, priſes, & forcées, c'eſt dire en peu de mots des journées ſignalées par mille belles actions, des victoires qui rempliſſent des livres, des batailles qui ont fourny de quoy écrire des Hiſtoires, & qui ont merité autant de triomphes à ce Conquerant, lequel étoit toujours à la tête de ſes troupes, toujours prêt à fondre ſur l'ennemy, toujours en vûë de ſon Armée, à laquelle il montroit ſon caſque & ſon plumet pour enſeigne, afin de ſe rallier ſi elle venoit à être rompuë, ou à perdre ſes rangs. On a remarqué qu'il n'a jamais refuſé la bataille, mais qu'il l'a toujours preſentée le premier; que jamais il n'a fuy, mais toujours attaqué, & que s'il s'eſt vû quelquefois obligé de ceder à la force, ſes retraites ont égalé la gloire de ſes plus grandes victoires. Témoin celle qu'il fit à Aumale, où aprés avoir arrêté long-temps toute l'Armée du Duc de Parme avec cinq cens chevaux, ce Duc ne s'apperçût point qu'Henry fut en perſonne à une entrepriſe ſi hazardeuſe, & ſi hardie, que par les efforts vigoureux qu'il y admira.

Or, Meſſieurs, qui peut croire que ce grand Prince fût toujours en danger, toujours en bute à tous les efforts de ſes ennemis, & le premier expoſé à tous leurs coups, ſans y perir, ſi Dieu n'eût pris un ſoin tout particulier de conſerver celuy dont il tenoit le cœur entre ſes mains? C'étoit l'unique plainte que ſes Capitaines faiſoient publiquement, que le bonheur de l'Etat étant

attaché à la perſonne du Roy, il n'y avoit point de ſoldat qui fût plus en peril ; mais ce grand courage répondoit à ces plaintes, & à tous ceux qui luy repreſentoient, que ſa dignité l'obligeoit de ſe ménager davantage, que dans les combats, auſſi-tôt que l'on eſt mêlé avec l'ennemy, l'on ne diſtinguoit plus les perſonnes que par le courage, & que telle étoit ſa deſtinée d'être reduit à tous momens à expoſer ou ſon Royaume, ou ſa vie. Ce qui faiſoit que lorſqu'il étoit ſur le point de donner la bataille, toute la harangue qu'il faiſoit à ſes Capitaines ne conſiſtoit qu'en ce peu de paroles : Vous êtes François, je ſuis vôtre Roy, voila l'ennemy, faites comme vous verrez faire. Aprés quoy il n'y avoit foudre qui fondît ſi vîte, ny qui frapât plus rudement, rien qui en pût ſoûtenir l'impetuoſité, rien qui ne pliât ſous l'effort de ce Heros, qui choiſiſſoit toujours ce que les ennemis avoient de plus fort, pour l'attaquer en perſonne, & qui faiſoit ſouvent des exploits, qui ne ſont pas preſque imaginables. Témoin ce qu'il fit à Fontaine-Françoiſe, ou avec quinze cens hommes non ſeulement il tint tête à toute l'Armée Eſpagnole, qui étoit compoſée de plus de vingt-cinq milles : mais voyant deux de ſes bataillons enfoncez, donna avec cent chevaux l'épée à la main, avec tant d'impetuoſité & de courage, qu'il ſe fit paſſage à travers l'Armée ennemie : mais auſſi avec un tel danger, qu'il avoüa depuis, que dans les autres rencontres, il avoit combattu pour la victoire ; mais qu'en celle-cy, il avoit diſputé ſa vie,

Digitized by Google

dont il étoit uniquement redevable à la protection du Ciel.

Qui doutera aprés cela que le cœur de ce grand Prince n'ait été entre les mains de Dieu, qui en a fait, comme vous voyez, un prodige de force & de courage, qui l'a conduit & conservé parmy tant de hazards, *Cor Regis in manu Dei.* Non, je ne m'étonne point du succés des armes de ce grand Roy; un tel Chef pouvoit tout entreprendre, & des soldats animez d'un tel exemple pouvoient tout vaincre. Je ne suis pas même surpris de ce qui a fait l'étonnement de tout le monde; de voir la Ligue déconcertée, la France obligée de recevoir son Roy, l'Espagne contrainte de luy demander la paix, la Savoye conquise, & toute l'Europe dans l'admiration de sa valeur; mais je m'étonne de le voir tantôt investy, tantôt accablé par le nombre de ses ennemis, tantôt blessé, tantôt tenu pour mort, & cependant toujours triomphant, & plus glorieux que jamais. Ce qu'on ne peut attribuer qu'à cette protection speciale qui l'a conduit comme par la main au terme, où la Providence l'avoit destiné. Que s'il a été de la sorte entre les mains de Dieu, comme un ouvrage qu'il avoit formé, & dans la conservation duquel il s'est si particulierement interressé, je dis en second lieu, qu'il y a été comme un present que Dieu a fait à la France, du meilleur, & du plus clement de tous ses Rois. C'est la seconde Partie de son Eloge.

SECONDE PARTIE.

C'Eſt, Meſſieurs, un grand preſent du Ciel qu'un bon Prince ; puiſque de là dépend le bonheur de ſes ſujets, & la tranquilité de ſes Etats. Auſſi eſt-ce d'ordinaire l'objet des vœux & des prieres de tous les peuples, qui ne peuvent rien demander à Dieu de plus grand ny de plus neceſſaire : *Nullum à Deo munus*, diſoit cet Ancien, *conferri mortalibus poteſt optimo Principe majus, vel utilius.* C'eſt pourquoy le Sage, dont nous avons emprunté les paroles pour fondement de cet Eloge, dit, que le cœur du Roy eſt entre les mains de Dieu, comme les eaux qu'il diſtribuë, & qu'il partage ainſi qu'il luy plaît : *Sicut diviſiones aquarum, ita cor Regis in manu Dei.* Cette expreſſion eſt admirable, auſſi eſt-elle du ſaint Eſprit, & veut dire, que comme autrefois Dieu n'eut qu'à ouvrir les cataractes du Ciel, & à laiſſer répandre les eaux qu'il renferme, pour faire un déluge univerſel, il n'a de même qu'à abandonner le cœur des Monarques au déréglement de leurs paſſions, qui ſont comme de furieux torrens auſquels rien ne peut reſiſter, pour inonder la terre, & la remplir de déſaſtres & de malheurs : mais auſſi comme nous voyons que les pluyes, & les roſées qu'il envoye ſur la terre, ſont la cauſe de tous les biens qu'elle produit ; ou bien comme les fleuves qui arroſent les Provinces & les Royaumes, y portent en même temps, la fertilité & l'abondance, par la facilité du commerce, & font la beauté & les richeſſes de tout un grand païs ; c'eſt une idée & une peinture du bien

Cicero.

que Dieu fait aux peuples, en leur donnant un bon Roy, qui fait la felicité publique, *Sicut diviſiones aquarum, ita cor Regis in manu Dei.*

Or ſi jamais la France a joüy de ce bonheur, ç'a été lorſque Dieu luy a donné Henry le Grand, qui a fait ſa joye & ſes délices, & qui pouvoit porter à juſte titre le nom de bon & de clement, ſi ſa valeur n'avoit prévenu les eſprits, & l'eſtime des hommes en faveur de ſon courage, en luy donnant le nom de Grand; ou plûtôt ſi ſes peuples par leur rebellion, ne luy euſſent donné occaſion de leur faire reſſentir la force de ſon bras, avant que d'éprouver les effets de ſon bon cœur. Mais diſons plûtôt que c'eſt l'alliance de ces deux vertus, qui l'a fait grand. C'eſt pour cela que la France le regrettera éternellement, parce que jamais Prince n'a eu plus d'amour & de tendreſſe pour ſes peuples, ny fait voir plus de douceur & d'affabilité envers tout le monde, ny uſé enfin de plus de clemence envers ſes plus grands ennemis. Pour voir le détail de cecy, Meſſieurs, il faudroit faire une Hiſtoire plûtôt qu'un Panegyrique, & vous faire un ample récit de toutes les actions de ſa vie; mais j'eſpere que le peu que j'en toucherai en paſſant, ſuffira pour nous perſuader plenement que ce bon Prince a été veritablement un don que Dieu a fait à toute la France, & qu'en ce ſens, le cœur de ce grand Roy a été entre les mains de Dieu.

Car premierement, n'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, que jamais Prince n'ayant

eu le cœur plus genereux & plus martial, jamais aucun n'a plus aimé, ny plus recherché la paix ; comme celuy qui connoiſſoit mieux que perſonne du monde, les malheurs de la guerre. Ce qui luy faiſoit déplorer ſa deſtinée, & dire à ſes plus familiers, qu'il étoit le plus infortuné de tous les Princes, de ne pouvoir achepter le repos de ſes peuples, qu'aux dépens de leur ſang, & qne ſouhaitant de répandre tout le ſien, pour leur procurer la paix, il ne trouvoit point d'autre voye d'y arriver qu'à travers des campagnes couvertes des corps de ſes ſujets, que leur opiniâtreté avoit rendus ſes ennemis. On l'a vû pleurer amerement au milieu de ſes victoires, & lorſque les autres faiſoient des feux de joye, ce victorieux arroſoit ſes lauriers de ſes larmes, qui marquoient que ſon peuple ne recevoit aucune playe, que ſon cœur tendre n'en fût percé d'une vive douleur : de maniere que celuy, qu'aucune adverſité ne pouvoit ébranler, ny faire changer de viſage, étoit ſi triſte & ſi abatu dans ſes plus heureux ſuccés, qu'il étoit des journées entieres ſans paroître, & ſans parler à perſonne, tant ſon grand cœur étoit touché des malheurs que ſes proſperitez cauſoient à ceux qui meritoient d'éprouver les effets de ſa juſte colere. Mais quelle plus grande marque de cette bonté, que de voir ce grand Prince, aprés s'être fait admirer dans un combat, & avoir animé ſes troupes de parole & d'exemple, courir victorieux de rang en rang, & de bataillon en bataillon, pour arrêter l'ardeur des ſoldats,

& crier de toutes ſes forces, *ſauvez le François, quartier au François.* Il vouloit vaincre, mais il craignoit plus les ſuites de la victoire, que les autres n'en apprehendent le ſuccés. Ne l'a-t-on pas vû, dés la premiere bataille qu'il gagna (ce fut celle de Courtras) envoyer le lendemain à Henry III. le ſuplier de luy donner la paix, avec des termes ſoûmis, & des conditions qu'il n'eût pas daigné luy-même écoûter, s'il eût été vaincu.

Croiriez-vous bien que ſa bonté, qui a deſarmé ſi ſouvent ſon courage, pour ne pas voir les malheurs de la guerre, l'a porté juſqu'à expoſer ſeul ſa vie, pour épargner le ſang de ſa nobleſſe; & s'immoler pour le repos public, en faiſant offrir au premier Chef de la Ligue, dont il connoiſſoit aſſez la valeur, de vuider leur querelle par un combat ſingulier; ſans que ny ſa qualité, ny le ſort incertain des armes, ny la perte de la Couronne, qu'il riſquoit avec la vie, eût pû l'en empêcher, ſi le reſpect du ſang royal n'eût diſpenſé ſon adverſaire d'accepter un combat, qu'il croyoit auſſi glorieux de refuſer, qu'il le fut à ce grand Prince de l'offrir. Je parle icy, Meſſieurs, ſelon les maximes du monde, & non ſelon les Loix de Dieu, qui défendent ces ſortes de combats. Mais on peut toujours dire qu'au lieu que dans les autres, c'eſt une marque de fureur plûtôt que de courage, c'étoit dans nôtre Prince une preuve d'une extrême bonté de préferer le repos de ſes peuples à ſa dignité, à ſes eſperances, & à ſa propre vie, qu'il a ſouvent

Digitized by Google

déclaré n'exposer si hardiment qu'en cette consideration. Ce qui parut particulierement au siege de Paris, qu'il eût pris, comme remarquent les Historiens, s'il eût pû se resoudre à le perdre ; car considerant ceux que la famine en avoit fait sortir, tout haves, & défigurez, comme des squeletes vivans. Je ne m'étonne pas, s'écria-t-il, si les Chefs de la Ligue ont si peu de compassion de ces miserables, ils n'en sont que les tyrans ; mais moy qui suis leur pere & leur Roy, je ne puis les voir en ce pitoyable état, sans être penetré d'une sensible douleur. Et ensuite ayant appris d'eux le détail des miseres que souffroit cette déplorable Ville, qui n'étoit plus peuplée que de cadavres vivans, à qui l'obstination faisoit exposer un reste de vie, que la faim ne leur permettoit pas de conserver long-temps, il sentit son cœur si pressé, que ne pouvant retenir ses larmes, ny les sanglots qui supprimoient ses paroles, il se détourna pour cacher cette émotion, & poussant un grand soûpir vers le Ciel ; Vous sçavez grand Dieu ! dit-il, qui est la cause de tous ces malheurs, donnez-moy donc le moyen de sauver ceux que la malice de mes ennemis s'opiniâtre à faire perir ?

C'est, Messieurs, dans ces accidens imprévûs, où la raison n'a pas le loisir de déliberer, que le cœur parle tout seul, & que le fond d'un bon naturel se fait voir tout entier : mais il se fit connoître tout à loisir, quand il fut en plein pouvoir d'en faire ressentir les effets à ses peuples. Il ne pouvoit souffrir qu'on luy celât les necessitez publi-

ques, comme l'on fait si souvent aux Souverains ; & afin qu'on ne luy pût rien déguiser, il s'écartoit assez souvent de sa suite à dessein, & se mêloit inconnu parmy les villageois, & le petit peuple, pour tirer d'eux la connoissance des oppressions qu'on leur faisoit, & apprendre comme ses Officiers & les Magistrats se comportoient dans leurs Charges, afin d'agir ensuite par des lumieres plus sûres, que celles qu'il recevoit à la Cour, d'une infinité de flateurs. Or la bonté de ce Prince, toute populaire qu'elle fût, ne venoit pas neanmoins d'un naturel mol & indolent, qui pour s'attirer l'affection de tout le monde, sacrifie à l'ombre d'une vertu, toutes les vertus veritables ; mais elle venoit d'une droiture de cœur, qui le rendoit naturellement ennemy de l'oppression, & qui vouloit qu'on fît justice à tout le monde. Aussi se la faisoit-il tout le premier, & quand il jugeoit que quelqu'un avoit sujet de se plaindre de son procedé, il ne rougissoit point de luy en faire excuse, & de le satisfaire : comme il fit une fois lors qu'il étoit sur le point de livrer une sanglante bataille ; car s'étant souvenu que le jour précedent il avoit un peu maltraité de paroles un de ses Capitaines ; nous pouvons, dit-il, luy ou moy, & peut-être tous les deux, mourir dans ce combat, il n'est pas juste que j'ôte l'honneur à un Gentilhomme de cœur, lors qu'il expose sa vie pour moy, & sur le champ, pour reparer cette promptitude, il le va trouver, & l'embrasse à la vûë de toute l'Armée ; ce qui fit que ce Capitaine, ravy

d'une ſi charmante bonté, s'écria, ah Sire ! en me rendant l'honneur, vous m'ôtez la vie ; car j'en ſerois indigne, ſi je ne la ſacrifiois aujourd'huy pour vôtre ſervice, & ſi j'en avois mille, je les ſacrifierois toutes pour ce ſujet. Ce qu'il fit en effet, ayant été tué en preſence de ſon Roy, qui regreta la perte d'un ſi brave courage. C'eſt cette bonté, & cette droiture admirable, qui luy acquit non ſeulement tous les cœurs de ſes ſujets, mais même de tous les Etrangers, qui le rendit l'Arbitre de toute l'Europe, & qui fit rechercher ſon amitié, & ſa protection de tous les Princes, leſquels remettoient tous leurs differens entre ſes mains, ſans que perſonne reclamât contre ſes jugemens ; ſa parole même ſervoit de gage & d'ôtage à ſes ennemis, qui ne voulurent jamais d'autres garants des Traitez qu'ils firent avec luy. Auſſi avoit-il coûtume de dire, que quand il auroit pû rendre la maiſon de France auſſi puiſſante en Europe, que l'étoit en Aſie celle des Othomans, il ne l'auroit pas voulu faire au deshonneur de ſa parole.

Mais ce qui a fait le plus admirer ſa bonté, & ce qui a enfin deſarmé ſes plus grands ennemis, c'eſt ſa clemence à pardonner les plus grandes injures ; clemence qui luy étoit ſi naturelle, qu'il ſemble que la fortune n'ait pris plaiſir à le perſecuter ſi long-temps, que pour faire voir juſqu'où alloit ſa bonté : de ſorte que ſi ſa magnanimité l'a égalé aux plus grands Monarques, je ne craindray point d'ajoûter, que ſa clemence & ſa bonté l'a rendu recommandable entre les Princes

les plus doux, & les plus cheris de leurs ſujets; puis qu'aprés avoir dompté, & aſſujety tous les ennemis de ſon Royaume, il ſemble que ſon courage n'eût plus d'autre employ que de faire grace à ceux qui l'étoient de ſa perſonne. En effet, dans cette ſouveraine puiſſance où il étoit, je ne diray pas de ſe venger, car il ne ſçavoit ce que c'étoit; mais de ſe faire rendre juſtice, on eût dit qu'il en perdoit tout le droit dés-la qu'il en étoit le juge, & que c'étoit aſſez pour être ſûr du pardon, de ſçavoir que l'injure s'adreſſoit à luy: juſque-là que de tant de perſonnes qui ont tâché de luy enlever ſa Couronne, on remarque qu'il n'en a puny qu'un ſeul, aſſez connu par ſon malheur, ſans qu'il ſoit neceſſaire de le nommer, à qui neanmoins il offrit ſa grace juſqu'à trois fois, avant que de le livrer entre les mains de la Juſtice, pourvû qu'il voulût reconnoître ſa faute. La clemence de ce bon Prince, imitant en ce point celle de Dieu, qui n'exclud de ſa miſericorde, que ceux qui ne veulent ny avouër leurs crimes, ny s'en repentir. Ce fut par ce moyen, que ce bon Prince força en quelque maniere les cœurs les plus envenimez contre luy, à l'aimer, & que des ligueurs les plus paſſionnez, il en fît ſes plus fideles ſerviteurs. Son grand cœur, à la verité, l'a rendu maître de la France, & luy a fait obtenir par droit de conquête, ce qu'elle avoit ſi opiniâtrement refuſé au droit de ſa naiſſance; mais ſon bon cœur a vaincu & deſarmé tous les cœurs par une victoire mille fois plus glorieuſe.

Digitized by Google

Ce fut ce qu'avoüa publiquement le grand Chef de la Ligue, qui avoit fait revivre en ſa perſonne l'animoſité de ſes deux freres, comme il en avoit réüny l'autorité ; car aprés avoir fait une ſi crüelle guerre durant tant d'années à ce bon Prince, aprés avoir ſuſcité & armé les Etrangers contre luy, & tout mis en œuvre pour le perdre, forcé enfin comme les autres, d'avoir recours à ſa clemence, ce grand Prince le reçût à bras ouvers, l'embraſſa tendrement à la vûë de toute la Cour, le traita avec tant de franchiſe & de familiarité, & luy donna tant de marques d'eſtime & d'amitié, que ce Duc ravy d'un accueil ſi peu attendu, proteſta que c'étoit alors que la bonté du Roy avoit achevé de vaincre celuy, que ſon courage, & la force de ſes armes avoient tant de fois défait. Ah ! grand Prince ! hé qui eût pû tenir contre une ſi charmante & ſi genereuſe bonté ? Faut-il être ſurpris aprés cela, ſi ceux qui ont fait les plus grands efforts pour vous perdre, ont enſuite expoſé ſi genereuſement leur vie pour vous défendre ? Et c'eſt avec grande raiſon, que lorſque vous les voyez liguez contre vous, & reſolus de tout perdre & de tout riſquer, plûtôt que de vous recevoir, vous diſiez ſi ſouvent à ceux que vous daigniez bien appeller vos amis, *les François ne me connoiſſent pas, quand ils m'auront connu, ils regretteront le temps qu'ils m'auront empêché de leur faire du bien.* Oüy, ſans doute, ils ſe ſont oppoſez trop long-temps à leur bonheur, en refuſant le preſent que Dieu leur faiſoit, du plus clement de tous les Rois,

qu'ils ont ensuite chery & regreté comme leur pere.

CEpendant, Messieurs, tout grand qu'ait été ce Prince en courage, & en bonté, j'ay fait tort jusqu'à present à ses incomparables vertus, de ne vous les avoir representées qu'entant que morales, qui n'ont pour recompense que la gloire & l'applaudissement des hommes. C'est pourquoy aprés avoir consideré le cœur d'Henry le Grand entre les mains de Dieu, qui l'a formé & conduit par une providence toute particuliere; & ensuite comme un present qu'il a fait de l'un des meilleurs Princes du monde. Il faut vous le faire voir en peu de mots, entre les mêmes mains de Dieu, comme l'instrument, dont il s'est voulu servir pour sa gloire, & pour le bien de la Religion; puisque si sa valeur & sa bonté l'ont rendu grand aux yeux des hommes, sa pieté l'a rendu grand aux yeux de Dieu. C'est une plainte que l'on fait communément, que la pieté n'est pas des ordinaires de la Cour, où la molesse, la flaterie, le mauvais exemple, la liberté & le pouvoir de tout faire, en étouffent jusqu'aux premiers sentimens; elle n'y est pas neanmoins si inconnuë, qu'on n'y voye des personnes que Dieu semble y avoir mises, comme des flambeaux pour éclairer les autres parmy les tenebres, & alors Dieu s'en sert comme d'un instrument le plus propre pour les actions les plus saintes, & les plus heroïques. C'est dans ce rang que je puis encore mettre nôtre Henry, qui n'a pas été moins grand pour sa

III. Partie.

pieté, que pour son courage & pour sa bonté. Aussi Dieu, qui se sert souvent des choses qui paroissent les plus contraires à ses desseins, l'a-t-il tiré du sein de l'heresie, où il avoit été élevé, pour en faire l'appuy & le soûtien de la religion de ses Ancêtres, & pour luy inspirer des sentimens dignes d'un Roy Tres-Chrétien, & du fils aîné de l'Eglise.

Certes vous m'avouërez que son cœur étoit entre les mains de Dieu pour ce dessein. Si vous considerez premierement comme Dieu l'a disposé à recevoir les lumieres de la foy, & à faire une parfaite conversion, aprés être demeuré attaché à l'erreur par un faux principe de conscience, comme il l'a avoüé depuis. On remarquoit bien à la verité dans ce grand Prince, un fond de pieté, & une ame remplie de hauts sentimens de Dieu, qui éclatoient jusques dans les plus profondes tenebres de l'heresie, & qui le rendoient souvent suspect à ceux de son party, pour le voir porter tant de respect aux Ecclesiastiques, & aux personnes consacrées à Dieu, & empêcher le pillage des Eglises, dans les Villes prises d'assaut: mais il n'y avoit que Dieu, qui pût agir sur son cœur en luy éclairant l'esprit, pour l'obliger à changer de religion; puisque ny la necessité de ses affaires, ny les interêts d'Etat, ny l'esperance de la Couronne, ny la crainte de la perdre sans ressource, ny toutes les raisons politiques, qu'Henry III. luy fit representer par le plus adroit de ses Courtisans, ne l'ont jamais seulement ébranlé. Ces motifs étoient trop foibles, & il n'y avoit que celuy qui tient entre ses

mains le cœur des Rois, qui fût capable d'agir sur celuy-cy, & de le porter à une veritable & sincere conversion, dans un temps, & dans une conjoncture, où il sembloit qu'on la dût moins esperer, aprés avoir rompu toutes les forces de la Ligue, & se voyant en état de donner la loy à ses sujets, au lieu de la recevoir. C'est cette conjoncture que prît ce maître des cœurs, pour arracher à l'heresie ce Prince, qu'elle avoit elle-même enlevé à la religion de ses peres; car ce fut un coup visible de la grace du Ciel, de le voir si sincerement converty, qu'il y a peu de Princes qui ayent témoigné plus de zele pour la foy, & qui ayent plus donné de marques d'en être veritablement persuadez.

Témoin ce qu'il répondit un jour au premier de ses Ministres, & au plus grand de ses Favoris: car ayant apperçû dans une rüe de Paris, un Prêtre qui portoit le S. Sacrement à un malade, ce religieux Prince fit aussitôt arrêter son carrosse, pour se jetter à terre, & se mettre à genoux avec un profond respect, & se tint en cette posture jusqu'à ce que le Prêtre fût hors de la portée de sa vûë: & lorsqu'il se fut relevé, ce Favory ayant pris la liberté de luy dire: Hé quoy donc, Sire, est-il possible que vous croyez cela, aprés ce que j'ay vû? une sainte colere parut aussi-tôt sur le visage de ce pieux Roy: Oüy, vive Dieu, je le crois, repartit-il, & je voudrois qu'il m'eût coûté un doigt de la main, & que vous en fussiez aussi persuadé que je le suis. Qu'auroit pû dire, & qu'auroit, pû faire davantage la foy d'un

saint Loüis ? Une autrefois s'entretenant avec un des plus grands Seigneurs de sa Cour, du zele qu'un veritable Chrêtien doit avoir pour sa Religion ; pour moy, dit-il, je me reconnois pour un grand pecheur ; ce sont ses propres paroles, & le sentiment qu'il avoit de luy-même : mais quand à la foy Catholique, à laquelle Dieu m'a fait la grace de m'appeller, avant que de m'en départir d'un seul point, je souffrirois le plus cruel martyr : ces paroles furent suivies de ses larmes, qu'il ne pût retenir, les unes sortant de l'abondance de son cœur, & les autres marquant ses veritables sentimens. Sont-ce là, Messieurs, les paroles d'un Roy, ou d'un Apôtre ? sont-ce des larmes d'un esprit foible, ou d'un cœur touché de Dieu ? elles sont d'un Prince le plus intrepide & le plus courageux qu'on ait vû depuis long-temps, elles sont de l'esprit le plus solide, & le plus judicieux qui fût peut-être dans tout son Royaume, & qui sçavoit le moins se contrefaire, ou dissimuler ses sentimens.

Ne faloit-il pas, Messieurs, que ce cœur fût entre les mains de Dieu, pour l'avoir changé de telle sorte, que de faire gloire, aprés avoir tout soumis à sa puissance, de soûmettre son esprit à la foy. Aussi n'avoit-il que du mépris & de l'aversion pour ces impies, & pour ces libertins de Cour, qui croyent que la pieté, & la soûmission aux veritez du Christianisme, sont le partage des petits esprits. Ce grand Prince, qui avoit autant d'esprit que de cœur, étoit persuadé que la veritable force d'esprit consistoit dans

la soûmission que l'on rendoit à Dieu par la foy : parce que comme dans un Etat, ce n'est pas être grand que de refuser l'obéïssance à son Prince, mais c'est être rebelle. Ainsi la force de l'esprit consiste à se soûmettre à la verité, & à la parole de Dieu, qui en est la regle, & par consequent, prétendre faire une religion à sa mode, ou douter des veritez, que les plus sages têtes du monde ont reçûës dans tous les siecles, ce n'est pas force, mais c'est présomption d'un esprit égaré, pour lequel toutes les personnes de bon sens ne doivent avoir que du mépris. Mais poursuivons nôtre sujet.

Ce grand Prince non seulement se montra inébranlable dans la foy depuis sa conversion ; mais il en devint encore le plus zelé défenseur, qui n'avoit point de plus grand plaisir que d'apprendre les progrés qu'elle faisoit sur l'heresie, faisant mille caresses aux personnes de distinction qui en faisoient abjuration publique, & se faisant envoyer de toutes les Villes, le nombre & les noms de ceux qui rentroient dans le sein de l'Egise, que ce Prince religieux comptoit entre ses plus grandes conquêtes ; & enfin employant toutes les voyes les plus douces pour gagner ceux de son ancien party, en sorte qu'on en a compté plus de soixante mille, dont il a procuré la conversion ; Dieu se servant de la pieté de ce religieux Monarque, comme du plus noble instrument, pour ramener à la connoissance de la verité ceux qui l'avoient luy-même séduit. Il tenta même toutes les voyes pour détruire entierement l'heresie

dans son Royaume, où elle avoit pris naissance ; & il avoit pris de justes mesures pour cela, aprés qu'il n'auroit plus rien à craindre du dehors. Mais la gloire d'un si saint projet étoit reservée à Loüis le Grand, qui s'est tellement formé sur son illustre Ayeul, qu'aprés l'avoir égalé en courage & en pieté, il l'a surpassé en bonheur, & en autorité, dans l'execution d'un si glorieux dessein.

Pour ce qui est de nôtre grand Henry, son zele ne se contentoit pas d'avoir rétably la Catholicité en plus de trois cens Villes de son Royaume, réparé ou rétably une infinité d'Eglises renversées, & démolies par la fureur des Heretiques ; mais par un zele digne des saints Loüis, & des Charles-Magnes, il a fait par son autorité, ce que ceux-cy n'ont pû faire par les armes. Car il a étably cette même Religion, qu'il avoit embrassée, dans Constantinople, arboré la Croix au milieu des Mahometans, & fait voir des Egli:es, où l'on ne voyoit auparavant que des Mosquées. Oüy, Messieurs, son zele pour la Religion fut si ardent depuis sa conversion, qu'il conçût, à l'exemple de saint Loüis, le genereux dessein de détruire l'Empire Othoman, aprés qu'il auroit pacifié tous les troubles de l'Europe ; & ce fut à l'autorité de son nom, & à la crainte de ses armes, que la Chrêtienté est obligée de la conservation des Saints Lieux, & du Sepulcre du Sauveur : car cet ennemy du nom Chrêtien, ayant resolu, à la sollicitation des Juifs, de détruire tous les precieux monumens de nôtre Religion,

gion, & particulierement le S Sepulchre, nôtre pieux Monarque n'en fut pas plûtôt averty, qu'animé d'un ſaint zele, & mettant la main ſur le pommeau de ſon épée, il jura que ſi l'on en ôtoit ſeulement une pierre, il iroit la remettre luy-même, à la tête de cinquante *mille* hommes. Il ne fut pas neceſſaire d'en venir là, le ſeul nom & la ſeule autorité de ce grand Roy ayant arrêté ce barbare deſſein, qui eût renverſé en un moment, ce que nôtre Religion a de plus ſaint & de plus auguſte; & pendant que ces Saints Lieux ſubſiſteront, ils ſeront le monument le plus authentique de la pieté de nôtre incomparable Henry.

Ces genereux ſentimens, Meſſieurs, n'étoient point des effets d'une devotion paſſagere, ils venoient d'une pieté reguliere & ſolide, qui luy faiſoit rendre ſes devoirs à Dieu trois & quatre fois le jour, par de ferventes prieres, qu'il faiſoit toujours à genoux, & les yeux levez au Ciel; & on luy a oüy dire ſouvent, que quand il faiſoit reflexion qu'il étoit en la preſence de la divine Majeſté, il devenoit plus petit qu'un atome, & qu'il eût voulu s'aneantir pour luy marquer ſon culte, & honorer ſa ſouveraine grandeur. De cette même pieté venoit cette confiance ſi grande, qu'il n'a jamais entrepris aucune affaire d'importance, ſans avoir imploré le ſecours divin. De là cette réſignation ſi entiere & ſi parfaite à la divine volonté, qu'il ne vouloit pas qu'on le vint conſoler dans les accidens qui luy étoient les plus ſenſibles, comme dans la mort de ſon ſecond fils, le Duc d'Orleans. De là cette

charité envers les pauvres, qui a passé jusqu'à la magnificence dans ces Hôpitaux, qui sont aux portes de Paris, & qu'il a pris plaisir à faire bâtir, comme la maison de Dieu. Sa charité s'est étenduë jusqu'aux lieux les plus éloignez, à Rome, à Jerusalem, aux Eglises de la Palestine, & à peine y a-t-il lieu au monde celebre par la dévotion des peuples, qui ne se soit ressenty de ses bienfaits. De là enfin ce respect pour le S. Siege, dont il a pris la protection à l'exemple de ces Ancêtres : Ce qu'il fit paroître dans l'affaire du Duché de Ferrare, où il offrit son épée au Souverain Pontife; & s'il n'a pas donné des Provinces entieres à l'Eglise, comme ont fait quelques-uns de ses Predecesseurs: ce qui ne luy est pas moins glorieux, & ce qui ne marque pas moins de déférence, c'est, qu'aprés avoir conquis la Savoye, ce victorieux ayant encore les armes à la main, au milieu de ses plus grands succés, arrêta le cours de ses victoires, à la seule priere du Legat, qui l'en sollicita de la part du Pape; de maniere qu'il rendit cette Province qu'il avoit conquise si justement. Lequel admirer davantage, Messieurs, ou la grandeur de ses victoires, ou la moderation de son courage, où le triomphe de sa pieté ?

Voila ce qui me fait dire encore une fois, que le cœur de ce grand Roy, n'a pas moins été entre les mains de Dieu comme l'instrument de sa gloire, que comme un ouvrage, ou comme le present qu'il a fait à tout ce grand Royaume. Mais si cela est, ô Ciel! pourquoy nous l'avez-vous donc ravy, pour enlever en même temps le bonheur de la France,

Digitized by Google

les délices de ſes peuples, & le plus ferme appuy de la Religion ? Helas ! ce grand Prince, qui par une protection de Dieu ſi viſible, a évité plus de cinquante conſpirations contre ſa vie, qui s'eſt vû plus de quatre cent fois en danger de la mort, qui s'eſt luy-même offert tant de fois à Dieu comme une victime pour ſes peuples, eſt malheureuſement aſſaſſiné par le plus execrable parricide qui fut jamais, & qui le fait nager dans ſon ſang en pleine paix, au milieu de ſa Capitale, en la compagnie de ſes plus fideles Courtiſans, à la veille d'un triomphe, & ſur le point d'executer le plus grand, & le plus glorieux deſſein qui devoit faire le bonheur de toute l'Europe ; diſpenſez-moy, Meſſieurs, de renouveller une playe qui ſeignera éternellement, & qui fit de toute la France le tombeau & le vaſte Mauſolée de ſon Roy, puiſqu'elle le pleura de tous ſes yeux, qu'elle en porta le deüil dans toutes ſes maiſons, & qu'elle en fit un éloge par ſes regrets & par ſes gemiſſemens. Diſons ſeulement que les jugemens de Dieu ſont des abîmes, dont nos eſprits ne doivent pas entreprendre de penetrer la profondeur. Ce qui doit faire nôtre conſolation dans ce funeſte accident, eſt que nous avons tout ſujet de croire que Dieu a ménagé le tems auquel ce Prince étoit le mieux diſpoſé, comme étant le plus éloigné des foibleſſes, auſquelles tout le monde ſçait qu'il a été ſujet, & ayant depuis quelque temps le cœur ſi touché, & ſi remply des ſentimens de Dieu, qu'il ne parloit d'autre choſe, ayant même paſſé en prieres une

partie de la nuit, qui précéda le jour de ſa mort, & s'étant retiré le matin dans ſon cabinet, pour les continüer, avec tant de larmes, & des ſentimens d'une devotion ſi tendre, qu'on ne peut douter que ce n'ait été un preſſentiment venu du Ciel, qui nous doit faire eſperer que Dieu luy a fait miſericorde.

Heureux, Meſſieurs, celuy qui ſe trouve prêt quand Dieu l'appelle! c'eſt une des dernieres paroles de ce grand Roy, quand il vit la foule du peuple, qui étoit accouru pour voir les préparatifs du Couronnement de la Reine. Voila, dit-il, une image du grand Jugement: helas! s'il ſe devoit faire aujourd'huy, ſuis-je en l'état auquel vous ſouhaitez, mon Dieu, que je paroiſſe devant vous! Oüy, grand Prince, je n'en doute point, & cette ſeule parole, ce ſentiment ſi Chrêtien, de quelque perſonne que ce fût, ſi proche de la mort ſans le ſçavoir, en eſt une aſſurance preſque certaine: auſſi vaut-elle mieux que toutes les reflexions que je pourrois faire ſur ſa vie & ſur ſes actions. Car dites-moy, Meſſieurs, qu'a-t-il maintenant que ſa vertu, & les bonnes œuvres qu'il a pratiquées? qu'a-t-il emporté autre choſe au Tribunal de Dieu, où il eſt allé paroître? S'il n'avoit été que Souverain du plus floriſſant Royaume du monde, que luy reſteroit-il de ce beau nom? s'il n'avoit remporté que des victoires, conquis des Villes & des Provinces, de quoy luy ſerviroit maintenant tout cela? helas! que tout ce qui finit avec la vie eſt de peu de conſideration devant Dieu? la nature

l'avoit fait un grand Prince, la mort l'a égalé au dernier de ſes ſujets. C'eſt le ſort & la deſtinée de tous les hommes: Ah Grands du monde! ſi vous voulez que vôtre gloire vous ſuive aprés cette vie, il faut la rendre immortelle par vos vertus, & par vôtre pieté, à l'exemple d'Henry le Grand, dont les bonnes & ſaintes actions nous font eſperer que ſon cœur ſera éternellement entre les mains de Dieu.

O cœur! l'hôte d'une ſi belle ame, le principe de tant d'actions heroïques, la ſource d'une vie ſi chrêtienne, & des plus royales vertus? que n'avons-nous pas ſujet d'eſperer de la miſericorde divine? lorſque nous vous voyons repoſer au milieu d'un Temple, où vous l'avez tant fait honorer, & ſervir d'ornement à un lieu, qui eſt un des plus précieux monumens de vôtre pieté? Certes, quand je conſidere que vous reſſuſciterez un jour du milieu d'un ouvrage, où vous avez voulu éterniſer vôtre pieté, ſouffrez, Meſſieurs, que mes ſentimens éclatent à la vûë de ce précieux dépôt, & qu'aprés tant de bienfaits, dont ce grand Monarque nous avoit déja comblez, je publie icy, qu'en donnant ſon Cœur à nôtre Compagnie, il a emporté avec luy le cœur de tous ſes enfans. Grand Prince! nous ſommes trop peu de choſe, & vous êtes trop grand, pour vous donner des marques de nôtre reconnoiſſance, qui puiſſent égaler l'honneur, & les biens que nous avons reçûs de vôtre royale bonté; mais je puis du moins aſſûrer, que nous nous ſommes efforcez d'en donner des preuves par tout où

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce troiſiéme Tome.

A

ANge Gardien. Panegyrique ſur ce ſujet, Page 172
Combien il eſt difficile de parler des Anges; à quoy cependant la reconnoiſſance nous engage, *là-même, & ſuiv.*
Le bonheur que nous avons d'être ſous la conduite d'un Ange, 373. & 379
En quoy conſiſte l'office des Anges, 174. & *ſuiv.*
Comme ils ſont nos mediateurs auprés de Dieu, & avec quel zele ils nous aſſiſtent, 177
Comme ils s'eſtiment honorez de cette commiſſion, 178
Ils ont une connoiſſance parfaite de nos beſoins ſpirituels, 180
L'étenduë de leurs lumieres & de leurs connoiſſances, 182
Leur pouvoir & leur credit auprés de Dieu, 183
Comme ils employent tout leur pouvoir auprés de Dieu pour nous ſecourir, 184. *& ſuiv.*
Le ſoin que la divine Providence prend de nous, paroît à avoir donné un Ange à chaque homme en particulier, 187
Les obligations que chacun a à ſon Ange Gardien, 188
C'eſt un Maître qui nous inſtruit, & qui nous éclaire, 189

Digitized by Google

Comme on rebute souvent ses avertissemens charitables, 190
Les Anges Gardiens sont comme les Tuteurs de nos biens spirituels, *là-même.*
Ce sont nos guides, & nos conducteurs, 193
Nous en avons besoin parmy les hazards que nous courons en cette vie, 196
La difference de leur conduite, & de celle que les Souverains prennent de leurs sujets, 194
Nôtre Ange Gardien nous défend contre les ennemis de nôtre salut, 197
Il accompagne nôtre ame au Jugement de Dieu aprés la mort, 199
Quelle doit être nôtre reconnoissance envers nôtre Ange Gardien, 200
La devotion que nous devons avoir envers ces bienheureux Esprits, 201
S. Augustin. Pagegyrique de ce Saint, 142
Comme il a long-temps resisté à la grace, avant que de se convertir, 143
Les impressions de la grace sur l'esprit, & sur le cœur d'Augustin, 144
Comme la grace l'a éclairé lorsqu'il étoit dans l'erreur, *là-même.*
Sa curiosité & sa présomption furent les causes de son égarement, 144. *& suiv.*
Comme il semble que la grace l'ait poursuivy par tout, 147
La resistance qu'il a faite pour rompre ses attachemens, 148. *& suiv.*
Les delais & les retardemens qu'il apporta à sa conversion, 150
Les lumieres que la grace répandit dans son esprit, aprés sa conversion, 156
Sa science, & la vaste étenduë de son esprit, 157. *& suiv.*
Comme il est consulté de tout le monde. 162
Son humilité paroît dans ses Confessions, &

Digitized by Google

dans ſes retractations, *là-même.*
Ses travaux, & ſes combats contre les Heretiques, 165
Comme la grace luy remplit le cœur de zele, *là même.*
Sa devotion, & l'ardeur de ſa charité, 167
Il n'y a point de pecheur qui doive deſeſperer de la miſericorde de Dieu, 169

B

Benefice Eccleſiaſtique. Obligation de ceux qui les conferent de choiſir des gens de bien, Page 379
Combien l'avarice des Beneficiers eſt criminelle, 380
S. Bernard. Panegyrique de ce Saint, 69
Tout ſon éloge eſt renfermé dans la qualité, & le titre d'homme de Dieu, 72
Sa vocation à l'état Religieux, 75
Il commença d'être à Dieu en renonçant parfaitement à ſoy-même, 76. *& ſuiv.*
Comme il dompte ſon corps par des mortifications étonnantes, 77
En ſe donnant entierement à Dieu, Dieu fut entierement à luy, 79
Sa devotion envers la Mere de Dieu, 80
Comme il rétablit l'Ordre de Citeaux, 81
Comme il fut le premier Abbé de Clervaux, *là-même.*
Il a renouvellé l'eſprit & la ferveur des anciens Solitaires, 83
Il eſt l'homme de Dieu, parce que Dieu s'eſt ſervy de luy dans les plus glorieux emplois, 86. *& ſuiv.*
Comme il eut le credit de donner un Pape à l'Egliſe *là-même.*
Comme il eſt appellé à pluſieurs Conciles, où il a ſoûtenu les interêts de l'Egliſe, 88
Sa fidelité à raporter à Dieu toute la gloire de ſes actions, 89
Comme il refuſa les plus grandes dignitez de l'Egliſe, 90

Son courage & sa generosité à porter la parole aux Rois & aux Souverains, 92
De quelle maniere il convertit Guillaume d'Aquitaine, 93
Il détruisit le Schisme & les heresies, 96
Il confondit Abaillard dans le Concile de Sens, 97
Comme il corrigea les vices, & travailla à la reformation des mœurs de son temps, 98
Il a laissé des heritiers de son esprit dans son Ordre, 100

C

Sainte Catherine Martyre. Panegyrique de cette Sainte, Page 443
Ce qu'on doit plus admirer en cette Sainte, est la force & son courage, 444
La force de son esprit s'est fait voir en embrassant la foy, 447. *& suiv.*
Elle ne trouva que des Fables ridicules dans le Paganisme, 450
La honte ny la crainte ne l'empêcherent point de faire profession du Christianisme, 452
Elle eut le courage d'aller reprocher à l'Empereur Maximin la cruauté, dont il usoit envers les Chrêtiens, 454
Elle convainquit les Philosophes qu'on avoit assemblez pour la convaincre, 455. *& suiv.*
Elle se désabusa de la vanité des grandeurs du monde par la force de son esprit, 458
Elle mépriſa tous les efforts de l'Empereur, & ensuite ses menaces, 459. *& suiv.*
Elle gagna à Jesus-Christ l'Imperatrice, & celuy qui l'avoit en garde, 463. *& suiv.*
La grandeur, & la longueur des suplices qu'elle endura, 469. *& suiv.*
La machine qu'on avoit inventée pour la tourmenter fut briſée

Digitized by Google

miraculeuſement, 470
Le peu de courage qu'ont la plûpart des Chrêtiens à défendre leur foy, 472
En quoy ſes Dames Chrêtiennes doivent imiter Sainte Catherine, 473
S. *Charles Borromée.* Panegyrique de ce Saint, 370
Deux ſortes de devoirs auſquels les Evêques ſont obligez, & que ce Saint a parfaitement remplis, 272
Ils doivent être Saints, & ils doivent ſanctifier les autres, 373
Les principales qualitez que S. Paul demande dans un Evêque ſe trouvent dans ce Saint, 376.
Combien ce Saint étoit éloigné des vices, qui deshonorent la dignité Epiſcopale, 376. *& ſuiv.*
Son heureuſe naiſſance, & ſes rares qualitez, 377
Combien il étoit éloigné de l'ambition, 383
Les Benefices qu'il refuſa, & ceux qu'il accepta, 382
Comme il s'engagea dans les Ordres ſacrez. 383
L'eſtime qu'il fit de ſa vocation, 384
L'uſage qu'il fit des revenus de ſes Benefices, & de ſon patrimoine, *là-même.*
Comme il vendit ſa Principauté, & en diſtribua l'argent aux pauvres, 385
Dans une neceſſité publique il vendit tous ſes meubles, pour en faire des charitez, 387
Il engagea juſqu'aux ornemens de ſon Egliſe, pour le même ſujet, 388
Le zele qu'il fit paroître pour la converſion des Heretiques, 389
Ses fatigues, & ſes travaux Apoſtoliques, 390
Il s'offrit à Dieu comme une victime pour ſon peuple, 391
Ses grandes auſteritez, 392
Comme il régla ſa maiſon, & ſes domeſti-

ques, 395
Comme il regla enſuite ſon Egliſe & ſon Clergé, 397. *& ſuiv.*
Comme il contribua à la réformation de tout le peuple, 398
Le ſoin qu'il apporta à faire garder ſes Réglemens, 400
Il pourſuivit la concluſion du Concile de Trente, 402
Il régla enſuite ſon Dioceſe ſelon les decrets de ce Concile, *là-même.*
Sa fermeté inflexible à maintenir la diſcipline par tout, *là-même.*
Il ſe trouve aſſez de perſonnes zelez pour la reformation des autres; mais peu qui commencent par eux-mêmes, 403
Converſation. Combien les converſations avec les perſonnes mondaines ſont dangereuſes, 279
Cour. On peut vivre ſaintement à la Cour; mais cela eſt rare, 245
Crainte de Dieu, neceſſaire pour conſerver l'innocence, *là-même.*

D

S. Dominique. Panegyrique de ce Saint, Page 38
Le miniſtere auquel Dieu l'avoit deſtiné, 39
Son éducation pendant ſon enfance, 44
Comme il commença à prêcher par exemple, avant que de prêcher de paroles, 45
L'avantage qu'il retira de ſon illuſtre naiſſance, & l'uſage qu'il fit de ſes biens, 46
Comme il paſſa ſes premieres années dans la retraite, & dans la penitence, 47
Combien ſon zele fut éclairé, 48
Comme il joignit la ſcience à la charité, 49
L'état déplorable où étoit le Chriſtianiſme de ſon temps, & le ſecours qu'il y apporta, 51
Il joignit l'exercice de l'oraiſon à la prédication de l'Evangile, 52
L'affection qu'il por-

Digitized by Google

toit à la pauvreté, & comme il refusa un gros heritage qui luy étoit échû, 53
Il refusa les dignitez Ecclesiastiques qu'on luy offrit, 54
Combien il étoit ennemy de la vaine gloire, dans l'exercice de la prédication, 55
Le grand fruit qu'il a fait dans l'Eglise par ses prédications, 57
Il a détruit l'heresie dans une grande partie de la France, 58. *& suiv.*
Il fut cause de la victoire que les Princes Chrêtiens remporterent sur les Albigeois, 61
Comme aprés avoir détruit l'erreur il prêcha la verité & les maximes de l'Evangile, 62
Le fruit qu'il fit par ses grands travaux, 63
Dans quelle vûë, & pour quel dessein il institua son Ordre, *là-même.*
Son zele ardent pour le culte de la sainte Vierge, 64
Comme il réforma les mœurs de son siecle, 65
Il n'y a point d'état, ny de profession qui ne se soient ressentis de son zele, 66
Son courage à mépriser la mort, & toutes les menaces, 67
Comparaison des personnes Apostoliques avec les Martyrs, 68
Comme il a communiqué son esprit à son Ordre, *là-même, & suiv.*

E

Ste Elisabeth, Princesse de Turinge. Panegyrique de cette Sainte, Page 407
Comme elle a été fidele à Dieu dans l'éclat de sa fortune, & dans la perte de tous ses biens, 408
Les Grands ont plus de peine à devenir Saints que les autres, 411
Les contradictions qu'elle eut à soûtenir dans sa jeunesse, 412
Les persécutions que luy fit une belle-sœur

Digitized by Google

qu'elle avoit, 413
Comme elle se déclara hautement pour la vertu, 414
Elle obtint permission du Lantgrave son Epoux de vivre comme elle voudroit, 416
Sa modestie dans ses habits, & le grand exemple qu'elle a donné en ce point, 467. *& suiv.*
Ses aumônes, ou plûtôt les profusions qu'elle faisoit aux pauvres, 429. *& suiv.*
Ses austeritez & ses mortifications surprenantes, 421
Comme elle prenoit soin des pauvres les plus infects, & les plus rebutans, 423. *& suiv.*
Comme elle fut fidele à Dieu dans ses plus grandes disgraces, 426. *& suiv.*
Comme elle fut dépoüillée de ses Etats par son beau-frere, & le pitoyable état, où elle fut reduite, 428. *& suiv.*
Insulte outrageuse que luy fit une malheureuse femme, 432
Aprés être rétablie dans ses biens, les nouvelles persecutions qu'on luy fit, *là-même.*
Elle refuse de se retirer en Hongrie, chez le Roy son pere, 435
Ce qu'elle eût à soufrir dans l'état Religieux qu'elle embrassa, 437
Le modele de patience que cette Sainte nous a laissé, 440

F

S. François d'Assise. Panegyrique de ce Saint, Page 204
La grande pauvreté dont il a fait profession, 209
Il a aimé cette vertu dans luy-même, & dans les autres, 220
Il vint au monde dans une étable, comme le Fils de Dieu, 221
Le regret qu'il eut d'avoir refusé l'aumône à un pauvre, 222
Comme il l'a pratiqué la pauvreté dans la plus

Digitized by Google

grande rigueur, 223
Comme il fut desheri-
té par ſon pere, 223
Quelle pauvreté il a
établie dans ſon Ordre,
217. & ſuiv.
Il a été crucifié au
monde par une morti-
fication ſurprenante,
219
Toute ſa vie a été une
vie de Croix, par ſes
mortifications volon-
taires, 220
Il a accepté de grand
cœur les croix qui luy
ſont venuës par une
violence étrangere, 222
Il brûloit du deſir du
martyre, 223
Comme il reçût les
ſtigmates, & les mar-
ques des playes du Sau-
veur, 224
L'humilité de ce Saint,
& comme il recher-
choit en toutes choſes
les humiliations, 226
Le bas ſentiment qu'il
avoit de luy-même, &
combien il étoit éloi-
gné de la vaine gloire,
227. & 231
Comme il avoit entie-
rement étouffé le deſir
de l'honneur & de la
gloire, 233
Comme nous devons
être crucifiez au mon-
de à ſon exemple, 236
S. François de Borgia.
Panegyrique de ce
Saint, 237
Qu'il a ſanctifié les
grandeurs de la terre
par l'uſage qu'il en a
fait, 240
Les Grands ont plus
d'obſtacles à ſe faire
Saints que les autres,
241
La nobleſſe & les gran-
des alliances de ce
Saint, 242
Il fut un Saint Courti-
ſan pendant qu'il fut à
la Cour, 243
Il portoit un rude ci-
lice, quand il étoit
obligé de ſe trouver
dans la converſation
des femmes, 244
La mortification qu'il
pratiquoit lors qu'il
étoit obligé d'aller à la
Chaſſe, *là-même.*
Le grand crédit qu'il
avoit auprés des Sou-
verains, 246
Il prît la réſolution de

quitter le monde à la vûë du corps mort de l'Imperatrice, qu'il conduiſoit au tombeau de ſes Ancêtres, 247
Comme il a ſanctifié les charges & les dignitez qu'il a poſſedées, 252
Le bon exemple qu'il donnoit à ceux de ſa maiſon, & à tout le monde, 253
Comme il renonça à toutes les grandeurs, en ſe faiſant Religieux, 255
Il ſe retira dans un coin de l'Eſpagne pour éviter d'être Cardinal, 256
Le deſir que ce Saint avoit des humiliations, 257
Son exemple porta quantité de grands Seigneurs à quitter le monde, 258
Plus il cherche à être inconnu, plus Dieu fait éclater ſa réputation, 259
Trois Papes de ſuite prirent le deſſein de le faire Cardinal, 260
Comme il a ſanctifié toutes les Cours où il a été appellé, *là-même.*
Charles-Quint s'étant démis de l'Empire, le voulut avoir auprés de luy, 269
Il fit un changement preſque univerſel dans la Cour de Rome, 263
La peine qu'il avoit à ſouffrir l'honneur qu'on luy faiſoit, 264
Dieu s'eſt ſervy de luy pour ſa gloire, & pour le bien de la Religion, 265 *& ſuiv.*
Comme il finit ſa vie, & à quelle occaſion, 267
Comment ſon exemple confondra un jour la la molleſſe & la lâcheté de la plûpart des Chrêtiens, 269

G

Gloire. Le deſir de la gloire du monde eſt un grand obſtacle à procurer celle de Dieu, Page 5
Grace de Dieu. Sa force & ſon pouvoir ſur nos

Digitized by Google

cœurs, ſans ôter la liberté, 153
Grandeur du monde, & de la naiſſance, donne de l'éclat à la vertu, 237
A quoy aboutiſſent les grandeurs du monde, 250

H

Homme de Dieu. Ce que c'eſt qu'être homme de Dieu, 69
Il y a grand nombre d'hommes de lettres, d'homme d'affaires, mais tres-peu d'hommes de Dieu, 100. *& ſuiv.*

I

S. *Ignace* de Loyola. Panegyrique de ce Saint, Page 1
Son caractere eſt une ſageſſe & une prudence toute divine, 2
En quoy a conſiſté cette haute prudence, 3
La fin qu'il a toujours euë devant les yeux, 4
Autant qu'il étoit entêté auparavant de la gloire du monde, autant s'appliqua-t-il enſuite à procurer la gloire de Dieu, 5
Son naturel, il avoit un eſprit droit & ſincere, 6
L'occaſion & la maniere de ſa converſion, 7
Comme il fut touché de Dieu par la lecture d'un ſaint Livre, 9
Il abandonne tout pour commencer une nouvelle vie, 10
Sa retraite dans une grote proche la ville de Manreze, & la vie penitente qu'il y mena, 11
Les grands deſſeins qu'il conçût pour la gloire de Dieu, 13. *& ſuiv.*
Comme il commença dés-lors à faire toutes ſes actions pour la plus grande gloire de de Dieu, 14
Les moyens qu'il prit pour procurer cette gloire, 15
Il prit la reſolution de commencer ſes études à l'âge de trente-trois

Digitized by Google

ans, 16
Comme il assembla des disciples, à l'exemple du Fils de Dieu, 19. *& suiv.*
Le zele dont luy & ses disciples furent animez, 20. *& suiv.*
Les principaux statuts de l'Ordre qu'il a établi, 21
Les croix & les persecutions qu'il a souffertes, 24. *& suiv.*
Les grands desordres qui étoient dans l'Eglise, & le remede qu'Ignace y apporta, 29
Le succés de ses grandes entrepriſes, 28
Les differens secours qu'il apporta à tant de maux, 29
Jusqu'où est allé son zele, 31. *& suiv.*
Les témoignages que les plus grands hommes de son temps ont rendu de luy, 32
Recapitulation de ses grandes actions, 34. *& suiv.*

L

S. LOüis Roy de France. Panegyrique de ce grand Roy, Page 103
La sainteté paroît avec magnificence, quand elle est placée sur le Trône, *là-même.*
Dieu a changé dans le progrés du Christianisme; la conduite qu'il a tenuë dans son établissement, 105
La sainteté des Grands paroît plus admirable, parce qu'ils y trouvent plus d'obstacles, 108
Combien S. Loüis a été humble dans son élevation, 109
C'est un prodige de vertu que de voir un Roy humble, *là-même.*
Il a voulu prendre le nom du lieu où il fut baptizé, 110
Les exemples de son humilité, 111
Il refusa d'être Empereur aprés la déposition de Frederic, 112
S'il y a plus d'humili-

Digitized by Google

té à refuſer les dignitez, qu'à garder de la moderation dans celles que l'on poſſede, *là-même.*
Comme il viſitoit ſouſouvent les Hôpitaux, & s'abaiſſoit aux choſes les plus humiliantes, 114
Comme ſon exemple confond nôtre orgueil, 116
Comme il pratiqua la mortification Chrêtienne, 117
Ce fut par ce moyen qu'il conſerva ſon innocence, 119
L'on tient pour conſtant qu'il n'a jamais commis de peché grief, 120
La prudence Chrêtienne de ce grand Roy oppoſée à la politique du monde, 123
Comme la Religion & le culte de Dieu a été l'unique fin de ſon gouvernement, 124
Les ſaints Reglemens qu'il a faits dans ſes Etats, 125
Les Egliſes & les Monaſteres qu'il a fôdez, 124
L'amour qu'il avoit pour la juſtice, & le ſoin qu'il avoit de la faire rendre, 127. *& ſuiv.*
Comme il a heureuſement gouverné ſes Etats par ces ſaintes maximes, 129
Comme Dieu a pris ſoin de le défendre, & de le proteger, 130
Comme ce Prince a employé ſon courage à défendre la foy & les interêts de Dieu. 131
Peu de Conquerans l'ont égalé en force & en courage, 132
Action d'un grand courage en ce Prince, *là-même.*
Il entreprit la guerre pour conquerir la Terre Sainte, 133
Comme il prit Damiette, & ce qui arriva en ſuite, 135
Comme il a ſouffert avec conſtance les plus grands deſaſtres, 135. *& ſuiv.*
L'admiration que les

Digitized by Google

Infideles conçûrent de son courage, 136
Comme ensuite il fit la guerre en Affrique, 137
Sa mort glorieuse, & les sentimens de pieté qu'il fît paroître, *là-même.*

Loix. Ceux qui font des Loix, & qui ne les gardent pas eux-mêmes, s'attirent le mépris des hommes, 393. *& suiv.*

M

Monde. De quelle maniere un Chrétien doit être crucifié au monde, Page 204
Ce que c'est que le monde, & les maximes qui y regnent, 203
Profession que nous avons faite au Baptême de renoncer aux maximes du monde, 361

P

Parole de Dieu. Quel doit être un digne Ministre de la parole de Dieu, Page 40
Le Prédicateur doit prêcher par exemple autant que par parole 42
Les dispositions qu'on doit apporter à ce saint ministere, 48

Pauvreté d'esprit, est le premier fondement de la sagesse Evangelique, 208

Pureté. Le peu de soin qu'on a de conserver cette vertu, 335. *& suiv.*

S

Saints. La fête de tous les Saints. Discours sur ce sujet, 337
Le precepte que Dieu fait aux hommes d'être Saints, *là-même.*
Motifs qui nous facilitent ce precepte, la gloire & l'exemple des Saints, 339
La gloire éternelle qui est nôtre fin, ne se peut obtenir que par la sainteté, 341. *& suiv.*
Cette fin si noble nous doit puissamment exci-

Digitized by Google

ter à acquerir la sainteté, *là-même.*
On ne peut arriver à cette fin sans la meriter par des actions saintes & vertueuses, 342
Il faut mesurer la grandeur de ce bien, par la capacité de nôtre cœur, 344
Combien peu de personnes pensent à cette fin pour laquelle ils sont au monde, 345
La gloire étant une recompense, il faut la meriter par la sainteté, 346
Combien l'esperance de la recompense est puissante, pour nous exciter à devenir Saints, 348
Cette gloire nous rend parfaitement heureux.
Autre motif pour travailler à devenir Saints, 351
La sainteté est le seul moyen d'être éternellement heureux, 352. *& suiv.*
L'exemple des Saints montre que nous pouvons acquerir la sainteté, 355. *& suiv.*
Cette exemple nous montre la voye qu'il faut tenir pour arriver à la gloire, 356
L'exemple des Saints parent à toutes les difficultez qu'il y a de devenir Saint, 358
L'exemple des Saints nous apprend à éviter les pieges qu'il y a dans le chemin de la vertu, 359. *& suiv.*
On s'égare dans la voye de la sainteté faute de prendre les Saints pour guides, 364
Leur exemple nous apprend à rompre les obstacles qui se trouvent dans la vertu, 364. *& suiv.*
Pour devenir Saints comme eux, il faut suivre leur exemple, 366
Les Saints ont merité leur gloire par les mêmes actions que nous faisons, 368

Digitized by Google

T

Ste THereſe. Panegyrique de cette Sainte, 271
Comme fille du Carmel, elle a herité du double eſprit du Prophete Elie, 273. *& ſuiv.*
Elle fut d'abord remplie de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, 274
Son naturel, & ſes diſpoſitions à une haute ſainteté, 275
Ses heureux commencemens, 277
Peu s'en fallut que l'exemple d'une Couſine qu'elle frequentoit ne l'entraînât dans le deſordre, 278
Comme elle expia ſes plus legers défauts par de rudes penitences, 281
Comme Dieu l'éprouva durant vingt ans entiers, *là-même.*
Ses mortifications volontaires, 282. *& ſuiv.*
Sa deviſe étoit, *ſouffrir ou mourir*, 284
Comme le Fils de Dieu luy preſenta un cloud de ſa Croix, 285
Ses lumieres, & ſa haute contemplation, 286
Combien elle étoit humble parmy ces lumieres & ces ſublimes connoiſſances, 287
L'obéïſſance aveugle qu'elle rendoit à ſes Directeurs, 288
Elle brûla, par l'ordre de ſon Confeſſeur, une explication du Livre des Cantiques, 289
Cette ſainte n'avoit pas moins d'ardeur de charité que de lumiere, 290
Le vœu qu'elle fit, de faire en toute choſe ce qu'elle ſçauroit être la volonté de Dieu, 291
Comme il ſembloit qu'elle joüit déja de Dieu en cette vie, 292
Les faveurs admirables que Dieu luy a faites en cette vie, 293
Son amour envers Dieu étoit toujours joint avec l'amour de la Croix, 294
Son zele dans la ré-

Digitized by Google

formation de ſon Ordre, & dans l'établiſſement d'un tout nouveau, 295
Son courage à s'oppoſer à toutes les difficultez qu'elle trouva dans cette entrepriſe, 298
Son zele s'eſt étendu juſque dans les Indes, & parmy les Nations barbares, 300
Le fruit que nous devons retirer de ſon exemple, 302

V

Vaudois. Quelles étoient les erreurs de ces heretiques, & l'origine de cette ſecte, Page 38
Vertu. Comme les vertus ſont propres de tous les ſexes, 462
Si la vertu & la force eſt plus neceſſaire dans l'adverſité, que dans la proſperité, 409
Virginité. L'on n'a connu le merite de cette vertu, que depuis que le Fils de Dieu eſt né d'une Vierge, 306
Pourquoy les Vierges ont beſoin de force, de conſtance, & de courage pour défendre cette vertu, 308. *& ſuiv.*
Sainte Urſule. Panegyrique de cette Sainte, 304
La force & le courage de cette Sainte a paru à défendre ſa foy & ſa pureté, 307
Combien le ſejour de la Cour eſt dangereux à l'innocence & à la pureté, 310
Les interêts d'Etat obligerent ſon pere à la promettre en mariage à un Prince étranger, 312
Les rares qualitez d'Urſule, qui la firent rechercher en mariage, 33
La protection que Dieu promit à cette Sainte pour empêcher cette alliance, 314
Comme le Vaiſſeau, où on l'avoit embarquée avec ſes Compagnes, fut pris, 325
Comme elle & ſes Compagnes reſiſterent aux ſollicitations des

Digitized by Google

ſoldats, 318
Comme elles défendirent leur foy auſſi bien que leur pureté, 319. *& ſuiv.*
Combien l'exemple d'Urſule fut puiſſant pour animer ſes Compagnes, 324
De quelle force elle eut beſoin pour voir maſſacrer ſes Compagnes devant ſes yeux, 328
La triſte peinture du maſſacre qu'on fit de ces ſaintes Vierges, 329
L'exemple de cette Sainte n'a pas été moins fecond qu'il a été illuſtre & puiſſant, 330. *& ſuiv.*
Comme les Religieuſes Urſelines peuvent être autant de Martyres, 334

Fin de la Table des Matieres.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

7-2-2

Digitized by Google